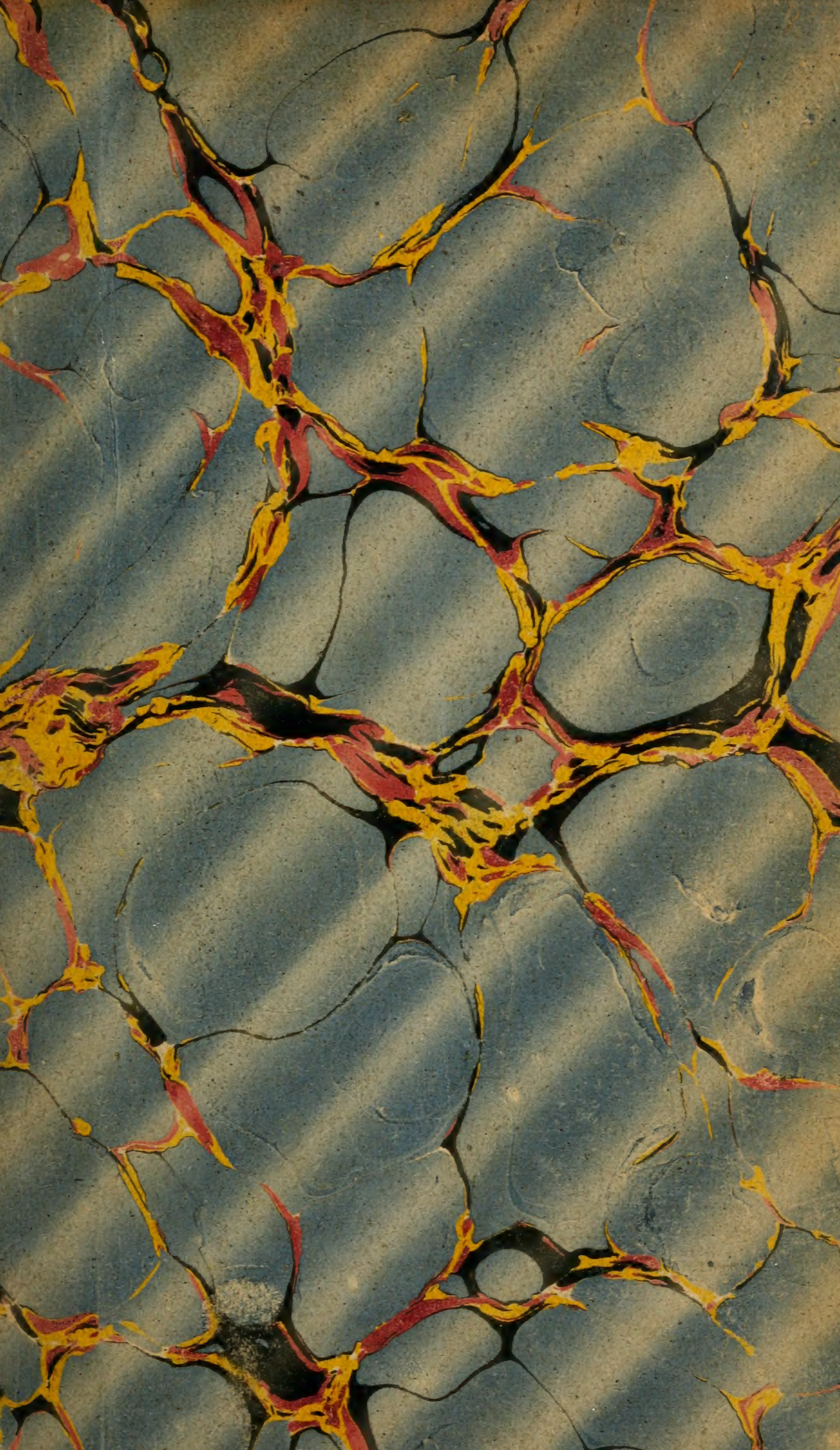

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01471561 9





HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES COMPARÉES

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

L'ÉVOLUTION HISTORIQUE DES LITTÉRATURES

HISTOIRE DES LITTÉRATURES COMPARÉES

Des Origines au XXe Siècle

PAR

FRÉDÉRIC LOLIÉE

PRÉFACE DE O. GRÉARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

« En présence d'un dessein si vaste, je ne me dissimule point mon insuffisance; quand les matériaux sont innombrables, les questions difficiles, la vie courte et le temps plein d'orages, il faut beaucoup de présomption pour commencer un livre destiné à l'applaudissement des hommes. Mais je ne poursuis point la gloire, qui ne se donne qu'au génie, je remplis un devoir de conscience... »

OZANAM.

PRÉFACE

Deux sentiments très nets et qui, au premier abord, semblent s'exclure, mais qui n'ont de contradictoire que l'apparence, se dégagent de la lecture de cette histoire intellectuelle et morale de l'humanité depuis ses origines jusqu'au xxe siècle.

Le premier, c'est que la civilisation, à la prendre dans son ensemble, n'est l'œuvre propre d'aucun temps. Si certains peuples y ont contribué avec plus de puissance ou d'éclat et en demeurent devant le monde l'expression la plus haute, il n'en est pas, même parmi les moins renommés, qui n'y aient apporté leur part de labeur utile. Dans la pénétration résultant de la conquête, violente ou pacifique, la nation conquise a, d'une facon plus ou moins directe, exercé, à son heure, sur la nation conquérante, une action de retour. Enfin cet incessant échange d'idées et de sentiments à travers l'espace et le temps constitue le plus généreux, comme le plus vivant, des internationalismes.

L'autre sentiment, non moins vif ni moins précis, c'est que, dans le commun effort qui entraîne le monde civilisé vers un idéal toujours meilleur, chaque peuple conserve son activité et son individualité particulières. Orientaux, Grecs, Latins, Français, Saxons, Anglo-Saxons et Slaves ont joué le rôle que seuls ils pouvaient jouer. A étudier, en un mot, la succession des couches sur lesquelles est fondé ce perpétuel exhaussement de l'humanité, il est aisé de reconnaître, dans la nature des alluvions, la race qui les a apportées.

Et cette conclusion, dont les termes se confirment, bien loin de s'opposer, est réconfortante. Avec l'autorité de l'histoire impartialement suivie dans toutes les manifestations de la pensée, elle établit la réalité de l'idée du progrès général et de la solidarité humaine ; en même temps, elle met, pour ainsi dire, chaque peuple en demeure de continuer l'œuvre universelle, le stimule dans les voies qu'il a ouvertes ou élargies, lui laisse la responsabilité glorieuse de son génie propre.

Cependant, après ce rassérénant coup d'œil sur le passé, si le regard se porte vers l'avenir, il ne s'y arrête pas sans trouble. Même dans ce passé de la civilisation, qui a abouti au magnifique épanouissement dont nous recueillons aujourd'hui le bienfait, le monde a connu bien

des années, presque des siècles, de barbarie. La cause n'en était pas seulement dans les conflits entre peuples voisins, faits pour s'entendre malgré leurs prétentions rivales, et que finalement rapprochaient plus ou moins la communauté ou la parenté des races, la similitude des intérêts, le progrès des mœurs et des idées. Au fur et à mesure que l'humanité se développe, ces crises, toujours redoutables, sont moins graves, moins prolongées; et lorsqu'elles éclatent, elles soulèvent, contre la nation coupable d'une ambition illégitime ou d'une oppression criminelle, des protestations qu'une entente énergique fera prévaloir un jour, il faut l'espérer : les tribunaux d'arbitrage sont la sauvegarde-née de la civilisation.

Mais, au sortir de l'antiquité et à la naissance des temps modernes, de grands souffles de tempête ont passé sur le monde. Le flot des invasions germaniques, hunniques, tartares, mongoles, s'est répandu, ravageant, détruisant, ensevelissant sous les ruines, effaçant presque le souvenir des monuments de la vie antérieure.

Que sortira-t-il de ces fonds de l'Orient, immobile encore aujourd'hui et comme endormi dans ses masses profondes, mais que tout sollicite au réveil : la bienfaisante action de la Russie dans les régions sibériennes, l'oppression

anglaise dans les Indes, le contact avec l'activité européenne au Japon et sur le seuil entr'ouvert de la Chine?

Et si, comme autrefois, ce monde oriental se mettait en marche, aidé de tous les engins de la science qu'il s'est dès aujourd'hui appropriés; s'il cédait à la brutalité des appétits qui, jadis, précipita ses hordes, qu'adviendrait-il du coin de terre sur lequel reposent les fondements de la civilisation moderne? L'Orient se laissera-t-il progressivement gagner à nos idées? Après en avoir compris et goûté le bienfait, voudra-t-il seulement en retenir le profit, et, invoquant à son tour la doctrine de Monroë, rejeter hors de son sein la colonisation européenne, pour rendre l'Asie aux Asiatiques? Dans quelle mesure les intérêts, qui sont aussi des agents de civilisation, concourront-ils à opérer pacifiquement cette reprise de possession, qui semble inévitable?

Nous connaissons la civilisation gréco-latine par l'histoire et par tout ce qu'elle a laissé de semences fécondes. Nous jouissons de la civilisation européenne, telle qu'elle s'est établie dans ce qu'on appelait jadis, pour les distinguer l'un de l'autre, — mais cette distinction n'existe plus aujourd'hui, — l'ancien et le nouveau monde. Connaîtrons-nous la civilisation universelle, fondée sur le respect mutuel des

peuples, sur l'expansion définitive des idées et des sentiments qui en sont tout ensemble la conséquence, la consécration et la garantie?

Ce sont ces grandes visions qu'évoque et fait lever devant l'imagination émue l'*Histoire des littératures comparées,* telle que l'a comprise M. Frédéric Loliée. Il ne suffisait pas d'apporter à ce tableau de la pensée humaine les habitudes du critique littéraire habile à grouper les œuvres maîtresses et à en résumer l'action. Il y fallait en outre la sûreté de l'historien proprement dit pour en ressaisir la filiation, la sagacité du philosophe pour en retrouver l'âme. Et c'est à quoi M. Frédéric Loliée s'est efforcé. Il aime ce genre d'études psychologiques, dont M. Fouillée, dans son beau livre sur les *Peuples européens,* fournissait récemment un modèle.

Dans une si grande entreprise, on ne peut pas ne point s'aider du concours de tout le monde, fût-ce au risque de quelques citations moins autorisées. D'autre part, comment ne pas être exposé à des lacunes? Évidemment, si M. F. Loliée n'avait pas voulu rester fidèle au cadre, déjà si étendu, qu'il s'était tracé; si, pour se mieux prêter au lecteur, il n'avait pas tenu à enfermer en quelques centaines de pages toute l'histoire du travail intellectuel de l'humanité, il aurait davantage approfondi les origines, particulièrement celle des littératures

orientales; il eût sans doute aussi donné plus de développement à l'admirable période de renaissance, aujourd'hui incontestée, du siècle de notre saint Louis; il eût enfin emprunté certaines lumières à la littérature des beaux-arts et à celle des sciences.

M. F. Loliée est avant tout un classique, qui a bien fait ce qu'il se proposait de faire; et nous ne songeons pas à lui contester certains de ses jugements, quelque plaisir que l'on ait toujours à discuter avec un homme de savoir et de goût. Il montre clairement comment, dans ce mouvement de la littérature de tous les peuples, les idées se préparent, se développent et s'achèvent; suivant quels courants elles passent d'un pays dans un autre; par quelle action, après avoir franchi les frontières de leur patrie primitive, elles y rentrent et s'y font consacrer; il décrit avec une justesse heureuse les élans en avant et les réactions, les influences rivales, les alternatives de ralentissement et de progrès. Il se plaît — c'est là proprement son objet — à mettre en lumière « le sens impersonnel et général par où les vrais génies s'identifient, non sans accuser chez eux-mêmes un grand relief de personnalité, avec leur pays, avec leur temps, avec le genre humain tout entier ».

Ainsi conduit, son livre présente un intérêt

à la fois soutenu et varié : soutenu par l'idée qu'il y poursuit, varié en raison de la multiplicité des points de vue où le transportent successivement les zones intellectuelles qu'il traverse. C'est l'œuvre d'un esprit judicieux et d'une plume alerte.

Ces études de littérature comparée, qui peuvent si efficacement contribuer à l'éducation internationale des peuples, en aidant à propager dans le monde les idées de tolérance, de pacification, d'harmonie morale, sont aujourd'hui l'objet d'une sorte de prédilection par delà la Manche et le Rhin. M. Frédéric Loliée aura le mérite d'avoir un des premiers, en France, suivant la belle épigraphe qu'il emprunte à Ozanam, tenté « ce vaste dessein ».

GRÉARD.

L'ÉVOLUTION HISTORIQUE DES LITTÉRATURES

HISTOIRE
DES
LITTÉRATURES COMPARÉES
DES ORIGINES AU XXe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

Avant l'histoire. — Les premières traces de la pensée. — L'Égypte au début du monde antique. — Plusieurs foyers de culture se révèlent dans la poussière de la Chaldée. — Les civilisations coexistantes des peuples et des races superposés le long de l'Euphrate et du Tigre. — Loin de l'Asie Mineure. — Chez les habitants du Céleste Empire. — Sur les hauts plateaux de l'Amérique centrale. — Dans l'Inde védique.

On est parvenu, de nos jours, à construire scientifiquement la théorie des premiers âges.

Dès le commencement du XVIIIe siècle, Jussieu fondait l'archéologie comparée. Et, depuis lors, les découvertes anthropologiques ont fourni un immense supplément à l'histoire.

Mais la paléontologie linguistique reste à créer.

La science moderne, disons-nous, a pu ressaisir, d'après les divulgations du sol, les plus anciens vestiges de l'humanité. Elle a pu nous montrer, en des temps dont la distance défie les calculs, des

êtres semblables à nous, allant en compagnie des félins gigantesques, longeant les rochers abrupts, errant dans les bois, se glissant au fond des cavernes, s'interpellant au moyen d'interjections rauques et de monosyllabes confus, ou se heurtant, affamés, à la poursuite d'une même proie; travaillant, cependant, d'instinct à se dégager de la brutalité native; usant le silex, taillant et polissant la pierre, incisant les ossements des animaux, accomplissant un effort immense pour façonner la hache grossière ; ayant déjà fait un pas prodigieux par la découverte de l'élément vital, par l'invention du premier flambeau; préludant enfin avec une lenteur séculaire à cet état d'avancement préhistorique dont l'âge de bronze et le premier âge de fer seront la représentation culminante.

En revanche, il ne lui a pas été donné de reconnaître aussi sûrement le point de départ tout primitif des œuvres de l'esprit humain. De même que l'histoire politique ne sait rien des Indiens avant Alexandre, des Mèdes avant Cyaxare, des Grecs avant Danaüs, de même l'histoire intellectuelle est privée de lumière sur les plus lointaines expressions de la pensée, cherchées à la source même.

Après tant d'interrogations et de fouilles poursuivies dans les archives du monde, elle ne saurait, aujourd'hui, déterminer d'une façon certaine le noyau originaire des races d'élection qui furent appelées à devenir les initiatrices des peuples. L'imagination tâtonne dans la nuit des vieux âges, sans espoir de discerner le fil conducteur qui la ramènerait au principe du langage et des idées. On ne dira jamais quels furent les premiers chants ou

les premières plaintes, encore pareils à des cris, qui, sur des lèvres humaines, tentèrent d'exprimer les balbutiements de l'amour, le vague concept d'une vie supérieure, le gémissement de la douleur, ou la mystérieuse crainte du surnaturel.

Il n'est pas douteux qu'avant l'entrée des peuples « sémitiques » et indo-européens sur la scène de l'histoire, les hommes n'aient connu des civilisations fort reculées et qu'ils ne leur aient été redevables d'une longue expérience de vie morale et matérielle. Cependant le dessin nous en échappe à travers l'obscurité des conjectures. Aux temps imprécis, que les études préhistoriques les plus serrées laissent flotter entre les soixantième et quarantième siècles avant notre ère, s'indiquent, se font deviner plutôt les premiers contacts des groupes humains, peu à peu dégagés de la lente période de vie inconsciente. Il est vraisemblable que, dès lors, le monde était occupé par les trois grandes races qui s'en partagent encore l'habitat, et que dans l'espace de terre livré à la possession de la race blanche : l'Europe, la côte septentrionale de l'Afrique, l'Asie Mineure et Antérieure, deux mouvements progressifs se succédèrent, l'un parti des régions atlantiques et caractérisé surtout par l'accession des Ibères en Europe ou des Berbers en Afrique, l'autre venu d'Orient et ayant apporté avec lui, sur son parcours, et par des séries d'immigration, des éléments d'industries et de croyances[1]. Il est avéré enfin que la rencontre et la pénétration réciproque de ces mouvements contraires

1. *Cf.* André Lefèvre, *l'Évolution historique.*

ont laissé des signes dans les plus vieilles traditions de la Grèce et de l'Italie.

En réalité, l'Égypte et la Chaldée apparaissent seules, nettement, au début du monde antique, comme des planètes isolées, gravitant dans l'espace, au sein de la nuit universelle. Tout le reste des hommes est en quelque sorte nul pour nous : ils ont passé comme des ombres dont il ne demeure pas de traces. Aussi loin que pénètrent les hypothèses érudites, il ne semble pas qu'elles puissent rebrousser chemin au delà de ces peuples, dont l'existence s'appuie sur des faits autrement positifs que la conception, par exemple, d'une Asie antéhistorique, touranienne[1] et kouschite.

§ 1er

L'imagination éprouve un brusque saisissement à passer des sombres forêts, où végétaient les tribus primitives, aux temples mystérieux de l'Égypte, aux splendides civilisations de l'Orient.

Bien avant que les poètes rassemblés à la cour de Thoutmès III ou de Ramsès II, le père du Pharaon de l'*Exode*, n'eussent accordé leurs chants pour la glorification des exploits de leurs maîtres, « fils du

1. Touraniens, c'est le nom qu'on a donné aux populations éparses qui, de la Finlande aux bords de l'Amour, habitent le nord de l'Europe et de l'Asie, Finnois, Tchoudes, Tartares, Mongols, Tougouses ou Turcs, constituant par les affinités philologiques et par l'identité d'extraction une seule et même famille. Les Touraniens ne se virent pas toujours confinés dans les régions septentrionales qui les enferment aujourd'hui, mais connurent des pays plus favorisés du soleil que les vallées de l'Oural ou les pentes de l'Altaï, aux époques indéterminées où leurs tribus errantes parcouraient l'Asie Antérieure, industrieuses déjà et possédant l'usage civilisateur des métaux, de l'or, de l'argent et du bronze.

soleil », fils d'Ammon, « seigneurs des deux diadèmes », il y avait eu des artistes et des auteurs en Égypte. Dès la période memphite, dès les IIIe, IVe et V^e dynasties, les textes hiéroglyphiques abondaient, dégageant, par-dessus les superstitions populaires et les divagations sacerdotales, des indices de vraie philosophie ou transmettant aux siècles futurs jusqu'aux moindres détails de la vie publique et privée du peuple des Pharaons.

Sur la fin de ses jours, vers le proche moment d'aller dormir dans la nécropole de Giseh, un grand fonctionnaire des premiers temps de la VIe dynastie voulut qu'on inscrivît sur son tombeau le titre dont il faisait sa gloire, le titre de gouverneur de la Maison des Livres. Il y avait donc des livres, il y avait donc une littérature assez considérable déjà pour remplir des bibliothèques, assez importante aussi pour qu'on y attachât spécialement la direction d'un grand de la cour.

Parmi ces ouvrages, irrémédiablement perdus, quelques-uns remontaient très haut, sans doute. Il en était d'antérieurs peut-être au règne de Mîni, le fondateur de Memphis. Là se trouvaient : le *Livre des Morts*[1], rituel étrange et consacré par le respect de tous; des poèmes historiques célébrant les dits et les faits des anciens rois; ou des traités sur les sciences positives et occultes; des romans, des contes, des chansons d'amour aussi, peut-être analogues à celles qui nous sont parvenues d'une époque fort ultérieure[2], et avant tout des écrits religieux.

1. On en a retrouvé de nombreux exemplaires en papyrus sur les momies.

2. Des débris plus ou moins considérables de trois recueils,

Les livres sacrés des Égyptiens précédèrent d'une longue avance de temps les *King* des Chinois, les *Védas* des brahmines, le *Zend-Avesta* des Guèbres.

§ 2.

Au nord et à l'est de l'Égypte, dont la race primitive se rattache aux peuples blancs de l'Asie Mineure, sur l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne et les mers qui baignent les côtes méridionales de ce continent, se mêlaient dans une agitation confuse des nations d'origines diverses. Les unes étaient restées fixées au sol où vécurent leurs ancêtres ; d'autres étaient venues en grande partie des steppes de l'Asie septentrionale, à la recherche de climats plus doux.

Communément, elles se partageaient le vaste territoire de la Chaldée.

Telles de ces tribus errantes, tour à tour constituées en corps de nations, les Akkads, — un peuple retrouvé d'hier et qu'on ne peut rattacher par l'idiome ni par les conceptions religieuses à aucune famille connue, — les Akkads et les Soumirs ou Sumériens révélaient un état fort avancé. Quand ils arrivèrent en la région du Bas-Euphrate, ils pos-

composés pendant la seconde époque thébaine, vers le XIII[e] siècle avant notre ère, ont révélé le secret des amours égyptiennes à nos érudits, et des fragments de pièces lyriques analogues ont été retrouvés jusque sur des stèles funéraires. Ils ne diffèrent guère en leurs motifs, dont l'inspiration tient aux entrailles mêmes de l'homme, de ceux que les Arabes ont recueillis par la suite ; et, dans les formes d'expression ou de composition de certaines de ces chansons, un éminent égyptologue, M. Maspero, a pensé presque reconnaître la façon des *stornelli* italiens.

sédaient l'écriture (un genre de signes considéré comme une simplification d'hiéroglyphes), des principes de législation, une religion complète, et leur supériorité industrielle ne craignait point de rivaux. On savait chez eux bâtir et fortifier des villes, forger le bronze et probablement le fer, construire des chars, tisser la laine, dresser des statues, sculpter des bas-reliefs. L'un des miracles de l'érudition contemporaine a été justement de parvenir à déchiffer l'un de ces bas-reliefs : la stèle d'E-Anna-Dou, — précieuse trouvaille de M. de Sarzec, maintenant au Louvre ; — car, en même temps que la physionomie d'un de leurs chefs, — un chef local, Goudéa, — elle a pu ressaisir l'alphabet, vieux de quatre à cinq mille ans[1], qui servit aux habitants d'Our et de Sirpoula pour échanger leurs pensées et pour rédiger sur les murailles de leurs monuments les premières pages de l'histoire.

De l'an 4500 environ avant notre ère (d'autres font remonter la date beaucoup plus haut) jusqu'à l'an 2000, où ils disparurent complètement, couverts par l'invasion et la conquête sémitique, les peuples de Soumir et d'Akkad vécurent aux entours du confluent de l'Euphrate et du Tigre, parfaitement dis-

1. Les inscriptions assyriennes dites les Tablettes de New-York, — dont nous parlons plus loin, — par la présence de plusieurs mots de langue sémitique semblent démontrer qu'avant 4500 les Sémites avaient exercé une certaine influence sur les Sumériens. L'ascendant obtenu par le roi sémite Urukagina en serait une autre preuve, et l'on en a conclu que l'immigration sémitique en Babylonie remonterait au moins au Lᵉ siècle. Or, comme le remarque le docteur Latouche-Tréville, il est constaté que ceux-ci furent les seuls maîtres du pays pendant une période qui, selon les meilleurs calculs, ne fut pas inférieure à mille années. L'histoire et la civilisation sumériennes auraient donc commencé près de six mille ans avant Jésus-Christ.

tincts. Par le type comme par la langue, ils restèrent différents des autres hommes au nez aquilin, à la barbe touffue, établis dans leur voisinage (Cosséens, Cissiens, Kouschites du Tigre, Araméens de l'Euphrate) et des nomades du désert. Ils léguèrent à ceux qui les remplacèrent : Assyriens, Phéniciens ou Juifs, une tradition écrite abondante et féconde. Venus bien longtemps après eux, les Juifs, en particulier, leur furent de beaucoup redevables. Des formes d'idées ou d'images, des figures de poésie, qu'on s'était accoutumé depuis tant de siècles à considérer comme absolument bibliques, et dont on faisait honneur à la parole inspirée des Hébreux, et jusqu'à des procédés de style, comme « le parallélisme des membres », se sont révélés d'origine purement accadienne aux dernières interrogations de la science épigraphique. Dans les psaumes attribués à David, on retrouve les formules de la vieille race d'Akkad et l'on entend un écho de ses prières[1].

§ 3.

Un autre peuple coexistait avec celui-là, dissemblable d'origine, de tempérament et de tendance. La langue qu'il parlait était un idiome sémitique. De très ancienne date, il avait fondé des établissements sur le Tigre, sur l'Euphrate et sur le golfe Persique. Il était destiné à former dans l'avenir l'élément prépondérant de la population chaldéenne, à laquelle il avait apporté des croyances, des rites

1. Ledrain. *Cf.* Schrader, *Die Hœllenfahrt der Istar, nebst Proben assyrischen Lyrik,* Giessen, T. Ricker

et des pratiques jusqu'alors inconnus des premiers maîtres du pays. Quelle sorte de religion pleine d'évocations, de formules occultes et d'hymnes mystérieux sortit du mélange des idées nouvelles et des idées anciennes, le *Livre des mauvais esprits*, dont les débris nous sont parvenus, en est resté, pour la science moderne, le singulier témoignage.

Trois mille ans avant la naissance du fils de Taré[1], des tablettes avaient été couvertes d'inscriptions cunéiformes, qui permettent à la science moderne de dresser la liste chronologique des rois de Babylone d'il y a soixante-dix siècles et qui témoignent que, dans cette partie du globe, la civilisation avait atteint son apogée à une époque antérieure à l'ère chrétienne d'un espace de temps cinquante fois séculaire[2].

Cependant les races et les peuples superposés le long de l'Euphrate et du Tigrese fondaient et s'amalgamaient en vivant côte à côte. Avec le cours des temps, elles avaient perdu la mémoire de leurs migrations antérieures ; elles s'habituaient à croire qu'elles n'avaient jamais habité d'autre pays que la Chaldée. Alors elles se constituèrent une sorte d'histoire mythique, et les fables en furent enseignées dans des livres. Leurs prêtres les plus réputés en savoir ou les mieux doués en imagination y racontèrent les épisodes miraculeux de la genèse

1. Abraham et le patriarche Taré, son père, naquirent au pays d'Ur (aujourd'hui Mugheir), en Chaldée, d'où ils se rendirent en Chanaan.

2. Ces briques ou cylindres ont été découverts, en 1900, par M. E.-A. Hoffmann, doyen du séminaire théologique de New-York, et déchiffrés par le Révérend Hugo Radan.

du monde[1] : la formation des premières familles, puis l'ingratitude des hommes devenus corrompus et méchants, la colère de Bel le Tout-Puissant, ayant juré, dans sa fureur, de détruire ce qu'il avait créé, le cataclysme du déluge, l'arche libératrice, la confusion des langues et la fondation de la première dynastie chaldéenne, après le règne des dieux et des géants.

L'un de ces rois s'appelait Shargina, premier du nom. C'était un prince conquérant et civilisateur. Il avait accru sa propre autorité, fondé des villes, établi la prépondérance des races sémitiques sur toute la Chaldée. En même temps, il se faisait honneur de protéger la science. Il rassembla à Ourouk (l'Orchaé des anciens, l'Orekh de la Bible, la Warkah des modernes) une importante bibliothèque, pour laquelle on la surnomma la Ville des Livres. Sur son instigation, des serviteurs pleins de zèle avaient réuni là, de toutes parts, les livres anciens qui renfermaient les traditions du sacerdoce; d'autres s'étaient empressés de les traduire, de les commenter en langue sémitique et d'en augmenter le nombre par des textes nouveaux sur le culte, l'astronomie, la grammaire et la législation. Effort mémorable, s'il en fut dans l'histoire, de l'esprit humain, quand se trouvaient si bornées les ressources d'exécution et si réduits les moyens de conservation des œuvres ! Coordon-

1. L'érudition moderne a trouvé dans la comparaison des mythes babyloniens avec les premiers chapitres de la Genèse biblique le sujet des études les plus captivantes, depuis que le savant anglais George Smith découvrit l'histoire de la création écrite tout au long sur les tablettes assyriennes de la bibliothèque d'Assurbanipal, à Ninive.

nées et transcrites à grand'peine sur des tablettes de terre cuite, recopiées quinze siècles plus tard, d'après les ordres d'un prince assyrien, telles de ces conceptions de l'antique littérature babylonienne forment encore, aujourd'hui, à l'état fragmentaire, l'un des plus précieux monuments du Musée britannique[1].

Non moins précieuses apparurent les simples briques, monument de l'écriture la plus ancienne, qui, naguère retrouvées dans les ruines de Telsefr (Babylonie méridionale), où fut l'emplacement de la ville biblique d'Ellasar, ont confirmé par les détails d'une correspondance privée le grand fait historique de la prédominance intellectuelle de la Babylonie sur le monde oriental[2].

Au reste, il existait d'autres foyers de culture épars en cette Asie Mineure où, parmi une étonnante confusion de légendes et de croyances, s'étaient donné rendez-vous toutes les races du monde; où, longtemps plus tard, sous la conduite du légendaire Thaddée, puis d'Abraham, le meneur de peuple instruit et fort, les tribus errantes des Hébreux viendront se créer une patrie

1. Voir G. Smith, *History of Babylonia* (1877); Tiele, *De vrucht der assyriologie door de vergelykende Geschiedenis der Goldstienasten* (1877), et les travaux de Rawlinson, Oppert, J. Halevy, Hommel, Norris, Guyard, Loisy, Reisner, Koldewey, etc.

2. Ces conceptions, qui remonteraient à l'époque de Khammurabi ou d'Amraphal, et qui représentent une série de lettres et de contrats, ont attesté que, 2450 années environ avant notre ère, il existait déjà un mode d'écrire d'usage courant, employé non seulement par les rois pour donner des instructions à leurs subordonnés, mais aussi par les gens de condition non royale pour se communiquer tout ce qui avait rapport à leurs intérêts privés et pour prendre entre eux des engagements. On en doit la découverte

A l'orient du Tigre, placé au point de contact des Sémites, des Assyriens, des Touraniens et des Cusites, se développait le puissant empire d'Elam. On y voyait de grandes cités, et Suse, la capitale, s'étalait orgueilleusement au confluent des deux bras du Khoaspès. Vers l'an 2300 avant l'ère chrétienne, un des rois de l'Elam, Koudour-Kakhounté, était descendu dans les plaines de l'Euphrate et, s'emparant des villes depuis Ourouk jusqu'à Babylone, il avait emporté triomphalement dans les temples de Suse[1] les images des dieux chaldéens. Au sein de cet Elam biblique, et dégagée de l'influence des Sémites, une civilisation ancienne florissait, qui n'avait pas attendu, pour naître, celle de la Chaldée.

Et c'était encore, sur les rives du Jourdain ou concentrés autour d'Hébron, les Khittis[2] mystérieux, issus probablement d'une des races qui peuplèrent le Caucase. Ils avaient pareillement une industrie prospère, un système d'écriture hiéroglyphique, très différent du système égyptien et qui résiste encore au déchiffrement; enfin ils possédèrent une littérature. Longtemps après leur établissement dans ces contrées où tant de fois ils devaient se trouver en contact hostile avec les Égyptiens, avec les Assyriens et les rois d'Ourarti, un de leurs chefs, Khitisar[3] emmenait à la guerre un historiographe, chargé d'enregistrer ses exploits.

verte au docteur Wallis Budge, conservateur des antiquités égyptiennes et assyriennes au British Museum.

1. L'histoire de Suse s'identifiera complètement plus tard avec celle de la Perse.

2. Ou Hittites, Hétéens, Khétas.

3. Sous Ramsès II.

§ 4.

Tels furent les commencements incertains de la civilisation dans le monde oriental, avant la grande mêlée des peuples (Égyptiens, Phéniciens, Phrygiens, Assyriens), qui précède la domination des Perses.

Loin de ces nations, et sans rapports avec elles, les habitants du Céleste Empire et ceux des bords du Gange — peut-être aussi les populations inconnues qui, sur les hauts plateaux de l'Amérique centrale, préparaient un héritage de civilisations demi-barbares aux Aztèques et aux Quichuas[1] — poursuivaient leurs phases inégales de progression.

Alors que les deux groupes égyptien et chaldéen, formés à la pointe du Delta et au fond du golfe Persique, préludaient à l'éducation du vieux monde occidental, les ancêtres des Chinois, les clans familiaux, répandus le long du Hoang-ho et de l'immense Fleuve Bleu, accomplissaient la même œuvre d'initiation pour leur propre compte, dans les régions de l'extrême Orient. Deux mille ans avant la naissance de Moïse, vingt siècles avant qu'apparût, dans l'histoire, ce chef théocratique de six cent mille nomades, idolâtres et cruels, la Chine isolément remplissait le rôle qui avait été dévolu, en Asie, aux peuples du Nil et de l'Euphrate[2].

Enfermée dans le culte des traditions, qui com-

1. Voir Ch. Letourneau, *Psychologie ethnique* (Bibliothèque des sciences contemporaines).

2. André Lefèvre, *l'Évolution historique.*

mencent avec le légendaire Fou-hi, elle était dès lors comme une seconde humanité évoluant à l'insu de la première. A une époque extraordinairement reculée, encore voisine de celle où les « Cent familles », dites « aux cheveux noirs », à peine sorties de leur berceau dans les monts Kouen-Lun, pour lentement défricher le vaste Empire du Milieu, refoulèrent devant elles les populations tibétaines (Miao-Tseu), Tsang-Ki inventa les caractères.

Les primitifs dont les hordes errantes furent la souche de l'immense agglomération chinoise étaient partis d'un état sauvage et grossier; ils n'avaient connu que tardivement l'usage du feu; et, tels que les Australiens ou les Boschimen, ils se nourrissaient de racines et d'insectes[1]. Ils s'attachèrent aux soins du sol, s'habituèrent, avec la suite des générations, à des conditions d'existence ordonnées, à une sorte de discipline sociale régulière, d'où se dégagea le type national; et ce type, cette seconde nature, ne varia plus que faiblement à travers les siècles, et resta l'expression caractéristique de la race chinoise. Une civilisation considérable s'était formée d'elle-même en plein habitat mongolique.

Aux commencements de leur histoire, — très riche de promesses dont beaucoup, malheureusement, n'allèrent pas au delà de leur réalisation momentanée, — les Chinois se signalèrent par un esprit inventeur et méthodique à la fois, par une intelligence promptement compréhensive des choses

1. *Cf.* Prichard, *Histoire naturelle*, l'homme primitif, t. I[er], p. 309 ; Ch. Letourneau, *la Psychologie ethnique* (1902).

nécessaires à instituer ou à découvrir pour les besoins et l'embellissement de la vie. Ils se créèrent un art, une littérature, une industrie, puis jugèrent, arrivés là, qu'ils étaient assez pourvus, assez outillés pour la suite des âges, qu'ils n'avaient plus à se modifier, à progresser, à se développer, consacrèrent par des rites sacro-saints les résultats acquis, prohibèrent les innovations, et s'immobilisèrent jusqu'à nos jours sur ce fond d'inventions qui avaient précédé celles de tous les autres peuples.

La littérature chinoise avait des inscriptions, des livres, alors que les autres nations éclairées étaient réduites à confier à la mémoire seule leurs lois et leurs légendes.

Mais le foyer le plus brillant et le plus étendu de la civilisation orientale a été l'Inde, — l'Inde antique, dont la préhistoire commence avec l'établissement des Dravidiens.

CHAPITRE II

Les plus vieux témoignages du génie indien. — État comparatif de l'Asie et de l'Europe. — L'essor de la poésie religieuse et lyrique dans la littérature sanscrite. — Les Védas. — Temps historiques. — Migrations des Aryens à travers le monde. — En Europe. — Etablissement des Hellènes.

« Quiconque, a dit un écrivain moderne, quiconque médite, aujourd'hui, sur l'origine de la science, de la religion et de l'art, ne s'arrête plus à Athènes ou à Jérusalem; il remonte le chemin de l'Égypte ou de l'Inde. » Malgré l'effroyable incertitude de la chronologie dans l'histoire de ce vieux monde, on peut dire que, depuis le jour où il aura pris conscience de ses forces jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous, le génie aryen aura devant lui trente-cinq siècles, au moins, pour se dérouler plein d'exubérance, sans interruption ni déviation. Et antérieurement aux invasions des Aryas mêmes, un peuple puissant, celui des Dravidiens, sorti des confins ouralo-altaïques, avait porté sa domination au sud de la péninsule hindoustanique et s'était rendu supérieur aux nations voisines par les arts industriels et par les qualités du langage. Bien avant que se fût accomplie l'action modificatrice du sanscrit, il avait connu l'harmonieux idiome qu'on a surnommé l'italien de l'Inde, le télégu, rebelle à l'expression des idées et des sentiments, mais sou-

ple à rendre les moindres nuances des impressions physiques, et qui possède, aujourd'hui, chez les descendants des Dravidiens, dans le Mysore et le Coromandel, la plus abondante littérature de l'Inde méridionale en chansons, en contes, en proverbes.

Ainsi, d'une extrémité à l'autre du continent asiatique, se produisaient des idées, des faits, des institutions, des œuvres similaires, sans qu'il y eût d'abord entre les peuples d'autre raison pour expliquer cette ressemblance que l'éternelle identité de la nature humaine.

Les dolmens de l'âge de pierre se dressaient à peine, en nos froides régions, que, depuis longtemps, en Égypte, en Asie, les hommes étaient en possession des métaux utiles ou précieux et jouissaient des avantages que procurent à la vie matérielle les biens de la civilisation.

Ailleurs, des populations entières, séparées par de vastes espaces et s'ignorant entre elles, s'endormaient, durant d'interminables siècles, au fond d'une barbarie indélébile, pour arriver jusqu'aux extrêmes confins des temps modernes sans arts, sans langage écrit, tandis que des familles privilégiées, nées de préférence sous un climat heureux, s'avançaient à grands pas vers la conquête d'un état supérieur.

§ 1er.

S'il est vrai que la grande Nature est la première, l'éternelle inspiratrice, la poésie spontanée devait en quelque sorte jaillir des entrailles du sol indien.

Quels spectacles, en effet, bien capables de frapper des imaginations simples, se déroulent en ces climats pleins d'épouvantements et de magnificences ! Là, tout est force, exubérance, intensité : le bien et le mal, la sève créatrice et la puissance destructive, le pittoresque et l'horrible, la végétation prodigieuse d'ardeur et les orages effroyables, les larges fleuves et les torrents indomptés, les déserts brûlants et les marais pestilentiels, les vastes plaines d'une désolante uniformité et les montagnes aux gigantesques assises, les horizons aveuglants de lumière et les sombres typhons, les éléments de vie ou de mort! De quelle mystérieuse horreur ne devait-il pas être saisi, l'Aryen prosterné, lorsqu'il sentait passer comme le souffle d'une divinité néfaste[1], l'haleine dévastatrice de la tempête engloutissant les vaisseaux, faisant trembler la terre, rasant les maisons, ruinant les récoltes, renversant des forêts entières! Ou de quelle religieuse émotion ne devait-il pas être pénétré lorsqu'il levait son regard vers le ciel limpide ou qu'il laissait reposer sa vue sur les douces vallées embellies par le sourire d'un printemps perpétuel!

Au berceau des races et des religions, la souveraineté de la Nature écrasait l'homme, faible et désarmé devant elle. Il allait, courbé sous cette domination fatale. Il en avait l'adoration et la crainte. C'est de l'idéalisation des puissances physiques qu'est sortie la poésie des Aryens. Sur les sommets baignés de la lueur matinale des premiers jours apparurent le symbole et la prière. Par une

1. Marius Fontane.

impulsion primordiale, les Aryens animèrent de passion et de volonté les phénomènes qui, journellement, transportaient leur esprit de frayeur, d'étonnement, de reconnaissance ou d'admiration. Ils attribuèrent une âme active aux astres, à la lumière, aux ténèbres, aux nuages, à la foudre, à la pluie, au vent. Chacune des forces naturelles fut amenée à se personnifier; elles s'incarnaient dans un type d'exception, dans un héros. Puis, l'idéal grandissait, s'exaltait. L'être supérieur devenait dieu... Et les hymnes naquirent.

Le commun des Aryas parlait un ancien prâkrit. C'était le langage de tous. Des savants, des hommes choisis, que visitait le *mens divinior*, opposèrent à cet idiome vulgarisé une langue plus noble pour en revêtir leurs conceptions, une langue sacrée, juridique : le sanscrit. A une date si reculée qu'on ne saurait l'entrevoir dans les ténèbres qui obscurcissent la chronologie littéraire de l'Inde, plus de trois cents poètes confondirent leurs inspirations mystiques, pour en former une seule œuvre vaste et profonde, les *Védas*. Ils assemblèrent dans le *Rig-Véda* (le *Rig-Véda*, ce qu'il y a de plus vieux au fond de la pensée et de la parole aryennes), une foule de traditions et de symboles destinés à ne plus périr, mais à passer de génération en génération par de constants récits jusqu'au jour éloigné où elles seront transcrites sur des feuilles de palmier. A leur insu, ils édifièrent une œuvre d'un prix infini (si faible d'art qu'elle fût en elle-même), l'œuvre génératrice où la science moderne pense avoir retrouvé tout à la fois : la racine du complet développement religieux de l'Inde, la clef de la mytho-

logie comparée, le fondement d'une littérature très riche, la source commune des croyances de la poésie, — sinon des idiomes[1], — en un mot d'une part très considérable de la civilisation du groupe indo-européen. Car telle est bien la valeur[2], l'immense valeur exacte et positive des poésies védiques.

Du temps des Védas, les Hindous, confinés entre le pays des Cinq-Fleuves (Pendjab) et les montagnes de Kaboul, ne connaissaient guère que le soin des troupeaux et la culture des champs. Une poésie purement religieuse, grave et sereine, répondait à ces mœurs patriarcales. Elle remplissait les aspirations d'intelligences simples et pacifiques.

1. Le principal intérêt de la littérature sanscrite et sa principale utilité, c'est un intérêt et une utilité philologiques. Dès l'heure où l'on put déterminer le principe de la communauté des origines indo-européennes, la science étymologique se trouva reportée sur la base véritable de la philologie comparative. Aux vagues conjectures suggérées par des rapports extérieurs, on apprit enfin à substituer des principes simples, fondés sur les analogies essentielles des sons articulés et sur la structure grammaticale. Toutefois, une réserve capitale est à marquer ici. On essaya, conséquemment, de ramener à l'avantage de l'Inde ancienne cette idée qu'elle fut le berceau des langues occidentales. En réalité, le sanscrit même védique, le celte, le germain, le slave, le lette, sont, AU MÊME TITRE, des formes ou dérivés d'une langue mère (éteinte), emportés et développés en divers pays par des races ou tribus diverses plus ou moins longtemps rapprochées — dans une même et vaste région — par une culture commune. Le développement respectif de ces idiomes est indépendant.

L'idiome des Védas paraissant se rapprocher davantage de la langue mère supposée, il était tout naturel de chercher dans les hymnes un écho des plus anciennes pensées communes aux groupes dits aryens ou indo-européens.

2. C'est le jugement des indianistes les plus autorisés. « Les monuments littéraires de la Grèce ou de Rome, écrit Adolphe Regnier, si on les compare à ces chants lyriques qui portent le titre d'*Agastya*, de *Vasihtha*, de *Viçvamitra*, etc., sont des palais auprès des cabanes, des temples comme ceux du siècle d'Auguste auprès des sanctuaires de Numa. » (Bopp, Benfey, Barthélemy Saint-Hilaire, Desgranges, Adolphe Regnier, Bergaigne.)

§ 2.

Cependant, les êtres et les familles se multipliaient à l'extrême. La vague humaine grossissait, pressée, débordante. Une heure arriva où le pays qu'ils occupaient parut trop resserré aux habitants de l'Aryavarta. Afin d'étendre leur territoire, de pasteurs et d'agriculteurs ils se firent guerriers. Quand la race indo-aryenne voulut pénétrer plus avant dans les fertiles vallées situées entre l'Indus et le Gange, ce ne fut point sans rencontrer de chaudes résistances qu'elle put y déverser le trop-plein de ses flots. Les combats furent longs et opiniâtres entre les aborigènes et les envahisseurs.

Or, la guerre suscite des héros. Les héros et leurs exploits inspirent les poètes. Leurs chants, leurs récits préparèrent la grande éclosion épique de l'Inde ancienne. Ils racontaient, en les embellissant des prestiges de la fiction, la marche victorieuse des idées et de la religion brahmaniques; ou bien ils décrivaient les batailles livrées entre les différentes races, avides d'emporter la suprématie religieuse et politique, impatientes aussi de pousser au dehors l'excès de leur nombre; car la pression incoercible d'une population trop dense rejetait sans cesse au delà du centre des masses incertaines de leur route et de leur nouvelle patrie.

Les Aryens et les Eraniens avaient depuis bien longtemps, d'ailleurs, commencé ce travail séculaire de migration, cet écoulement progressif de leurs peuples vers l'Occident, qui devait les porter jusqu'aux limites extrêmes de la vieille Europe, où

s'étaient succédé bien des races diverses avant l'avènement définitif des Gréco-Latins, des Celtes, des Germains et des Slaves.

Des plumes savantes ont retracé de nos jours les courbes géographiques de leur itinéraire et se sont efforcées à suivre les parcours des innombrables tribus se contenant, se repoussant mutuellement et finissant par devenir étrangères les unes aux autres.

Jusqu'où n'atteignit point le flux et le reflux de leur expansion vagabonde! L'imagination historique croit les suivre, dispersant leurs lourdes masses par tant de routes entre-croisées. Les uns, les Aryas orientaux, ont fait de très bonne heure leur chemin pour devenir ceux qu'on appellera les Hindous, vers l'est de l'Indus, et les Eraniens, en Bactriane, Afghanistan, Perse, Arménie, Médie. Les autres, les Aryas occidentaux, se consolidant et se fortifiant, parmi les périls de la route, se portent, en des directions diverses, à l'occupation des contrées européennes. Hellènes et Italiotes côte à côte se dirigent vers le bas Danube, se séparent aux Alpes Juliennes, les premiers marchant le long du Pinde, les seconds le long des Apennins ; au nord des précédents, remontant du Danube au Rhin : les Celtes, entre les Carpathes et la Baltique, les Germains; en arrière, entre la Caspienne et la Vistule, les Slaves, bordés vers la Dvina par les Lettes.

Chacune de ces familles enfermait en soi les éléments des sociétés modernes, condamnées pour la plupart à un enfantement si laborieux et si obscur. Mais une entre toutes avait été marquée du signe

d'élection. Elle fut conduite par un dessein providentiel, la tribu voyageuse qui vint apporter sur les rives helléniques la civilisation, la langue, la mythologie, les croyances de « l'Hendou[1] ».

1. Ce furent les Perses qui appelèrent « Hendou » l'Aryavarta. Les Assyriens et les Hellènes reprirent cette désignation. Les Aryas, eux, nommaient leur pays « Djamboud-Vîpa », c'est-à-dire « île de Djamboud », arbre sacré, ou Soudarçana, « belle à voir », ou encore Bharatavarscha, « contrée fertile ». (*Cf.* Marius Fontane, *Histoire universelle*, t. Ier.)

CHAPITRE III

La Grèce avant les Grecs. — Origines à demi fabuleuses de la civilisation hellénique. — Le temps des aèdes. — La période homérique. — L'*Iliade* et les rapsodes.

§ 1er.

Encore à demi barbares, les Hellènes ou mieux les Yavanas étaient arrivés flot par flot de l'Orient et du Nord, mal armés de piques et de glaives en bronze, supérieurs par la langue et par l'esprit aux peuples qu'ils allaient côtoyer, mais combien ignorants des arts plastiques! Fort sommaires étaient leurs conceptions figuratives, alors que suffisaient à leurs yeux des pierres habillées ou des bûches équarries pour leur donner l'illusion des plus nobles divinités. Cependant ils s'étaient trouvés, en l'Asie Mineure et ensuite sur le sol de la Grèce, en contact avec des peuplades beaucoup plus avancées dans les voies de la civilisation.

C'étaient les Phrygiens, les Lydiens et d'autres, qui avaient subi de bonne heure l'influence des cultes et des arts de l'Assyrie. C'étaient les mystérieux Pélasges, qui furent à l'Orient ce que les Ibères (auxquels ils paraissent très postérieurs) ont été à l'Occident : les premiers civilisateurs de l'Europe. Strabon affirme que les Ibères, et principalement les Turdules, habitants du midi de l'Espa-

gne, s'appliquaient aux belles-lettres et possédaient des livres d'histoire fort anciens, « des poèmes écrits en vers depuis six mille ans », prétendaient-ils. Et Platon attribue aux Pélasges, constructeurs de villes, de palais, d'enceintes fortifiées, créateurs de mots et d'inscriptions, la gloire d'avoir les premiers contenu la puissance des Ibères. Athènes se vantait d'avoir été le centre de l'empire pélasgique.

Sur la route suivie, les Grecs avaient emprunté aux Phéniciens les éléments de leur alphabet, en même temps qu'ils leur furent redevables des commencements de leur commerce. Plus tardivement ils connurent la philosophie, la médecine, la peinture, l'architecture des Egyptiens. Les lourds modèles de l'Orient assyrien furent leur premiers rudiments de statuaire. Ils perfectionnèrent toutes ces choses et découvrirent le reste. Presque sans précédents, sans guère de tradition, cet admirable petit peuple indo-germanique allait tirer de son propre sein tout ce qui deviendra, dans le cours des âges, le patrimoine des nations et des esprits.

Venues par la Thrace et l'Asie Mineure, ces tribus nomades avaient arrêté leur course dans la partie méridionale d'une étroite presqu'île, la plus orientale de l'Europe. Le travail de la terre les y fixa. C'était un territoire fort exigu, dans l'enceinte d'un cirque de montagnes, largement échancré par la mer. A l'intérieur, les plaines arides et pierreuses ne rendaient guère que de maigres moissons de blé et d'orge. Des oliviers, des figuiers et la vigne aux bras tors tapissaient les flancs des collines où s'ouvraient une carrière de marbre et une mine d'argent.

Dans cet espace restreint, avec ces simples ressources, on verra grandir sous l'azur du ciel un peuple fait pour régner sur le monde par les arts et par les idées. Quelques germes tombés à la surface de ce terroir difficile suffiront pour y produire la plus abondante, la plus riche moisson intellectuelle qu'on ait recueillie.

Les dieux sortiront en foule — un monde de dieux et de déesses — de la carrière de marbre pour être taillés à la ressemblance idéale de l'homme, et les trésors de la mine d'argent payeront les chefs-d'œuvre d'artistes, dont les générations ne cesseront plus de copier les monuments et les statues. Enfin l'activité des Hellènes couvrira les côtes de la Méditerranée de villes florissantes ; et leur génie donnera au langage humain une excellence qu'on ne surpassera pas.

§ 2.

Comme à leurs ancêtres de la vallée du Gange, c'est par le sentiment religieux que la poésie leur fut révélée.

Ainsi que les autres peuples d'Europe, ils avaient perdu tout souvenir de leurs relations avec l'Inde ; mais leur imagination avait fertilisé le fonds commun des idées et des croyances primitives. Des symboles et du culte des astres, qui leur étaient venus d'Orient, — mélange confus du polythéisme des Hindous et de la sorcellerie des Celtes, — ils avaient tiré ces personnifications caractéristiques de leur riante mythologie par lesquelles une âme et un corps furent donnés aux phénomènes de la

nature. Ils en avaient formé cette théogonie où, comme dans une république idéale, chaque dieu a sa fonction, son rôle à part, et où l'ordre résulte d'une harmonieuse diversité.

La crainte de la Divinité, la reconnaissance pour les bienfaits du soleil, la joie qui accompagne le retour de cet astre fécondateur, les plaintes et la mélancolie qui suivent sa disparition, les aspirations instinctives de l'âme vers le surnaturel, furent les premiers objets de leurs vers.

Période obscure, à demi fabuleuse, et de loin antérieure à la tradition écrite[1] ! C'est le temps des aèdes, d'Orphée, de Linus, des Eumolpides. C'est l'âge sacerdotal où les poètes avaient le rang d'éducateurs. Leur mission parmi les hommes était de maintenir la perpétuité des croyances, d'assouplir les volontés et de tremper les âmes. Ils révélaient aux cœurs simples l'existence et les attributs de la Divinité, comme elle était en leur imagination enclose et vivante. Ils traçaient les devoirs de la morale et mariaient la promulgation des lois aux accords de la phorminx ou de la lyre; ou, dans les grandes solennités, ils chantaient des hymmes, des théogonies et des odes mystiques, composées par eux-mêmes.

Les aèdes étaient tous fils des Muses et se nommaient Olen, Eumolpe, Philamnon, Linus, Thamyris, Mélampe, Pamphos, Amphios, Orphée[2] et

1. Dans une savante étude, au début du xx[e] siècle, le célèbre orientaliste et mythographe allemand Max Muller établissait par des exemples tirés du grec et de l'hindou, du finnois et du polynésien, que les poèmes primitifs furent transmis par tradition orale, longtemps avant l'invention de l'écriture.

2. Entre ceux-là Orphée demeura le personnage légendaire par

Musée. La plupart sortaient de la Piérie, de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique.

Mais leurs figures se perdent dans une brume encore trop indistincte.

Voici venir des générations nouvelles.

Des États se sont fondés, des peuples rivaux se sont fait la guerre; la Grèce a vaincu ceux qui prétendaient l'asservir; des héros sont nés, et avec eux la poésie héroïque.

Une juvénile passion belliqueuse avait échauffé le courage des Grecs, ambitieux d'aller choquer leurs armes sous les murs d'Ilion la Grande. Thamyris le Thrace, Phémius, que cite Homère, Demodocus le Phéacien (l'aède inspiré que les poursuivants de Pénélope forçaient à chanter dans leurs banquets), préludèrent, par de merveilleux récits, aux inventions de l'épopée. L'hymne des mythes orphiques s'évanouit pour faire place aux énergies viriles de leurs récitations. Sortis du sanctuaire, les aèdes commencèrent à se répandre dans la vie de tous. Ils ne glorifièrent plus seulement les dieux, mais aussi les personnages humains dignes de leur être comparés, les héros, les grands événements politiques.

Jusque-là divisée, morcelée, sans cohésion, la Grèce avait, un jour, compris la nécessité d'unir

excellence. Sous son nom, longtemps après lui, se fonda un système théologico-philosophique, qui avait pour base le culte de Bacchus. On vit poindre, vers le milieu du VIe siècle, cette secte théurgique et mystagogique; elle prétendait se rattacher par une chaîne non interrompue à l'aède de Piérie et posséder le dépôt authentique des doctrines du maître. Elle eut ses poètes, tels que Cercops et Onomacritus. Les débris de l'école orphique sont dispersés au travers du recueil d'hymnes et de poèmes qui portent le nom d'Orphée.

ses forces dans une même entreprise, sous la conduite de ses rois. Elle eut, de ce jour, véritablement conscience de sa vie propre, de ses destinées. Et l'*Iliade* se manifesta comme le pacte d'alliance de la nationalité hellénique.

§ 3.

L'*Iliade*, c'est Homère, — le créateur d'épopée, ayant derrière lui un passé très long, très rempli de gestation poétique inconnue. Quel fut donc cet ancêtre vénéré, qui, depuis trois mille ans, domine comme un dieu les sommets de la pente fertile « d'où le beau nous descend » ? Quel était-il, cet homme dont les rois voulaient connaître la patrie par la voix des oracles, dont une dizaine de villes se disputaient l'honneur de l'avoir produit, et au sujet de qui le monde se divise ? Après tant d'investigations, de commentaires, de paraphrases, aucune affirmation positive ne nous a répondu sur le lieu de naissance ni sur la date précise où il apparut, ni sur les particularités de sa vie, ni sur la composition de ses œuvres, ni sur leur mode de transmission. On n'ignore pas que, pendant trente siècles, les créations homériques ont présidé aux destinées de toutes les littératures, que le vieil Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, le Tasse, Racine, s'en inspirèrent successivement, mais on n'a pas découvert les sources de ce puissant fleuve, d'où il a été possible de détourner un nombre infini de ruisseaux.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* furent-elles seulement l'œuvre d'un même poète, ou déjà ne résumaient-elles

point, selon la thèse de Vico et de Frédéric Wolf, une élaboration de plusieurs siècles? Tout est resté obscur dans la question homérique, sinon que l'*Iliade* est un des plus grands ouvrages de l'imagination des hommes, le magnifique résumé d'une civilisation, le type par excellence de l'épopée; que l'*Odyssée*, moins héroïque, plus savante, plus ornée, est le modèle idéal du touchant et du beau simple, et que, réunies, elles semblent offrir au choix de l'esprit tous les genres de beauté.

L'attention s'attacha de prime abord à ces chefs-d'œuvre. Le mérite en fut si promptement reconnu qu'ils se propagèrent bientôt dans toute l'Ionie. Longtemps les rapsodes allèrent par les villes et les assemblées, récitant les épisodes homériques et s'accompagnant de leur cithare. Soit qu'ils chantassent Ulysse s'élançant sur le seuil de son palais, se faisant connaître aux amants de Pénélope et jetant à ses pieds les armes qui vont le venger; soit qu'ils voulussent représenter les élans victorieux de Diomède ou la colère du terrible Achille fondant sur Hector, ou les malheurs d'Hécube et de Priam, la multitude les écoutait, frappée d'étonnement, et l'impression profonde qu'ils excitaient dans l'auditoire, avec les accessoires de costumes pompeux et de déclamation pathétique, les remplissait d'orgueil. Ils se figuraient investis d'une part de royauté.

CHAPITRE IV

En dehors de la Grèce. — Ignorance volontaire où celle-ci se tenait des autres pays civilisateurs. — Développements consécutifs des foyers intellectuels de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Étrurie, etc. — L'hellénisme et « la barbarie ». — Grandeur et déclin d'une littérature unique. — Déplacement du génie grec. — Pergame et Alexandrie. — Jusqu'en l'an 540 avant notre ère.

§ 1er.

Cependant, tout l'effort de l'esprit, en ces prémices de la culture humaine, ne se restreignait pas aux limites de la seule Hellade.

Alors qu'on oublierait d'aller chercher, dans l'extrême Orient, le pays de Confucius, où grandissaient les sciences morales et politiques, où se développaient d'eux-mêmes, presque sans l'aide d'aucune influence extérieure, les éléments d'une vaste production encyclopédique, l'Inde se rappellerait de nouveau au souvenir des hommes. Depuis les temps les plus reculés, elle avait livré aux méditations de ses savants six philosophies distinctes, dont les développements comprenaient une littérature d'une étendue prodigieuse. Lyrique dans les *Védas*, didactique dans le *Munavaçastra,* sa riche et primitive poésie avait enfanté la matière tout au moins, sinon donné l'expression définitive de deux épopées monumentales : le *Mahabharata* et

le *Ramayana*[1], l'une remémorant dans le style héroïque la guerre des deux races qui se disputaient, en des temps reculés, la possession de la vallée du Gange, l'autre célébrant tour à tour, sous la forme symbolique, les mystères sacerdotaux, les systèmes religieux et les légendes nationales.

Dix siècles de vie poétique et guerrière sont enfermés là. Des générations de poètes avaient élevé ces épopées gigantesques de l'humain et du divin, ces pyramides de la langue sanscrite. Œuvres étonnantes auxquelles s'est intéressé profondément l'esprit moderne. Tour à tour on les a embrassées dans leur ensemble colossal ou pénétrées dans leurs parties les plus saillantes. On en a détaché des épisodes, des fragments complets en eux-mêmes, telle que la belle histoire de *Nala et Damayanti,* pour les mettre plus en lumière ; et quelques imaginations hardies en Allemagne, telles que Kosegarten, Ad Holzmann et surtout Frédéric Rückert, le brillant traducteur du poète arabe Hariri, s'en sont inspirées pour enrichir leur propre littérature par des imitations heureuses.

§ 2.

Nous n'avons effleuré que le souvenir de l'Inde, — l'Inde oubliée de ses descendants helléniques.

Il y avait plusieurs siècles peut-être que les

1. Le *Mahabharata,* qui comprend 214,778 vers, est attribué dans sa forme dernière à Vyasa ; on s'accorde à reconnaître en Valmîki l'auteur de la rédaction du *Ramayana.* L'établissement des Aryas amena l'ère de la domination brahmanique, qui fut, à son tour, énormément productive en ouvrages religieux, scientifiques et didactiques.

Perses répétaient les hymnes de l'*Yaçna* sur la lutte constante des deux génies du bien et du mal (Ormuzd et Ahriman), sur la conversion d'Ahriman et l'unité définitive. A en croire la légende mazdéiste, c'est à une époque immémoriale qu'était venu le saint vieillard (Zarathustra)[1] pour abolir le culte des idoles, renouveler le culte du feu qu'avait instauré le grand Djemschid, apporter aux hommes la foi véritable et leur enseigner la Loi[2].

Moins imaginatifs que les Hindous, n'ayant pas eu besoin d'appeler à leur aide l'appareil d'une mythologie compliquée, les Perses s'étaient élevés naturellement à l'une des plus hautes conceptions religieuses, et ils portaient dans la grande poésie l'empreinte d'une raison grave.

§ 3.

Serrés entre les tribus flottantes des Arabes, des Moabites et des Iduméens et les comptoirs de la Phénicie, les enfants d'Israël élaboraient, en l'âge où florissait la Grèce homérique, leur monothéisme

1. Alors que Volney, suivant un texte de Justin, place Zoroastre sous Ninus et Sémiramis, près de 2000 ans avant notre ère, d'autres, le reportant à une date beaucoup plus rapprochée, placeraient la venue du célèbre réformateur vers le temps d'Hystaspe ou de Darius. Firdousi fait apparaître Zoroastre sous Giustap, variante du nom d'Hystaspe, père de Darius.

2. Dans l'Inde, Çakia-Mouni, le réformateur divin, n'apparaîtra vraisemblablement qu'au ve ou vi^e siècle. Pour les Siamois, Arddha Chiddhi, plus tard appelé Gotama ou « celui qui tire les sens », et enfin Çakia-Mouni ou « le pénitent de Mouni », aurait vu le jour à Kapila, près du Népaul, vers 600 avant notre ère. Pour les Cachemiriens, la date en serait marquée vers l'an 1332, tandis que pour les Chinois, les Mongols et les Japonais, sa naissance correspondrait à l'an mille avant Jésus-Christ.

national, traversé d'incohérents souvenirs[1], et où l'exégèse des modernes a retrouvé la part de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Perse. Aux environs du xe siècle, la main d'un Moïse ou d'un autre prophète inspiré traçait les pages de la *Genèse*. La fable hébraïque d'Adam et d'Eve répondait symboliquement d'un point éloigné du monde à la fable grecque de Prometheus et de Pandora. Et la même main inscrivait en tête du *Pentateuque* la parole initiale de Jéhovah tirant l'univers du néant; elle posait les bases de ce monument synthétique, expression d'une race entière, la Bible, où se trouvera condensé, un jour, le complet développement de la littérature juive. Vers le temps où l'épopée grecque « jetait un pont » entre la fiction pure et la vérité, l'histoire d'Israël commençait à se dégager aussi des limbes de la légende.

§ 4

Homère, Moïse, Valmiki, ces trois noms (s'il est vrai qu'ils synthétisent des personnalités non fabuleuses et bien réelles) sont à peu près sur la même ligne dans le synchronisme des temps.

Les Grecs ne connurent qu'Homère. Et le père de leur poésie ne les avait pas instruits de la diversité des races[2]. Dans les tombes royales de l'É-

1. André Lefèvre.

2. Dans l'*Iliade*, remarque Louis Ménard, les Troyens ne sont désignés que par un trait de mœurs : la polygamie du roi Priam. Cette observation ne met pas en cause, d'ailleurs, la grande exactitude des descriptions géographiques d'Homère, qu'ont prouvée jusqu'à l'évidence les plus récents travaux de l'érudition moderne. (Voir les travaux de Schliemann, d'Evans, et en particulier *les Phéniciens et l'Odyssée*, par Victor Bérard, 2 vol., 1903).

gypte, de très anciennes peintures furent tracées, qui représentaient les types d'humanité connus du peuple des Pharaons. Les contemporains de ces vieilles dynasties avaient pu comparer entre eux, sous l'expression déjà caractéristique des traits et de la couleur : l'Égyptien désigné comme l'homme par excellence, l'Asiatique et l'Européen. Les fils élus de la Grèce antique n'avaient pas étendu si loin leur curiosité. Ils n'étaient pas sans savoir que plusieurs peuples étrangers jouissaient d'une civilisation beaucoup plus ancienne que la leur, mais l'essor même ou l'esprit de cette civilisation, ils dédaignèrent de le suivre du regard ou de la pensée[1]. Ils ne voyaient en la Perse qu'un confus mélange chaldéen, fait de gloire et de honte, de science ou de corruption. Ils ne sondèrent jamais les profondeurs de l'*Avesta,* simple recueil de prières, pourtant, et qui n'aura été que le débris d'un immense naufrage. Ils avaient totalement oublié quelles affinités de races, de traditions et d'œuvres, quelle identité des conceptions et des habitudes intellectuelles les rattachaient à la souche aryenne En vain Homère leur avait-il parlé de Thèbes, la capitale des Toutmès et des Ramsès; conduit, en l'*Odyssée,* Ménélas et Ulysse sur les plages du Delta. L'Égypte s'était effacée de leur horizon, dès les IXe et VIIIe siècles[2]. Glorieusement ils feignaient de juger inutile le reste du monde. Ils n'avaient qu'une épithète, celle de « barbares », pour tous ceux que n'enfermait point leur portion de ciel ou

1. Il faudra mettre à part leur voyageur Hérodote.
2. Au VIIe siècle, les Ioniens entreront au service des Pharaons de la XXVIe dynastie.

de terre. Barbares, les Phéniciens dont le rôle fut si grand dans l'histoire ancienne, les Phéniciens, rappelons-le, qui leur donnèrent l'alphabet et l'écriture, formèrent leurs premiers philosophes, et, par le commerce, par l'échange universel des industries et des arts, fondèrent la civilisation européenne !

Barbares, les Aryens, leurs propres ancêtres, les aïeux intellectuels des races auxquelles a été échue la direction de l'humanité !

Barbares, les Étrusques, dont l'établissement en Italie, au x[e] siècle, correspondit à l'entrée des Hellènes en Italie ; barbare, cette nation artistique de l'Étrurie, dont nous ignorons encore la langue et dont la littérature a péri, mais qui a laissé des témoignages si frappants de sa grandeur au sein des hypogées ou sous les ruines des villes, et que son destin promettait à l'éducation industrielle et liturgique de Rome à son berceau[1].

Qu'avaient-ils besoin, pensaient-ils, des autres peuples ? Ne se suffisaient-ils pas complètement à eux-mêmes dans toutes les directions de l'art et de la pensée, surtout depuis qu'une ère nouvelle de démocratie et de liberté avait accru les forces de leur génie ?

... « Être estimé des Grecs », c'était pour eux le premier mobile des nobles actions, au dedans et

1. Nous le devons dire, cependant, le titre de *barbares* n'indique pas expressément dans l'esprit des Grecs que les peuples auxquels ils l'appliquaient fussent dépourvus d'industrie, de culture intellectuelle, d'organisation sociale. Il signifiait, pour eux, une conception inférieure, chez ces étrangers, de l'ordre politique et de la vie de société. Les « barbares », comme ils les voyaient, étaient uniformément des esclaves, tandis que les habitants de la cité grecque étaient, seuls, des citoyens, des hommes libres

au dehors; c'était la plus haute récompense que pût rechercher une élite, dans la foule touffue de l'humanité.

Le souffle de l'indépendance avait jeté bas les palais à demi rustiques de leurs anciens chefs ou rois, seigneurs féodaux de ce temps, monarques presque sans territoire, principicules d'Argos ou d'Orchomène. La Grèce était devenue républicaine. Elle pouvait, désormais, incarner son esprit dans le peuple. Elle allait entrer sérieusement dans la période historique de sa maturité. Le citoyen, l'individu libre, faisait pour la première fois son apparition dans les choses humaines.

Les formes de la littérature devaient changer, comme s'étaient modifiées les institutions politiques. L'esprit de l'épopée s'est affaibli. Il n'en survit que des souvenirs, des *Boucliers d'Hercule*, des fragments cycliques. On se détache peu à peu, sans l'oublier, de l'antique tradition.

En revanche, les citoyens sentent davantage le prix de la liberté. Dans les luttes civiles, dans les combats avec les ennemis éloignés ou les voisins les plus rapprochés, l'âme s'exalte. Pour répandre au dehors les sentiments qui la font vibrer, la flûte prête ses accents au rythme des vers et remplace la lyre. L'élégie, sous les doigts de Callimaque, de Tyrtée, de Terpandre, de Philétas, de Solon, de Mimnerme, de Phocylide et des Attiques, se fait tour à tour guerrière, morale ou voluptueuse. Et ce sera, sur la trace de ces précurseurs, la lignée féconde des grands poètes, d'Archiloque, d'Alcée, de Simonide, de Sappho.

Le seul nom de Sappho rappelle aussitôt à la

mémoire comment l'inspiration peut ennoblir et soumettre à l'ordre les puissances de l'amour le plus désordonné. Au-dessous d'elle, son émule et son amie Erinna de Teos va briller au nombre des maîtres de la poésie mélique. Enfin s'annoncera bientôt et prendra son rang : le plus élevé, le plus éloquent de tous, Pindare. Aucun poète, après Homère, n'aura joui, auprès des anciens, d'une réputation égale à celle de Pindare. Sa gloire revêtira aux yeux des princes, des grands et du peuple un caractère sacré. Sa longue existence aura l'éclat d'un continuel triomphe.

Aux mains des philosophes et des logographes (Cadmus de Milet, Hellanicus, Charon de Lampsaque), la prose a fait effort aussi pour se rendre le digne instrument de la pensée. Elle se façonne tantôt à l'expression des détails de la science, tantôt aux allures de la narration suivie.

Athènes, après l'Ionie, détient l'empire de l'intelligence. On sent approcher le siècle de Périclès.

Le drame s'était emparé avec puissance des imaginations. Eschyle renverse les « tréteaux de Thespis » et crée la tragédie. Génie solennel et grandiose, antique dans l'antiquité même, puissant évocateur de vieilles théogonies, chantre inspiré des forces premières, des divinités archaïques et des anciens héros, il a porté dans l'âme du peuple les émotions violentes qu'y précipite la terreur religieuse ou le patriotisme exalté. Ses sujets ressemblent à des épopées, avec des mélanges inattendus de grâce et de tendresse. Hier, la tragédie n'était autre chose que le chœur dithyrambique accompagnant de ses chants et de ses danses figurées le sacrifice de l'ani-

mal consacré à Dionysos. Sous la vigoureuse impulsion du poète d'Éleusis, elle atteint en quelques bonds aux derniers sommets.

Le drame eschylien se ressentait encore de l'enthousiasme épique. Sophocle étendit à des objets plus rapprochés de la nature la majesté de son art; il donna à ses personnages des traits précis et des proportions humaines. Il creusa plus avant dans le cœur et il en fit jaillir des sentiments dont le temps n'a pu affaiblir l'expression. Placé entre Eschyle, auquel il disputa l'empire du théâtre par un audacieux début, et Euripide, dont il devait, à son tour, suivre des yeux les tentatives novatrices, moins obsédé que le premier des ombres et des terreurs qui enveloppaient les vieilles croyances, plus religieux que le second, Sophocle haussa la tragédie au comble de la perfection morale, puis la repassa aux mains d'Euripide. Celui-ci, devançant les modernes dans l'analyse subtile de la passion, s'appliqua davantage à susciter les émotions tendres et la pitié. Il réduisit les héros et les princes à la mesure des communes faiblesses, simplifia le langage de la poésie en ménageant un tempérament heureux entre la bassesse et l'élévation; enfin, par sa manière libre d'humaniser les dieux, de traiter les superstitions ou les égarements de notre nature, se révéla le hardi précurseur du drame psychologique, — dont prennent tant d'orgueil quelques modernes. Dans le même temps, sur la scène comique, son adversaire Aristophane promenait à travers le beau et le laid, le sublime et le trivial, le délicat et l'obscène, les lueurs de son étincelante fantaisie. Émule favorisé de Cratès, de Cratinos, d'Eupolis, de Phry-

nicos, Aristophane gardera le privilège d'être le seul des grands auteurs comiques de l'ancienne Grèce dont il parviendra jusqu'à nous autre chose que des débris.

§ 5.

C'est le troisième âge de la littérature hellénique. L'esprit grec touche à tous les genres et porte en tous les sujets l'ordre, la mesure, la règle et l'harmonie.

Dans le moment où Hérodote a commencé d'écrire, les prosateurs grecs ne connaissent pas encore cette harmonie soutenue, cet arrangement approprié de phrases et de mots, dont un Lysias découvrira le secret, et qui seront mieux pratiqués encore au siècle de Philippe et d'Alexandre. Mais l'homérique auteur des *Histoires* charme et retient par une diction douce et pénétrante sans effort, par le caractère même de sa langue, mélange heureux de l'attique avec l'ancien ionien, et par une cadence naturelle, très proche voisine de la poésie. Conteur charmant, naïf en ses façons de dire, mais d'une telle sagacité dans l'observation et si équitable, si précis dans ses jugements, il amuse, il instruit. Rien d'aussi varié que son récit. Il ne cesse de plaire. Hérodote a ouvert la voie. Il est « le Père de l'histoire ». Thucydide et Xénophon se porteront sur ses traces, pour transmettre aux narrateurs futurs d'impérissables modèles. Chez l'un, peintre admirable des hommes et des choses, domine une grandeur, une force, une majesté presque digne de la tragédie ; dans l'élocution de l'autre,

si justement qualifié « l'Abeille attique », c'est la clarté parfaite, l'abandon plein de grâce et une exquise simplicité.

Ailleurs, sur le terrain brûlant de l'éloquence, Démosthène, le rival heureux d'Eschine, a rassemblé dans ses discours la somme des qualités oratoires. Il s'est formé aux leçons d'Isée, d'Alcidamas et d'Isocrate; il ne doit qu'à lui-même cette impétuosité et cette véhémence qui lui sont propres.

Dans les sphères de haute intellectualité règnent Platon et Aristote. Naguère les sophistes avaient fait courir grand risque à la philosophie. Ils la dédaignèrent ou la diffamèrent. De la confusion des systèmes, de l'incohérence des doctrines et des hypothèses, ils avaient conclu au doute en toutes choses, dans les sciences comme dans la morale. Les Mélissos de Samos, Zénon d'Élée, Protagoras d'Abdère, Gorgias de Léontium, en étaient arrivés à nier d'un seul coup le changement, le mouvement, la vie, et la possibilité d'arrêter son opinion en quoi que ce soit, hors de la rhétorique[1]. Mais Socrate était venu, lui le plus sage et le plus juste des hommes, pour rendre à la philosophie sa dignité. La notion du bien fut établie comme l'objet essentiel de l'intelligence. Sans autres secours que les forces de leur génie, ses disciples incomparables, Platon, l'*æthereus Plato*, et Aristote, qu'Averroès a surnommé le comble de la perfection, ont atteint aux conceptions les plus sublimes par les seules lumières de la raison; ils ont embrassé l'homme, la nature et l'éternelle illusion du

1. *Cf. Le Paradoxe,* par Frédéric Loliée, 1 vol. in-16, 1889.

divin; préconçu, bien avant qu'il fût question du monothéisme judéo-chrétien, le pur déisme métaphysique; enfin pénétré dans toutes les profondeurs du savoir et de la conscience. Ils ont mérité qu'on les appelle les précepteurs du monde.

§ 6.

Le temps où se produisirent tous ces hommes illustres est si court, a dit Velleius, qu'il n'en était pas deux qui n'eussent pu se voir, se connaître.

La perfection en toutes choses est un point auquel on ne s'arrête pas longtemps, s'il arrive une fois que merveilleusement un groupe d'hommes y parvienne. Il fallut redescendre de ces hauteurs.

Une même époque avait vu l'ancienne comédie de Cratinus, d'Aristophane, d'Eupolis; la moyenne comédie et la nouvelle, avec Ménandre, Philémon, Diphilos, suspendait, un siècle durant, la ruine définitive du théâtre. Les autres genres déclinent d'une manière sensible.

§ 7.

En réalité, le génie grec s'est déplacé; il est sorti de ses anciennes limites pour gagner en espace ce qu'il a perdu en profondeur. Athènes et Sparte, qui menèrent la guerre contre les forces de l'étranger, n'ont plus maintenant à se disputer l'hégémonie. La suzeraineté d'une monarchie demi-barbare, n'ayant de grec que la langue, s'était appesantie sur le Péloponèse aussi bien que sur l'Attique. De la cité de Minerve, disparue du monde

politique après la chute de Démétrius de Phalère, l'esprit victorieux de l'Hellade a transporté son séjour dans Pergame, la ville d'Esculape, et dans Alexandrie. Les armes macédoniennes ont ouvert à l'hellénisme la conquête de l'Orient, jusqu'aux portes de l'Inde. Après un demi-siècle de luttes et d'anarchies, les successeurs d'Alexandre règnent sur les villes anciennes pacifiées et sur les capitales neuves. Au bord de la mer azurée, les reines de l'Asie Mineure, Éphèse, Pergame, Laodicée, Antioche, Césarée, Hiéropolis, retentissent du bruit des fêtes, des déclamations, des spectacles publics. « Les bronziers de Sicyone assouplissent le dur métal pour représenter aux yeux de la postérité, sur l'acropole d'Antioche, l'étonnante fortune des Séleucides. Les terrasses et les frises de Pergame exhaussent, dans la lumière, les victoires d'Attale, la beauté souveraine d'Athéna, la bataille de Zeus contre les Géants, le combat de la raison divine et de l'humaine « eurythmie » contre les forces brutales du chaos[1]. » Et l'Égypte est devenue comme une Grèce plus spacieuse et plus riche. Nous sommes en pleine période alexandrine.

On a fait à cette école une mauvaise réputation; elle ne la mérite pas. La grâce native des Grecs a pu s'alourdir; elle n'a pas disparu.

Après la mort du vainqueur de Darius, ceux de ses capitaines qui ont eu l'Afrique en partage ont fondé des villes en Égypte; les lettres y trouvèrent un asile protecteur. Ptolémée Soter, Ptolémée Philadelphe, Ptolémée Évergète, ont accueilli les poè-

1. Gaston Deschamps. — *Cf.* Alfred et Maurice Croiset, *Hist. de la litt. grecque,* t. V, 1899.

tes, fondé des bibliothèques, ouvert le Muséum et préparé une floraison moins brillante, mais agréable et belle encore dans leur empire.

Durant quelques années, c'est entre Pergame et Alexandrie, sans oublier les écoles de Rhodes et de Tarse, une sorte d'émulation généreuse à en prodiguer les marques. Ptolémée Philadelphe a commencé la fondation de la première grande bibliothèque, dans le quartier de sa ville, le Bruchium, attenant au palais. Toute dépense lui semble légère qui lui sert à l'orner, à l'embellir. Il a fait ramasser de tous les endroits du monde les livres les plus rares et les plus curieux; et il n'a pas trouvé que libérer de ses propres fonds un peuple de captifs, loger princièrement en l'île de Pharos, durant deux mois et demi, soixante-deux savants juifs et les charger ensuite de présents extraordinaires, fût payer trop chèrement le travail par lequel avait été translatée d'hébreu en grec la loi de Moïse et constituée la fameuse version des Septante.

Jaloux d'enrichir également des trésors de l'intelligence sa capitale asiatique, Eumène, roi de Pergame, a voulu, comme le Philadelphe, fonder un Muséon. Sans posséder d'égales richesses, il ne le cède point aux Lagides en munificence, quand il s'agit d'obtenir des originaux précieux, ou simplement de multiplier le nombre des copies. On craint déjà, dans Alexandrie, que cette bibliothèque n'éclipse en importance celle des rois égyptiens; Ptolémée s'en inquiète, il défend l'exportation du papyrus. Eumène alors invente le parchemin, et très rapidement s'accroissent, à Pergame, les col-

lections destinées à enrichir plus tard le Sérapion[1] de la cité rivale.

Les livres amassés par les rois d'Égypte, transcrits par les poètes, les savants qu'ils nourrissaient comme en une volière, ont provoqué des études nouvelles. Les sciences physiques et mathématiques reçoivent une forte impulsion des travaux d'Eratosthène, — que l'on a surnommé le second Platon. La grammaire et la philologie sont en extrême faveur. A l'envi, Zénodote, Aristophane de Byzance et son disciple Aristarque de Samothrace épurent les textes, codifient les formes du discours, dirigent, réglementent l'amour des lettres, jusqu'à l'excès, mais utilement. Grâce à leurs minutieux travaux, l'antiquité est devenue l'objet d'une admiration réfléchie. « Homère, a dit Sainte-Beuve, n'est, aujourd'hui, tout Homère que parce qu'il n'a pas manqué de son Aristarque. »

D'ailleurs, ces temps de critique pointilleuse et de science un peu sèche ont bien encore leurs titres d'honneur dans le champ de la création artistique. Sans parler du ténébreux Lycophron, l'oraculaire auteur d'*Alexandre*, si obscur qu'auprès de lui tout ce qui exprime l'idée d'obscurité, brouillards et noirceurs, paraîtrait presque lumineux; sans parler non plus du pullulement énorme des pièces de théâtre, des *Thiases* et des *Orgéons*, dont le nombre découragea le zèle de compilateurs tels que Suidas et Hésychios, ne possédaient-ils pas les élégies de

1. Antoine fit don à Cléopâtre de la bibliothèque d'Eumène, qu'il tira de Pergame ; ce fut pour consoler Alexandrie de la perte de celle du Bruchium, brûlée par accident ou à dessein, pendant le siège de la ville par Jules César.

Callimaque et les idylles de Théocrite[1]? Les poésies de Callimaque, au goût des anciens, étaient plus savantes qu'inspirées; celles de Théocrite sont encore les délices du monde poétique.

La tendre églogue dut l'existence au poète de la Sicile. Avec lui s'éveilla le sentiment pittoresque et coloré de la nature qu'avait masqué, en des temps plus crédules, l'illusion du décor mythologique. Tandis qu'Apollonius de Rhodes, rassemblant avec moins d'imagination que d'élégance et d'harmonie les chants lyriques ou dramatiques des anciens poètes, faisait voyager le héros des Argonautes par les mers lointaines, Théocrite, que ne hantaient pas d'aussi vastes ambitions, regardait, admirait, et rendait vivante la campagne. Dans le pur cristal de ses vers, il reflétait le ciel et les rives, sans plus appeler à son aide les nymphes ni les dryades, qu'avait mises en fuite l'incrédulité des jours nouveaux. Il s'était éloigné des grandes villes, autant que nos cités modernes emplies de poussière et de tumulte, pour goûter et rendre sensible l'attrait reposant des tapis de verdure, des sources jaillissantes, des horizons lumineux où se joue la fraîcheur de l'air. A l'ombre des arbres, sous les frondaisons épaisses, ou sur le bord d'une eau murmurante, il notait les chants des gardeurs de chèvres, et il en composait des tableaux d'une grâce et d'un prix infinis. C'est le modèle qu'on n'a jamais dépassé. Car, pour Théocrite, a dit Amiel, un pay-

1. Méléagre de Gadara, l'ingénieux collecteur de la première anthologie et le plus élégant de tous les chantres maniérés qui sortirent de l'école d'Anacréon, n'apparaîtra que deux siècles plus tard : « La vénusté grecque, a écrit Paul de Saint-Victor, sourit dans Méléagre pour la dernière fois. »

sage est un état d'âme, en même temps qu'un spectacle enchanteur.

En seconde ligne venaient les didactiques, tels que le Cilicien Aratus, que l'on citera, quelque jour, comme un précurseur non méprisable d'un Virgile ou d'un Ovide.

Ce sont là les derniers échos du génie hellénique dans la possession de sa liberté. La Grèce, pour ainsi dire, engrangeait sa dernière moisson, avant de livrer sa demeure au pouvoir des Romains.

§ 8.

Ses temps héroïques étaient passés. Sa belle imagination créatrice n'avait plus que des rayonnements lointains. Cependant, il lui suffira de vivre sur son ancien patrimoine artistique, de tenir ouvertes ses écoles fameuses, de laisser parler ses sophistes et ses orateurs, pour soumettre à sa loi le maître qui la tient sous le joug d'un orgueilleux vainqueur. Du mélange des deux races résultera, au profit de l'humanité, une puissance imprévue de rajeunissement.

Est-ce à dire que l'esprit grec et l'esprit romain ne se fussent jamais touchés, avant cette fusion violente ? Il y avait eu, longtemps auparavant, de l'un à l'autre, des velléités de communications et d'échanges. Cent ans, à peine, s'étaient écoulés depuis la fondation de Rome, quand le Corinthien Démarate, chassé par la tyrannie d'un grand de la ville, était venu s'établir à Tarquinies, créant une colonie d'artistes, apprenant aux rustiques habitants du Latium l'art de peindre les vases, élevant ses

enfants dans l'amour des sciences et préparant à régner dignement son fils Tarquin l'Ancien. Pythagore vivait en Italie et jetait à Crotone les bases de son association philosophique, mystique et politique, du temps que Brutus mit fin à la servitude de sa patrie. Et, dès les origines, plus d'une idée capable d'en suggérer d'autres avait dû circuler des établissements de la Grande Grèce jusqu'au cœur de la Rome naissante. Atteintes légères, insinuations à peine sensibles que le jeu des circonstances seul pouvait affermir ! C'est la marche habituelle des choses ; les frottements politiques entre les nations activent leur commerce intellectuel. Grecs et Romains se rapprochèrent jusqu'à ce que leurs contacts devinssent assez intimes et leurs rapports assez directs pour mettre sérieusement en péril l'indépendance du pays de Miltiade et de Philopœmen. Vers l'an de Rome 555, les dominateurs du monde feignirent une noble entreprise. Ils se déclarèrent hautement les protecteurs de la Grèce contre les desseins ambitieux de Philippe le Macédonien. Leurs légions passées, ils amusèrent, quelque temps encore, les Achéens d'une ombre de liberté. Puis ils confisquèrent le pays qu'ils entendaient protéger. En l'année 146 avant Jésus-Christ, l'épée de Mummius biffa la Grèce du rang des nations.

Trop affaiblie pour l'emporter par la puissance des armes, une immortelle revanche l'attendait sur un terrain où ne comptent ni la force ni le nombre. La « Grèce captive » envahit à son tour de ses mille influences le sol latin et régna par les arts dans l'Italie.

CHAPITRE V

Avant la fusion gréco-latine. — Les premiers contacts — Commencements de la poésie latine. — Ruine de la civilisation punique. — Au temps de Sylla. — Le « siècle d'Auguste ». — L'œuvre entière de la civilisation. — Grandeur et déclin. — Renaissance des études philosophiques.

§ 1er.

Pendant cinq ou six siècles, la guerre et la soif des conquêtes avaient exclusivement dirigé l'ambition des Romains. Ils n'avaient guère dénoncé de goûts spéculatifs, et très faible chez eux se révélait le sens esthétique. Des poètes leur étaient nés, qu'ils ignoraient ou dédaignaient. Ils avaient eu des orateurs populaires, des agitateurs de forum; mais la voix de ceux-ci n'avait d'échos que dans la sphère des intérêts politiques. La haute éloquence et la philosophie n'avaient accompli aucun progrès digne de mémoire, ou plutôt elles ne s'étaient point manifestées avant les événements qui provoquèrent la dispersion des derniers défenseurs de la Grèce dans les provinces de l'Italie.

Forcés d'abandonner, au nombre de mille au moins, la patrie qu'ils n'espéraient plus sauver; réduits, en leur condition de vaincus, à ne prendre jamais part aux affaires politiques, ces Achéens, choisis entre les principaux membres de leurs villes, tous distingués par leurs lumières, s'étaient

tournés vers la culture des lettres comme vers un suprême refuge.

L'un d'entre eux était le mâle écrivain Polybe, de Mégalopolis. Il commençait à rassembler, en Italie, les matériaux de sa grande œuvre, en attendant de l'exécuter à son retour sur le sol de la Grèce. Habile à développer chaque événement dans sa cause et ses suites, il imprimera à l'histoire un caractère politique et raisonneur inconnu jusqu'alors.

Très promptement, les exemples et les discours de ces hommes servirent de modèles et poussèrent à l'émulation tous ceux qu'un génie grossier, un patriotisme rigide, un prosaïsme politique et guerrier trop absolu, ne rendaient pas inaccessibles à la vie intellectuelle.

Peu d'années ensuite, c'étaient les députés d'Athènes, Carnéade, Critolaüs, Diogène, dont les talents oratoires attiraient sur leurs pas une foule empressée.

Pour entendre la voix enchanteresse de Carnéade, son débit facile et rapide, les jeunes gens renonçaient à leurs plaisirs, abandonnaient leurs jeux; ils ne respiraient que la philosophie.

En vain, à l'instar de Caton, qui s'indignait à chaque heure du jour contre le crédit des étrangers, mais qui, se punissant lui-même d'avoir fermé ses yeux et sa raison aux séductions helléniques, finit sa vie en apprenant le grec; en vain de farouches censeurs essayaient-ils de refréner cette ardeur; en vain le sénat opposait-il une loi spéciale et restrictive aux progrès d'études susceptibles d'amollir les courages. L'impulsion donnée ne s'arrêtait pas.

On eût encore longtemps, peut-être, regardé l'art et la science comme des occupations inférieures, presque serviles, propres à énerver des âmes de soldats, si la mode et l'imitation ne s'en fussent mêlées. Mais le pli s'était formé, l'accoutumance était venue. Les Romains illustres à l'envi se recouvraient de noms grecs. On s'appelait Philon, Sophos, Hypræos. Le génie latin forçait sa nature pour se mettre à l'école des vaincus. Il ne voudra plus s'en arracher, quand il en aura pris le goût. Le décret daté du consulat de Fannius Strabon et Marcus Valérius Messala n'empêchera pas un Scipion Émilien de s'honorer de l'amitié d'un Polybe ou d'un Panætius, pas plus qu'il n'empêchera les divinités élégantes d'Athènes de se substituer aux vieilles divinités latines, froides et rugueuses, dans les temples de Rome.

Une éblouissante évidence s'imposait. Que pouvait contre l'entraînement grec la primitive littérature étrusque, sabine, italique, informe et sans grâce ?

§ 2.

Tardive avait été la naissance de la littérature latine. Elle eut, en revanche, une poussée rapide et une mâle jeunesse. Entre la première guerre punique et la fin de la troisième se pressent les noms, les talents. Voici d'abord Livius Andronicus, le vrai fondateur de la langue littéraire des Romains ; Cneius Nævius, le premier qui substitua le vers iambique au grossier vers saturnien ; Quintus Ennius, le vigoureux Ennius, que ses compatriotes n'hésitèrent pas à appeler un second Homère,

alter Homerus. Celui-ci chanta la ruine de Carthage — tombée le même jour que Corinthe — et partagea le triomphe de Scipion. Ennius a joui d'une haute faveur dans l'esprit de Cicéron et de Virgile. Subissant à la fois l'influence osque et l'influence grecque, qui se combinèrent en lui avec le génie romain, il écrivit des tragédies et des comédies imitées ou traduites d'Euripide et de Ménandre, s'illustra comme poète épique avec les dix-huit livres de ses *Annales*, et par ses satires s'annonça le précurseur de Lucile. Sur ses pas se succédèrent le tragique Pacuvius, Plaute, le favori du peuple, Afranius qui passera longtemps pour le Ménandre de Rome, Cécilius, un digne prédécesseur de Térence, et Térence même. De l'auteur d'*Andrienne* date la naissance du bon goût parmi les Latins : après l'avoir entendu, ils commencèrent à rougir des applaudissements prodigués à la grossièreté d'Attius et de Pacuvius.

Ainsi l'amour des lettres faisait son chemin assez vite. Il parvenait à vaincre les longues répugnances de la politique romaine contre les occupations de la paix.

Que n'était-il déjà plus enfoncé dans les esprits et moins restreint, ce goût des choses de l'intelligence, le jour où s'écroula, pour ne se relever jamais, l'illustre Carthage ! Un vainqueur moins inculte aurait voulu sauver quelques vestiges d'une civilisation aussi violemment détruite. Et tout un peuple n'aurait pas disparu sans laisser d'autres traces qu'un souvenir, des tombeaux et des pierres[1] !

1. En 1899, les fouilles poursuivies à Carthage, les découvertes

Il y avait là une nation puissante, qui prétendit à l'empire des mers. Elle différait essentiellement de Rome par sa langue, par ses mœurs, par son type de race, par ses origines. Carthage tenait à la Phénicie, la Phénicie tenait à la Judée. C'était un autre monde. Si toutes ces choses n'eussent pas été anéanties sans retour, monuments, inscriptions, que de témoignages caractéristiques eussent affirmé, pour l'instruction des hommes, ces nombreux contrastes et fortifié les preuves de la tradition historique! Ou quels documents encore se fussent ajoutés à l'héritage de la pensée orientale! Mais il était dit que l'ascendant grec ne souffrirait pas de partage dans l'éducation intellectuelle des Romains.

Cet ascendant ne cessait de grandir. Des philosophes étaient appelés de tous les points de la péninsule pour former les jeunes gens par leurs leçons ou pour diriger par leurs conseils les citoyens, que leur naissance ou la voix populaire appelait à la gestion des affaires publiques. Les orateurs le disputent en nombre et en mérite; chacun brûle de marcher sur les traces d'un Lysias, d'un Hypéride, d'un Démosthène. Crassus et Antoine ont légué le sceptre de l'éloquence au subtil Cotta et au brillant Hortensius. Telle est la réputation d'Hortensius que les meilleurs acteurs du temps vont exprès l'entendre pour se former, sur son exemple, au geste et à la déclamation. Les Scævola por-

faites par le P. Delattre et surtout les travaux dirigés par M. Paul Gauckler ont fourni quelques lumières inattendues sur ce que furent cette civilisation et cet art puniques, avant que « la reine des mers » eût été renversée par la fortune romaine.

tent la science du droit civil à sa perfection. Et Cicéron, le plus éloquent des fils de Romulus, commence à exercer son rôle incomparable d'initiateur littéraire. Ses débuts ont été pleins d'audace et d'éclat. Au milieu de la terreur muette qu'entretenait le souvenir des proscriptions[1], il avait osé prendre la défense d'un opprimé, Roscius, et le silence universel n'avait fait que donner plus de retentissement à sa parole. Son existence se verra mêlée aux événements les plus considérables de l'histoire romaine, et lui-même leur imprimera la direction, souvent, malgré qu'à la grandeur de son esprit ne doivent pas toujours concourir les faiblesses ou les inconstances de son caractère. Avant tout, il voudra prendre la première place dans les purs domaines de l'intelligence. Il sera le prince des lettres latines par le nombre, la diversité, l'importance et la pureté d'exécution de ses ouvrages. Émotion tendre, délicatesse exquise, solennité religieuse et grandiose, puissance du pathétique, rien de ce qui est humain ne demeurera étranger à la nature merveilleusement expansive de Cicéron[2].

Ni les succès publics, ni les travaux des camps, ne ralentissent cette ferveur spirituelle. Sylla lui-même avait écrit vingt-deux livres de mémoires et contribué, d'autre part, à l'avancement des lettres, en transportant à Rome la bibliothèque fameuse d'Apellicon le Péripatéticien. Le proscripteur im-

1. G. Boissier.

2. Le privilège admirable de Cicéron fut, en effet, cette extraordinaire mobilité d'impression qui lui permettait de se transporter aussitôt d'un état de l'âme à un autre et d'y produire tour à tour, selon les atteintes qu'en avait reçues son imagination ou son cœur, les effets les plus opposés.

puni des satiriques, des écrivains indépendants, des auteurs de libelles, de tous ceux qui pouvaient rappeler à une oreille sensible le nom seul de la liberté, ne se cachait pas d'encourager, du moins, les études discrètes et paisibles.

Après Sylla, Lucullus.

Dans la pompe d'une retraite environnée de gloire, estimant qu'il n'est pas de meilleur emploi des loisirs de la vie privée que l'application de l'esprit à étendre la sphère de ses connaissances, le vainqueur de Mithridate avait fait élever sous ses yeux un magnifique édifice, un palais pour les livres, et dont les portes étaient ouvertes à chacun. Tout à l'entour s'étendaient de longues promenades, des avenues ombreuses, où les Grecs accouraient à l'envi, heureux de se livrer, loin du tumulte, aux douceurs des savants entretiens. Lucullus se mêlait à leurs disputes, prenait parti dans leurs débats et ne dissimulait pas ses préférences en matière philosophique pour l'ancienne Académie, tandis que Cicéron, son ami, travaillait activement à accréditer la nouvelle. Tel était ce Lucullus, aussi versé dans les arts de la paix que dans ceux de la guerre, et qui, formant un jour le projet de composer une histoire, avait tiré agréablement au sort pour savoir s'il l'écrirait en grec ou en latin, en prose ou en vers.

Toutefois, ces dehors heureux, ces belles apparences de tranquillité intellectuelle, qui sembleraient appartenir à une époque essentiellement calme, pacifique et prospère, n'en étaient qu'une image bien réduite ou trompeuse, brillant uniquement à la surface. D'autres ambitions menaient les

hommes que d'helléniser en artistes. Si quelques privilégiés, après avoir maîtrisé la fortune par les actes les plus audacieux, pouvaient se retirer, comme de plein repos, dans les jouissances de l'*otium occupatum* du sage, il n'en était pas de même pour la majeure partie des Romains, auxquels il importait d'agir à leur tour, de se créer un sort et de saisir un rôle à travers les violences déchaînées des factions[1]. Ils étaient rares ceux-là qui, pareils au prudent Atticus[2], parvenaient à se maintenir honorés, riches, puissants, en des jours terribles, comme ceux des proscriptions de Sylla, où seulement vivre était un problème plein de difficultés. Corrompus de bonne heure, dégagés de scrupules et de principes, n'attachant que le moindre prix à la conservation de leur dignité, mais promenant à la suite des grands ambitieux leurs désirs inquiets, les jeunes gens d'alors, les Cœlius, les Curion, les Dolabella, eussent été mal choisis pour incarner le sentiment des pures lettres et l'amour désintéressé des études. César réservait à la jeunesse latine une différente destination dans la révolution qu'il voulait accomplir. La secte d'Épicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République, en subordonnant toutes choses à l'intérêt personnel, avait contribué pour beaucoup à gâter les esprits et les cœurs. Les conflits des passions et la poussée des événements y travaillèrent plus encore que les

1. Voir le beau livre de Gaston Boissier, *Cicéron et ses amis.*
2. Cet Atticus, dont la complaisance illimitée s'accommodait à tout le monde et qui pouvait avec autant de soin cultiver Balbus et Théophane, les confidents de César et de Pompée, visiter Clodius et rester le meilleur ami de Cicéron, était bien le plus habile homme du monde.

mots, les doctrines. Jamais anarchie plus complète n'éprouva les forces d'un grand peuple. Depuis le consulat de Cicéron jusqu'aux guerres civiles, Rome ne connut pas une heure d'apaisement. Quelle suite de vicissitudes inouïes que celles qui, en un si court espace de temps, purent faire du même homme, Cicéron : le rival de Catilina, la victime de Clodius et le sujet de César! Pendant que les légions continuaient à conquérir le monde ou à spolier les provinces, une guerre acharnée se poursuivait dans l'enceinte de la ville, pour arriver à l'assujettir elle-même. Des généraux affamés de dictature opprimaient ce peuple, qui les avait armés au dedans et au dehors d'une autorité formidable. Il allait appartenir enfin au plus fort, au plus habile, c'est-à-dire à César.

Ces troubles intenses, ces agitations infinies où périssait la République, ont laissé une marque profonde dans quelques œuvres maîtresses des écrivains contemporains, telles que celles de Salluste, l'insatiable concussionnaire tant habile à prêcher aux autres les mérites de la vertu et de la modération, et de Lucrèce surtout, dont les paroles, au moins, ne trompèrent pas la conscience. Disciple attristé des doctrines d'Épicure, témoin de l'agonie sanglante de la République romaine, désanchanté du ciel et de la terre par le spectacle d'un effroyable désordre politique et moral[1], et ne voyant plus d'autre recours pour l'indépendance de l'esprit

1. « Figurez-vous Londres, écrit Mommsen, avec la population esclave de la Nouvelle-Orléans, la police de Constantinople, l'industrie de Rome moderne, et songez à l'état politique de Paris en 1848 : vous aurez quelque idée de Rome républicaine à ses derniers moments. »

que le refuge en soi, la tranquillité placide de l'âme sans espérance ni crainte, Lucrèce avait enfanté son audacieux poème philosophique de la *Nature*. Novateur déterminé, ennemi des divinités de la Fable, des augures et des courtisanes, il préludait déjà, pour sa part, au renversement du vieux monde romain.

La liberté n'était plus qu'un vain mot errant sur les lèvres d'un Cassius ou d'un Brutus.

Il se produisit un grand affaissement des volontés et des caractères. Un tel état de choses, si furieusement anarchique qu'on avait pris l'habitude de conquérir les dignités, non plus à prix d'argent, mais par la force des armes, ne pouvait se prolonger davantage sans amener enfin une immense lassitude. Étourdis de fatigue au milieu de ces dissensions continuellement ravivées, de ces crises tumultueuses de la place publique, de ces luttes, pareilles à des massacres[1], qui accompagnaient chaque mouvement d'élection, les esprits politiques en vinrent à se détourner avec aversion de ce qu'ils avaient le plus ardemment aimé : l'activité populaire du Forum, la recherche au grand jour des charges et des acclamations, parmi le bruit et le mouvement de la multitude. De ceux-là beaucoup s'accoutumèrent peu à peu à goûter comme une loi de sagesse la formule épicurienne, enseignant qu'il est bon de fuir les emplois publics pour s'épargner les tracas qu'ils attirent. Ils se mi-

1. « Le Tibre, dit Cicéron en parlant d'un de ces combats, fut rempli des corps des citoyens, les égoûts publics en furent comblés, et l'on fut forcé d'étancher avec des éponges le sang qui ruisselait du forum. » (*Pro Sext.*, 35.)

rent à rechercher, loin des brigues et des violences, les charmes de la vie intérieure jusqu'alors méconnus et des occupations capables de leur procurer à la fois le repos et l'honneur. Les plus sages, les plus heureux, se réfugièrent dans le culte des lettres pour se consoler des malheurs de l'État.

Auguste vint à propos établir l'ordre... et la servitude. La paix qu'il donna au monde rendit facile l'essor de tous les talents. Il s'était élevé à la puissance suprême par un singulier savoir-faire combiné d'audace et d'adresse, par l'absence de scrupules et une impitoyable cruauté. Changeant de conduite aussitôt qu'il ne lui resta personne à craindre, on le vit combler de faveurs tous ceux dont la reconnaissance, en faisant oublier l'horreur de ses proscriptions, devait donner illusion à l'univers.

§ 3.

Les dissensions politiques, les luttes de prééminence de classes ou de partis, et l'anarchie qui en était résultée, ne troublaient plus la ville de leurs déchirements. Sous le nom d'Empire, une dictature organisée, sans institutions, sans principe gouvernemental, mais appuyée sur une forme administrative et fortifiée par des lois, semblait offrir toutes les garanties d'ordre et de solidité. La guerre civile s'était éteinte, faute d'aliment. L'Italie et les provinces respiraient. L'immense majesté de la paix romaine épandait son ombre sur toute l'étendue de ce vaste territoire, où se voyait enclose l'œuvre entière de la civilisation, limitée à l'Orient par les Parthes, au nord par les Germains. Une tranquil-

lité générale favorisait l'épanouissement de la science et des arts.

Il n'y avait pas longtemps que Caton et surtout Cicéron avaient fait obtenir à la philosophie le droit de cité dans le pays romain. Toute la première, elle avait beaucoup gagné à la chute du régime républicain. Le monde politique et moral s'était transformé. Les vieilles traditions avaient disparu dans un ordre de choses nouveau. D'autres idées circulaient. Chacun y cherchait à tâtons, selon le mot de Lucrèce, le chemin de la vie. A l'heure même où la puissance d'un César éblouissait tous les yeux, un esclave obscur, pauvre et boiteux comme Ixus, un Épictète, avait entrepris de démontrer aux hommes la vanité de ces conquêtes et le peu de grandeur réelle qu'avait cette suprématie de la force aux yeux d'un sage. Ainsi, quand le siècle de Périclès venait d'atteindre à sa plus haute expression de gloire et de richesse, Antisthène, le premier des cyniques, s'était pris à railler toute la splendeur dont s'enorgueillissait Athènes.

La pensée philosophique n'attirait pas à elle que des âmes éminemment spéculatives, mais, en outre, les esprits que n'occupaient plus les affaires publiques, et ceux aussi qui s'y adonnaient avec des dispositions différentes. Auguste écrivit un livre pour en conseiller l'étude. Historiens, poètes, jurisconsultes, écrivains d'art, s'y portaient également. Un Labéon fondait sur cette base le meilleur de ses connaissances juridiques et la fermeté de son caractère. Elle ne paraissait pas moins nécessaire à un Vitruve[1]

1. « Philosophia perficit architectum. » (Vitruve, l. III.)

qu'à un Pollion ou à un Tite-Live. D'autres faisaient de l'enseignement philosophique l'unique emploi de leur temps, leur profession véritable. Ils formaient des élèves, distribuaient à des intelligences choisies une instruction sévère et méthodique, ou s'employaient à la direction morale de leurs sentiments et de leurs actes, pour le meilleur bien de la vie quotidienne. Tels les deux Sextus et le déclamateur Papirius Fabianus, qu'on a comparé, pour le caractère de sa prédication philosophique, à une sorte de Bourdaloue. « On l'écoutait, dit Sénèque, avec une attention respectueuse, mais parfois l'auditoire, saisi par l'ampleur des idées, ne pouvait retenir des cris d'admiration. »

L'éloquence politique, dont la force, heureuse ou nuisible en ses effets, veut un sol indompté et se développe surtout à travers le bruit, les agitations et les discordes, s'était, beaucoup moins que la philosophie, accommodée du passage d'un état de continuelle effervescence à celui d'un gouvernement régulier, tranquille. Elle avait perdu son élan, sa fécondité, en perdant son indépendance; déjà les Messala et les Pollion étaient, parmi leurs contemporains affaiblis, comme des hommes d'un autre âge.

Mais la poésie, qui réclame des loisirs heureux, pouvait montrer entièrement ses ressources, au sein de la sécurité et du bien-être. Il fut donné à la Muse romaine, en cette époque unique, de produire des œuvres parfaites.

Tandis que Virgile remplit d'une lumière divine tous les sujets qu'il touche, célèbre les jeux rustiques et les travaux de l'agriculture; puis, s'étant

assez inspiré de Théocrite, d'Hésiode ou de Lucrèce, ambitionne d'entrer en lutte avec Homère et fournit à Rome son immortelle épopée, — Horace, auprès de Mécène, donne à l'esprit latin sa vive et spirituelle expression; c'est la satire non plus virulente et envenimée; c'est le goût aiguisé de bon sens et d'une malice tempérée. Son œuvre entière se découvre pénétrée de philosophie. Avec son exquise sincérité, son parfait abandon, Horace est encore, de tous les poètes de sa famille, celui-là peut-être qui répond le mieux aux aspirations diverses de la nature humaine, si contradictoire et si changeante.

Ami de Virgile, protecteur des lettres et doué lui-même d'une imagination passionnée, Cornélius Gallus, et après lui Tibulle, le sensible Tibulle, répandent dans l'élégie les grâces des boudoirs; Properce, digne héritier de Catulle, chante en des vers pleins de feu — quoique trop de mythologie se mêle à ses soupirs — les troubles du cœur et des sens; et Ovide pousse plus loin encore que Tibulle ce facile enjouement, témoignage certain de la trop grande liberté des mœurs. La prose arrive à sa perfection dans Tite-Live. Les récits remplis de charme du grand annaliste — s'ils n'échappèrent pas aux censures de la critique historique — ont gardé inattaquables leurs mérites de forme : sa large diction, qui va quelquefois jusqu'à la prolixité, est comparée à un fleuve de lait.

§ 4.

Tout établissement vient tard et dure peu,

dit La Fontaine; il en est ainsi dans les lettres. La maturité d'une littérature n'est qu'un point dans le temps. La langue se gâte, les esprits s'épuisent, et les mœurs se corrompent. Les circonstances politiques précipitent la dégénération des œuvres de l'esprit latin.

Elle ne put longuement se maintenir, cette paix si affermie en apparence, cette faveur universelle de la fortune, ce triomphe de tous les éléments de gloire et de prospérité.

Des plumes fameuses ont retracé le déclin rapide de la grandeur latine et les causes qui l'entraînèrent. L'empire était né de l'anarchie. A son tour, entraîné aux pires excès par l'abominable tyrannie des héritiers d'Auguste, par l'avidité sans frein de l'administration fiscale pressurant les provinces et par l'effrayante dégradation des mœurs générales, il accéléra la décadence. Les guerres civiles qu'avait étouffées la main d'Octave renaquirent. Les guerres étrangères n'eurent que des trêves. La littérature subit le contre-coup de ces intermittences. L'épileptique Caligula, envieux de toute gloire, proscrivit le poète à l'instar du patricien. Claude, savant imbécile, ne sut rien faire que pour les joueurs de dés, les affranchis et les bouffons. Néron, par goût et par vanité, prétendit relever la gloire des Muses latines... Sous Néron, en effet, « les bains, les basiliques, les platanes de

Fronton, retentissent de la voix cadencée des écrivains, qui viennent, en robe de pourpre et les cheveux parfumés, lire leurs iliaques, leurs silves et leurs élégies. Il y a toute une vie académique, vie de banquettes, de compliments et de bravos ; on court haletant d'une récitation à l'autre, on serre à la hâte un poète dans ses bras pour aller crier au poète son camarade : *Pulchre, bene, recte!* Sous la bénigne influence du soleil impérial, sous la pluie d'or et de lauriers qui descend du mont Palatin, s'élève une poésie doucement et tendrement allaitée, nourrie à la pâte et au miel, élevée dans la serre chaude des lectures de salon, à la douce odeur de l'ambre et du nard, à l'harmonie des cithares, qui lui donnent le ton, au bruit plus enchanteur de sa propre voix et aux applaudissements cadencés d'une amitié fidèle[1]. » Mais que tous ces assembleurs d'hexamètres et d'hendécasyllabes sont loin d'approcher la grandeur sobre et la suavité virgiliennes! L'un d'eux, Lucain, chérit plus que l'éloquence elle-même les tons outrés et déclamatoires. Du moins il l'emporte sur ses froids rivaux par le relief et l'énergie des couleurs, par la vie du style et de la pensée. Hélas! Néron lui fera payer chèrement l'éclat de ses talents précoces. Lucain a eu le dangereux honneur d'être le rival heureux de César dans une lutte poétique. Condamné au silence pour des succès littéraires qui portaient ombrage à l'orgueil d'un tyran bel esprit, puis à la mort pour crime de conspiration politique, enveloppé dans la cruelle disgrâce de

1. Champagny, *les Césars,* t. IV, 5e édition, p. 132.

son oncle Sénèque, Lucain disparaîtra de la scène en sa vingt-septième année, laissant le champ libre aux Stace, aux Silius Italicus. Capable de sentiments délicats, touchants ou chaleureux, toujours souple et coulant dans la forme, mais non moins prompt à en gâter l'effet par des moyens artificiels, Stace, l'auteur des *Silves*, sera bien le type accompli des littératures de décadence.

« Une poésie triviale, dit Plutarque, menait avec elle une musique efféminée et corrompue. » Le théâtre ne s'était pas relevé de sa stérilité. Sénèque y fit-il vraiment représenter les tragédies qui nous sont restées sous son nom, ou n'étaient-ce que des travaux de cabinet? On l'ignore. On y voit reluire parfois un éclair de la civilisation grecque, mais l'éloquence y est tendue, enflée et difficile. Du reste, la littérature perd davantage chaque jour sa place sur la scène. La foule oisive et brutale n'y vient plus que pour assister à des fêtes ruineuses. Jamais les spectacles ne furent plus nombreux; jamais l'intelligence n'y eut moins d'autorité. Le cirque s'ouvre dans la matinée, et les jeux se prolongent même fort avant dans la nuit. Une autre distraction, qui va jusqu'à la fureur, ce sont les courses de chevaux, — la fête suprême. En revanche, les représentations scéniques ont perdu la vogue. Ni comédie ni tragédie n'étaient capables désormais d'attirer le peuple au théâtre. Le mime, l'atellane, conservaient encore quelque faveur pour la licence qui en était le caractère dominant; mais les spectacles sanglants avaient une bien autre force d'attraction pour la plèbe latine. Des lions étaient lancés contre des tigres, des sangliers contre des

sangliers, des hommes contre des hommes. Il n'était que faire de poésies, d'art dramatique, en ces mêlées de l'arène.

Quant à l'éloquence, elle périssait par l'emphase sans but et la déclamation à vide. La sophistique, en revanche, triomphe pleinement. La pensée est abandonnée pour le verbe, la conclusion pour le syllogisme.

Les écoles de rhéteurs attirent à elles toute la jeunesse studieuse ou brillante. Mais, enfermé dans un cercle des plus étroits, l'art oratoire se réduit à des disputes subtiles, à des joutes d'arguties[1], et finit par n'être plus qu'une habile juxtaposition de mots.

Avec l'empereur Vespasien, l'enseignement de la rhétorique deviendra fonction d'État en la personne de Quintilien, investi de la mission spéciale de restaurer le goût. Et Pline le Jeune sera le meilleur élève de Quintilien, et ce meilleur élève indiquera mieux que personne à quel point le mal du bel esprit était répandu.

Il faut subir en tous lieux l'influence énervante et assoupissante des grammatistes. Plus de Forum, plus de tribune aux harangues, point de causes relevées à plaider, point de ces procès retentissants où la cause du genre humain se débattait; la grande éloquence n'a plus occasion de se montrer, plus de théâtre où paraître en plein jour. On ne parle que dans un prétoire, devant quelques juges à moitié endormis : un mur mitoyen, une gouttière, voilà les sujets des débats. Le nom d'orateur n'existe plus,

1. *Cf.* Gidel et Loliée, *Écrivains et Littératures,* 1898, A. Colin édit.

il est remplacé par ceux-ci : *patronus, causidicus*[1].

La spéculation philosophique appliquée aux sciences, qui avait produit chez les Grecs, chez un Empédocle, un Démocrite, un Aristote, un Pythagore, des résultats merveilleux d'intuition, a défailli visiblement; et Pline l'Ancien, malgré tout son savoir encyclopédique, Pline, en recueillant tant de fables, tant de chimères, tant de superstitions pour son *Histoire naturelle*, marquera plutôt un recul qu'un progrès des connaissances positives.

Toutefois, ces lacunes ou ces faiblesses, qui tenaient à des causes générales, à des conditions d'État et de société, n'empêchèrent point de se produire des écrivains supérieurs en plusieurs ordres. L'histoire des lettres a gardé le souvenir du progrès que réalisa Pétrone en introduisant dans la poésie narrative, à la place des dieux et des héros de convention, les figures journalières de la vie romaine contemporaine. Elle pourrait, d'aventure, sur son chemin omettre l'auteur du *Banquet de Trimalcion*. Rien ne la justifierait d'oublier à dire le beau mouvement d'idées philosophiques qui se produisit en face des mœurs débordées.

§ 5.

Comme par une sorte de nécessaire réconfort pour la génération qui avait eu la chance fatale de naître sous Caligula, de recevoir son éducation sous

1. *Cf.* Gidel et Loliée, *Écrivains et Littératures.*

Claude et de parvenir à sa maturité sous l'odieux Néron, le stoïcisme s'était réveillé avec des ardeurs nouvelles d'apostolat : et non plus le stoïcisme broussailleux des Cléanthe et des Chrysippe, à chaque coin de phrase s'emmaillotant de rhétorique ou se hérissant de pointes et de subtilités, mais un stoïcisme insinuant et persuasif, se réclamant des meilleurs attributs de l'éloquence pour accomplir son œuvre de propagation, pour convaincre, consoler ou soutenir. Doctrine terriblement opportune, sous la tyrannie des Césars ! Car elle donnait une grande force à l'âme humaine pour supporter, si elle ne lui laissait pas assez de ressort pour agir. Tout ce qui restait alors, parmi les citoyens de Rome, de fierté nobiliaire et de libéralisme républicain, en tant que parti politique, d'indépendance et de dignité, en tant que valeur morale et conscience individuelle, s'était groupé sous cette forme d'enseignement spéculatif, de protestation collective par l'idée, comme Sénèque; par le fait, comme Musonius Rufus, Thraséas, Lateranus.

Sénèque en fut le plus illustre représentant. Il avait grandi dans les milieux où florissaient la rhétorique et la philosophie. Très jeune, il fuyait la foule pour entendre les beaux plaidoyers de morale de Papirius Fabianus. La parole du pythagoricien Sotion le transportait. Il arrivait le premier à l'école du stoïcien Attale, et, non content d'en sortir après les autres, il accompagnait le maître pour jouir plus longtemps de ses leçons[1].

1. Sénèque, *Lettres*, 108, 3. *Cf.* Gaston Boissier, *la Philosophie romaine, d'Auguste aux Antonins.*

Lui-même les surpassa tous. Peu de connaissances lui échappèrent de celles qui étaient à la portée des hommes de son temps. Avec sa profonde expérience du cœur humain, sa singulière pénétration morale et la chaleur éloquente de son prosélytisme, il exerça un ascendant merveilleux. Le destin ayant voulu qu'il éprouvât toutes les vicissitudes auxquelles sont exposés les mortels, ses livres devinrent le manuel de tous les hommes goûtant la philosophie pratique.

Auprès de la raison moderne, Sénèque a beaucoup perdu de son crédit et de son autorité. En lisant les pages austères du directeur de conscience qu'il voulut être, ses éloquentes pages sur les devoirs de l'homme envers lui-même et envers ses semblables, on se souvient trop du précepteur de César, de l'amant d'Agrippine, du prétendant à l'empire : l'ambitieux fait tort au moraliste. Cependant, il put abuser de l'esprit, tromper les autres sur la sincérité de ses sentiments, développer comme des matières de style, sans en prendre la règle pour soi-même, les beautés de la doctrine stoïcienne, livrer sa phrase à tous les soubresauts qui traversaient sa pensée ou secouaient son imagination, pécher par excès de subtilité ou s'égarer dans l'emphase : il n'en fut pas moins Sénèque, c'est-à-dire l'écrivain, le penseur qui, chaque fois qu'il touchait à l'extrême du beau, — ce qui lui arrivait souvent, — était hors ligne.

A la même école et au même temps appartenait Aulus Persius Flaccus. Aucun des maîtres du siècle d'Auguste, sous la forme supérieure de leurs ouvrages, n'avait atteint, par la pensée, les hautes régions

où la foi stoïcienne ravissait l'âme du jeune poète du Portique. Ses vers enveloppés d'obscurités forment une trame confuse, pareille aux nuages d'un ciel orageux, que traversent des lueurs vives et fugaces. Même après deux mille ans, ces clartés sont assez brillantes pour rendre bien distincte, à travers la pénombre des siècles, la figure de Perse se détachant dans sa pureté, mêlée d'orgueil, sur le fond sanglant de la Rome impériale.

CHAPITRE VI

L'âge d'argent de la littérature latine. — Portrait de Trajan. — Rome à l'apogée de sa domination. — Vue d'ensemble du monde connu, sous le règne de Trajan. — Déchéance rapide. — Les derniers âges des lettres grecques et romaines. — Alexandrie, métropole de l'Orient. — Les philosophes alexandrins. — Marche parallèle et rivale de l'alexandrinisme et du christianisme. — Le suprême effort du paganisme transformé. — Julien. — Au IVe siècle.

§ 1er.

C'est ainsi qu'aux beautés grecques de forme avaient succédé des beautés toutes romaines de pensée, et qu'à l'école virgilienne s'était substituée l'école stoïcienne. Les lettres romaines allaient se séparer encore plus des lettres grecques par l'énergie du sentiment imprimé aux œuvres; et tout ce déploiement d'originalité correspondit aux dernières grandeurs de Rome, sous Trajan[1].

Soldat depuis l'âge de quatorze ans, ce prince n'était pas un lettré : il suffisait à sa gloire de s'intéresser aux œuvres de l'intelligence et de les encourager sans les amoindrir. Trajan ne composait pas lui-même ses harangues; mais son jugement avait la sagesse de sa politique sobre et ferme. Sa personnalité impériale n'embarrassait pas les domaines de l'art d'une immixtion jalouse[2], comme

1. Dubois-Guchan, *Tacite et son siècle.*

2. Trajan employa à des ouvrages magnifiques l'architecte Apollodore, que fit mourir Hadrien.

en donnera l'exemple aussi puéril que funeste son successeur Hadrien; mais il avait le goût des grandes choses, et il le communiquait aux travaux de la pensée, de la sculpture, de l'architecture, qui, sous son règne, atteignirent leur expression finale de pureté et de splendeur.

Laissant à chacun le droit de parler selon sa conscience, de juger et de maudire ses devanciers, comprenant que le procès fait aux mauvais princes, si rigoureux qu'il pût être, était encore le meilleur éloge des bons, cet empereur homme de bien émancipa les âmes. La littérature s'en ressentit profondément. Il y eut alors une soudaine explosion d'œuvres satiriques et vengeresses.

Réveillée du silence et du sommeil des proscriptions[1], revenue des torpeurs d'une étouffante servitude, Rome voulut reviser par la flétrissure des oppresseurs l'histoire césarienne faussée par la crainte et par l'adulation. Elle rejeta de son sein cet amas de plaintes et ce poids d'indignation qu'avaient accumulés en elle quatre-vingt-cinq ans de tyrannie, depuis Tibère jusqu'à Domitien. Nul n'échappa à l'atteinte réparatrice de la vérité. Chacun put produire son témoignage ou son verdict au tribunal de l'opinion. C. Fannius apporta son livre sur les *Victimes de Néron*, dont Pline le Jeune nous a laissé le signalement. Avec une licence de plume égale à celle de Procope, Suétone fournit son accablante déposition sur les turpitudes et les débauches horribles d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Néron. Juvénal laissa échapper l'ardent cri de co-

1. **Franz de Champagny,** ***les Césars.***

lère qu'il avait contenu au fond de sa poitrine jusqu'à ce que le poignard des gladiateurs en eût fini avec « le Néron chauve », le sanguinaire Domitien, qu'un autre poète, un poète à la mode, lu dans tout l'empire, depuis Rome jusque chez les Gètes, le frivole Martial, avait couvert de ses flatteries intéressées. L'indignation fit de Juvénal le véhément interprète de la satire publique. Enfin, le plus grand de tous, Tacite, inscrivit au fronton de l'histoire ses sentences lapidaires.

Que dire de nouveau sur Tacite, sur ce modèle des historiens à la fois profond et subtil, intègre et passionné, impartial sans froideur, ferme sans emportement, et par excellence philosophe, moraliste et penseur? La gravité de sa morale, la force de pénétration qui le conduit jusqu'aux causes des faits, la courageuse liberté avec laquelle sa plume a flétri les scandales de la vie des empereurs, l'énergie calme qui réside en ses jugements, ont servi d'école à l'admiration des siècles. Ses tableaux sont des images vivantes. Ses réflexions sont comme des découvertes qu'on s'arrête à explorer. Plus qu'aucun autre il a contribué à élever et à fortifier la pensée humaine[1].

La philosophie, comme l'histoire et la satire, poursuivait son libre développement. Elle avait connu la persécution sous les précédents Césars. Le favori de Tibère, le cruel Séjan, demanda compte au pythagoricien Attale de son mépris hautement affiché pour les éphémères succès des intrigants.

1. Nous devons dire, pourtant, que l'impartialité de Tacite a été mise en doute sur des faits allégués par l'école historique allemande.

Des cyniques, tels que Démétrius, — le consolateur des derniers moments de Thraséas, — gênèrent le regard des maîtres de Rome. Ces libres raisonneurs avaient encouru la colère de Vespasien, dont la clémence habituelle s'entacha du meurtre d'Helvidius, puis de Titus, lorsque, associé à l'empire et s'appelant le Prince de la jeunesse, il proscrivait, excitait la délation et livrait ses ennemis au supplice, pour se mieux préparer à jouer plus tard son rôle de *délices du genre humain;* et Domitien les chassa de Rome.

En l'heure présente la philosophie est devenue moins nécessaire aux hommes pour les consoler comme il le fallait, hier, des spectacles du crime triomphant et de la folie couronnée. Mais elle a de plus en plus élargi le cercle de ses conceptions morales. De même que, sous les Flaviens, s'est opéré un évident progrès dans les mœurs par l'esprit de famille, de même ont sensiblement progressé les idées, en l'intervalle de temps qui sépare du précepteur de Néron l'affranchi d'Epaphrodite. Épictète a dépassé l'humanité de Sénèque pour l'étendre jusqu'à la fraternité[1]. Esclave lui-même, ses écrits seront lus par bien des artisans et des esclaves[2]. Ainsi, considérant la philosophie comme un apostolat pratique, comme une mission, Dion Chrysostome, l'*évangélisateur* païen, Dion Bouche d'Or adressait ses enseignements aux hommes simples, à la foule. Il allait de ville en ville, chez les Grecs,

1. *Cf.* Franz de Champagny, *les Césars*; Martha, *les Moralistes sous l'empire romain ;* G. Boissier, *la Philosophie romaine d'Auguste aux Antonins.*

2. Origène, *Contre Celse.*

les barbares, à Rome, à Athènes, à Rhodes, en Égypte, en Asie, pour y faire lever le grain des fortes doctrines.

Épictète, Dion Chrysostome, Plutarque : la rencontre de ces trois hommes supérieurs enseignant à la fois, en la langue hellénique, les principes de deux écoles différentes, — sous les règnes de Néron et de Trajan, — fut le signe éclatant de cette réconciliation de la philosophie et du pouvoir. Adversaire quelque peu partial des stoïciens, dont il releva, pour les amplifier, les contradictions, Plutarque est, de tous les penseurs de l'antiquité, celui qui s'approcha le plus de la haute morale moderne[1].

§ 2.

Cette importante période fut comme une pause solennelle dans l'histoire politique et morale de la puissance romaine.

Rome était à l'apogée de sa domination. Héritière des progrès et des lumières apportées par la Grèce, elle en dispensait magnifiquement les bienfaits à tous les peuples, qu'avaient ralliés autour d'elle son impérieux ascendant ou une habile politique d'expansion et de sympathie. Africains, Asiatiques, Gaulois et Germains faisaient de la Ville un abrégé de l'Univers.

D'un effort continu, elle avait absorbé en elle l'Occident et l'Orient, assimilé à ses destinées l'Espagne, la Bretagne, la Gaule, la Grèce, l'Égypte, l'Asie, la Syrie, et brisé sur son chemin la race

1. Voy. l'excellente thèse de M. Gréard sur la morale de Plutarque.

sémitique obstinément réfractaire à son œuvre : Carthage et la Judée. Elle avait ramené de gré ou de force à l'uniformité d'idiome, de droit, de religion, les nationalités confuses. Au Ier siècle, le géographe Strabon constatait que les Bithyniens, les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, avaient perdu la notion de leurs langues. Les prêtres d'Égypte n'entendaient plus leurs inscriptions. La Gaule était romanisée. L'Afrique était latine. Un moment, Rome put croire qu'elle réalisait pleinement la cité universelle, éternelle, centre des nations et d'un seul peuple

Ce fut un temps de splendeur unique dans les annales du monde. Il dura autant que le IIe siècle, qui s'était ouvert avec le pouvoir régénérateur de Trajan, et qui se ferma, comme une trop courte époque de paix et de gloire, presque au lendemain de la mort de Marc-Aurèle.

On peut dire que la littérature classique s'éteignit avec Trajan. En vain Nerva, Marc-Aurèle, le philosophe couronné, et les Antonins essayèrent-ils de ramener la pureté dans les mœurs et la raison dans les esprits. Marc-Aurèle put donner le grand spectacle isolé d'une conscience en équilibre dans le vide; ni lui ni ses successeurs ne purent réparer le trouble universel, ni ramener la fécondité littéraire, ni sauvegarder l'empire de sa désagrégation fatale[1] Le Fatum romain qui pro-

1. Stoïcien au fond, désabusé de toutes choses, quoiqu'il fût dévot en ses pratiques extérieures, et ne voyant de certain au monde que le néant de la vie universelle, il tirait de cette seule conscience les règles du bien, de l'honneur, de la vertu. Il laissa de fort belles pages sur les idées de fraternité, de parenté sociale et sur les devoirs qui en découlent. Cependant, il faut dire que les actes et la morale du grand empereur ne cadrèrent pas toujours d'un ac-

mit aux fils de la Louve la suprématie universelle ne leur en avait pas garanti la durée.

Maintes fois on a décrit l'effondrement de ce rêve d'une impossible unité, contre lequel s'élevèrent les protestations successives de l'esprit oriental, du christianisme et des barbares. Rome s'était livrée d'elle-même aux conflits des éléments hétérogènes qu'elle avait espéré fondre en son sein. Victime d'une inévitable désorganisation, elle se verra à son tour l'objet de la dispute et des convoitises du reste de la terre.

§ 3.

Bien avant que les barbares eussent débordé ses frontières, Rome s'était plus d'une fois laissé entamer par l'esprit des races qu'elle avait vaincues.

A la conquête intellectuelle du monde latin s'avança, derrière la Grèce, tout d'abord, le monde oriental, fondu avec la tradition hellénique dans la seule ville d'Alexandrie, Alexandrie d'où l'on remonte par l'Égypte jusqu'à l'Inde ! Quelle métropole, mieux que celle-ci, splendidement située entre deux mers et deux grands continents, pouvait être le siège des idées et leur servir de lien de communication ? Dans ce foyer fermentaient désordonnément toutes les croyances, toutes les philosophies de l'Asie et de l'Europe. Il s'y produisit un double effort de concentration et d'expansion de la pensée philosophique.

cord aussi parfait que les phrases de sa prose hellénique ; et c'est surtout le contraste d'une nature supérieure avec la décadence générale du temps où vécut Marc-Aurèle, qui lui a valu si souvent d'être représenté par les auteurs modernes comme le plus sage, le plus pur et le plus vertueux des hommes.

On avait épuisé les unes après les autres toutes les formes de l'imitation grecque. Ne sachant plus où se reprendre, parmi le scepticisme général, l'abaissement des croyances, la corruption des cœurs, le vide des sentiments, l'intelligence s'était réfugiée dans ce domaine pour y chercher des forces.

Différents sages du paganisme avaient entrevu l'hypothèse d'un Être suprême, unique, comme le couronnement de leurs spéculations. L'école d'Alexandrie en reprit et en développa le principe avec une abondance de doctrine qui se prolongea pendant plusieurs siècles. Elle ne tendait à rien moins qu'à fondre en un large syncrétisme les visées mystiques de l'Orient avec les plus ambitieuses conceptions de la philosophie grecque. Par cette tendance à l'universalité, l'érudition, l'histoire, la morale, sortaient des cadres exclusifs de l'ancienne science; elles revêtaient le caractère œcuménique du christianisme, lequel également voudra tout abstraire dans l'unité.

Les Alexandrins, c'était le vieux monde, qui, menacé dans son existence, refusait de mourir et concentrait autour de son élément le plus vivace : la pensée grecque, tout ce qu'il possédait encore de ressource et d'énergie.

Mais une autre puissance, à l'encontre de celle-ci, grandissait d'une poussée continue et incoercible. Ce principe de résurrection morale émanait de la Palestine. Un homme l'avait annoncé en Israël, Jean-Baptiste le Précurseur, vers le milieu du VIIIe siècle de Rome ; et Jésus de Nazareth, qui se disait né de la femme et de l'Esprit de Dieu, Jésus, le conquérant pacifique, ami des pauvres et

des faibles, l'avait manifesté en sa personne. Les troubles précurseurs d'une seconde genèse avaient annoncé l'éruption du nouveau culte. Il apportait, déclarait-il, la paix au monde; et, comme tous les pouvoirs qui aspirent à se fonder sur la croyance des hommes, il dispensait autour de lui de larges et magnifiques promesses. La conception de l'immortalité de l'âme était entrée dans le judaïsme avec le livre de la *Sagesse*. A ceux qui demandaient : *Où est la raison de pratiquer la vertu?* le messianisme en travail depuis Daniel apportait la réponse d'un ciel compensateur de toutes les injustices, de toutes les souffrances d'ici-bas. Ce n'étaient plus les plaintes exaspérées du livre d'Hénoch, mais les espérances illimitées de l'Évangile. La possession éternelle du royaume de Dieu, la répartition égale de la justice entre l'esclave et le maître, le puissant et le faible, le riche et le pauvre, et la vision de félicités sans terme : le rêve était trop beau pour ne pas séduire l'humanité, — cette humanité si éloignée encore d'être en état de concevoir une civilisation rationnelle, sans révélation mystérieuse et sans au-delà rémunérateur.

L'Orient africain par Alexandrie et l'élément judaïque se partagèrent progressivement la possession spirituelle de l'empire romain.

Située au centre de l'immense presqu'île comprise entre la mer Rouge et le golfe Persique, placée entre l'Asie et l'Afrique, en contact avec la Méditerranée par les villes phéniciennes de Tyr et de Sidon, par le territoire des Philistins et Samarie, touchant en quelque sorte à toutes les civilisations, à celle de l'Inde par la Chaldée, à celle

de l'Égypte par l'Arabie Pétrée et la Phénicie, à celle de l'Europe par la Méditerranée, à celle de l'Asie Mineure par la Syrie, — la Judée, aussi bien qu'Alexandrie, était en merveilleuse position pour répandre au loin et faire fructifier au dehors l'idée de domination universelle du messianisme[1].

Jusqu'alors la Judée et le monde gréco-latin avaient été comme deux sphères roulant l'une à côté de l'autre sous deux influences opposées. Elles se rencontrèrent au tournant de cette époque décisive, pour se pénétrer profondément.

Ce furent des Juifs qui implantèrent dans le sol romain le germe de l'idée conquérante. De très bonne heure on avait recueilli par l'écriture les discours de Jésus en langue araméenne et enregistré ses actions remarquables. Les traditions issues des paroles de ses premiers disciples, et plus tard[2] inscrites sous l'autorité quelque peu divergente de Luc, de Marc, de Mathieu, de Jean, se groupèrent en une formule unique. L'Évangile en codifia le sens et la loi pour les répandre parmi les hommes.

Toutefois, il n'en avait pas été d'abord d'une suite et d'un accord parfaits. Il y avait eu, à l'origine, chez les propagateurs du messianisme, incertitude et flottement. Les apôtres eurent de la peine à se fixer sur le caractère purement spirituel de ce Messie, inlassablement attendu, que les fervents

1. Dubois-Guchan, *Tacite et son siècle,* p. 216.

2. « Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde civilisé que notre public russe qui, grâce à la censure, puisse encore ignorer les travaux de la critique historique depuis cent ans, et garder cette opinion ingénue que les Évangiles de Mathieu, de Marc et de Luc ont été écrits tels qu'ils sont, chacun séparément et chacun d'une pièce, par les auteurs à qui on les attribue. » (Tolstoï.)

de la tradition biblique et les glossateurs d'apocalypses s'obstinaient à se représenter comme le Messie temporel, le roi triomphant et suprême libérateur des Juifs. L'organisation de l'Église primitive, que présida Jacques, frère de Jésus, avait été calquée sur celle de la synagogue ; et ceux qui lui succédèrent comme évêques de Jérusalem : Siméon, Juste, Zachée, Tobie, Jean, Lévi, Éphraïm, Joseph ou Juda, rappellent assez par leurs noms les tribus d'Israël. Simples étaient les rites, les croyances. L'imagination théologique n'en avait pas encore embarrassé la trame de ses mille complications savantes. A deux points seulement : la confession de Jésus et la consécration du baptême, se ramenait tout le symbole. On n'en resta pas à ces humbles prémices. Les disputes des ébionites et des orthodoxes, la pression exercée contre les Hébreux christianisés par les Juifs non convertis, la rivalité des influences apostoliques agrandies, fortifiées par le concours des fidèles en masse, sans distinction de pays ni de climat, eurent promptement arrêté l'œuvre du christianisme judaïque, auquel se substitua le christianisme gnostique, plus ou moins profondément enté sur le magisme oriental. On découvrirait déjà quelques traces de cette dernière doctrine chez Philon d'Alexandrie. Attaché à toutes les traditions juives, platonicien, stoïcien ou péripatéticien, selon qu'adoptant tour à tour les opinions les plus opposées il pouvait les mettre d'accord avec les livres de Moïse et la légende d'Israël, il fut, en effet, le représentant du mouvement opéré alors en Orient et de l'école religieuse de ses compatriotes. Néanmoins, on ne peut réelle-

ment faire commencer qu'avec Simon le Mage et ses disciples du Ier siècle, Ménandre, Célinthe et Dosithée, le développement du gnosticisme, qui fut la source agitée de tant de sectes secondaires[1] et provoqua tant de disputes, tant d'inutiles controverses, au sein de l'Église naissante, en Syrie et en Égypte.

Quoi qu'il en fût, le monothéisme judaïque, tiré par Jésus-Christ et saint Paul du particularisme, qui le bornait à un seul peuple et à une bande de territoire, était bien arrivé à son heure pour s'emparer du monde. Le polythéisme agonisait dans la corruption, le scepticisme, l'illuminisme et la théurgie; et l'invasion, à Rome, d'une foule de divinités inconnues au temps de Caton, avait comme submergé la vieille mythologie gréco-latine. « Marc-Aurèle, dit Capitolin, a rempli Rome de cultes étrangers[2]. » Sceptique et désabusé, il les laissait, dédaigneux, s'agiter dans le vide des consciences. Sans procéder des mêmes raisons d'éclectisme hospitalier et indifférent, ses successeurs n'en travaillèrent pas moins à accroître la confusion des croyances en la cité sacro-sainte.

Dans le monde de la pensée, la poésie et l'invention ne parvenaient point à se relever de leur langueur. Une même inquiétude de transformation religieuse absorbait les intelligences partout où les facultés du raisonnement avaient leur place. Cette immense aspiration n'était pas un besoin né de la

1. Au IIe siècle, celles de Basilidès, Saturnin, Cerdon, Valentin, Marcion, Apelles, Bardesanne, Tatien, Carpocrate, Manès. Le gnosticisme devait être arrêté dans sa marche par la réapparition en Perse, sous le règne d'Ardéchyr-Babegan, du magisme pur.

2. Ainsi Commode, et, plus tard, au IIIe siècle, Élagabale et Alexandre Sévère.

veille, exclusivement subordonné à l'éclosion de la foi chrétienne. Elle se rattachait à d'autres causes profondes, d'ordre politique et social.

Sur le déclin de l'empire, en l'asservissement des nations et des caractères, devant le spectacle de la rapide déchéance romaine où s'étaient presque anéantis les sentiments de patriotisme, de cité, de famille et de religion, sous l'oppression d'une injustice et d'une tyrannie sans remède, qui renversait toute espérance, il n'était resté à l'homme que l'émancipation du rêve. Plein de lassitude et de dégoût, il avait mis sa perfection à mépriser cette terre à laquelle ne le retenait aucune attache puissante. Il ne concevait plus de félicités que dans la vision vague du surnaturel.

De l'Orient, dit Taine, arrivait un souffle mystique, enivrant. Venu de la Perse, de l'Inde, de l'Égypte, de la Syrie, ce vertige s'étendait comme une contagion. Des bruits de miracles et de prodiges se répandaient. Naguère avaient reparu des prophètes en Judée. Simon le Mage et Dosithée avaient eu des successeurs. Et l'on se rappelait le thaumaturge Apollonius de Tyane[1], qui prétendait ressusciter les morts.

Les femmes couraient aux superstitions orientales. A leur imagination avide de bruit, de mystère, de religiosité théâtrale, Isis, Astarté la Syrienne et Mithra n'offraient-ils point le plus abondant cortège de purifications expiatoires, d'initiations orgiaques, de pompes symboliques, de dévotions extravagantes?

1. Les controversistes païens, notamment Hiéraclès, voulurent l'opposer à Jésus-Christ.

Du côté des chrétiens, la religion était à peine fondée que les sectes se multipliaient. Sur des fantômes d'idées et sur des nuances subtiles jusqu'à l'insaisissable s'élevaient aussitôt des controverses sans fin. Gnostiques, valentiniens, ophites, esséniens, carpocratiens, confondent leurs délires et leurs hallucinations. Tout à l'heure, au IIIe siècle, un seul apologiste, Hippolyte, le saint Hippolyte du calendrier romain, ne comptera pas moins de trente-quatre hérésies à réfuter[1], et combien subtiles ou démentes en leurs rêveries ! Les débris des anciens cultes, « le naturalisme sensuel, le mysticisme exalté, le panthéisme profond, les textes de la Bible, les évangiles apocryphes, les dogmes des philosophes, les interprétations symboliques, les rêveries astrologiques, se fondaient en doctrines incohérentes, abîme mouvant de disputes et d'extases, prodigieux chaos où fermentaient le divin et l'humain, la matière et l'esprit, le surnaturel et la nature parmi les ténèbres et les éclairs[2]. »

§ 4.

Le polythéisme expirant se rattachait d'un effort désespéré aux démonstrations de ses sages. Il ne s'agissait plus, certes, de ranimer les fantômes décolorés de l'Olympe. Les oracles étaient réduits au silence. « Les dieux n'étaient plus à la hauteur des hommes. » Depuis longtemps, Lucien, ce Grec de la fin de la Grèce qu'on a dit être le contemporain

1. Voy. *Hippolytus und Kallistus,* par J. Dœllinger; *Hippolytus und die romische Zeitgenossen,* par le docteur Volkmar.
2. Taine, *Essais de critique et d'histoire,* M. de Montalembert.

de Voltaire par le caractère et par l'esprit, avait noyé le paganisme entier sous le flot du ridicule. Mais tant de philosophie n'avait passé sur le monde pour qu'on n'essayât pas, au moins, d'en dégager quelque doctrine épurée.

Ambitieux de combler l'intervalle entre le dieu cherché et le monde tangible, les Alexandrins avaient édifié leur théorie célèbre de l'émanation sur un échafaudage d'hypothèses plus spécieuses que consistantes et tirées de leur imagination.

Ailleurs, les sophistes faisaient merveilles. Athènes voulait encore qu'on l'appelât la ville des lettres et des arts. Jalouse de son antique renom, elle se glorifiait d'attirer la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Cette jeunesse, avide de merveilleux et de science, de prestiges et de vérités, emplissait la ville de ses débats. La triade alexandrine y ripostait à la trinité chrétienne, le dieu unique de Porphyre et de Jamblique au dieu universel des chrétiens, l'explication des mythes aux révélations de l'Écriture[1].

Les églises chrétiennes s'élevaient en face des temples d'idoles. Aux mêmes leçons se pressaient, rivalisant d'ardeur, les futurs antagonistes des deux cultes. Les derniers platoniciens s'y rencontraient, dans les jardins de l'Académie, avec les disciples du Christ, impatients de défendre et de propager

1. L'enthousiasme mystique que souleva la pensée des Plotin et des Porphyre prêtait à trop d'écarts de principes pour ne point dégénérer entre les mains de leurs disciples jusqu'à la pure chimère. Transformées et dénaturées, poussées d'inconséquence en inconséquence, les doctrines de ces grands philosophes s'achevèrent en un véritable charlatanisme, établi sur les pratiques de la magie et de la théurgie.

sa loi dogmatique, en attendant de pouvoir appuyer, un jour, leurs raisons sur une autre force souveraine : la politique d'un Constantin.

§ 5.

Qu'un certain nombre d'années s'écoulent, Basile et Grégoire de Nazianze, bientôt célèbres d'un bout à l'autre de la Grèce par leur connaissance parfaite des sciences profanes, qu'ils tourneront à l'avantage de la cause chrétienne, y coudoieront le frère du dernier César, Julien, échappé seul avec Gallus au massacre de toute sa famille, le prince philosophe, le théologien subtil qui, sous le signe imposé du baptême, nourrit l'espoir d'exalter souverainement son hellénisme préféré ; Julien, qui, tout à la veille de visiter les tombeaux des martyrs à Nicomédie ou de lire les Évangiles au peuple dans l'église de Césarée, médite de rallumer bientôt les feux sur les autels et de purifier l'air par la fumée des sacrifices. La rhétorique d'un Himérios ou d'un Libanios sonne vide à son oreille. Les sortilèges d'un Maxime ne surprennent point sa raison. La métaphysique de l'école de Porphyre lui semble sèche et douloureusement complexe. La parole du Galiléen non plus ne lui suffit; cette morale inflexible le déconcerte. Tant d'austérité repousse son courage et glace son imagination. « Un hymne, s'écriera-t-il, un hymne pour glorifier la vie, la lumière, le bonheur ! »

Les colonnes des derniers temples païens tremblent sur leurs bases. Une destruction méthodique fait tomber sous ses coups les statues élégantes

d'Aphrodite et de Diane, des déesses et des dieux de sa chère Hellade. Il s'en plaint, il en gémit au fond de son cœur. « Bientôt, pense-t-il, il n'y aura plus un seul morceau de marbre baigné de soleil. »

Le duel entre les doctrines galiléennes et le paganisme rajeuni, transformé par le mysticisme savant des rhéteurs et des philosophes helléniques, le duel entre l'antique beauté et le nouveau symbole, se poursuit âprement. De l'un à l'autre, l'âme de Julien flottait dans une dernière incertitude, comme elle avait hésité entre la vie d'action et la vie de pensée. Enfin le philosophe couronné prendra son parti, avec passion, avec violence.

Toute sa jeunesse a été durement comprimée sous la sombre livrée monastique, ses désirs enchaînés, sa passion pour l'art hellénique châtiée comme une révolte ou comme un crime. Il règne. Maître du monde, il peut maintenant jeter le masque. La revanche qu'il réclame, il la veut entière, éclatante; et il prétend l'imposer à tous, au nom de la raison philosophique, outragée par ce qu'il appelle « la médiocrité du sentiment chrétien ». Dans toutes les villes de l'empire, il espérera fonder des écoles, des chaires de lecture, de discussions hellénistiques. Il relèvera les autels des dieux en qui s'incarna jadis « la fête de la forme et des sens »; il rétablira le culte de la beauté pure[1], et ce sera la suprême loi de l'empire.

Julien, devenu Auguste, « brisa comme un lion

1. « Nous n'adorons pas la pierre morte, le métal ou le bois, mais l'âme, l'âme vivante de la beauté dans les modèles de la plus pure beauté humaine. » (Dmitry de Mérejkowsky, *la Mort des Dieux*, XII.)

furieux, dit un auteur contemporain, tous les liens qui l'attachaient au christianisme ». Abandonnant quelque peu ses propres sentiments de tolérance et d'équité, il faillit même entrer dans la voie des persécutions, sinon par les supplices, dont la période était bien close, du moins par une sorte d'oppression intellectuelle et morale, en excluant les chrétiens des emplois publics et en leur interdisant les écoles[1]

Les docteurs grecs et latins n'en furent pas arrêtés. L'Église, désormais, se sentait trop sûre d'elle et des circonstances pour abandonner la direction des esprits. Il fallait une société rigoureusement organisée pour tenir avec fermeté contre l'ouragan, pour subsister, quand tout le reste s'effondrait et s'en allait à la dérive, ensuite pour surmonter la tempête, pour la vaincre. Elle fut cette société; elle était parvenue à ce degré de cohésion qui assure le triomphe.

A ce triomphe elle avait fait coopérer utilement l'entente de la mise en scène, dans les pompes extérieures de la célébration du culte. De bonne heure elle en avait compris l'importance et l'ascendant en matière de propagande religieuse. Elle avait laissé aux rites païens le droit d'orner, en se transformant, la sévérité de ses dogmes. Pareille à la fumée des sacrifices antiques, montait dans ses temples, vers d'autres images, la fumée de l'encens.

1. Entre temps, il écrivait. Julien, qui se servit de la langue grecque avec une extrême pureté, a laissé des œuvres, comme le *Misopogon* ou l'*Ennemi de la barbe* (satire dirigée contre les habitants d'Antioche) et les *Césars* ou le *Banquet* (tableau des vertus, des vices et des travers des empereurs), qui sont des merveilles de verve et de grâce, de bon goût classique, de diction élégante.

Et c'étaient aussi l'éclat des lumières, les accords des voix et de la musique, la solennité des cérémonies, les mille formes d'exaltation visuelle et auditive de l'idée pure, du symbole.

Cette paganisation du christianisme, en rendant plus sensible aux yeux par un décor d'images, de cérémonies, de fêtes, l'austérité primitive du dogme, devait surtout accroître la ferveur de l'élément prosélytique par excellence : la femme. Dès le début, le nouveau culte avait conquis son imagination prompte et inflammable; il avait gagné à la fois son âme et sa reconnaissance. En venant transformer les lois, les principes, les sentiments, les conditions de l'ancien monde, il avait offert à la femme une part plus large de considération et d'influence. Son premier acte fut de la relever du discrédit moral où l'avaient fait tomber les médisances, les railleries, les épigrammes dédaigneuses, les attaques séculaires des écrivains profanes. Les poètes, savants et philosophes l'avaient représentée, d'un accord presque unamime, comme un être inférieur, dissolu par nature, indigne d'aucune véritable affection et complice de tout mal. Les Pères de l'Église « réhabilitèrent » le sexe en l'idéalisant sous les traits de la Vierge. Ils reconnurent à la femme une mission haute et féconde dans l'œuvre de régénération spirituelle. Son rôle fut détourné des lois simples de la nature et de la vie. Il en parut agrandi, sanctifié.

L'idée religieuse primait tout; elle s'étendait universelle et dominatrice. On sent venir le règne prochain de l'ascétisme, du monachisme et de la virginité.

§ 6.

Dans l'éloquence chrétienne s'étaient concentrées, littérairement, la chaleur et la vie. Hors de là ne se rencontrait plus guère que phraséologie sonore et vide. Inutilement le rhéteur d'alors le plus favorisé de la fortune, le poète aimé de la cour, le distributeur de couronnes, Ausone en un mot, et son émule tant glorifié Claudius Claudianus, s'épuisaient-ils à ranimer une littérature mourante, que rien ne passionnait plus. Où manquait la flamme inspiratrice, n'était-ce pas une trop faible ressource que les brillants de la forme et le culte de l'art pour l'art?

La poésie ne résidait plus là. Elle était dans le spectacle des deux sociétés aux prises, dont l'une résumait en elle les puissances du passé, dont l'autre portait dans ses flancs les destinées d'un orageux avenir; elle était dans le rôle dévolu à la parole s'efforçant à triompher, par ses seuls moyens, de l'intolérance des hommes d'État, de la sophistique des gens d'esprit, de la persistance patriotique de quelques-uns, tels que Symmaque, — le dernier grand orateur de la Rome païenne, — et de l'apathie des masses[1].

D'Athanase à Augustin il y eut, incontestablement, un extraordinaire mouvement d'esprit dans

1. L'un des derniers avocats du polythéisme en Occident, Symmaque plaida avec une élocution nourrie et fleurie, qu'on admire encore, la cause des dieux antiques auprès de Gratien et de Valentinien II. Il eut pour adversaire principal saint Ambroise, évêque de Milan, qui l'emporta.

les rangs de l'Église primitive, ambitieuse de convertir et de conquérir. Laissant rouler à l'abîme un régime condamné, et, comme hors d'atteinte au milieu des ruines politiques et des décombres sociaux, elle élevait l'essor de son éloquence, en proportion du dépérissement de tout le reste.

Ses orateurs ne se lassaient point de batailler, soit contre les derniers adeptes d'une foi agonisante, soit contre les hérésies déjà nombreuses, qui entretenaient à propos leur ardeur et donnaient un aliment à leur zèle. Ils s'encourageaient par des correspondances actives, attestant la rapide communication des idées à cette époque. Ambroise, Jérôme, Augustin, Chrysostome, Synésius, transmettaient au loin, par leurs lettres autant que par leurs traités, leurs leçons et leurs doctrines. Une amitié sincère resserrait leurs rapports. Des historiens littéraires, tels que Villemain, ont échauffé leur imagination à décrire les Augustin, les Paulin de Nôle, Sulpice Sévère, Delphinus, Amandus, échangeant d'un cœur serein leurs pieuses illusions, conversant entre eux dans une intimité parfaite sur les métamorphoses du temps, se rafraîchissant en des heures de paix et de causerie, illuminées du rêve mystique, de tant d'études et de labeurs.

1. *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle* (2e édit., 1849, in-8°). *Cf.* Amédée Thierry, *Saint Jérôme, la Société chrétienne à Rome* (1867, 2 vol. in-8°).

CHAPITRE VII

La décadence artistique semble suspendue. — Elle est brusquement précipitée par l'invasion des barbares. — Quelques épaves. — État social et moral des peuples de l'Europe, du v[e] au VIII[e] siècle. — Traditions et poésies populaires des Germains et des Scandinaves. — Les Eddas, à leur genèse. — Débris d'antiquité classique. — Dans l'empire d'Orient, silence presque universel des lettres.

§ 1[er].

Sous cette impulsion généreuse, qui associait à sa marche en avant les résultats de la science antique, une reprise générale se faisait sentir. La Gaule brillait au premier rang. Telle de ses provinces, l'Aquitaine[1], rivalisait avec la Grèce et l'Italie par la perfection du style. Nulle part on ne voyait d'écoles plus florissantes ni l'on n'entendait de latin plus élégamment parlé.

Les trop rapides progrès de la décadence artistique étaient en quelque sorte suspendus. Un élan public d'idées et de sentiments jusqu'alors inconnus portait sur tous les points une sève de rajeunissement.

Soudain un terrible désastre s'abattit sur la latinité, qui, du même coup, submergea ces heu-

1. Ausone a conservé, dans un de ses poèmes, les noms de trente maîtres fameux qui, avec lui, illustraient la chaire de la seule ville de Bordeaux.

reux commencements et rejeta toutes choses vers une inculte enfance.

Ces Romains, dont la soif de conquêtes ne s'était apaisée que lorsqu'ils eurent étendu leur empire depuis l'Euphrate, à l'orient, jusqu'au Rhin et à l'Océan, au nord et à l'occident, avaient pu s'imaginer qu'ils remplissaient du bruit de leur nom tout le monde ancien. Eux-mêmes, ils ignoraient que l'extrême Asie renfermait d'immenses espaces, où n'était parvenu le moindre écho de cette gloire retentissante, et qu'au septentrion se mouvaient à flots pressés des populations errantes ou aisément déplaçables, dont eux-mêmes ne savaient ni le nombre ni la résidence.

Un jour, ces espaces s'ouvrirent. Les Scythes, les Germains, les Huns, se précipitèrent.

Sortir de l'ombre des forêts et des campements nomades, et se ruer sur ces villes latines emplies des dépouilles du monde entier ; n'avoir connu que des mœurs rudes et grossières, et pouvoir tout à coup saisir d'une main avide tout ce luxe, tout cet éclat, toutes ces richesses, quel espoir de pillage, quelle ivresse de butin pour des Goths, des Burgundes, des Francs !

L'asservissement à l'intérieur d'un peuple, que gouverna pendant sept cents années l'enthousiasme de la liberté et de la gloire, avait brisé l'action extérieure de Rome. Miné au centre par tant de causes de ruines, qui concouraient à sa désagrégation morale et politique, constamment harcelé sur ses frontières, l'empire défaillit dans la résistance. De ses mains affaiblies, il laissa échapper cette œuvre de civilisation dont il avait la garde.

Quand l'ouragan se fut écoulé, le renversement des deux sociétés était un fait accompli. Les Germains foulaient en maîtres le sol de la Gaule, de l'Italie et de l'Espagne. Une masse de population étrangère s'était mêlée violemment aux populations indigènes, imposant avec elle au foyer des vaincus ses usages, ses traditions, ses instincts et le droit du plus fort. Les chefs goths et tudesques ont remplacé partout les chefs romains. Ils donnent la loi où commandaient tout à l'heure les préteurs et les consuls.

L'empire d'Occident s'est écroulé. Du même coup, l'empire d'Orient, secoué sur ses bases par le retentissement de la catastrophe, a été séparé de ses racines. C'est la proie désignée d'avance aux successifs envahisseurs, aux Vandales de Genséric, aux Perses de Chosroès, aux Arabes de Mahomet

§ 2.

Avec ses fluctuations et ses dépossessions successives, jusqu'au jour où Charlemagne le centralisera entre ses mains puissantes, l'empire germanique est fait. L'inondation barbare s'est étendue, dévastatrice, sur les débris des institutions et des arts. Des épaves surnagent, qui ne servent qu'à témoigner de la grandeur du désastre[1]. Vestiges précieux encore! La tradition ne sera pas entièrement rompue. Les restes de civilisation antique et chrétienne seront les éléments reproducteurs qui

1. Lorsque l'auteur de la *Cité de Dieu* faisait l'apologie du sac de Rome par Alaric, comme d'un châtiment céleste, avait-il pressenti un tel abaissement et une catastrophe aussi complète ?

s'incorporeront à la barbarie pour la transformer par une évolution lente.

« L'histoire littéraire, a dit un critique, de même que l'histoire politique, a des moments de vide. Après plusieurs années d'une extrême fertilité, viennent des années stériles, et, après avoir traversé des époques d'un admirable mouvement littéraire, on entre dans de vastes déserts arides, où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques productions isolées, perdues, qui valent à peine les moins remarquables de la période précédente. » Toutefois l'esprit humain ne dort jamais complètement. « Il n'y a point eu de siècle dénué de poètes ingénieux, » déclarait l'érudit Polycarpe Leyser, après avoir tracé patiemment les progrès peu connus de la latinité pendant les siècles obscurs. Encore n'appliquait-il cette réflexion qu'à la poésie savante, et ses yeux n'avaient pas vu une source plus profonde et plus cachée, celle de la poésie populaire.

Les différents peuples qui étaient accourus pour remplir la place laissée vide par la disparition de l'empire romain, — ceux-là qui, du moins, n'étaient pas, comme les Huns, les Alains ou les Vandales, des barbares complets, exclusifs de toute culture d'esprit possible, — avaient emporté avec eux les traditions de leur race. Chacun de ces peuples se glorifiait d'avoir un passé héroïque et, pour en célébrer les grandes actions, des morceaux d'épopées, des cantilènes. La satisfaction farouche qu'ils prenaient au déploiement des forces brutales, ils l'éprouvaient à dire leur fierté dans les combats, leurs orgies furieuses de sang et d'hydromel, ou leur attente sans trouble d'un paradis guerrier, sensuel et grave.

Les Scandinaves se réclamaient de leurs vieux chants runiques. Fêtés des princes, acclamés des guerriers, leurs skaldes allaient célébrant en des récits tout imprégnés d'un mystérieux symbolisme les actions et la gloire de la gracieuse Freya, de Vola la Savante, du redoutable Odin. Ils redisaient au peuple les fables lointaines dont la légende avait déjà bercé l'imagination des Scythes et d'où sortiront, aux XIe et XIIe siècles, les Eddas fameuses, destinées à exercer une si longue influence sur le monde germanique. Les Saxons se transmettaient par des récits oraux les Sagas au style rude, d'où sortiront : le poème de *Beowulf*, la première épopée, la plus vieille histoire et le plus vieux roman d'Angleterre, et la légende amplifiée de *Gudrun*, cette Odyssée de la mer Baltique [1], tandis que, d'autre part, les gestes du roi Théodoric (le fond des *Nibelungen*) enflammaient le courage des Goths et des Burgundes.

Ailleurs, lorsque les Germains refoulèrent les tribus celtiques, établies longtemps avant eux dans l'Europe occidentale, ils avaient trouvé en face d'eux des populations sentimentales, animées d'un vif amour pour la nature et pour la patrie ; et celles-ci, avant de disparaître, chantèrent en des notes plaintives la chute de leur nationalité.

1. De la genèse de ces légendes, que J. Wolf regarde comme antérieures à la naissance de Jésus-Christ, et que Schimmelmann ne craint pas de faire remonter jusqu'à 1500 ans avant notre ère, on ne sait rien d'assuré, sinon que la date en est des plus obscures. Saemund, Sigfusson le Savant, au XIe siècle, et Snorre Sturlesson, au XIIe, les recueillirent en Islande, au fond des livres runiques, pour les rédiger, l'un en vers, et l'autre en prose, pour en faire la première et la seconde Eddas, c'est-à-dire leur imprimer la double forme sous laquelle nous sont parvenues définitivement ces traditions.

Les populations attachées au sol de la Basse-Bretagne, du pays de Galles en Angleterre, des hautes terres d'Écosse, de la Cornouaille, ou de l'île de Man, avaient pu perdre leur autonomie : elles n'avaient pas abandonné leurs coutumes et leur langage. Les bardes Taliésin, Aneurin, Llywarch Hen et le légendaire Myrdhin attestèrent l'esprit d'indépendance et les facultés d'imagination de la race cymrique[1].

Également, quand Patrice, au v[e] siècle, alla prêcher l'Évangile aux peuples de l'Irlande, malgré l'affreuse barbarie où ce pays était plongé, il y trouva des poètes; et ceux-là déjà s'étaient imposé la contrainte de la rime[2]. Les celtistes modernes nous ont appris quel cas ils font des vieilles légendes irlandaises ou gaéliques, encore mal dégagées

1. Comment ne pas rappeler ici le prodigieux retentissement du plus fameux des pastiches, la publication de Macpherson attribuant, en 1762, à un barde du III[e] siècle, Ossian, quelques-uns des vieux chants populaires, par son imagination développés, des Highlanders écossais ? Le pseudo-Ossian devint aussitôt, et plus tard pour les romantiques, un égal d'Homère. Il apparut comme un Dante septentrional, aussi grand, aussi majestueux, non moins surnaturel que le Dante de Florence, plus sensible que lui, plus humain aussi que le chantre de l'*Iliade*. Cette admiration, partagée par des esprits de premier ordre, dura tout entière jusqu'à ce qu'on eut bien démontré que les rêveries nébuleuses du barde de Fingal étaient, en réalité, l'œuvre d'un auteur du XVIII[e] siècle, — intelligence souple, adroite à s'assimiler les formes et les images, dénuée d'invention et de force, servie par une mémoire excellente, et qui, très habilement, fondit en un seul roman poétique, avec une foule d'idées ou d'expressions empruntées aux anciens et aux modernes, des fragments celtiques, d'anciennes chansons éparses en langue erse et des traditions primitives de la terre d'Écosse.

2. Le saint lui-même fit en irlandais deux vers, qui nous sont parvenus :

Aibhe umal, Patric, numan mô gabrath
Te clan, Patric nandeisi, Theclan ge Brath.

d'un fonds primitif de brutalité, de superstition, mais offrant, en leur rudesse, les détails d'un naturalisme très naïf.

Enfin, sur le sol de la Gaule où ils venaient de s'établir, les Français connaissaient d'origine les émotions de la poésie épique et lyrique. Ils avaient des poètes errants, semblables aux scôps des Anglo-Saxons, qui s'en allaient de bourgade en bourgade, disant leurs besoins, acclamant la générosité de leurs hôtes, célébrant les jeux et les batailles. En franchissant avec les Wisigoths et les Burgundes la frontière romaine, ils avaient apporté aux Gaulois cette poésie déjà riche et leur Siegfried divin.

En dehors de ces effusions spontanées et collectives, qui étaient la voix des masses, l'Église restait seule à entretenir quelques restes de culture, plus ou moins altérés, seule à fournir au monde des précepteurs et des apôtres. La condition morale et sociale de l'humanité est devenue incompatible avec le progrès scientifique. L'Europe est tombée dans un état de stagnation intellectuelle presque totale.

« Dans le silence universel des lettres, dit un historien du ve siècle, je n'entends plus que le bruit de ma plume grinçant sur le papier. » Il est vrai que cet âge stérile avait eu l'honneur de marquer le suprême effort de la pensée grecque. Un homme était né en 450, le Lycien Proclus, grand prosateur et grand poète, en qui revécurent le génie d'un Homère et celui d'un Platon. Païen dévot et faiseur de prodiges, mystique amant des muses et fervent opérateur théurgiste ; du reste, profondément sincère en ses aspirations et dans son ferme désir de

concilier Platon avec l'Orient, les formes de la mythologie avec les abstractions de sa théodicée spiritualiste, il avait été le plus illustre maître de la dernière école grecque de philosophie[1]. Mais l'écho de son nom n'était pas arrivé jusque chez les peuples du Nord et de l'Occident, trop occupés d'asseoir les fondements de leur propre existence pour accorder une grave attention aux idéalités de l'esprit.

Le tableau général du monde au VIe siècle ne présente que spectacles de convulsions religieuses, de bouleversements politiques et d'obstruction intellectuelle. Alexandrie avait depuis longtemps cessé d'être la métropole de la civilisation. Plus de deux siècles s'étaient écoulés, à la suite du lamentable jour où, sous le règne d'un empereur rempli d'ignorance et de dévotion, Théodose le Grand, un prêtre fanatique, l'archevêque Théophile, avait pillé, dispersé la bibliothèque incomparable des Ptolémées, et, à la tête de bandes fanatiques auxquelles il ne souciait guère des noms ni des travaux d'un Hipparque, d'un Ératosthène ou d'un Timocharis, avait ruiné de fond en comble le temple du Sérapion, le plus superbe monument religieux qui fût au monde. Digne de lui, son neveu et successeur Cyrille, en désignant aux fureurs de la populace la célèbre mathématicienne Hypathie, avait marqué par une date inoubliable comme son forfait (l'année 414) la proscription définitive de la science

1. Les *Œuvres philosophiques* de Proclus ont été publiées avec traduction latine par Victor Cousin (Paris, 1820-1827, 6 vol. in-8°) et par Kreuzer (Francfort, 1821-25, 5 vol. in-8°).

Il convient de rappeler aussi les noms de Nonnus, de Quintus de Smyrne, de Musée le Grammairien, qui continuèrent, aux Ve et VIe siècles, la chaîne de l'hellénisme.

grecque. Et à sa place était demeurée la science des Pères de l'Église, mélange de vérité et d'obstination préventive, qui, en établissant comme un principe de foi que toutes les connaissances permises à l'homme étaient renfermées dans l'Écriture, devaient barrer, pour une longue suite de siècles, tout avancement possible.

En Orient, d'incroyables calamités se sont abattues sur l'empire[1]. L'Afrique, si longtemps romaine[2], est restée le champ de bataille des sectes continuellement en armes, et, pour trancher leurs désaccords, pour contenter leurs appétits de vengeance, pour satisfaire à leurs haines réciproques, elle fera appel à l'épée des barbares, déchaînant la ruine et la dévastation sur les plus belles contrées du monde. Justinien a réparé quelques-uns de ces désastres, reconquis l'Afrique et l'Italie par l'épée de Bélisaire et de Narsès, et rétabli des apparences de calme parmi l'inexprimable anarchie des doctrines, en poursuivant ou persécutant indifféremment les philosophes, les hérétiques, les juifs, les païens et le pape Vigile. Mais la misère morale de son temps est descendue au plus bas degré du scan-

1. Les guerres d'Afrique contre les Vandales, les campagnes d'Italie contre les Goths, et les famines, les pestes, qui s'associèrent, sous le règne de Justinien, en une même œuvre de désolation, coûtèrent à l'espèce humaine CENT MILLIONS d'hommes. (*Cf.* Draper, *Histoire du développement intellectuel de l'Europe*, t. II.)

2. De l'Afrique, de Carthage, sortirent : Apulée, entre les païens, Tertullien, Lactance, Augustin, parmi les chrétiens. Sous les Antonins, Apulée appelait Carthage la Mnémosyne des Romains C'est à Carthage, patrie de Tertullien, qu'avait été formé le premier grand camp du christianisme, en attendant que celui-ci se rendit maître de Rome et de Byzance. C'est de cette position retranchée que ses premiers théoriciens combattirent les Alexandrins et leur philosophie.

dale et de la vénalité. Procope, le Procope des *Annales* et de l'*Histoire secrète*, en a laissé des témoignages effrayants, que corrigent mal ses palinodies adulatrices à l'égard du maître impérial. Justinien aima la gloire; il obtint celle d'un grand législateur. Il s'est acquis des titres durables à l'estime des hommes en affranchissant la jurisprudence du VIe siècle de la tutelle rétrograde des Papinien, des Ulpien et autres grands interprètes du IIIe, en tranchant dans le vif les racines d'un passé aristocratique et païen, en favorisant dans son empire troublé le développement de l'industrie; mais il a fermé les écoles philosophiques d'Athènes[1], sous prétexte d'affiliation avec le paganisme; et, après avoir pris et repris cinq fois la cité éternelle, il a décrété l'abolition du sénat romain, de sorte qu'il n'est plus resté que des souvenirs sans force de l'ancienne philosophie et de l'ancienne puissance de Rome. Quatre ans après la mort de Justinien, en 569, naîtra à la Mecque, en Arabie, celui dont le cri de guerre devra troubler étrangement, au milieu de leurs vaines disputes, les bandes affolées des ariens, des nestoriens, des eutychéens, des

1. Simplicius, le judicieux commentateur d'Aristote, et Damascius, le dernier hiérophante de l'école d'Athènes, étaient dans tout l'éclat de leur réputation quand Justinien, en l'an 529, décréta cet édit. Ils se réfugièrent, avec quelques-uns de leurs disciples, auprès de Chosroès, roi des Perses.

Comme législateur, Justinien a été vivement attaqué; l'école historique allemande du XIXe siècle surtout s'est efforcée de détruire tout le prestige que ce prince pouvait conserver comme rédacteur des lois romaines avec le concours de Tribonien et de Théophile. Un éminent jurisconsulte français, Troplong, s'est porté défenseur de Justinien, dans un important mémoire: *De l'Influence du Christianisme sur le droit civil des Romains* (1843, in-8°, plus. édit.).

monothélites ou des monophysistes. Le cimeterre de Mahomet tranchera le faible lien qui retient encore au christianisme l'Asie et l'Afrique.

Dans l'Europe occidentale, le ciel n'est pas moins assombri. L'Italie dépeuplée se débat au milieu d'une effroyable crise. La vallée du Danube est retombée en pleine barbarie. La marche des peuples nouveaux, qui se sont partagé l'empire, est pleine d'incertitude. On les croirait, à chacun de leurs pas en avant, tout prêts à se replonger dans les ténèbres épaisses d'où ils se dégagèrent à si grand'peine. En ces temps de mêlée confuse, il est presque impossible de reconnaître des faits majeurs et significatifs, d'ordre intellectuel ou moral, marquant avec quelque précision la phase transitoire d'un centenaire à l'autre.

Tandis qu'au loin, vers le sud, les Arabes se lèvent à l'appel de Mahomet et menacent de s'étendre sur toute la ligne qui va du détroit de Gibraltar jusqu'aux bords du Gange, la latinité s'efforce laborieusement d'arracher des lambeaux d'elle-même à la lourde étreinte des Germains. Son domaine se réduit de plus en plus. L'hellénisme oriental n'est guère moins appauvri; on ne voit à Byzance que des théologastres plongés sans fin dans des discussions hérissées, — déprimant le mariage, exaltant la virginité, et, sous le prétexte de mener plus directement les hommes sur les voies du ciel, s'efforçant à dépeupler la terre.

La décadence est générale.

Le VIIe siècle révèle le point le plus bas où elle soit descendue.

Sur le sol de la Gaule subsistaient à peine quel-

ques dernières écoles florissantes : celle de Poitiers, où fut élevé saint Léger, et que le nom de Fortunatus, le favori de Sigebert et le platonique ami de Radegonde[1], environnait encore d'un certain lustre; celle d'Issoire, en Auvergne, où se disciplina la raison de saint Priest, et où s'étaient formés, avant lui : au v[e] siècle, Sidoine Apollinaire[2], le bel esprit gaulois ; au vi[e], Grégoire de Tours[3], l'Hérodote de la barbarie ; enfin, celle de Clermont. Suivant le biographe de saint Bonnet, « le plus excellent des sophistes » parmi ses contemporains, on enseignait à Clermont, durant le vii[e] siècle, la grammaire, c'est-à-dire la littérature, et aussi le code parnassien. D'autres centres scolaires naissaient et se propageaient (mais avec quelle lenteur!) sous les pas des missionnaires, chez les peuples germaniques.

De vestiges particuliers de science et de poésie, il n'en était plus guère. Ils étaient disséminés, perdus. Ils se cachaient au fond de certains cloîtres, héritiers indirects d'Alexandrie et de l'Orient; il fallait aller les chercher jusque dans ces monastères de la Cambrie et de l'Irlande où quel-

1. Tout barbare qu'il est en ses vers latins, Venantius Fortunatus, le célèbre évêque de Poitiers, y découvre une sensibilité vraie et une singulière tendresse de cœur.

2. Malgré les défauts d'un style affecté, subtil et métaphorique à outrance, Sidoine fut le dernier des classiques. Ses lettres et poèmes sont l'une des principales sources de l'histoire du v[e] siècle. Soumis aux persécutions des rois wisigoths, il avait été le témoin ému de la ruine de la puissance romaine dans les Gaules.

3. Naïf dans ses pensées, crédule jusqu'à l'excès sur les miracles, rude et incorrect en son langage, peu méthodique et assez confus dans la disposition de ses matières, Grégoire de Tours posséda l'animation dans le récit et l'art tout spontané de mettre en scène les personnages, de peindre par le dialogue.

ques contemplateurs essayaient de rapprocher trois sources d'inspiration et trois antiquités : la Bible, Homère et le bardisme celtique.

L'Angleterre conservait seule des parcelles de savoir. Elle était, à la fin du VIII[e] siècle, le pays le plus éclairé de l'Europe. C'est elle qui fournira tout à l'heure à Charlemagne, pour le seconder dans sa glorieuse campagne contre l'envahissement de la barbarie, son principal lieutenant : Alcuin, disciple d'Egbert, et qui fut véritablement le Bède de la Gaule.

En ce VIII[e] siècle, alors que les belles-lettres florissaient en Orient, dans la Chine, dans l'Inde, chez les Arabes, devenus les dominateurs de l'Espagne, ou que de grandes civilisations autochtones se formaient dans le nord de l'Amérique, inconnues du reste du monde, l'Europe végétait au fond d'une ignorance presque absolue. De loin en loin apparaissaient des chroniques décharnées, n'ayant guère de remarquable que leur sécheresse même. Les scribes de monastères y portaient sur la même ligne des faits divers de couvent et les événements qui intéressent le genre humain. C'était là toute l'histoire. Un faible mouvement théologique ne se manifestant que par de rares productions, des amas de légendes, de l'esprit de controverse, un petit nombre d'hommes écrivant des vers ou des homélies, comme par merveille : voilà où en était réduite la littérature, qui achevait alors de rendre le souffle. Quelques grandes physionomies se détachaient, exceptionnelles, sur la plate uniformité du fond[1] :

1. Il faut citer à part le Syrien Jean Damascène, le père de la

Bède le Vénérable, l'historien anglo-saxon[1], qui résume pour le nord de l'Europe toutes les connaissances venues de l'Orient et du Midi; Éloi, le populaire trésorier des rois Clotaire II et Dagobert, « un Fénelon en pleine barbarie », a dit J.-J. Ampère, l'encyclopédique Isidore, évêque de Séville, et le convertisseur des Wisigoths ariens, Colomban, missionnaire, théologien, poète et le premier chroniqueur avéré de la Grande-Bretagne; Adalbert, une sorte de Messie; et Clément, un rationaliste intrépide, précurseur, sur bien des points, du protestantisme. Il n'en était pas d'autres.

scolastique qu'avait annoncée Boëce. Jean Damascène, né vers 676, à Damas, commença, parmi les Grecs, à traiter des sujets selon la méthode scolastique, établit là, pour la première fois, une sorte de système de théologie, et contribua fort à répandre le goût de la philosophie aristotélique chez les Arabes, au milieu desquels il vécut.

1. Ce précepteur de barbares, comme le qualifie un historien de la littérature anglaise, avait senti lui-même combien infructueuse était sa tâche. Ayant divisé l'histoire du monde en six périodes, Bède remarquait que la cinquième, s'étendant du retour de Babylone à la naissance du Christ, était la période sénile, et la sixième, la présente, l'*ætas decrepita, totius morte sæculi consummanda*.

CHAPITRE VIII

La demi-renaissance carlovingienne. — Efforts civilisateurs. — Charlemagne, Alcuin, Raban Maur. — Passage troublé du IXe au Xe siècle. — Le monde féodal. — Les ombres de l'ignorance se sont épaissies de nouveau sur l'Europe.

§ 1er.

Avant l'avènement de Charlemagne, disions-nous, la France était descendue bien au-dessous de cette Angleterre que nous venons de signaler; au-dessous de l'Espagne patrie d'Isidore de Séville[1]; au-dessous de l'Italie, qui produisit, au VIe siècle, Boëce et Cassiodore, les derniers représentants de l'antiquité et les premiers philosophes du moyen âge (Boëce et Cassiodore, dont les traités défrayèrent l'enseignement classique, jusqu'à la Renaissance). Elle était presque devenue le pays le plus stérile de l'Europe.

Charlemagne et Alcuin, un empereur et un moine, — deux forces historiquement inséparables comme l'étaient, au sein de la société, les deux puissances ecclésiastique et laïque, — vinrent métamorphoser cet état de choses. Prince civilisateur et

1. En ces temps de grande ignorance, le théologien, chroniqueur et encyclopédiste Isidore de Séville, *Isidorus Hispalensis,* avait recueilli les traditions grammaticales de la Grèce et de Rome et, dans ses *Étymologies,* inauguré une science (ou apparence de science) à laquelle s'intéressera tout le moyen âge.

conquérant germain, homme de génie dans les choses de la paix comme dans celles de la guerre, Charlemagne fut le promoteur d'une véritable renaissance. Des savants étaient accourus de toutes parts à son appel, comme pour concentrer en un même foyer leurs doctrines et leurs lumières. Il avait déjà fait recueillir les chants nationaux de la Germanie. Il chargea Pierre de Pise, Alcuin, Paul Diacre, Clément d'Aquilée, d'être les éducateurs de ses peuples.

Missionnaires de l'intelligence, ils propageaient avec un zèle efficace les bienfaits de l'instruction. Ils se heurtaient souvent à l'impossibilité de faire le jour dans les cerveaux enténébrés. Ils rencontraient sur leur chemin beaucoup de ces hommes, partisans opiniâtres de l'ignorance, qui, selon l'expression de Loup de Ferrières, se flattaient de mépriser les loisirs superstitieux des lettres et qu'importunait le seul nom des études. L'effort civilisateur de Charlemagne n'eut pas de prise sur ceux-là; mais il passa par-dessus leur tête pour aller porter ses fruits au loin. Les ouvrages, cependant, se multipliaient. On revenait avec chaleur à la controverse des subtiles questions théologiques. Chacun voulait prendre part à ces luttes épineuses, dans le docte entourage du prince. Il ne dédaignait point d'appuyer ses opinions des arguments de la rhétorique. Cicéron, Macrobe, Apulée, Platon, Aristote, fournissaient des témoignages ou des raisons à l'empereur controversiste. On le vit entrer à fond dans la querelle de l'adoptianisme[1],

1. La doctrine renouvelée de Nestorius par Élipand de Tolède

et surtout donner son attention à la fameuse hérésie de l'iconoclasme[1], qui, pendant cent vingt années de luttes entre les empereurs et les moines sur une question de fétichisme, fit couler des torrents de sang à Constantinople, infecta jusqu'à ses racines l'empire byzantin, et, en Occident, provoqua les plus graves perturbations potitiques.

Mathématicien, poète, historien, dialecticien, hagiographe, exégète, administrateur, homme d'État, ascète et grammairien; esprit souple et délié, versé dans la science de l'antiquité, épris des beautés profanes, qu'il voulait faire revivre — pour quelques-uns, au moins (car il en proscrivait la révélation publique[2]), — Alcuin était l'homme universel du jour. Ses contemporains l'appelaient le sanctuaire des arts libéraux, *artium liberalium sacrarium.* A vrai dire, aucun des écrits du diacre anglo-saxon, traités, commentaires pieux, vies des saints, opuscules pédagogiques, n'est une œuvre de longue haleine et ne porte la marque d'une grande originalité. Mais par ses méthodes d'enseignement, par ses créations d'écoles, par son influence, il servit avec une efficacité extraordinaire, pour l'époque, les idées civilisatrices de Charlemagne. Il fut le plus ancien promoteur de l'éducation publique en

et Félix d'Urgel (vers 770), et condamnée par les conciles de Francfort (794), de Rome (799), etc.

1. La plupart des historiens attribuent l'origine de l'iconoclasme au calife Yézid, qui avait poursuivi la destruction des images en Syrie, et à des conseillers juifs qui encouragèrent l'empereur Léon l'Isaurien à proscrire la vénération des images (726).

2. Alcuin reprochait un jour à l'archevêque de Trèves son amour exagéré pour Virgile, qui pourrait, pensait-il, l'éloigner des Évangiles.

Occident. Une foule de disciples lui succédèrent, qui se firent maîtres à leur tour.

Célèbre entre tous ceux-là, le théologien saxon Raban Maur s'était mis à l'école d'Alcuin pour inaugurer ensuite dans son pays un système complet d'enseignement[1]. Le premier, dit l'abbé Trithème, il expulsa la barbarie du sein de l'Allemagne et la rendit *latine* par le langage, pendant que Jean Scot[2], en Irlande, au fond d'un monastère, ravivait le néo-platonisme et l'idéalisme panthéistique de l'école d'Alexandrie, sorte de moyen terme entre la science du monde antique et les croyances du monde nouveau.

Au pays de France, les écoles n'étaient plus de loin en loin dispersées, mais abondaient maintenant, de ville en ville. La seule Neustrie comptait plusieurs de ces écoles-mères épandant autour d'elles le flot salubre de la science, malheureusement mélangé d'erreurs superstitieuses. On célébrait partout celle de Saint-Martin de Tours, si florissante sous la direction d'Alcuin et d'un ardent admirateur de Virgile nommé Sigulphe. Le concours des étudiants y était prodigieux, il en ve nait jusque d'Allemagne et d'Angleterre. Telles, dans l'Espagne musulmane, les universités arabes se peuplaient d'une foule d'auditeurs assoiffés de connaissances et accourus de tous les points de l'Orient.

1. De ses nombreux ouvrages relatifs aux sept arts libéraux, nous avons encore sa métrique, dont Priscien lui avait fourni les matériaux, et de volumineux traités (*Œuvres,* Cologne, 1627, 6 vol. in-fol.).

2. Le livre principal de Scot Érigène : *De la Division de la nature,* le fit condamner comme hérétique par le pape Nicolas Ier.

Les talents germaient. Les promesses semblaient toutes voisines des résultats. Une fois encore le flambeau des lettres se rallumait. Mais, une fois de plus aussi, l'imprévu des révolutions politiques allait bouleverser les espérances de la raison. Dans le passage troublé du IXe au Xe siècle, — heure de transition violente où le génie souple et remuant d'Hincmar laissa de son action, de ses luttes véhémentes avec l'Église de Rome et l'Église de France, avec le pape et le roi, une empreinte historique si profonde[1], — l'empire carlovingien, le colossal empire, vacilla sur sa base. Et les progrès qu'il avait mis en branle au cours de son accroissement s'arrêtèrent soudain ou disparurent avec lui. Les héritiers de cette gigantesque puissance, qui s'étendait depuis la Catalogne jusqu'à l'Elbe, en avaient brisé l'unité par leurs propres dissensions. Il n'en resta que le souvenir d'un grand nom, et des lambeaux de royaumes ardemment disputés. Les peuples, qu'une forte volonté ne maîtrisait plus, avaient disjoint leurs intérêts et leur fortune. Les Français allèrent d'un côté, les Germains de l'autre. A peine séparés, ils ne voudront plus se confondre que les armes à la main, dans les mêlées des champs de bataille. Ces dislocations de principautés et de territoires devaient entraîner fatalement après elles aussi une grande dislocation sociale. Elle s'accomplit donc. On sait à la suite de combien de secousses et de violences particulières. Ce fut un choc d'ambitions effrénées où n'avaient

1. Hincmar fut le plus grand personnage politique du IXe siècle. D'ailleurs théologien médiocre, critique superficiel, argumentateur lourd, inélégant, il brilla beaucoup moins par ses écrits.

aucune place à prendre les pures facultés intellectuelles[1].

§ 2.

Sur tous les points de l'Europe occidentale, la féodalité dressait ses donjons, crénelait ses forteresses. Bien armée pour son double rôle de défense et d'oppression, elle s'élevait au-dessus des décombres du monde barbare, instrument inconscient de l'avenir, forme violemment préparatoire des sociétés modernes.

Le régime de la force pesait lourdement. Des luttes perpétuelles jetaient les uns contre les autres les hommes affamés de dépouilles[2] : luttes des seigneurs et des vassaux, luttes de l'Église contre la société civile qui l'envahissait, combats, au sein de l'Église, des évêques avec les moines accrus en richesse, en influence et s'insurgeant, batailles des papes et du clergé.

De tels jours n'étaient guère propices à la tranquille effusion des âmes. Aucune sorte de culture morale n'amollissait les cœurs bardés de fer, trempés dans une guerre permanente, de ces rudes châtelains dont les entraînements n'étaient que ba-

1. Il faut signaler, à part, l'action civilisatrice, au pays anglo-saxon, d'Alfred le Grand, qui s'efforça de raviver la plante fragile qu'avait écrasée, au précédent siècle, l'invasion danoise. Lorsqu'il devint roi, il y avait, a-t-il rapporté lui-même, très peu d'ecclésiastiques « de ce côté de l'Humber qui pussent comprendre en anglais leurs prières latines, ou traduire aucune chose écrite du latin en anglais. Au delà de l'Humber je pense qu'il n'y en avait guère ; il y en avait si peu qu'en vérité je ne me rappelle pas un seul homme qui en fût capable, au sud de la Tamise, quand je pris le royaume. »

2. Au xe siècle, a dit Stendhal, un homme souhaitait deux choses : 1° n'être pas tué ; 2° avoir un bon habit de peau.

tailles, pillages, exactions, joutes sanglantes, grossiers plaisirs[1]. Les clercs aussi se laissaient gagner par la nuit environnante. Ils oubliaient de penser. L'intérêt du moment n'était pas à la parole, mais à l'action, l'action toute matérielle. Aussi quel dénuement d'idées, quelle pauvreté d'œuvres!

Des commentaires de la Bible sans originalité, presque entièrement composés d'extraits patristiques, de légendes pieuses, des récits insipides de translations de reliques, des sermons écrits dans un latin effroyablement barbare, hérissé d'invectives, comme ceux d'Abbon de Saint-Germain et d'Odon, contre les spoliateurs de l'Église et la perversité générale; quelques essais épiques et satiriques; le poème des *Chauves,* ce chef-d'œuvre du genre difficile et puéril, le triomphe d'Huchbald; d'assez remarquables vers de Gerbert en l'honneur de Boëce, et des pièces n'ayant de valeur que par la rareté du document : on ne possédait pas autre chose chez les peuples latins, pour reposer l'esprit du spectacle de ces déchirements.

Nous venons de nommer le moine et archevêque Gerbert, demain le pape Sylvestre II. Celui-là, seul, s'élevait de beaucoup au-dessus de l'horizon morne de son temps. Personnage extraordinaire, le plus éminent, le plus habile du xe siècle, savant, homme d'État, pontife éclairé et probablement sceptique, il fallut à ses contemporains, pour rendre explicable tant de supériorité, perçant dans cette atmos-

1. Il en était ainsi partout. « En ce temps-là, raconte Zamora, en la *Chronique générale d'Espagne,* les rois, comtes et nobles, et tous les chevaliers, afin d'être prêts à toute heure, tenaient leurs chevaux dans la salle où ils couchaient avec leurs femmes. »

phère de barbarie, qu'ils le représentassent et le craignissent comme un sorcier.

§ 3.

De nouveau s'épaississaient les ombres de l'ignorance. Sans doute, l'antiquité n'avait pas entièrement disparu des mémoires. Gerbert, dans sa bibliothèque, tenait enfermés : Cicéron, César, Pline, Suétone, Stace, Démosthène, Manilius, Claudien et Boëce; Flodoart s'appuyait sans cesse de Tite-Live, Salluste, Virgile, César, Eutrope, Œlius. Gonzon, sur un point de prosodie, faisait passer, dans le cours d'une seule dissertation : Homère, Platon, Aristote, Térence, Horace, Virgile, Stace et dix autres. Mais les livres se perdaient, devenaient rares. La tradition de la pure latinité s'était fortement restreinte. Le grec cessait d'être étudié et compris. L'état des sciences était nul et se réduisait presque à des travaux de patrologie.

L'empire d'Orient, isolé par la langue, par les institutions, par les compétitions des Eglises, n'avait plus eu que des rapports très distants avec les nations de l'Europe occidentale. Ce malheureux empire se disloquait, en proie à ses agitations religieuses et à ses discordes intestines[1]. Il n'y avait

1. Remarquons, toutefois, que la tradition antique était demeurée en honneur dans la littérature byzantine et que celle-ci a exercé une influence — encore insuffisamment étudiée — sur une branche importante des lettres, au moyen âge. Déjà, au siècle précédent, Photius, avec Michel Psellus l'Ancien, aidé de Théodore le Stoudite, de George le Syncelle, avaient ménagé une sorte de renaissance de l'hellénisme. Les empereurs Léon le Philosophe, Nicéphore, Phocas, Basile II, en prolongèrent les effets. Sous ce dernier et cruel prince, s'étaient fait connaître Léon Diacre, Georges Cedrenos, Jean Xiphilin et Suidas.

pas longtemps que le schisme de Photius[1] avait, en s'accomplissant, préludé à la grande séparation qui divisera le corps chrétien en deux moitiés ennemies, et que s'était produit l'événement, gros d'importance et de complications extérieures, de la dynastie macédonienne montant au trône éphémère de Byzance.

En Espagne, les études latines et ecclésiastiques végétaient, perdues, noyées sous l'irruption de la conquête des Maures, qui leur avaient apporté, en retour, des arts et une civilisation supérieurs. On y voyait un évêque composer des *kasida,* c'est-à-dire des chansons arabes. Avec quelle vigueur d'indignation Alvare de Cordoue ne reprochait-il pas à ses compatriotes de préférer les lettres arabes aux lettres chrétiennes, d'ignorer à la fois leur religion et leur langue, et de rechercher avidement les assonances et les ornements de la rhétorique musulmane ! Il le fallait bien, cependant.

Les Occidentaux s'étaient fermé une grande partie de l'héritage de l'antiquité. Ils durent se remettre à l'école des Orientaux et refaire là une éducation que la barbarie envahissante avait tant compromise. Il était réservé à la civilisation arabe, en effet, d'empêcher de se tarir complètement le mince filet de savoir qui circulait encore, de le grossir même, de le clarifier et de le renouveler.

1. Chassé deux fois du siège patriarcal de Constantinople, anathématisé par Nicolas Ier, Photius réunit, en 858, le concile œcuménique, persuada aux évêques de se séparer de la communion de Rome, et ceux qui acceptèrent ses propositions instituèrent l'Église d'Orient.

CHAPITRE IX

Contrastes de cette absence générale de culture avec l'état brillant des lettres en Asie. — Jusque dans l'extrême Orient. — La Chine, le Japon, le pays des Khmers et la Perse, au xe siècle. — La science arabe, depuis le viiie siècle. — Tableau de cette civilisation. — Introduction des livres arabes en Occident.

§ 1er.

Le xe siècle, qu'on a surnommé l'âge de fer en Europe, pour les profondes tristesses, les calamités inouïes et toutes les détresses dont il s'accompagna, comme d'un lugubre cortège, dans les pays occidentaux et dans l'empire de Byzance, le xe siècle fut une brillante époque intellectuelle pour une grande partie de l'Orient, non seulement chez les Arabes, mais jusque dans les régions les plus isolées du continent asiatique.

La Chine, à laquelle il faut bien de temps en temps revenir par la pensée, venait d'avoir, sous les Thang, un superbe épanouissement poétique, avec Li-Taï-Pé, le mélancolique rêveur, le frère spirituel et précurseur des Persans Kheyam et Hafiz, la plus haute illustration du règne de l'empereur Hiouan-Tseng et celui enfin qu'on appela « l'immortel exilé sur la terre[1] » ; avec Thou-Fou,

1. Li-Taï-Pé, qui fut surnommé aussi, à titre d'excellence, le *Nénuphar bleu*, descendait, à la neuvième génération, de l'empe-

l'Horace de sa patrie, habile à chanter la jeunesse et le printemps, les bois et les montagnes, les bienfaits du vin, les luttes poétiques, les promenades et la contemplation ; avec Oang-Oey et Lo-Ping-Ouang, leurs émules ; et maintenant, sous les Soung, elle voyait fleurir la dynastie lettrée par excellence.

Jamais les concours n'avaient été si fort en honneur, ni les savants autant favorisés. Littérature intéressante et singulière entre toutes que celle-ci ! Aucune autre ne s'est développée plus excentriquement aux littératures occidentales ; aucune n'a moins reçu d'elles et ne leur a moins prêté. Et, cependant, il n'en est point qui offre avec les nôtres de plus frappantes ressemblances pour les côtés représentatifs de la vie, l'observation des mœurs, le positif de l'existence familière et quotidienne.

Au Japon, l'éveil intellectuel n'était pas moindre. Ou plutôt il prolongeait avec un éclat nouveau le rayonnement de l'âge qui venait de finir[1]. La cour japonaise du xe siècle égalait par le raffinement du langage, la politesse des mœurs et le luxe de la vie matérielle, ce que nous avons connu en Europe de plus parfait et de plus brillant. Investi d'une autorité souveraine, que ne troublait aucun

reur Wou-ti, de la dynastie des Siang-si. On lui éleva un temple après sa mort, et l'on y grava cette épitaphe :

« Gloire à Li-taï-Pé, l'immortel exilé sur la terre ! Chanter ses poèmes et de vin remplir sa coupe, voilà les œuvres de sa vie...

« Ses poésies brillaient dans tout l'empire comme le croissant de la lune. C'est pourquoi ne dites pas que les œuvres du poète de génie passent et s'effacent, puisque la lune éclatante est encore suspendue au-dessus des rives du fleuve Tsay-Thy ! »

1. Les encyclopédies japonaises signalent, au ixe siècle, un assez grand nombre d'auteurs, entre autres la poétesse Ono-no-Komati.

nuage, l'empereur y régnait placidement au milieu de sa noblesse, des savants, des artistes. Une paix profonde encourageait aux plaisirs de l'esprit. C'était, entre les princes et les auteurs qu'ils protégeaient, une sorte de douce émulation à tenir en parfaite harmonie l'honneur du rang et l'éclat du talent. La poésie était comme une partie essentielle de l'éducation des gens bien nés. Dans leurs élégantes causeries les vers coulaient des lèvres, embellis d'images et de comparaisons gracieuses, que n'eût pas désavouées Tsurayuki[1].

Formés à l'école des Chinois, les artistes, peintres et sculpteurs, rivalisaient aussi de délicatesse à nuancer les êtres et les choses de la nature orientale. Dès le VIIe siècle, ils s'y portèrent avec une science experte, et au IXe, lorsque régnait sur l'esthétique de sa patrie le célèbre Kous-Koa. Au Xe siècle, il n'est pas de sujet qui cause autant d'enthousiasme, dans les conversations du monde aristocratique, comme de parler du style brillant des Célestes se reflétant dans une foule de kakimonos précieux. Car les Japonais d'alors étaient les plus prompts, comme ceux d'aujourd'hui, à s'assimiler, sans perdre leurs qualités ethniques, les avantages des civilisations environnantes. Ils laissaient venir à eux les Chinois, avec leurs émaux, leurs ivoires sculptés, leurs gravures sur bois, et les Persans, desquels ils apprirent à incruster le fer de dessins d'or et d'argent. Cependant ils raffinaient sur les enseignements de leurs précepteurs, puisaient à leur école des éléments de grâce habile et

1. Né en 884, m. en 946.

de solidité, pour enfin les surpasser sous le rapport de la verve et du coloris.

Leur littérature, quoique précieuse et recherchée, était aussi pure qu'elle pouvait l'être. La langue n'avait pas été altérée par le mélange du chinois, et les écrivains, tout en cédant à des affectations préméditées, possédaient un art, qui ne les quittait jamais, de donner un tour heureux à leurs moindres pensées. Tel fut cet âge d'or des Japonais, que nous a dépeint au naturel l'illustre Mourasaki[1], et que l'éloignement des temps ou les prestiges de la couleur orientale rendent encore plus séduisants.

Il ne fut que trop court, malheureusement. Les violences du régime féodal, brusquement implanté dans le pays, en bannirent pour sept siècles les lettres et les arts.

On retrouvait jusque dans l'Indo-Chine des traces remarquables de cet état de culture. Le Cambodge, au xe siècle, était en pleine prospérité et dominait presque toute la presqu'île. Il faisait depuis longtemps grande figure. Dès avant le viie siècle, où l'introduction des livres bouddhiques apportés de Ceylan amena le renversement du brahmanisme dans l'empire, le peuple khmer se glorifiait de posséder d'innombrables et magnifiques formes d'art, depuis Pnan sur le Mé-Kong, dans le Laos, jusqu'à Thap-Muir, depuis Qui-Nhon jusqu'à Sam-Reap[2]. Entourée de forêts profondes et mystérieu-

1. La romancière Mourasaki Shikibou, dont le *Roman de Genji* compte parmi les chefs-d'œuvre de la littérature nationale.

2. Sur la civilisation des Khmers, voir les ouvrages de Mouchot, Lagrée, F. Garnier, Delaporte, Aymonier, Moura, Pavie, Gaston Donnet, etc.

ses, Angkor la Grande, Angkor la Sainte[1], élevait vers le ciel, comme une végétation cyclopéenne, les portiques majestueux de ses temples, et leurs tours, leurs arches triomphales et leurs statues géantes, et cet ensemble extraordinaire d'architecture religieuse, dont les ruines semblent encore des merveilles aux voyageurs qui les découvrent, dans un des pays les plus reculés. La richesse des monuments cambodgiens, où les blocs de pierre énormes étaient travaillés aussi finement que des objets d'or, était passée en proverbe, chez les Asiatiques de l'extrême Orient, et l'on disait en Chine : « Riche comme Tchin-la. »

La Perse, dans le même temps, atteignait à l'apogée de sa culture morale. Du croisement de la race iranienne avec la race sémitique et musulmane étaient sorties une langue, une littérature nouvelles. Les traditions antiques du royaume de Bactres avaient pris entre les mains de Firdousi, le créateur du *Shah-Nameh* (Livre des Rois), la forme d'une épopée grandiose. Mahométan de naissance, homme de la race conquérante, mais possédé du souffle de l'Iran primitif, pendant soixante années il en glorifia l'âme. Par son génie, sa fécondité, son imagination, sa profonde connaissance de l'antique histoire, des mœurs, de la religion, de la langue de son pays, il fut véritablement l'Homère de l'Orient. L'Inde a le *Mahabharata*, la Grèce a l'*Iliade*, le moyen âge a les *Nibelungen* et la *Chanson de Roland* : la Perse a le *Livre des Rois* de Fir-

1. « Celui, a dit l'artiste Pang, décrivant l'œuvre d'Angkor, celui qui contemple ces monuments des Khmers, se reporte vers l'auguste perfection. »

dousi, c'est-à-dire l'un des monuments les plus considérables de la littérature humaine.

§ 2.

Par les chemins de la Perse et par l'idée de son ascendant indirect sur les musulmans[1], ses vainqueurs, nous sommes revenus à notre point de départ : la civilisation arabe, si florissante depuis le VIII[e] siècle, et que nous avions laissée derrière nous.

L'influence du climat en des contrées chéries du soleil, où l'homme, trouvant sans peine le soutien de sa vie physique, peut s'adonner complètement à la méditation dans le tranquille abandon de son corps, les impulsions d'une sensibilité particulière très prompte à s'enflammer sous des cieux brûlants, le goût des expressions rapides, cadencées, plus aptes que le langage ordinaire à rendre les transports de l'âme et des sens, en un mot des penchants tout naturels prédisposaient les Arabes à la poésie. N'était-ce pas, avec la musique, la seule forme de l'art qui dût convenir à ces pasteurs nomades, comme jadis aux anciens Aryens et aux Hébreux? Bien avant Mahomet, ils eurent leurs *luttes de gloire,* ainsi qu'ils appelaient les concours

1. Le célèbre écrivain français Ernest Renan a développé cette thèse que le génie arabe, sous les Abbassides, n'aurait rien produit d'original et que leur droit, par exemple, devrait à des émigrés persans, à des clercs iraniens, le meilleur de ce qu'il renferme. D'autres juges profondément versés dans la connaissance du monde islamite se sont élevés contre son affirmation et ont tiré, pour la combattre, argument de la métaphysique de l'imam Azam, métaphysique admirable, très différente de la métaphysique d'Aristote.

de la Kaaba. A l'ombre de ce temple, bâti sur l'emplacement où vécut Adam, le premier des hommes inscrit dans la Genèse biblique, les plus célèbres en l'art de dire rivalisaient d'ardeur et de zèle à mériter des prix; là, comme en la Grèce antique, étaient couronnées les œuvres de l'intelligence. Ce n'avait été pourtant qu'à partir du ve siècle, où Mohalhil composa les premières *kasida*, qu'ils eurent des poèmes suivis. Dès le commencement du vi^e, la langue s'était montrée complète, de sorte que l'aurore de la littérature arabe avait été en même temps, par une soudaine maturité, son âge classique. Des expressions hardies traduisaient dans les *Moallakat* les effets de la nature, les passions de l'homme, les intérêts et les rivalités des tribus, la vie nomade sur des montures amoureusement décrites. Retiré dans sa tente, après la bataille, Antar chantait, aux applaudissements de ses compagnons d'armes, leurs communes émotions belliqueuses, ses propres victoires et les charmes de la bien-aimée. On était au temps de l'heureuse ignorance dogmatique, l'*El Djahiliah*. Le lyrisme, qu'allait ramener tout à l'heure à dix genres d'inspiration différents, la classification ingénieuse d'un Abou-Tamam, dominait de son influence unique les imaginations arabes. On ne connut longtemps d'autre science, chez ces peuplades ignorantes et enthousiastes, que la poésie. A la venue de Mahomet s'était ouverte une nouvelle période d'un caractère religieux et prosélytique, l'interrègne littéraire rempli par l'action conquérante que les Arabes désignèrent sous le nom de *Mohadran*. Lorsqu'il mourut, le 8 juin 632, l'unité religieuse de l'Arabie

était, pour ainsi dire, un fait accompli. Et le Coran demeurait, — modèle classique de la langue qu'il avait servi à fixer, texte illimité, source inépuisable d'exégèses et de commentaires.

De l'hégire aux Abbassides, ce fut surtout le temps favorisé des grammairiens, des commentateurs du livre sacré, des auteurs de sermons et de prières et des jurisconsultes. Le droit musulman s'était constitué de toutes pièces, par accroissements successifs, pour garder enfin dans ses volumineux recueils une unité de forme et de principes qui ne variera plus[1]. Sous les califes Omeyyades (Yézid, Abd-el-Mélik, Hischam), la poésie avait porté des fruits savoureux. Puis, s'ouvrit l'ère glorieuse des Abbassides, auprès de laquelle celle même des Sassanides paraît décolorée. Tandis que notre Occident étouffait sous la lourde armure féodale, on vit alors, à Bagdad, se manifester un merveilleux accord de mœurs élégantes et de culture littéraire. Le siècle qui s'écoula de l'avènement d'Almasour, le fondateur de Bagdad, à l'assassinat

1. Les sciences de la législation furent très en faveur aux pays islamiques, avec la rigoureuse et presque immuable hiérarchie de leur autorité. Quatre jurisconsultes ont mérité le titre de créateurs de législations : l'imam Numan, le chef de l'école hanéfite, surnommé le maître des maîtres, le grand maître, et dont la doctrine a prospéré, surtout dans l'empire ottoman ; l'imam Malik, chef de l'école malikite, qui s'est attribué en partage les villes sanites, le yémen, Tripoli, le nord de l'Afrique ; l'imam Chafi, Idris-Ebou-Abd-Oullah, chef de l'école chaféite, dont l'Egypte est le foyer le plus actif ; enfin l'imam Hambeli, Ahmed-ben-Hambel, mort martyr plutôt que de renier l'éternité du Coran, et dont l'école, l'école hambélite, domine au Maroc et compte de nombreux sectateurs à Java. Les jurisconsultes de l'Islam se reconnaissent communément au même signe : la recherche excessive de la subtilité. Stamboul, sous ce rapport, n'a point renié Byzance. (*Cf.* Sawas-Pacha, *Étude sur la théorie du droit musulman,* 1892.)

de Motéwakkil[1] laissa une impression de splendeur et de prospérité unique en son genre, — par le laisser aller spirituel, l'abandon gracieux, l'exquisité des manières, se révélant chez ceux-là mêmes qui en dispensaient les faveurs. Il faut avoir lu les *Prairies d'or* de Mas'oudi[2], le peintre habile et chroniqueur indiscret, le Tallemant des Réaux des Arabes (avec plus de science et de philosophie), pour deviner le charme dont s'enveloppaient alors les plaisirs de la vie. La conversation était devenue le plaisir suprême. On y déployait un goût et une subtilité qu'on n'avait jamais connus dans le monde oriental. La théorie de l'art était portée à ses dernières finesses. Le style noble et dégagé des poètes, qui étaient l'ornement de la cour, leurs sentiments affinés jusqu'à paraître légèrement précieux, la justesse de leurs idées et la délicatesse de leurs aperçus, faisaient l'enchantement de la société arabe. A considérer ces brillants dehors, l'esprit se dépayse en quelque sorte et croit revivre parmi les contemporains de Périclès et d'Auguste, malgré les différences profondes qui séparent la poésie arabe des poésies grecque et latine.

Des protecteurs illustres, les Haroun el Rachid,

1. De 754 à 861.

2. Trad. franç. de Barbier de Maynard, 7 vol. in-8°. Les *Prairies d'or* de Mas'oudi furent écrites en l'an 332 de l'hégire (944 de J.-C.). Bien que ce recueil ne soit que la continuation d'ouvrages malheureusement perdus, malgré des lacunes, des défauts, un manque complet d'ordre et de classification, c'est le livre le plus instructif de la polygraphie arabe. L'attention y est toujours tenue sous le charme par l'aisance du ton, le goût et la délicatesse des détails; lettré, savant, érudit, Mas'oudi donne à l'histoire tout l'attrait de la fiction : c'est la chaîne secrète qui rejoint ensemble ses récits décousus.

les El Mamoun, les El Hakem II, avaient été pour les poètes de l'Orient ce que furent pour les artistes de l'Italie et de la France un Léon X et un Louis XIV.

Parallèlement, les princes des Maures, les émirs établis dans l'Espagne, n'épargnaient rien pour embellir le terrain de leur conquête. Ils faisaient de Cordoue, devenue, après Bagdad et Damas, au cours des différentes émigrations du khalifat, la capitale des lettres, ils en faisaient une rivale de la Mecque, une nouvelle et somptueuse capitale de l'Islam. C'était pour eux la cité sainte, la demeure des rois, des savants et des prêtres. De toutes parts accouraient les étudiants pour y suivre les leçons des ulémas et des docteurs. Des artistes édifiaient avec un long amour cette merveilleuse forêt de jaspe, de porphyre et de marbre : l'Alhambra, le plus précieux joyau de l'architecture arabe. A Tolède, à Grenade, ils revêtaient de splendeur les monuments et les mosquées. Le génie de la poésie et des arts s'épanouissait partout avec une abondance tranquille.

Moins de deux siècles avaient suffi pour transformer complètement les fanatiques disciples de Mahomet et les incendiaires supposés de la bibliothèque alexandrine. De 742 à 846, on vit cette civilisation prendre un développement extraordinaire et qui devait se continuer, malgré le démembrement du khalifat de Bagdad, jusqu'à l'époque de l'irruption des Turcs (1258). Dans les universités d'Alexandrie, de Kufa, de Bagdad, florissaient l'astronomie et la médecine. C'est alors que furent traduites en arabe les principales œuvres philoso-

phiques et scientifiques des Syriens, des Perses, des Coptes, des Hindous et surtout des Grecs. De grands philosophes, des mathématiciens, des astronomes, des alchimistes, trouvaient, au terme de leurs recherches mystiques et imaginaires, des résultats positifs d'une extrême importance[1]; des grammairiens, des annalistes, des médecins, s'annoncèrent aux Arabes. Un ardent amour pour le savoir s'était éveillé en eux. Ils en parcoururent toutes les branches. Pendant que les Byzantins étouffaient la science sous la théologie, que les Latins réduisaient tout l'art de guérir au système des cures par miracles, pratiques superstitieuses, attouchements de reliques, ils développaient sur des bases solides, retrouvées des Grecs et des Alexandrins, leurs études médicales. Ils avaient eu pour précepteurs les nestoriens et les juifs. En Asie, ils avaient subi l'influence des premiers, et en Afrique celle des seconds, la doctrine de l'unité de Dieu ayant été le point de contact commun.

Les juifs, en effet, possédaient depuis longtemps des médecins très distingués, que recherchaient les rois, les hauts seigneurs ou les princes de l'Église. Et les disciples de Nestorius, presque dès l'origine, s'étaient voués à l'étude de la structure et des maladies du corps humain.

Ceux-ci, à la suite de leur expulsion de Constantinople par Théodose le Jeune, grâce aux intrigues violentes de Cyrille et du parti égyptien, qui triomphèrent au concile d'Éphèse, avaient fondé

1. Ainsi, les acides forts et le feu automatique.

l'école chaldéenne, élevé le collège d'Édesse et installé plusieurs centres d'études. C'est là que furent traduits en syriaque un grand nombre d'ouvrages grecs et latins, tels que ceux d'Aristote et de Pline l'Ancien, et ce fut grâce à eux que les académies arabes abondèrent bientôt en traductions des auteurs helléniques; que de vastes bibliothèques furent réunies en Asie, et que les Sarrasins en tirèrent les meilleurs résultats pour l'humanité entière, dans son âge de raison. Sous des formes parfois bien étranges, où les prestiges de la magie tenaient trop de place, ces derniers firent renaître la science expérimentale.

Peu d'événements littéraires ont été plus considérables que la transmission des principaux monuments de la science et de la philosophie grecque par les traductions du grec et du syriaque en arabe, qui s'accomplit de la fin du x[e] siècle au xii[e], sous les auspices des califes. Ce fut à la faveur de ces traditions que l'Europe lettrée connut les écrits fondamentaux de toute science, dont on ne devait posséder les originaux qu'à l'époque de la grande Renaissance. Par leurs encyclopédies, par leurs versions nombreuses des livres helléniques sur la médecine et les sciences naturelles, les Arabes avaient servi de véhicule à une foule de notions qui se perdaient et dont le souvenir ne s'effacera plus. Brillante un moment, cette civilisation incomplète s'éteignit vite. Mais, en raison des clartés qu'elle propagea, elle fit œuvre de rénovation précieuse pour le reste du monde. Une ère nouvelle

allait être inaugurée pour les destins d'une civilisation autrement résistante et durable; elle la fit entrer de plain-pied dans le mouvement scolastique, qui fut un des caractères du moyen âge et qui, malgré ses énormes lacunes, son étroit exclusivisme et ses visées spécieuses, prépara les temps modernes.

CHAPITRE X

Formation des nationalités et des langues en Europe. — L'idée théologique pèse sur le monde. — Premiers efforts, pour s'en dégager, de la poésie populaire et nationale. — Avènement de la chanson de geste. — Insensiblement celle-ci cède la place au récit d'aventures, sentimental et chevaleresque. — Le cycle de la Table Ronde. — Ses origines. — Influence extraordinaire des romans de la Table Ronde sur « l'esthétique » des jeunes littératures européennes, sur les idées et sur les mœurs.

§ 1er

Jusqu'au point où nous sommes arrivés, la marche en avant des principaux groupes européens, de leurs institutions, de leurs idées, a été fort languissante. On sort péniblement de la fusion latino-barbare. L'évolution paraît insensible. Elle existe pourtant.

Le vieux monde a vu se rétrécir, de jour en jour, les dernières parcelles de son terrain de conquête. L'unité factice que le génie d'un Charlemagne était parvenu à établir en reconstituant l'empire romain avec des éléments barbares, s'est émiettée en mille fragments. On n'a plus eu qu'un mélange sans nom de tribus hostiles, une dissolution des races, une trituration incohérente des groupes sociaux cherchant à prendre corps. Mais de ce sourd travail devaient sortir à la longue d'autres alliages et des combinaisons plus homogènes; les peuples

de l'Europe actuelle s'en dégageront, avec leur génie, leurs caractères, leurs destins différents. Ces temps de désordres et de convulsions, qui vont du IXe siècle au XIe siècle, et sur lesquels il nous faut un instant revenir, servaient de route pénible, mais graduelle, aux générations, pour les conduire au but. Les événements dont ils furent le théâtre : la décadence du nouvel empire et de la maison carolingienne, l'anarchie qui précéda l'organisation de la féodalité, les servitudes auxquelles dut se soumettre l'Église avant d'arriver à la grande explosion du XIe siècle, dénonçaient une lente évolution vers le monde moderne.

Par l'un de ces contrastes extraordinaires qui sont la leçon de l'histoire, les empereurs de la maison de Saxe élevaient, en leur personne, au rôle de protecteurs militaires de la société chrétienne les descendants de ceux-là mêmes auxquels Charlemagne, à une époque encore bien voisine, avait imposé violemment la loi du christianisme.

Au nord se dessinait l'avènement des groupes qui plus tard entreront dans l'action de la vaste famille européenne : les Hongrois, les Polonais, les Russes, les Scandinaves surtout, dont la participation au mouvement des IXe, Xe et XIe siècles présente un des aspects les plus intéressants de l'histoire du moyen âge.

L'Angleterre, avant de se constituer définitivement en corps de nation, passait par des alternatives étonnantes de servitude et de liberté. Les luttes de la race danoise et de la race saxonne, puis l'intervention oppressive des Normands refoulant les éléments indigènes pour les soumettre les uns et les

autres à leur suprématie exclusive, marquaient les commencements difficiles d'un peuple appelé dans l'avenir aux plus larges desseins.

Enfin les chrétiens d'Espagne reprenaient, les armes à la main, aux fils de l'Islam leur propre indépendance, leur foi, leur territoire, et fondaient sur les efforts d'une lutte incessante la nationalité de la péninsule.

Pendant que s'opère, sous la foulée des peuples, ce travail de gestation et de transformation générale, la pensée ne reste pas complètement inactive. Les arts s'ébauchent, les idées s'éveillent ou se réveillent, quoique restreintes et subordonnées à un pouvoir absolu : la théologie, qui ramène sous sa discipline toute connaissance et tout principe. L'imagination, presque entièrement enclose dans le cercle de l'idée religieuse, enserrée dans les langes d'une forme à demi savante et à demi barbare, a des élans limités; elle ne se meut que sous une seule impulsion : la foi. Mais ce mouvement est continu. L'imagination, dis-je, ne connaît guère que par un vague souvenir des lettres profanes les sphères libres de l'inspiration; elle reflète, explique, commente la croyance générale, les accès de ferveur irraisonnée qui, au moins, tiennent en bride des instincts trop farouches, les agissements des seigneurs et des clercs, les récompenses et les peines de « l'autre vie »; et ce peu d'aliments suffit à la remplir, en attendant que surgisse du sol une littérature spontanée, populaire, capable de répondre à d'autres besoins et de contenter d'autres aspirations de l'intelligence. Elle n'éclate point en des œuvres puissantes. Elle est, du moins, agissante et

civilisatrice. C'est par ce rôle qu'elle participe au triomphe de la puissance spirituelle, conductrice et maîtresse des âmes. L'Église et la papauté ne sont-elles pas arrivées au *summum* d'une grandeur qu'elles croient inébranlable? Avec les décombres de la civilisation antérieure, le christianisme a rebâti un nouveau monde hiératique, dont le sacerdoce est la clef de voûte.

La mystérieuse architecture romane, sortie des déblais des architectures antiques, traduit aux yeux la rigueur de cette domination, l'absolu de cette théorie. On retrouve partout, sur le livre de pierre de la cathédrale comme sur les feuillets des manuscrits, cette marque constante de l'intervention sacerdotale.

Seul frein des consciences, seule barrière au déchaînement des appétits, le dogme régente souverainement les esprits et ne supporte aucun partage. Dans l'apaisement des journées sans batailles ou mêlé aux vagues furieuses de la guerre et des dévastations, coule, incommensurable, le flot de la piété chrétienne, — c'est-à-dire la piété du moyen âge, interposée de violence et de crainte, de cruel orgueil et d'humilité profonde.

Alors méditait, priait, souffrait, délirait, au fond des couvents, sous la pâle lueur des verrières historiées, un peuple de moines dévorés du divin amour, agités d'incessants scrupules. L'âme exaltée par l'habitude de la méditation à vide, hallucinés par les angoisses et les ravissements du mysticisme ou par les troubles et les incertitudes de cette sorte de mélancolie vague, inguérissable, qu'ils appelaient l'*acedia;* tenus en un continuel vertige par le

jeûne, les macérations, la prière ou l'extase; enfermés dans le cercle infranchissable de leurs idées comme dans une étroite prison, ces pieux reclus dont la vie se passait à chercher sur une terre d'exil les voies d'une patrie éternelle, n'entrevoyaient autour de l'homme qu'embûches dressées, périls de fautes, occasions de chutes et tentations diaboliques. L'obsession de Satan et de ses ruses pesait sur eux d'un poids accablant. Et les craintes, les terreurs dont ils frissonnaient dans l'ombre, ils s'imposaient le devoir de les faire partager aux hommes du siècle.

La ferveur de cette époque à convertir le prochain était inouïe. Des livres de sapience pour la conduite de l'âme, pour la direction quotidienne de la vie, il en était de toutes les sortes, il y en avait pour tous les goûts. Ouvrages purement dogmatiques, commentaires de la loi, vies des saints, légendaires, recueils de maximes empruntées à la philosophie païenne et recouvertes d'une couche de christianisme, allégories, *miroirs*, apologues ou traités de science interprétative : ils tendaient universellement au même but. Clercs et laïques s'y employaient à l'envi, également empressés à se concilier les faveurs d'en haut. Toutes les formes de la création, vivantes ou inanimées, servaient à symboliser l'état de l'âme humaine, ses vertus et ses vices[1], quand elles ne personnifiaient pas l'Église même et Jésus-Christ. Tout signe extérieur de la nature se transformait en sujet de considérations religieuses. Elles jaillissaient intarissables, — sans que

1. Voir, en particulier, le *Physiologus* et les curieux *Bestiaires* de Philippe de Thaon ou de Guillaume de Normandie.

pour cela, du reste, les prêcheurs eux-mêmes valussent toujours mieux en actions que ceux auxquels ils s'adressaient, afin de les édifier en paroles.

§ 2.

Cependant, si les visées de cette prédication constante pouvaient convenir à la moralisation particulière ou publique des contemporains, elles ne pouvaient répondre exclusivement et indéfiniment aux curiosités des esprits. Elles tendaient à les instruire. Elles ne les délassaient ni ne les charmaient.

Enfin commencèrent à se dessiner les premiers traits d'une poésie nationale. Les peuples s'essayèrent avec une ingéniosité encore toute primitive à manier cet instrument. Il leur était venu des pays des trouvères et des troubadours.

Avec la crise européenne des croisades, avec la fièvre d'inspiration qu'elle allume, en attisant à la fois la bravoure chevaleresque et l'exaltation religieuse, les mots vont prendre vie. En France, la strophe monorime et irrégulière s'annonce, première expression poétique et musicale rencontrée par les trouvères; précédée d'un long cortège de cantilènes, l'épopée se lève, rude et naïve, n'offrant à la mémoire des jongleurs, qui la réciteront en mille endroits, d'autres secours mnémotechniques que la simplicité du mètre et le retour de l'assonance[1], mais essentiellement héroïque et le miroir

1. Le type de ces hymnes narratifs par rapport à l'épopée mérovingienne avait été le célèbre *Chant de Saint-Faron* (VIIe siècle), conservé par Helgaire.

absolument fidèle des façons d'être, de vivre, de sentir, de l'aristocratie féodale. La chanson de geste[1], dont la matière, avons-nous dit, s'était préparée en France sous les Mérovingiens et développée fortement sous Charlemagne, sous Charles le Chauve et ses premiers successeurs, a donc trouvé sa forme. Un vif amour de la patrie, une ardeur farouche et perpétuellement militante, des descriptions d'armées, des récits de combats singuliers, des épithètes prises dans la nature, partout le surnaturel, nulle part encore le comique et la parodie, ce sont les caractères du premier cycle, le cycle carolingien, manifestation violente de la société féodale germanique. Vers la fin du XIe siècle, la *Chanson de Roland* a ouvert la grande série des chansons de geste. Elle en est, en même temps que le spécimen le plus ancien, le type le plus achevé. Héros semi-historique, soi-disant neveu de Charlemagne, son personnage central, Roland, cet Achille français, occupera désormais dans le domaine de la légende une place infiniment plus large que dans le champ de la réalité. Il envahira toutes les langues, toutes les littératures de la chrétienté. Fortune d'un nom d'autant plus extraordinaire qu'on ne sait presque rien d'exact sur celui qui le porta!

« Ainsi, dit Édouard Rod, tandis que les docteurs, les moines, les clercs, tâchaient de couler leur pensée dans les moules revêches d'un latin à demi barbare, une littérature très différente de ces modèles entrevus se formait peu à peu en dehors des

1. Voir les grands travaux de l'érudition française et allemande contemporaine, et en particulier de Gaston Paris, sur la formation des chansons de geste.

centres de la culture officielle[1]. » Durant toute la première moitié du XII[e] siècle, la chanson de geste en est la forme par excellence. Elle s'adressait à tous; elle parlait à tous les cœurs. Aux barons désœuvrés dans les manoirs ou devant les foules assemblées, les jongleurs et les ménestrels contaient sur un ton de mélopée, et s'accompagnant de la rote ou de la vielle, les prouesses d'un Roland, d'un Olivier, d'un Aimeri de Narbonne, du fier marquis Guillaume d'Orange, du grand empereur et de ses paladins.

Quoique faites sans art et n'ayant guère de style individuel, ces épopées exerçaient une action intense sur les foules. Une grande vaillance chevaleresque les emplissait, et les personnages s'y découvraient vivants et réels, sinon toujours sympathiques en la brutalité de leurs mœurs. On n'eût trouvé nulle autre part une expression plus complète de l'instinct populaire; car elles étaient en rapport absolu avec l'esprit naïf des temps d'où elles sortirent.

Toutefois, le poème épique, par la simplicité de sa mise en scène, ne se dégageait pas de la donnée primitive; les mobiles qui font agir l'homme y demeuraient aussi restreints que dans la vieille épopée grecque.

De la vie des forêts et de l'aventure mystérieuse,

1. Il serait juste de reconnaître, pourtant, que la latinité du XII[e] siècle fut en progrès sensible sur celle des âges précédents. Plusieurs écrivains, qui parurent alors en différentes parties de l'Europe, se distinguèrent par un style plus nourri, plus élégant aussi, et dont ils étaient redevables à une connaissance plus directe des modèles de l'antiquité. Tels : Jean de Salisbury, Guillaume de Malmesbury, Gérard le Cambrien, en Angleterre; Othon de Frissingue, Saxo Grammaticus, en Allemagne; et, en Italie, Falcandus, l'historien de la Sicile.

du sens intime de la nature et des nuances délicates de l'amour, de cet entraînement d'imagination qui pousse sans cesse le héros vers l'inconnu, on ne savait rien. On ne connaissait rien de tout cela, dis-je, lorsque apparurent les romans de la Table Ronde. Ce prodige alors se manifesta : des récits, des légendes, fondés sur les traditions locales d'une race à demi vaincue, d'un petit peuple bien isolé du monde, se répandirent avec une rapidité extraordinaire et modifièrent presque soudainement la poétique de l'Europe. Il en sortit une révolution complète dans l'expression des sentiments, comme dans la manière de concevoir et d'employer le merveilleux.

Insensiblement les chansons de geste dégénérées cédèrent le terrain à ces peintures brillantes d'épreuves amoureuses, de luttes courtoises et d'aventures extraordinaires. Les rudes compagnons de Charles-Martel, de Pépin, de Charlemagne : Garin, Guillaume d'Orange, Ogier, Roland, laissèrent la place au mystérieux prophète Merlin, le fils du sylphe et de la vestale, au langoureux Lancelot du Lac, au fatal Tristan, au voluptueux Gauvain. Les héroïnes violentes et farouches de l'épopée primitive : Ludie, Blanchefleur, Guibourc, Orable, s'effacèrent devant les tendres beautés du cycle d'Arthur : Yseult, Geneviève, Enide et Viviane. Tristan, Yseult surtout, ces êtres symboliques du bardisme, étaient devenus des types romanesques de l'amour. Encore un peu d'années, et cette littérature, mélange bizarre des éléments les plus opposés, des idées chrétiennes et des merveilles de l'Orient, des aventures germaniques et des traditions du pays

de Galles, aura enlevé aux masses les derniers restes de la poésie nationale : elle sera universellement à la mode. Arthur et Merlin triomphent :

« Morts sont Ogier et Charlemainne. »

La prompte diffusion des légendes bretonnes changea complètement la direction des esprits ; le cycle carlovingien fut submergé ; la venue de la femme et de l'amour bouleversa complètement l'ancien système épique. On sortit des sujets vulgaires et rebattus, on relégua dans les ténèbres les machines poétiques de l'art primitif : l'épée, le cheval, le traître, le Sarrasin[1]. Aux éternelles descriptions de batailles, aux séries interminables de combats singuliers[1], succédèrent les variations fantastiques du roman d'aventures. Les inspirations s'adoucirent en même temps que s'humanisaient les caractères.

L'amour acquit un rôle considérable dans la littérature et dans la société ; il étendit son empire sur toutes les imaginations.

Au Midi, les troubadours se plongeaient dans un lyrisme sans fin : leur âme était toujours embrasée, et comme ravie hors d'elle-même. Les femmes leur rendaient en faveurs ce qu'ils dépensaient pour elles en élans poétiques ; les troubadours étaient les rivaux heureux des princes (ou du moins ils le disaient). Au Nord, les trouvères se mirent à célé-

1. Lisez les premières chansons de geste, du genre des *Loherains*. Il n'y est spectacle que de casques brisés et de têtes fendues. A la première parole, les chevaliers se jettent les uns sur les autres et s'exterminent ; il suffit d'une querelle particulière pour mettre en face des troupes entières et provoquer les plus cruels combats.

brer les tournois de la galanterie, les délicatesses de l'amour, les plaisirs de la vie, les charmes et la beauté des dames.

On vit apparaître dans les idées morales et religieuses, comme dans les habitudes sociales, une politesse singulière, qui s'exaltait de plus en plus, qui, de jour en jour, prenait les formes d'un mysticisme étrange. Tout à l'heure encore la femme se tenait modestement cachée dans l'ombre, et l'homme régnait en monarque absolu, sans partage. Maintenant elle parle, elle agit au grand jour; son influence se fait sentir et prédomine partout. Les redresseurs de torts se soumettent à sa puissance morale; ils lui prêtent foi et serment, à genoux, les mains dans les mains, et dans la forme de l'hommage lige. On la dédaignait comme un être inférieur, plein de vanité et d'inconstance. « C'est par elle, disaient ces rudes chevaliers, que le premier péché est entré dans le monde; c'est à cause d'elle que la race humaine vit dans la peine et dans le travail. » On ne lui réservait qu'un sentiment de compassion protectrice, le sentiment qu'on doit aux faibles. Aujourd'hui, on la sanctifie presque, on confond dans le même culte la mère du Sauveur et toutes les femmes : leurs volontés sont des lois, leurs paroles sont des arrêts. Les barons carlovingiens ne connaissaient de la passion que les assouvissements matériels, qui brisent les révoltes de la nature et perpétuent la race humaine. Parmi les personnages du cycle d'Arthur, nul ne croit avoir une idée assez pure, assez métaphysiqne de l'amour, « cette précieuse et sainte chose », comme l'appelle Chrestien de Troyes. Et les mêmes idées

sont en faveur en Italie, en Provence, en Angleterre, aussi bien que dans la France du Nord.

En tous lieux s'acclimatèrent le culte de l'idéal et du symbole, la recherche du fini de l'art, le goût de l'analyse minutieuse et raffinée. Une foule de sentiments nouveaux et d'habitudes intellectuelles à peine soupçonnées jusqu'alors envahirent l'esprit des romanciers, et la poésie, qui se desséchait, refleurit

§ 3.

La France y gagna une recrudescence d'autorité communicative, qui tourna au profit des autres nations. Elle exerçait vraiment la magistrature morale de l'Europe. Elle avait donné déjà la mesure de sa force d'initiative et de production en poésie, par la chanson de geste et le roman héroïque ; en philosophie, par les ferveurs de la scolastique, — originairement empruntée aux écoles arabes et adaptée, depuis l'Irlandais Scot Érigène, au système chrétien ; — en architecture, par les chefs-d'œuvre du style ogival ; en politique, par le mouvement des communes ; et, hors d'elle-même, par l'entraînement des croisades. Son histoire était l'histoire même de l'humanité dans l'Occident. Ce fut le point culminant du moyen âge français.

CHAPITRE XI

Aspect général du XIIIe siècle. — Unité essentielle des littératures à leurs débuts. — Épanouissement simultané des lettres et des arts en France, en Angleterre, en Allemagne, chez les peuples du midi de l'Europe. — Trouvères et troubadours. — Ménestrels anglo-saxons. — *Minnesinger* allemands. — La poésie populaire commence à secouer le joug des ambitions ecclésiastiques et des abus féodaux.

§ 1er.

On a franchi le seuil du XIIe siècle. Il se fait dans la majeure partie de l'Europe un travail collectif de préparation, qui montre tout d'abord l'esprit d'unité essentielle de ces jeunes littératures.

Les langues vivantes ont pris de la force et de la consistance. L'anglo-saxon ne s'est pas encore affranchi du joug normand. Les chevaliers de Guillaume, en se partageant l'île d'Angleterre, avaient dicté des lois aux vaincus dans la « parleure » de France[1]. Sur les pas des conquérants s'étaient répandus les ménestrels. L'anglo-saxon attendra, pour être lui-même, jusqu'à la venue de Chaucer. En revanche, les progrès du moyen haut-allemand, en la

1. En attendant que les deux idiomes eussent fini par se fondre, ainsi que les deux peuples, les manuscrits français emplissaient les archives d'Angleterre. On trouve dans Robert de Glocester un passage remarquable prouvant que de son temps, c'est-à-dire vers l'an 1276, le français était encore la langue des classes supérieures.

place la plus brillante de la période souabe, signalent à la fois les transformations du goût, des idées et du langage. En Italie va naître l'idiome toscan, purement et uniquement littéraire. L'Espagne emploie son vocabulaire encore confus à traduire spontanément les sentiments généreux, les pensées nobles et élevées, en même temps qu'elle l'essaye à exprimer des idées générales indécises. C'est aussi à cette époque que remontent les plus vieux documents danois. Le suédois débute par des imitations de romans chevaleresques, et les Slavo-Russes continueraient à reproduire sous les formes du vieux slavon, qui servirent à Cyrille et à Méthode (IXe siècle), les inspirations liturgiques reçues de Byzance, si l'invasion des Mongols n'était venue brusquement les arrêter dans les commencements de leur essor intellectuel et social.

Quant à la France, son langage est partout, comme les délégations de son nom et les insignes de sa puissance, en Syrie, à Chypre, en Arménie, à Constantinople, à Athènes, à Naples, en Navarre, en Hongrie ; et l'un de nos plus exacts historiens s'est cru en droit d'écrire que l'on pouvait, au XIIIe siècle, aller, pour ainsi dire, de Paris à Jérusalem en ne marchant que sur des terres françaises.

Les langues européennes commencèrent presque toutes en même temps à se manifester par des témoignages durables. Des traductions de la Bible, des recueils de législation, pour la première fois composés dans les idiomes modernes, en attestaient la progression constante. La prose se formait pour l'histoire ; les chroniques latines, destinées aux savants, et qui eurent aussi leur genre d'éloquence,

leurs beautés inconnues au latin classique, se trouvaient distancées par des chroniques faites pour le peuple. Geoffroi de Villehardouin, le premier en date des narrateurs français, et ses récits en prose, si proches par le ton comme par la date des chansons de geste, en furent le mémorable exemple.

Une foule de résumés et d'encyclopédies se succédaient, confirmant par leur abondance le besoin qu'éprouvait le moyen âge de se rendre un compte exact et complet du degré de ses connaissances, dans toutes les directions. Déjà le troubadour Pierre de Corbiac avait intitulé *Trésor* une simple pièce où s'était condensé l'amas de son savoir. Sous ce titre encore, le Florentin Brunetto Latini, maître du Dante, orateur, homme d'État, poète, historien, philosophe, théologien, voudra recommencer en langue d'oïl, d'un parler plus « delitable », la compilation en langue savante du dominicain Vincent de Beauvais, l'universel *Vincentius Bellovacensis,* qu'on a surnommé le Pline du moyen âge[1]. Pareillement, sous l'une ou l'autre forme, les hommes les plus éminents : Albert le Grand, l'introducteur en Europe de la philosophie d'Aristote et de ses ouvrages sur les sciences naturelles[2];

1. Outre l'apport incontestablement précieux d'une foule d'extraits d'auteurs qui ne se trouvent plus que là, le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais (éd. Strasbourg, 1473, 10 vol. in-fol.) est le sommaire — le vaste sommaire — de toute la science de l'époque, s'appuyant sur le passé et, malgré d'inévitables erreurs, jetant une vive lumière sur l'avenir.

2. Il en eut la notion sous la forme latine. « Maître Albert » se montra sur différents sujets tellement au-dessus de la taille de ses contemporains, qu'il en fut pour lui comme il en avait été pour Gerbert, au xe siècle : on le regarda comme un homme merveilleux; il ne pouvait être que magicien, croyait-on.

Alexandre de Halès, appelé dans les écoles le *docteur irréfragable;* Thomas d'Aquin, dont les traités sur le Syllogisme, les démonstrations et les Sophismes représentaient en abrégé toute la dialectique d'Aristote; Henri de Suze, Guillaume d'Auvergne, Roger Bacon, apportèrent à leur siècle le tribut de leurs vastes labeurs.

La jurisprudence, travaillée d'une égale ardeur encyclopédique, s'est recréée de toutes pièces. D'autre part, ce sont des pontifes éclairés de lumières spéciales, très épris, en outre, de gouvernement et d'autorité, Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV et Boniface VIII, qui refondent, à l'image de la société d'alors, à qui ces lois pouvaient suffire, les prescriptions du droit canonique, — ordonnant et pratiquant, légiférant et exécutant, siégeant comme juges, donnant l'exemple d'un arbitrage souverain, publiant des collections immenses, instituant des écoles. D'autre part, ce sont les rudiments des législations nationales qui se coordonnent et prennent vie, dans les langues des divers peuples auxquels chacune d'elles doit servir de règle, de protection ou de garantie. Les grands *Miroirs* de Souabe et de Saxe, les premières lois publiées en allemand par Frédéric II, les *Établissements* de saint Louis, la version française des *Assises de Jérusalem,* les importants recueils de Pierre de Fontaines ou de Philippe de Beaumanoir, enferment dans leurs archives la documentation la plus précise sur la vieille organisation catholico-féodale.

A côté des sciences d'ordre purement intellectuel et social, les recherches positives commencent à se dégager des errements populaires et des pra-

tiques superstitieuses. Prenant sur les idées de son temps une prodigieuse avance, le moine anglais Roger Bacon[1] a l'intuition d'une foule de connaissances qui paraissaient alors des mystères impénétrables et qu'on a découvertes depuis. Les écoles de Montpellier et de Salerne, héritières de la science grecque arabisée, continuent à s'illustrer par la démonstration expérimentale de la médecine. Enfin, l'introduction de l'algèbre, des chiffres arabes, l'admission générale de la boussole, s'ajoutent précieusement à tant de résultats accomplis pour l'avancement de l'humanité.

C'est à développer les facultés supérieures que tendaient les plus grands efforts de l'enseignement et, en particulier, de la théologie. Ne laissant aucun passage à la liberté d'examen sur les questions de fond et s'estimant en possession de la vérité absolue, celle-ci véritablement détenait l'empire. Elle présidait en reine indiscutée à ces concours intellectuels. Sa puissance et son autorité imposaient leur marque jalouse jusque sur les productions de l'art et de la poésie. Rien n'échappait à ses lois de généralisation et de classification, ambitieuse qu'elle était d'embrasser tout l'esprit humain, le droit et la science, — le droit qu'elle réglementait et la science qu'elle façonnait. Aidée de son inséparable compagne la dialectique, elle gouvernait en maîtresse exclusive ce peuple des étudiants et des maîtres, dont l'agrégation avait formé vers 1200 l'Université de Paris, et dont l'organisation restait le modèle des autres facultés du reste de

1. L'œuvre complète de Roger Bacon forme le mouvement scientifique le plus considérable du moyen âge.

l'Europe. La rhétorique avait ses lois et ses discours; la poésie, ses hymnes latins, ses épopées, ses récits merveilleux; elle avait les effusions lyriques des trouvères de la France du Nord et des troubadours du Midi, des chantres d'amour de l'Allemagne, les romanceros espagnols et portugais; l'histoire avait Joinville. Mais leur lustre et celui des autres formes de connaissances devaient s'effacer devant l'éclat de la philosophie. Que pouvaient prétendre, en comparaison d'elle, la bibliographie, la géographie, les sciences mathématiques, physiques et naturelles? N'absorbait-elle pas, en sa majestueuse unité, toute la science?

« Au-dessus du monde, au-dessus du siècle[1] », dominaient le nom de Thomas d'Aquin et sa doctrine. C'est au souffle de ce maître que s'animait et se mouvait tout ce qui voulait alors parler théologie. En lui respirait l'âme des monastères et se personnifiait l'élan qui entraînait les intelligences, étourdies de mysticisme, vers la recherche des causes premières. L'attention éternellement fixée du côté des pures abstractions, « l'Ange de l'École », étranger à tout ce qui se passait dans ces vains milieux de la contingence et du changement, bâtissait là-haut son édifice et pensait avoir assis sur d'immuables fondements le principe de l'individualité humaine. Sur ses traces s'élançait son inséparable ami Bonaventure, le docteur séraphique, de son nom véritable Giovanni di Fidanza. Moins doctrinal, il épanchait dans ses allégories et ses symboles les effusions d'un cœur embrasé de

1. Ainsi le représente Pic de la Mirandole, son compatriote et son admirateur.

l'amour divin. Chez l'un se montrait plus forte la raison, chez l'autre plus onctueuse la pureté. L'âme de Bonaventure baignait dans la tendresse mystique, et de même rapportant tout à Dieu tendait à s'unir à lui par une suprême adoration.

Les hommes avaient entrevu, pendant un moment, l'espérance, l'invraisemblable espérance d'atteindre à l'absolu par le raisonnement et de le connaître par la foi[1].

Cependant, le grand adversaire de Thomas d'Aquin, l'Écossais Duns Scot, esprit vigoureux autant que délié, en possession d'une souplesse merveilleuse et d'une subtilité qui pénétrait tout, avait touché le point faible de ce bel échafaudage métaphysique. Sa doctrine, où prime déjà le sentiment de la liberté individuelle, devançait le philosophisme moderne par l'exaltation de la volonté.

§ 2.

En des sphères moins hautes et moins décevantes, la poésie maintenait ses prérogatives Elle jaillissait du sol à mille places, source discrète, filet limpide ou flot généreux et plein d'abondance. A cette action fertilisante se ravivaient la plupart des genres qu'on avait crus réservés à l'antiquité, l'ode après l'épopée, la satire, l'élégie, même le drame. Dieu, le ciel, la nature, la gloire, la patrie, le cou-

1. L'œuvre capitale de Thomas d'Aquin, la *Somme de théologie*, sorte de vaste encyclopédie de la science et de la théologie scolastique, développée par les principes et les méthodes du péripatétisme, est le plus grand effort du moyen âge pour concilier deux éléments bien différents, la philosophie humaine et la philosophie divine.

rage, l'amour surtout, aucun des éternels sujets n'était fermé à cette foule de versificateurs, qui s'agitaient autour de l'idée sans avoir encore trouvé la forme. Joies et douleurs, fêtes et misères, tendresses et haines, ils livraient leurs sentiments avec cette franchise, cette naïveté du génie abandonné à lui-même, qui tire souvent son charme principal de son défaut d'art, semblant ainsi participer du caractère et du privilège des œuvres de la nature.

En France, la culture poétique du Nord ajoutant à son fonds les restes de la culture méridionale, dès lors en décadence, est dans toute sa fleur.

Sous forme de chansons volages, les trouvères rivalisaient entre eux de verve ou d'élégance. Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, est leur modèle. On chante à l'infini les disputes courtoises, les aspirations tendres et les galantes effusions.

Pendant que les gestes carlovingiennes et celtiques inondaient l'Europe de leurs transfigurations et perpétuelles variantes, la chanson partout voltigeait, ayant rencontré sans étude, dès l'aube matinale, le rythme allègre, le refrain gracieux. Elle courait le monde avec les jongleurs français, avec les *troubadours* provençaux, avec les ménestrels anglais et la nombreuse phalange germanique des *Minnesinger,* qui si souvent disputèrent le prix aux trouvères, leurs maîtres et leurs modèles.

C'est à la fin du XIIIe siècle qu'apparurent, en Angleterre, les *Poèmes des ménestrels*[1].

Au fond de leur manoir, les barons normands,

1. Walter Scott a imité ce genre de littérature, en son premier et plus célèbre ouvrage poétique, le *Lay of the last Minstrel.*

devenus Anglais, recherchent les entretiens et les récits d'aventures. Ils possèdent la chevalerie et réclament des récits de chevalerie. Sans peine, aux accords de la harpe, les ménestrels parlent à leur curiosité ; ils ont à volonté le choix des traductions ou des imitations de romans français. Ils en reflètent les qualités essentielles : la grâce, la douceur, la galanterie. Il ne semble point que les mœurs environnantes soient en harmonie avec le ton de ces sentiments. Des bandes de malfaiteurs courent le pays et le dévastent. Des barons chevauchent avec de grandes escortes d'hommes d'armes et d'archers, mutilant, égorgeant, rançonnant. Tranquilles, les ménestrels, qu'inspirent les échos des cours d'amour, chantent la madone ou leur maîtresse avec les mêmes accents passionnés, amusent un moment leur humeur à conter la joyeuse vie que mènent, hors d'atteinte, les moines et les nonnes en leurs couvents[1], et reviennent à poétiser l'amour et la femme.

Aux récits des guerres farouches ont succédé, en Allemagne, les douces modulations des *Minnesinger*. La Souabe fut leur poétique berceau, leurs chants ont pris naissance à l'ombre des tourelles gothiques. « C'est la colombe soupirant dans le nid de l'aigle[2]. » Les rudes seigneurs prêtent l'oreille, étonnés. Ils veulent qu'on leur répète, eux-mêmes ils veulent redire des accents si nouveaux. Presque tout à coup, la femme s'est révélée

1. Tel Michel de Kildare, le premier Irlandais qui écrivit des vers anglais, et auquel on attribue *The Land of Cockagne,* plaisante évocation d'une trop heureuse abbaye de Cocagne.
2. A. Bossert.

à leurs regards, comme dans le cycle d'Arthur, avec un charme, une séduction qu'ils ne lui connaissaient point. Leur cœur s'attendrit, leur imagination s'épure, l'amour devient, pour ces hommes de fer, le sentiment héroïque et religieux, le sentiment par excellence. Déjà Wolfram d'Eschenbach, Godefroi de Strasbourg, Hartmann de l'Aue, avaient révélé à leurs compatriotes, par des versions très ingénieuses, les plus belles légendes de galanterie ou de vertu, faites pour enchanter l'imagination ou pour inspirer la piété. Bientôt le « minne » ou le penser amoureux posséda tous les cœurs. Il n'était pas de chevaliers se sentant quelque flamme au cerveau qui ne se crût par honneur obligé d'offrir ses hommages à la beauté, sur un rythme convenu, qui n'entreprît au besoin, s'il découvrait en lui la faculté d'invention, d'enrichir la langue de formes nouvelles. Que de tendres missives, que d'aimables dialogues, que de langoureux regrets sur l'heure du départ et les tristesses de la séparation!

Heureux Minnesinger! La plainte d'amour venait fréquemment à ses lèvres; de ses tourments, de son martyre, il parlait volontiers, mais, de vrai, toujours léger et content, les chagrins glissaient sur son cœur sans l'entamer d'une atteinte bien sensible, ou seulement ils le chatouillaient plus au vif, juste assez pour l'exciter à d'autres ardeurs. Il chantait comme le flot coule et comme le soleil brille; son seul bonheur était la poésie, et, s'il aimait tant à célébrer la femme, c'est qu'elle lui inspirait chaque jour ce qu'il préférait : des vers et des chansons.

Cette poésie des troubadours souabes ne brillait que faiblement par la variété des couleurs; les

noms s'y confondaient pêle-mêle dans l'uniformité des sujets; car elle se ressemblait toujours en ses cadres peu changeants. Mais elle eut sa fraîcheur, ses agréments naturels, qui séduisent encore. Pour les amis du passé, curieux d'en poursuivre les visions au delà des perspectives trop proches, dit Bossert, ses fleurs ont conservé leur parfum, ses sources leur limpidité et leurs murmures, ses forêts leurs mystères, ses ombres féminines leur grâce fuyante et vaporeuse; son doux éclat n'a point pâli.

§ 3.

Le sentiment des pures lettres était partout signe de noblesse. Rien n'était moins rare que de voir de hauts princes, des souverains, rechercher avec zèle les couronnes de la poésie. Dans la péninsule ibérique, ce sont les rois qui fournissent les premiers modèles. Pierre d'Aragon est le plus ancien troubadour d'Espagne. Alphonse le Savant, historien et philosophe, trouva des rythmes harmonieux pour chanter les mérites de la Vierge ou raconter de façon touchante, en langue galicienne, la guérison miraculeuse de son père. Pendant que les poètes du Nord, en France et en Allemagne, jetaient dans l'imagination des peuples les enthousiasmes épiques, ce prince lettré rimait à Séville ses *cantigos*. En Portugal, Denis I[er] initiait son peuple aux douceurs de la musique des mots. Il personnifiait en lui-même la première aurore littéraire de son pays[1].

1. On pourrait dire que l'histoire littéraire du Portugal, à ses origines, se résume dans l'histoire de ses princes.

L'Italie préparait noblement la venue prochaine de Dante et de Pétrarque. La poésie ne faisait que d'y naître, moins précoce qu'en Allemagne, en France et en Espagne ; mais, dès le premier choc, elle avait jailli de son sein avec une abondance merveilleuse. Elle eut la Sicile pour berceau. François d'Assise fut un de ses premiers révélateurs. Il s'en allait le long des chemins, sublime quêteur, chantant au peuple ces hymnes extasiés et se croyant investi, par les seuls effets de l'amour mystique, d'une sorte de vie surnaturelle. A Pise et à Sienne, où des artistes de génie donnaient une âme à la pierre, la muse italienne s'épanchait, amoureuse de la nature, délicate, tendre et pieuse. Autour de l'empereur Frédéric II, de ses fils, les rois Enzio et Mainfroy, et de son chancelier Pierre des Vignes, évoluait une véritable légion de poètes. Durant quelques années, Palerme fut presque la capitale de l'Europe, le centre des grandes affaires, jusqu'à ce que la Sicile se trouvât entraînée par les Hohenstauffen dans une querelle qui n'avait rien de national pour elle, mais qui prépara l'affranchissement de la puissance laïque en Europe : la guerre de l'empire et de la papauté.

C'était, dans tous les États de l'Europe, comme une aube de renaissance, anticipant sur le plein ensoleillement du XVI[e] siècle. L'air du dehors, je veux dire les conditions de moment et de milieu, favorisait ces prémisses. Il semblait alors que le monde chrétien, après tant de secousses, avait enfin réalisé la forme politique vers laquelle il tendait, depuis l'invasion des barbares. Les guerres elles-mêmes, en mêlant les hommes des différentes

nations, les instruisaient; et la paix ensuite leur donnait les moyens de faire fructifier dans le calme ce qu'ils avaient appris du hasard des combats et de la violence. Quand des conflits de rivalités ou les appels de la croisade n'entraînaient pas sur les champs de bataille ce monde toujours en armes, c'était pour les seigneurs l'heureuse vie de château bruyamment traversée de chasses et de festins, joyeusement chantée par les trouvères et par les ménestrels. Tout manoir pouvait devenir, à l'occasion, une sphère minuscule ou déjà brillante d'activité poétique.

§ 4.

On s'illusionnerait, pourtant, à croire que le XIIIe siècle, sur son déclin, fut l'âge d'or de la vieille société. Car, d'une part, les hommes n'avaient point abandonné les habitudes de violence inhérentes aux institutions féodales, et, d'autre part, ces institutions mêmes commençaient à vaciller sur leurs bases.

Naguère, le monde européen était scindé entre deux puissances : l'Église et la féodalité, l'une ayant pour clef de voûte, disions-nous, le sacerdoce, la papauté, l'autre ayant pour soutien la chevalerie. Un jour, elles avaient uni leurs forces, et de leur alliance était sortie une gigantesque épopée : la croisade. Le premier effort avait été tout entier l'œuvre de l'enthousiasme religieux et féodal. Pendant deux siècles, les pontifes romains s'étaient évertués à soutenir cette rude entreprise, et, par huit fois, ils avaient précipité l'Europe sur l'Orient

Cependant, leurs exigences, leurs objurgations, leurs appels réitérés, leurs anathèmes impérieux contre quiconque se refusait à les entendre, avaient fini par lasser les princes et les peuples. Rome donc commençait à n'être plus irrésistible. Les tentatives des révolutions populaires en Italie, bientôt les scandales du schisme, prouveront combien sa force et sa vertu peuvent faiblir.

Aussi bien, ses serviteurs de la veille, barons et seigneurs, se trouvaient assez mal récompensés, ici-bas, de leur vaillance ou de leurs sacrifices. Pour subvenir aux frais des guerres lointaines, ils avaient aliéné leurs possessions, vendu leurs privilèges, et, par le fait même de l'absence, perdu une notable partie de leur autorité sur les serfs et les vassaux. Prédicateurs et chevaliers, à leur retour de terre sainte, n'avaient plus retrouvé les choses dans l'état où ils les avaient laissées. Un monde nouveau s'était levé derrière eux, faisant entendre un langage auparavant inconnu, parlant des droits individuels et réclamant la place de tous au soleil.

L'esprit laïque et bourgeois s'était implanté sur le sol avec les universités et les communes; il avait dès lors ses éducateurs et ses poètes; il commençait cette guerre d'opposition, couverte et déguisée d'abord, mais se rendant de jour en jour plus hardie et plus consciente de ses ressources. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, les symptômes de transformation étaient manifestes. Abélard, au précédent siècle, et, après lui, Guillaume de Saint-Amour, avaient sécularisé la science. L'enseignement libéral des universités avait engagé

contre les ordres enseignants des luttes mémorables. Il en était des arts comme des lettres. Jusqu'au XIIe siècle, la construction des églises, l'entretien des monuments publics, des routes, des fontaines, restait aux mains du clergé. Les loges maçonniques lui avaient enfin disputé ce privilège et s'en étaient à leur tour emparées. Le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique avaient départagé les rôles; et l'opinion devenait générale qu'à chacun ressortissait sa fonction, que les universités suffisaient pour enseigner, les francs-maçons pour bâtir, la royauté et ses ministres pour gouverner. La foi n'avait pas encore disparu. Mais le bon sens bourgeois se faisait défiant et critique, et trouvait aussi lourd à porter le joug des ambitions ecclésiastiques que la contrainte des abus féodaux.

On allait s'en apercevoir au ton de la satire.

Au surplus, l'incrédulité railleuse ou systématique gagnait nombre d'esprits, livrés à la réaction des croyances manichéennes. Les éléments hostiles grossissaient entre les classes et les castes. De tous côtés pullulaient les sectes, renaissant de la cendre des bûchers, défiant les foudres du catholicisme et forçant l'orthodoxie à se compromettre par l'excès de la répression. La foi générale s'était fort attiédie. Les grandes fondations ecclésiastiques des siècles précédents ne suffisaient plus à vivifier la source que desséchait encore une aride logique, au sein des écoles. Elles se voyaient exposées aux satires déjà si âpres d'un Jean de Meung et aux parodies si peu déguisées des malicieux conteurs du *Roman de Renart*.

Au XIVe siècle, l'amoindrissement des visées mo-

rales, les habitudes d'un formalisme étroit, sans chaleur véritable, succédant à la spontanéité naïve ou aux grands enthousiasmes d'autrefois, les violences de l'inquisition, les malheurs de la guerre de Cent ans, éteignirent le feu du génie. Et depuis près d'un siècle l'âme provençale ne s'était plus relevée des conséquences de la funeste croisade menée contre les Albigeois. Comment ne pas rappeler ici l'expansion de cette joyeuse littérature du midi de la France, qui connut un instant si rayonnant de splendeur et de souveraineté? Il fut un temps où la langue d'oc était comprise depuis Venise jusqu'à Foix, depuis Poitiers et les bords de la Loire jusqu'à l'extrémité de la Castille, depuis le pays de Vaud jusqu'à Marseille et Aix. L'harmonieux idiome avait pénétré par diverses voies en Angleterre, en Allemagne, en Bohême, en Hongrie. Les troubadours se glorifiaient d'avoir, pour ainsi dire, donné l'existence à la poésie de l'Italie et de l'Espagne, de la première surtout. Et tout ce succès, toute cette gloire, s'étaient anéantis; et leur voix s'était éteinte dans le sang du siège de Toulouse (1218), pour ne plus susciter que de rares et faibles échos jusqu'au XIVe siècle.

CHAPITRE XII

Genèse douloureuse d'un âge nouveau. — Sombres aspects du XIVe siècle. — Transformation violente des peuples et des idées. — Les précurseurs de la Réforme. — Wiclef. — Jean Huss. — Jérôme de Prague. — Prédominance des faits politiques et sociaux sur le mouvement incertain des lettres. — Chute de l'empire d'Orient. — Cette catastrophe fait refluer les lettres grecques de Constantinople en Italie. — Ruine définitive de la civilisation arabe en Espagne. — Stérilité relative de l'esprit français. — Le flambeau de la civilisation est passé, depuis un siècle, aux mains de l'Italie. — Une première Renaissance.

§ 1er.

Le XIVe siècle : quelle phase de transformation convulsive pour toute l'Europe ! Tant de maux peuvent-ils se déchaîner à la fois et s'abattre en même temps sur les hommes ! L'accumulation de tristesses que décrivait, pour les lamentables années du XIe siècle à ses débuts, la chronique du moine français Raoul Glaber ; les scènes effroyables, les tragiques fléaux, les misères infinies, que dénombra la plume des historiens orientaux, lorsque régnait sur l'Orient effaré Basile II, le « Tueur de Bulgares » ; cet ensemble inouï de guerres, d'anarchie, de calamités, de détresses publiques : tout cela se verra dépassé par ces temps d'épouvante.

L'Europe entière est embrasée. L'empire féodal de Hohenstauffen et la papauté s'épuisent dans une

lutte interminable. Le spectacle d'un schisme inouï bouleverse les consciences et la crédulité des âmes. Avignon et Rome s'entre-jettent de l'une à l'autre, scandaleusement, leurs pontifes de péché, de lucre et de simonie. Élus, repoussés, remplacés aussitôt par d'autres plus chargés de vices et d'impudence, papes et antipapes guerroient, fulminent à coups d'interdits et d'anathèmes. Tous les royaumes sont agités, tous les peuples sont en larmes. En Italie, la guerre civile est permanente. On se bat dans les rues de Rome. Gênes et Venise rivalisent entre elles de représailles féroces. A Naples, à Milan, les factions se surpassent en violences. En Espagne, les chrétiens ne sont pas encore débarrassés des Maures, qu'ils brûlent de s'entr'égorger. Une haine sans merci déchire les provinces. La Castille et l'Aragon pourraient hésiter à dire à qui d'entre elles échut le plus cruel des égorgeurs, l'une ayant Pierre le Cruel et l'autre Pierre le Cérémonieux, si la Navarre n'avait aussi à prononcer le nom de son terrible maître, un empoisonneur, Charles le Mauvais. Les provinces flamandes et hollandaises ruissellent de sang. En Bohême et en Hongrie, des luttes sauvages entre-choquent les Slaves et les Turcomans. Au nord, les Russes s'exterminent avec les Tartares et les Suédois. Au sud, les Grecs, les Mongols, les Turcs, sont aux prises, tandis que du bout de l'Europe arrive comme un cataclysme l'invasion foudroyante de Bajazet. « Dans un tourbillon de janissaires, il passe rasant les campagnes et balayant les villes; il se précipite à Nicopolis contre les forces catholiques réunies pour lui barrer la route, il les broie, il va déraciner la chaire

de Saint-Pierre, et c'en est fait de l'Occident des chrétiens, quand un autre conquérant, le Mongol Tamerlan, célèbre par la pyramide de quatre-vingt-dix mille crânes qu'il éleva sur les ruines de Bagdad, arrive à fond de train des steppes de l'Asie, se rue sur Bajazet et l'emporte, après avoir pilé, en un effroyable combat, ses hordes. Et l'Europe, épouvantée, assiste à la rencontre de ces deux trombes, qui se heurtent et éclatent en l'inondant d'une pluie de sang[1]. » Partout, des échafauds, des bûchers, et la trace du mal causé par les hommes ou des fléaux vomis par la nature[2].

Quel pouvait bien être, en une telle période, le grandissement intellectuel de l'Europe ?

A la vérité, la civilisation française, considérée dès le début de ce terrible xiv[e] siècle, ne s'était point dépouillée de toutes ses apparences brillantes. Malgré l'abaissement de l'état social, malgré le poids des malheurs publics écrasant les populations sédentaires des villes et des campagnes, elle avait conservé, en haut, son éclat de surface. Il n'est qu'à relire, pour s'en rendre compte, les chroniques de Jean Froissart, le peintre toujours admiré, narrateur et témoin, des pompes féodales, des belles passes d'armes et des grandes chevauchées. La cour des Valois restait le centre le plus distingué du monde, le centre choisi des fêtes, des tournois, des mœurs chevaleresques, le rendez-vous préféré des princes. Mais quels élans généreux devaient

1. Huysmans, *Sainte Lidwine de Schiedam*, p. 38, 1901. « Il pleut du sang, » s'écriait de même un poète byzantin, Jean Géomètre, en 989, au moment de la lutte effroyable de Basile Porphyrogénète contre Bardas Skléros.

2. La peste noire ravagea tout l'Occident.

inspirer au cœur de la nation, à ses poètes, à ses artistes, les folies joyeuses où se dépensait insoucieusement l'humeur de ses rois, alors que, par contraste, sévissait une des périodes les plus sombres, les plus calamiteuses de son histoire!

L'âpreté de Philippe le Bel, la légèreté des Valois, le peu de sérieux de la noblesse, l'esprit mesquin de la bourgeoisie et la violence générale n'étaient guère propres non plus à favoriser la renaissance artistique. L'heure était proche où l'ascendant qu'avait exercé la France pendant les XIIe et XIIIe siècles, passerait à un autre peuple, aussi bien dans le domaine des arts que dans celui des lettres. Strasbourg et Cologne devenaient les écoles du style que les Français avaient créé, l'*opus francigenum*. On reconnaissait désormais la maîtrise des peintres d'Avignon, tous Italiens d'origine. A Florence, à Rome, les ordres mendiants, devenus riches, se piquaient de protéger magnifiquement les arts. Et, malgré les désordres des factions et des schismes, qui la maintenaient dans une perpétuelle effervescence, l'Italie avançait à pas pressés dans la voie du progrès.

§ 2.

L'éblouissante vision de la *Divine Comédie* ouvrit ce nouvel âge. Par une merveilleuse fortune, la langue italienne était allée aux mains de trois hommes de génie : l'universel Dante, dont l'œuvre est le portail grandiose de cette littérature ; Pétrarque, le dernier et le plus achevé des troubadours, qui releva et rajeunit la poésie lyrique ; Boccace, le plus classique des conteurs de fabliaux, qui décou-

vrit la prose élégante et sans recherche, la phrase souple, claire et malléable, s'adaptant à toutes les pensées comme à toutes les formes de style. En même temps qu'ils rejetaient, pour leurs œuvres vivantes, l'usage d'un latin barbare, ils remontaient par l'érudition à la pureté des modèles classiques et se faisaient les zélateurs les plus assidus de l'étude des langues de Virgile et d'Homère. Dès la venue de Pétrarque, de Rienzi et de Boccace, les Italiens ont commencé à tirer de l'ombre les manuscrits enfouis dans « les cachots » de France et d'Allemagne. Infatigable était le zèle d'un Pétrarque collationnant ces feuillets vénérables, les copiant de ses mains, les adressant à ses amis, excitant ses disciples à les propager par des transcriptions multiples. Ces actes, il les accomplissait avec la piété des anciens envers leurs dieux. Il faut lire ce qu'il raconte des battements de son cœur, lorsqu'il approchait d'un monastère où il espérait découvrir quelque manuscrit précieux, et de l'émotion profonde qu'il éprouvait à se dire : « Là peut-être est renfermé le bien que j'ai toujours cherché ! » Une sorte d'enthousiasme romanesque enflammait les nouvelles curiosités de l'esprit. Très opportunément, d'ailleurs, s'était produite l'émigration des savants grecs : Pachymère, Nicéphore, Planude, Cantacuzène, Chrysoloras, fuyant l'oppression de leur patrie et venant apporter là des semences d'études, dont les fruits seront l'honneur du siècle suivant, le siècle de l'érudition.

§ 3.

Les autres nations européennes, dans leur marche isolée, étaient restées fort en arrière de l'Italie.

En Angleterre, Chaucer avait ouvert brillamment (trop passagère apparition!) la série des écrivains nationaux. Rehaussant les profits d'une imitation heureuse par les dons d'un génie créateur, il s'était mis à butiner les fleurs les plus éclatantes des littératures étrangères pour en dégager des productions toutes neuves et très originales. L'imagination britannique était prête à se porter sur ses traces[1], à s'élancer vers les hauteurs de l'invention; mais tout à coup elle avait été rejetée à son enfance par la contrainte des guerres civiles et des troubles qui amenèrent la Réformation. Déchirée par les luttes intestines des maisons rivales d'York et de Lancastre, puis, plus tard, par les entreprises des lollards et les essais au moins prématurés de socialisme et de communisme de Wat Tyler et de Jack Cade, l'Angleterre ne trouvait guère le temps de cueillir les lis et les roses de la poésie; et il faudra attendre presque jusqu'à la seconde moitié du XVIe siècle pour avoir à signaler chez elle une rénovation intellectuelle vraiment digne de ce nom.

L'Espagne laissait seulement entr'apercevoir les magnifiques promesses de la période prochaine, qui devait être la plus brillante de l'histoire litté-

1. L'influence de Chaucer se prolongera jusque dans la modernisation de certains de ses contes par Dryden, Leigh Hunt et autres ; elle laissera aussi des marques nombreuses dans les écrits de sir Philip Sidney et des dramaturges du siècle d'Élisabeth.

raire de la péninsule. Du moins avait-elle vu passer récemment l'originale figure du Rabelais castillan, Joan Ruiz, archiprêtre de Hita. En l'amas de ses poèmes sans accord ni suite, commençant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, entrecoupés de fables, d'exemples, de cantiques, d'invocations à dona Vénus, d'hymnes à la Vierge, de scènes d'amour, de tableaux licencieux, de folies de toute espèce, et finissant par un sermon, dans le désordre de ses inventions burlesques s'était révélé le génie le plus étrange, le plus fantasque, qu'ait produit l'Espagne[1].

L'Allemagne, comme la Bohême et la Hongrie, gémissait sous les fléaux de la guerre civile. Elle enfanta, cependant, toute une école de poètes, la corporation ouvrière des Maîtres chanteurs, dont la note satirique était la juste expression de toutes les rumeurs, de toutes les haines de classes, des attaques se multipliant partout contre les abus et les vices de la hiérarchie féodale. Artisans et poètes, ils rythmaient leurs vers à la cadence du marteau sur l'enclume.

Hans Sach fermera la liste des Maîtres chanteurs : il n'a point cessé de vivre dans le souvenir du peuple allemand, le pauvre et joyeux cordonnier de Nurenberg en qui Gœthe[2] a salué l'un de ses précepteurs poétiques.

1. Voir A. de Puibusque, *Histoire comparée des littératures française et espagnole.*

2. L'auteur de *Faust* a imité plusieurs fois la manière de cet infatigable rimeur, dont le chiffre des productions a dépassé sept mille, et il lui en rendit un témoignage immortel dans la pièce intitulée *Hans Sachsen's poetische Sendung.*

§ 4.

Du côté de la France, les XIVe et XVe siècles, surmontant les crises sanglantes dont ils furent traversés, déterminèrent un certain avancement moral et social. En dépit de la persistance de Rome à maintenir l'immutabilité intellectuelle dans le domaine scientifique, ils virent s'accentuer le déclin du surnaturalisme, grandir l'accession des esprits aux vraies méthodes de démonstration, et s'accroître l'importance de deux classes d'hommes : les légistes[1] et les médecins, que « la science révélée » traita d'abord en adversaires, les uns parce qu'ils prétendaient substituer la logique philosophique à la métaphysique, les autres parce qu'ils venaient opposer aux explications mystiques, jusqu'alors exclusivement admises, des phénomènes naturels, les explications positives et tirées de l'expérience. De la grande synthèse sacerdotale qui avait fait le moyen âge, on allait passer à l'analyse philosophique, où s'accomplirait sa dissolution.

Ces deux siècles, en outre, assistèrent à la sécularisation de l'État par Philippe le Bel, au réveil de la vie mondaine sous les Valois, au premier avènement de la bourgeoisie intelligente et patriote avec Étienne Marcel, à la révélation de l'idée de la patrie sous la bannière de Jeanne d'Arc, à l'inauguration d'une royauté administrative et affairée

1. Les légistes, en tête desquels brille le célèbre Guillaume de Nogaret, dont le père avait été brûlé par l'inquisition, mirent leurs lumières au service de Philippe le Bel dans sa lutte contre Boniface VIII.

sous Charles V, enfin et principalement à une suite de découvertes extraordinaires qui allaient révolutionner la face du monde.

Enfin, un principe nouveau s'était dégagé des disputes théologiques et des agitations religieuses qui fermentaient en Italie, en Angleterre, en Allemagne : l'esprit démocratique. Cet esprit de revendication et d'agression s'étale dans tous les écrits du XIV[e] siècle, jusque sous les formes les plus légères de la littérature d'imagination. Il se répète un peu partout, en France, dans les parodies satiriques des trouvères ; en Allemagne, dans la légende bouffonne et narquoise de *Tyll Eulenspiegel;* en Angleterre, dans les Visions de Pierre Ploughman ou Pierre le Laboureur, qui, des hauteurs du comté de Worcester, considère sans illusion et juge sans pitié le monde des prélats et des gentilshommes ; en Italie, dans les hardies imitations des écrits français. Il ne s'arrètera pas là; mais, renforçant sa voix et sur un ton plus grave, il ne craindra pas de s'attaquer presque de prime abord à la plus haute puissance spirituelle, à la papauté.

Vers 1367, sous le règne d'Edouard III, avait paru l'Anglais Wiclef. C'était dans une heure de violent mécontentement contre Rome et le clergé Les lollards s'étaient levés. La Chambre des communes avait proposé la confiscation de tous les biens ecclésiastiques. Le protestantisme faillit éclore cent cinquante ans avant l'heure marquée par les événements. La révolte de Wiclef, disons-nous, avait été provoquée par la corruption ecclésiastique, mais elle s'élevait aussi contre les doctrines de l'Eglise. Hardiment, le précurseur de la Réforme

enseignait que le pain de l'Eucharistie n'est pas le corps réel du Christ, mais un pur symbole; que l'Église romaine n'avait aucun droit fondé à la suprématie sur les autres Églises, ni son évêque sur les autres évêques; qu'il eût été juste de priver de ses possessions temporelles une église coupable; et que la Bible était à elle seule un guide suffisant pour tout homme chrétien. Les tendances du moment et la traduction de la Bible en langue vulgaire avaient favorisé de manière prodigieuse la diffusion de ses doctrines, tirées pour la plupart des thèses de Bérenger de Tours contre le dogme de la transsubstantiation et contre la prédominance de l'évêque romain. Au bout de peu de temps, la moitié des Anglais avaient pris le nom de lollards, sous la direction de lord Cobham, qui fut la victime de ses idées, et l'autre moitié se disaient des sectateurs de Wiclef. Puis, sous le poids de l'Église, de la royauté et des lords coalisés, la réforme naissante avait été renfoncée dans le sol, pour ne reparaître que de loin en loin, apparente aux traînées de sang de ses martyrs. Mais, bien longtemps avant l'avènement de Henri VIII au trône, l'Angleterre avait prouvé qu'elle était mûre pour la suppression des monastères, et qu'avant de recevoir les institutions libérales qui lui étaient destinées, elle avait connu par les prêches audacieux de « John Bull » que les hommes sont égaux.

Au commencement du xve siècle, et presque en même temps, on avait vu se produire deux autres tentatives de réforme : la première dirigée par l'aristocratie ecclésiastique elle-même et représentée par les conciles; la seconde, sortie du peuple,

violente, passionnée, avec Jean Huss et les hussites. Jean Huss déchaîna un étrange tumulte lorsque, au nom de l'Évangile et du christianisme primitif, il entra en rébellion ouverte contre les princes de l'Église moderne.

Mandé au concile de Constance, il s'y était rendu, crédule, sur la foi d'un sauf-conduit que lui avait accordé l'empereur Sigismond : on l'y attendait pour l'arrêter et l'emprisonner. Le 5 juin 1415, on l'amena devant ses juges, couvert de chaînes. Le concile commença par déclarer que la parole donnée à un hérétique pouvait être légitimement violée. Trente articles d'accusation furent portés contre le courageux apôtre. Il dut s'agenouiller et entendre la sentence inique par laquelle ses écrits et son corps étaient condamnés au feu. Il mourut sur le bûcher, ainsi que l'éloquent Jérôme de Prague, en chantant des hymnes. La Bohême tout entière, soulevée d'indignation et de fureur, devait leur faire, pendant un quart de siècle, d'horribles funérailles.

§ 5.

On le voit, les grands faits politiques et sociaux dominaient de beaucoup alors le mouvement incertain des lettres.

C'est en 1453 que se produisit l'un de ces événements mémorables, dont les contre-coups prolongés ont pour effet de clore une époque et d'en ouvrir une autre.

Nous venons de parler de la chute de l'empire d'Orient sous les coups de Mahomet II.

Ce successeur de Bajazet et d'Amurat II avait

voué tous ses desseins, tous ses efforts, dès l'heure de son avènement, à la prise de Constantinople. Il n'était point le conquérant barbare ni le fanatique sectateur du Coran que se représente l'imagination des Latins, mais un homme instruit, éclairé, capable de s'exprimer en cinq langues, habile à connaître des sciences mathématiques et militaires, accessible aux arts et se montrant volontiers libéral envers les artistes ; au demeurant, sceptique en matière de religion et n'étant guère éloigné de prendre la foi musulmane aussi bien que la foi chrétienne pour une franche imposture ; mais conduisant avec une inébranlable fermeté ses visées politiques et n'ayant rien eu de plus à cœur que d'asseoir sa fortune sur le trône de Byzance.

Des événements historiques venaient de rapprocher les Orientaux et les Occidentaux. Les souverains byzantins s'étaient tournés plusieurs fois vers les Latins, pour rechercher leur appui contre les progrès menaçants des Turcs. Des tentatives d'accord et d'alliance effective allèrent aplanir — passagèrement, au moins — les obstacles qu'opposait la séparation des Églises, lorsqu'on apprit tout à coup l'irruption mahométane sous les murs de Constantinople. La voix de Nicolas V, exhortant les princes et les peuples de l'Occident à prendre la défense des Grecs, retentit en vain. Ennemis les uns des autres, affaiblis à l'intérieur ou ne songeant qu'à régénérer leurs formes sociales, les peuples ne voulurent pas entendre le cri de détresse qui leur parvenait de Byzance.

Le 29 mai 1453, fut livré l'assaut où tomba l'un des premiers, mort sur la brèche, Constantin Paléo-

logue, le dernier des empereurs romains. Un grand flot de population s'était réfugié dans la vaste nef de Sainte-Sophie. Moines et religieux, femmes, enfants ou prêtres, ils s'attendaient à voir un ange descendre du firmament, et de son épée invincible arrèter l'envahissement des barbares. Les Turcs pénétrèrent dans la basilique comme ils s'étaient répandus à travers la cité, farouches et pleins de violence L'ange invoqué ne se montra point, mais les hommes et les femmes furent emmenés en servitude. Le même jour, le muezzin monta sur la plus haute des tours de Sainte-Sophie et proclama le triomphe de l'islamisme. Constantinople avait subi le sort d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie, de Carthage. Elle entraîna dans sa chute celle de l'hellénisme oriental.

L'empire byzantin avait conservé le droit romain, les œuvres de l'antiquité, les chefs-d'œuvre des artistes grecs et latins[1]. Tout à la veille de disparaître, il avait donné à la langue grecque des rejetons, non pas dignes de la souche antique, mais animés encore de sa sève immortelle. Il venait d'être emporté par un furieux retour de barbarie. Les savants qu'il protégeait (Michel Doucas, Jean Lascaris, Andronic, Mousuros, etc.) allèrent chercher un asile en Italie, un asile où transplanter en même temps leur érudition et leurs précieux manuscrits. Ils se firent là les précepteurs de l'Europe et commencèrent une nouvelle période dans l'histoire de leur langue. Une fois de plus, la civilisation grecque reflua de l'Italie sur le monde.

1. D'une curieuse statistique dressée par M. Wolf il résulte que la Grèce peut revendiquer près des trois quarts des seize cents ouvrages, intacts ou mutilés, que légua l'antiquité païenne.

§ 6.

L'Espagne continuait à célébrer dans ses romans et ses récits d'aventures, pendant que flambait l'incendie permanent de l'inquisition, l'idéal politique et religieux qui fut l'obstination crédule des fiers descendants des Pélasges. Néanmoins, elle restait fort au-dessous du niveau de civilisation générale qu'avait atteint sa sœur latine. Et si la ruine de Grenade, dernier boulevard des Maures, a été pour le patriotisme espagnol un événement heureux, les premiers effets n'en furent que néfastes pour les arts et pour les lettres.

En 1492, quand les rois catholiques eurent pris Grenade ou brûlé, dans un seul jour, un million cinq cent mille volumes de littérature arabe, autodafé gigantesque, digne pendant de l'incendie qu'avait allumé, dit-on, sans être vue, la main sacrilège d'Omar pour y jeter tous les trésors de la bibliothèque d'Alexandrie, ou de cet acte non moins barbare du premier archevêque de Mexico brûlant, au XVI[e] siècle, sur la place du marché de cette ville, une immense collection de manuscrits aztèques, documents inappréciables des vieilles civilisations américaines!

Le génie de l'Arabie s'éclipsa complètement de cette terre d'adoption, qu'il avait enrichie de son antique sagesse et dirigée par la poésie, l'architecture, la science. L'esprit d'intolérance et le fanatisme qui poussa les Espagnols à ne voir jamais dans les Maures que des ennemis à exterminer, les amena également à mépriser les trésors dont ils

leur étaient redevables. Presque partout les ouvrages arabes, mutilés ou détruits, seront remplacés par de sèches chroniques de monastères, et la catholique Espagne pensera gagner beaucoup au change. Ainsi les héritiers de Charles-Quint, en chassant de pacifiques agriculteurs, les descendants d'une race infidèle, croiront purifier le sol de la patrie, et ne feront que la ruiner.

En France, c'était une stérilité relative. Quelques noms surnagent à peine, dans le naufrage des idées et des choses d'autrefois. La poésie féodale semblerait tout à fait morte si, par un accident heureux, ne se voyait, comme isolé parmi les froids rhétoriqueurs, le fils de Valentine de Milan, demi-Italien de naissance et Français de tradition, le prince Charles d'Orléans, qui, dans ses jeux de rimes, rappela les goûts et les talents d'un Thibaut de Champagne. De sentiments profonds, de pensées larges, il n'en chargea pas ses vers; mais il se plaisait aux ingénieuses surprises du rondel ou de la ballade, et il avait découvert le secret d'éterniser dans une forme brève la grâce frêle et fugitive.

Tout au début du siècle Alain Chartier a trouvé dans les malheurs de son époque des accents qui nous émeuvent encore. On ne parlerait plus de ce poète aimé des reines, si, en des jours de tristesse nationale, les appels noblement patriotiques de son *Quadriloge* à la conscience du pays n'avaient gardé de périr la mémoire du prosateur.

Cependant Villon s'est annoncé, qui fermera la liste du moyen âge. Par la fermeté de sa langue, l'originalité de ses pensées, le nerf de ses construc-

tions, il appartient déjà aux temps modernes. De même, en un cadre plus relevé, l'historien et le penseur Philippe de Commines attestera l'évolution sensible qui s'est accomplie dans les idées et les sentiments. Commines, le premier, fait de l'historiographie critique, traite en homme d'État les questions de politique et les raisonne en philosophe. Sceptique en morale, confondant sans résistance, selon la logique des résultats, l'intérêt et l'honneur, il a pris l'avance sur Machiavel. A un dernier reste de la religieuse ingénuité des chroniqueurs d'antan il unit la raison cruelle du Florentin. Tout indique, en la prose du sire de Commines, la fin du moyen âge : les événements qu'il raconte, les réflexions dont il les accompagne, le style qu'il emploie et jusqu'à la langue dont il se sert.

Ces quelques hommes, auxquels il serait injuste de ne pas adjoindre le précurseur anonyme de Molière qui fit la comédie de *Pathelin*, tranchaient isolément sur la faiblesse générale. Autour d'eux l'art se montrait toujours plus indécis, la dérision des anciennes croyances plus cynique d'expression, l'immoralité plus épaisse.

La période romane était bien close. Une autre lui avait succédé, triste et dure. L'imagination se sentait étouffée par l'excès des maux publics. La France avait perdu cette hégémonie intellectuelle qui était naguère le plus incontesté de ses privilèges.

L'Italie s'engagea presque seule avec un éclat sans pareil dans les voies glorieuses où l'Europe entière s'essayera bientôt à la suivre.

CHAPITRE XIII

En dehors des tourmentes sociales. — Expansion merveilleuse des lettres et des arts en Italie. — Réveil de l'antiquité. — Deux grands faits historiques : la Renaissance des lettres et la Réforme religieuse. — Le lien qui les unit; leur marche parallèle. — Luther, Érasme, Mélanchton. — Répercussion lointaine de la Réforme dans les œuvres de la pensée.

§ 1er.

Le xve siècle, en général, est loin de nous apparaître comme une ère fortunée et digne d'être proposée pour exemple historique. Sans empêcher le développement social, le spectacle des mœurs n'était guère propre à rehausser les consciences. La ruse et la trahison se traînaient hideusement sous le soleil. « Perfidie, c'est vertu d'homme d'État, » disaient à la fois Louis XI, en France, Richard III, en Angleterre; et, en Italie, les Borgia étalaient leurs mœurs turpides sous les yeux d'un Jérôme Savonarole. Jamais on ne vit d'oppositions aussi violentes, de contrastes aussi tranchés. Jamais non plus on n'eut une preuve aussi saisissante du pouvoir qu'ont les arts, quelquefois, de prospérer au-dessus et en dehors des tourmentes sociales. L'Italie était toute livrée à l'anarchie. Les rivalités de ses princes et de ses cités, les irruptions continuelles des armées étrangères sur son terri-

toire, l'avaient réduite à un extrême degré d'affaiblissement. Les orages politiques menaçaient d'emporter jusqu'à la conscience de sa nationalité. Pourtant les œuvres les plus délicates ne cessaient de s'y produire. Le don créateur ne souffrait aucune éclipse : il ne perdait rien en force ni en liberté. L'Italie concentrait sur elle l'attention, l'étude ou les ambitions de tous les autres pays. Elle satisfaisait diversement aux mille besoins du monde civilisé, en lui fournissant tour à tour ses ingénieurs, ses capitaines, ses hommes d'État, ses banquiers, ses professeurs d'éloquence, ses peintres, ses architectes, ses sculpteurs. De cette Italie où l'art gothique n'avait jamais été adopté d'une manière absolue et où quelques-unes des traditions de l'art romain avaient toujours été conservées, le style de la Renaissance s'envola pour conquérir la France, puis l'Angleterre, puis l'Allemagne.

Un seul pays en deçà des monts offrait le germe d'un mouvement d'art comparable. C'était la Flandre, où florissaient de petites républiques à peu près indépendantes et formant autant de foyers propices au développement des écoles locales, à l'essor de toute initiative individuelle et de toute originalité.

Le vrai souffle régénérateur s'exhala du réveil de l'antiquité. Et ce fut sur le sol italien. On avait retrouvé là l'image de la Beauté perdue. On la croyait morte. Elle n'était qu'endormie. C'était en un jour de floraison printanière, le 18 avril 1485. Des ouvriers lombards, qui creusaient la terre sur la voie Appienne, à Rome, avaient découvert un antique tombeau de marbre blanc. Le couvercle

ayant été soulevé, ce fut une apparition : une jeune morte s'y révélait avec les couleurs de la vie. Par la vertu des aromates ou le prestige d'une ancienne magie, elle semblait prête à se lever et à rouvrir les yeux. Ses joues étaient roses et ses lèvres souriaient. On s'émut de la douce merveille. Le peuple se rassembla, comme enivré d'amour et d'enthousiasme. La vierge fut transportée, dans son lit de marbre, au Capitole. La ville entière vint la contempler longuement, en son charme silencieux, presque divin, jusqu'à ce que l'Église en ressentît de l'inquiétude. Un culte nouveau, un culte impie allait-il prendre naissance aux pieds de l'idole endormie? Le pape ordonna qu'elle fût dérobée à la faveur des ombres de la nuit et ensevelie en secret. Mais, a dit le poète, ce n'était pas en vain que les hommes avaient contemplé son visage : « Elle était la beauté antique; pour l'avoir seulement entrevue, le monde se remit à refleurir. » A peine la belle ressuscitée se montra-t-elle dans sa sobre élégance, que tous furent fascinés.

La nature avait été retrouvée derrière les voiles qui la cachaient aux yeux depuis longtemps, les voiles épais de la scolastique et de l'ascétisme monacal. Elle reparaissait, amenant avec elle d'abord la curiosité de la découverte, puis l'enthousiasme artistique et poétique, — réunissant le culte de la Beauté et de la Force, — et enfin la glorieuse consécration d'un modèle idéal, qui, du pays le plus rapproché de la civilisation antique de la païenne Italie, gagnera tour à tour, se modifiant en route et s'appropriant aux différents caractères des races : la France et l'Espagne, l'Allemagne même et l'Angleterre.

Pendant une assez longue période, l'Italie garda en quelque sorte le monopole des études antiques. Elle se pénétra de cette culture, en imprégna ses mœurs, sa poésie, ses actes, et en transmit aux autres nations les éléments fécondateurs. Elle révéla au monde l'extraordinaire abondance d'idées et d'imitations heureuses qui pouvaient en sortir, pour le profit des modernes. Des savants tels que Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Léonardo Bruni d'Arezzo, Pomponius Leto et le cardinal Bembo s'excitèrent à restaurer la Grèce et Rome. Les érudits Valla, le Pogge et Philelphe, tout en déshonorant leur savoir par l'acrimonie de leurs polémiques, rendirent à la cause des humanités les plus vaillants services. Ils furent merveilleusement secondés, les uns et les autres, par la légion des littérateurs grecs (George de Trébizonde, Gaza, Argyropoulo, etc.) échappés à la ruine de Constantinople; Venise et Florence étaient devenues, pendant quelques années, les centres de culture des poètes et des grammairiens nés dans les îles de l'Archipel et de la mer Égée. Les princes rivalisaient d'émulation à favoriser ces efforts. Entre tous, Laurent de Médicis était le plus fervent des zélateurs. Le temps qu'il pouvait dérober au tumulte des affaires, à ses devoirs de prince, de magistrat, il le consacrait à l'étude, à des improvisations en latin et en italien, à la poésie, à des entretiens philosophiques avec les illustres humanistes dont il avait fait sa compagnie préférée. Tel s'exerçait, ailleurs, le mécénat éclairé des Visconti, des Sforza, des Gonzague, ou d'un Hercule d'Este, jouant à Ferrare le rôle de Laurent de Médicis à

Florence, de Ludovic le More à Milan, et tout à l'heure de Jules II à Rome. La cour brillante et débauchée et le romantisme sauvage de la maison d'Este, qui tenaient encore des mœurs du moyen âge, devaient surtout favoriser la culture de ces épopées, où Boiardo se ferait le précurseur de l'Arioste.

§ 2.

L'invention de l'imprimerie (vers 1436) avait fourni à tous des ressources inespérées.

C'est, à la fin du XVe siècle, une admirable ferveur de recherches et de travail. Le XVIe, avec des hommes tels que Léon X, l'Arioste, Machiavel et tant d'autres, trouvera devant lui la route tout aplanie pour y développer magnifiquement sa carrière. Dans les voies les plus diverses, l'esprit italien se montrera également fécond et supérieur. De quelle auréole incomparable ne resterait pas couronnée une telle nation, une telle époque, si des ombres fâcheuses ne voilaient, aux yeux de la postérité, tant de gloire et d'éclat, si la dégradation morale des grands, la perfidie politique érigée en système, le machiavélisme dont l'Italie empoisonna les consciences du reste de l'Europe, ne jetait une tache sombre sur les côtés admirables de son œuvre !

Deux grands faits historiques tiennent aux entrailles de ce temps : ils en sont à la fois la manifestation et le ressort; rien ne s'accomplit en dehors d'eux, et tout y aboutit. Avons-nous besoin de dire qu'ils se nomment Renaissance et Réforme? Ils ne procèdent point d'une seule et même racine. Celui-là n'a pas enfanté celui-ci. Mais le lien qui les unit

est facile à reconnaître. Ils se touchent étroitement, à beaucoup de places, se prêtent la main souvent et coopèrent d'une action indépendante à des résultats connexes. L'invasion des lettres anciennes, en reportant au milieu de la société formée par le catholicisme et la féodalité, les langues, la politique, la philosophie, les cultes de Rome et d'Athènes, y fit pénétrer des éléments imprévus de discussion et de libre examen. Sans doute, l'idée de la Réforme n'en sortit point tout entière. Cette idée datait de loin. Comme nous l'avons déjà marqué, elle n'avait pas attendu l'heure de la prédication luthérienne pour fomenter bien des imaginations hardies. Elle s'était fait jour, à plusieurs reprises, dans les âges précédents. Le XIIe siècle eut ses réformateurs, qui luttèrent énergiquement, avant d'être réprimés par l'autorité des conciles, puis accablés par la force. La mystique d'un Arnaud de Brescia contenait les germes des sentiments dont Luther trouvera l'expression brûlante et enflammée. Au XIVe siècle, l'idée de rébellion alluma le zèle de Wiclef en Angleterre, de Jean Huss et de Jérôme de Prague en Bohême. Elle faillit l'emporter dans les premières années du XVe siècle par la puissance des armes avec un chef incomparable, Jean Ziska, vainqueur des troupes de l'Empire en huit batailles rangées. Les hérésiarques du moyen âge, surmontant la flamme des bûchers et les angoisses de la question, avaient porté de grands troubles au sein du catholicisme. Le XVIe siècle brisera pour toujours l'unité religieuse

§ 3.

La Réforme devait donc se produire, inévitablement, en dehors de l'éclosion de la Renaissance. Mais elle lui fut redevable d'une aide indirecte très vigoureuse, qui la releva, facilita, accéléra sa marche, lui prêta une force nouvelle et concourut à ses progrès. C'était l'esprit humain qui entrait dans de nouvelles conditions d'existence; c'était l'élément gréco-romain faisant irruption dans le domaine des conceptions scientifiques; c'était le choc en retour des idées païennes confondant les croyances avant de les ébranler.

A l'apparition de la Renaissance, l'Europe sortait du grand schisme d'Occident. Les menaces grossissaient contre l'autorité fortement attaquée de l'Église, qu'affaiblissaient encore ses propres dissensions. La nature purement humaine de la papauté ne faisait plus illusion aux consciences; les universités, les académies, en jugeaient librement. Il y avait longtemps que l'université de Padoue passait pour un foyer d'athéisme; et l'on ne s'étonna guère de voir supprimer, pour cause d'hérésie, les académies de Modène et de Venise. L'Italie entière était pleine d'irréligion.

Déjà, dans Pulci, l'irrévérent auteur mettant en tête de chaque chant d'un poème bouffon un texte sacré de la messe, éclatait l'incrédulité moqueuse, la gaieté sensuelle et hardie.

Les esprits impatients de contrainte n'attendaient que l'occasion d'ouvrir les écluses au courant nouveau qui emporterait la scolastique et ses régle-

mentations usées. Le christianisme avait poussé les âmes hors de la nature et contre la nature; l'antiquité ramenait au sentiment passionné de la nature : elle faisait renaître l'amour de la vie[1], théoriquement étouffé par les rigueurs du dogme ; elle faisait éclater, en même temps que le prix de la forme et l'intime parenté des lettres et des beaux-arts, la puissance de la raison. A l'impersonnalisme du moyen âge, où la crainte était si grande chez les hommes de différer des autres hommes, elle substituait le principe émulateur par excellence de l'individualisme, d'où chacun tire le droit de s'appartenir dans ses sentiments, ses actes, ses convictions, ou d'affirmer son tempérament par ses œuvres Elle fut accueillie comme une libératrice longuement attendue.

Ce fut par les séductions intellectuelles que s'essayèrent les premiers pas dans le chemin de la révolte. Et le monde voulut être à l'émancipation et au doute, comme il avait été jadis à l'obéissance et à la foi. Aucune idée, si solidement enfoncée dans les âmes qu'elle parût être par l'usage et la tradition, ne devait échapper à ce besoin de rénovation qui tourmentait les consciences.

§ 4.

Deux noms retentissants dominent et remplissent la première période du siècle : ceux d'Érasme et de Luther, l'un le précurseur, l'autre le prophète de la

1. Un choc s'est produit entre les deux idées les plus opposées qui puissent exister sur la terre : « Le Dieu-Homme a rencontré l'Homme-Dieu; Apollon du Belvédère, le Christ. » (Dostoievski.)

Réforme. Entre ceux-là se place un troisième nom : celui de Philippe Mélanchton, qui fut le propagateur du protestantisme en Bohême. Érasme occupa de ses travaux et de son action le monde entier.

« Il y eut un homme, au XVIe siècle, a dit Audin, qui compta parmi ses courtisans des papes et des empereurs, qui correspondait avec Henri VIII, Charles V, François Ier, Maximilien de Saxe, que les villes d'Allemagne recevaient sous des arcs de triomphe, qui eut pour admirateurs Thomas Morus, Bembo, Sadolet, Mélanchton, Ulrich de Hutten, Jules II ; à qui l'on écrivait : « Au prince des lettres, à « l'astre de la Germanie, au soleil des études, » sans craindre que la lettre s'égarât ou n'arrivât pas à son adresse; car il n'y avait qu'Érasme qui méritât tous ces titres. » Si la majeure partie de son œuvre littéraire n'est plus, maintenant, qu'un vague souvenir, l'histoire de son influence européenne, de ses controverses, de ses polémiques avec Luther, de son initiative féconde dans les domaines variés des lettres, de la philosophie, de la morale, de l'éducation, reste inséparablement liée à l'histoire générale de l'époque.

Persécuté par les protestants, quoiqu'il eût souvent fait cause commune avec eux ; assez mal vu des deux partis, à cause d'une tolérance philosophique et d'un éclectisme de doctrines trop en avance sur le siècle, il termina à Bâle, chez son ami l'imprimeur Froben, une existence qu'il voulait avant toutes choses très calme (n'avait-il pas réuni dans une même louange la liberté, le repos et la folie ?) et qui fut, cependant, remplie d'agitations.

Un homme seul put être regardé comme digne

et capable de recueillir la succession d'Érasme en littérature : Philippe Mélanchton, qu'animait un pareil esprit de modération et de transaction, une égale ferveur pour les études classiques, et qui savait orner aussi une ample érudition par l'élégance et la politesse du style. Il eut l'honneur de rétablir l'empire de la vraie dialectique dans toutes les branches des connaissances humaines. Ce fut encore sa gloire très particulière qu'à côté de ceux qui exhumaient les monuments de l'antiquité et, selon le mot de Nisard, étaient souvent éblouis eux-mêmes par le flambeau qu'ils rallumaient, Mélanchton faisait arriver jusqu'aux petits enfants quelques lueurs de la sagesse antique. Son influence de professeur fut merveilleuse.

D'abord lié avec Luther, pour lequel, en 1530, il rédigea l'acte de la Confession d'Augsbourg, Mélanchton avait essayé de faire prévaloir, parmi les disputes intérieures de la nouvelle Église, une influence pacificatrice. Par sa vertu, sa modération et toute sorte de bons offices, il s'efforça d'entretenir un certain accord entre tous et de ramener à quelque unité la confusion de l'exomologèse luthérienne. Les villes allemandes fourmillaient de prédicateurs zwingliens, anabaptistes, carlstadiens, illyriens, luthériens purs, se disant tous envoyés de Dieu pour raconter sa parole, et couvrant mal, sous leurs prêches passionnés, des appétits de domination exclusive et de jalouse autorité. Il était las de ces combats. Il voulut ramener la paix dans les consciences affranchies. Mais il mourut, après avoir vainement essayé d'apaiser les querelles qui s'étaient élevées entre les luthériens et les calvinistes.

Luther a été l'une des incarnations les plus puissantes du génie germanique.

Quand il parut, l'intellectualité allemande, sauf quelques derniers échos poétiques et populaires de l'école des Maîtres chanteurs des XIVe et XVe siècles, ne se recommandait ni par la force ni par l'indépendance. Une recrudescence de tyrannie féodale avait contribué à rendre plus complet l'asservissement matériel et moral des populations. Le défaut de personnalité, l'absence de conviction individuelle, l'incertitude du but où conduire la pensée, le signe permanent de la contrainte qu'exerçait le style scolastique sur toutes les formes du langage, pour les unifier, sans distinction de sujet, en une même expression lourde et fatiguée : voilà ce qui frappe dans la confusion des écrits en mauvais latin qu'on destinait à l'alimentation des âmes. Quelques auteurs isolés usaient péniblement de la langue maternelle, à l'intention et à l'usage du peuple. Ils n'avaient trouvé de meilleur emploi pour elle que de l'appliquer à des amplifications moralisatrices, sèches et arides, plus ou moins calquées sur des écrits théologiques. C'est à peine si d'un petit nombre d'ouvrages, embarrassés dans la forme didactique, s'élevait, de loin en loin, une aspiration plus haute ou se révélait un germe de vraie philosophie.

Qu'il fût assujetti au joug des castes privilégiées, ou qu'il fût soumis à la tutelle collective des corporations, dont les règles tendaient à supprimer d'une manière presque absolue l'initiative personnelle et s'étendaient restrictives sur les idées, sur la volonté, sur l'action de chacun, jamais l'homme

n'avait été moins libre, et davantage comprimé dans l'expression de sa pensée comme en la revendication de ses droits. C'était, à côté du servage féodal et de l'absolutisme du dogme, a dit l'auteur des *Tableaux germaniques,* Gustave Freytag, une autre forme de vasselage dont le contre-coup se faisait sentir aussi bien dans le domaine privé, d'ordre intellectuel et religieux, que dans le domaine public, d'ordre politique et social. Trop périlleux semblait-il de heurter en face une opinion établie ou, en rompant avec les idées reconnues, d'affronter le risque d'une accusation d'hérésie. Les cerveaux, comme les cœurs, végétaient sans enthousiasme et sans chaleur, exempts, pour ainsi dire, de besoins intellectuels.

En affirmant tout à coup, dans le silence de l'oppression générale, la loi de la conscience individuelle, c'est-à-dire la première des prérogatives de l'homme, Luther, qui prétendait seulement en faire pour lui-même et le triomphe de ses idées confessionnelles un élément d'action, donna une impulsion inattendue à toutes les formes de la pensée européenne.

Sert-il de rappeler son duel formidable contre l'autorité romaine, alors que s'attaquer à elle c'était entrer en guerre contre le monde entier?

Très inventive à prélever des ressources sur la crédulité des populations, la papauté avait déclaré que les infinis mérites de Jésus-Christ, joints aux bonnes œuvres surérogatoires des saints, constituaient un fonds qui pouvait servir à racheter les péchés de toutes sortes, ceux des morts en purgatoire aussi bien que ceux des vivants sur la terre,

et que ce fonds, confié à la garde de saint Pierre et de ses successeurs, pouvait être aliéné, c'est-à-dire vendu contre de l'argent, sous forme d'indulgences. Martin Luther, moine du couvent des Augustins, commença par s'élever contre les abus de ce trafic des indulgences et par faire justice du dominicain Tetzel, inquisiteur de la foi, nonce du pape, délégué d'Albert, archevêque de Mayence, et désigné, choisi spécialement pour en promener le pieux scandale en Allemagne; puis il vint à en nier le principe, puis à rejeter le pouvoir qui les accorde, et le purgatoire, qui en était le prétexte, l'efficacité des bonnes œuvres, la confession auriculaire et l'absolution. Enfin, il énonça publiquement l'affirmation des droits du jugement individuel, qu'il ne respecta pas dans la suite chez ses contradicteurs, mais qui fut l'idée fondamentale de la Réforme et fit faire un si grand pas à la liberté de penser.

Eisleben, Eisenach, Erfurt, Worms, furent les étapes principales de sa vie tumultueuse et de son pèlerinage militant à travers l'Allemagne. Après tant de luttes acharnées contre les défenseurs de l'immutabilité ecclésiastique (Scultet, Cajetan, Staupitz, Wenceslas Linck, Miltitz), après tant de batailles contre une foule d'adversaires sortis de son propre camp (Marc Stubner, Storck, Munzer, Carlstadt, Zwingli) et contre lui-même, c'est-à-dire contre les révoltes d'une conscience mal affermie, — contre les perplexités de ses doutes, ses hantises sataniques et ses craintes superstitieuses, — il consomma son œuvre; et il put assister à ce déchirement de la société chrétienne, qui devait avoir de

telles et si durables conséquences religieuses et politiques.

Du jour où ce moine augustin brûla sur la grande place de Wittemberg les bulles de Léon X et se sépara publiquement de Rome, l'Europe se trouva divisée en deux camps : catholicisme et protestantisme.

Assez d'historiens ont représenté sous de fortes couleurs l'accomplissement et la répercussion lointaine de la Réforme dans les faits et dans les œuvres de la pensée. Car le levain du protestantisme ne provoqua pas seulement un extraordinaire bouillonnement d'idées, mais, au plus profond de l'Allemagne, écrasée par la dureté de ses institutions, fit lever le ferment des revendications sociales. Littérature, art, sciences, tout porta la marque du génie rationaliste, ressuscité par les novateurs.

Dans les pays qui résistent encore à l'action de la Réforme, la Renaissance triomphe : on y revient au paganisme dans les idées.

CHAPITRE XIV

Luttes violentes des partis et des doctrines : Calvin à Genève ; Jean Knox et le presbytérianisme en Écosse. — La contre-révolution sociale et religieuse : Ignace de Loyola ; le concile de Trente. — Activité prodigieuse des esprits à travers les maux sans nombre qui accablent les peuples en Europe et hors d'Europe. — Un moment d'arrêt sur les ruines de deux civilisations exotiques : au Mexique et au Pérou. — Les calamités publiques n'entravent pas la marche des lettres en Italie, où brille le génie du Tasse et de l'Arioste ; en Angleterre, où c'est le temps de Shakespeare ; en Espagne, où c'est l'âge de Cervantès ; au Portugal, qui a vu naître le Camoens ; et même en Turquie, dont c'est « l'âge d'or ». — Retour au développement de la littérature française.

§ 1er.

Ainsi, ces deux irrésistibles tentations du jour tournaient les yeux simultanément vers l'Allemagne et l'Italie. Tous ceux dont l'imagination entreprenante n'était pas avivée par cette soif de l'inconnu, par cette impatience de découvertes, qui enflammèrent le courage de Colomb, de Pizarre, de Gama, de tant de hardis aventuriers d'Espagne et de Portugal[1], partant sur leurs caravelles bénies pour la conquête du nouveau monde, tous ceux qu'attiraient les espaces libres de la pensée, se

1. L'âge de raison est au plein de son élan. Colomb découvre ou plutôt retrouve l'Amérique ; Vasco double le Cap et atteint l'Inde ; Magellan fait le tour de la terre.

portaient à la suite des réformateurs dans les vues d'une activité inquiète, frondeuse et agressive.

Il y avait eu rupture manifeste du présent avec le passé dans l'enseignement littéraire et religieux de l'Europe entière. Au surplus, en déliant les esprits et les langues, la Réforme avait habitué les discussions à se porter non moins librement dans l'ordre des intérêts matériels qu'en celui des idées spirituelles. Il n'y avait pas une province de l'action humaine où ne pénétrât l'universelle interrogation. Les théories démocratiques s'étaient infiltrées profondément dans le sol populaire.

Tout n'est pas marche facile et sans encombre, cependant, en cet effort universel d'émancipation. Par un contraste qui n'est pas rare dans l'histoire, le XVIe siècle est, à la fois, l'aurore des aspirations et des conquêtes du monde moderne et le foyer d'éclosion de ses institutions les plus autocratiques et les plus centralisatrices.

Nous avons rappelé tout à l'heure le retour violemment oppressif de la féodalité allemande survenue après la guerre des *Paysans*, encore accrue, renforcée à la suite de la répression du mouvement anabaptiste, et qui s'était traduit pour le serf, pour le manant, en aggravation de charges et de misères.

Au courant que l'adhésion d'esprits supérieurs et tempérés, les sympathies non déguisées de nobles dignitaires, l'appui déclaré de plusieurs gouvernements, semblaient devoir rendre irrésistibles, se sont opposées de fortes résistances. Les intérêts menacés se redressent. L'autorité dogmatique n'a rien qui lui tienne plus à cœur que de réparer l'imprudence

qu'elle commit, un jour, en prêtant la main à cette grande enquête, dont le point de départ avait été les choses anciennes et qui en était venue si vite aux questions du présent et de l'avenir. Non moins enflammée pour la défense que ses adversaires pour l'attaque, militera la contre-révolution sociale et religieuse. Dans les cerveaux catholiques s'est levée l'épouvante des transformations qui se préparent. La chrétienté ne se démembre-t-elle pas avec une extraordinaire rapidité ? Tour à tour, une partie de l'Allemagne, la Suède, la Norvège, les Pays-Bas, l'Angleterre, se séparent de Rome, par conviction, par convoitise ou par corruption.

Genève est devenue le royaume théologique de Calvin. Il y gouverne les âmes avec une implacable sévérité[1]. En Écosse, la terre élue de la Réforme, sous ses aspects rigides et dogmatisants, Jean Knox a transporté sur les ruines du catholicisme le système presbytérien, cette forme de gouvernement démocratique et représentatif qu'avait instituée à Genève le génie de Calvin. Le plus fougueux et le plus conséquent des disciples du réformateur génevois, il a organisé la fameuse Église d'Écosse, le *Kirk,* comme une Église libre dans un État libre.

La papauté, devant la défection de ses tributaires, se replie sur elle-même et fait appel à toutes ses forces. Elle en crée de nouvelles, et, pour les

1. La dure austérité de son caractère éclate jusque dans sa façon de comprendre et d'interpréter Dieu. Qu'il écrive ou qu'il parle, il ne garde pas toujours la forme tranquille et puissante qui convient à la démonstration d'une vérité philosophique. Le zèle souvent l'emporte. Son langage alors s'anime de lueurs sinistres. Tout son style est rempli d'épouvante et d'horreur. (*Cf.* Gidel et Loliée, *Écrivains et Littératures.*)

mettre en action, s'adresse à ceux de ses défenseurs qu'elle sait d'avance animés du zèle le plus aveugle.

L'Espagne, « royaume sacerdotal et nation sainte », était la mieux choisie pour lui venir en aide et recruter à son service une milice toute spéciale. En présence de la Réforme grandissante, elle s'était aussitôt posée comme le champion de l'orthodoxie.

Pour de longs siècles, elle avait assujetti complètement à l'autorité de ses prêtres l'indépendance de sa pensée. Outre le peuple de moines qui, vivant de sa chair et de son sang, n'avait, en retour de ses largesses, d'autre besogne à remplir qu'à l'entretenir en zèle de religion, — ses écrivains, ses poètes, ses auteurs dramatiques, qui, pour la plupart, appartenaient à l'état ecclésiastique[1], et dont le talent s'employait à exalter, en leurs *autos*, les préceptes dogmatiques, les saints ou les martyrs de l'Église; ses princes enfin qui, par leur propre dévotion, stimulaient celle de leurs sujets, tous avaient aidé à resserrer les chaînes de sa servitude volontaire. Elle avait vu le plus grand des monarques, Charles-Quint, lassé de sa gloire, s'enfermer dans une cellule du monastère de Yuste, s'y soumettre à la règle la plus austère, recevoir en la dernière

1. Les plus célèbres des dramaturges espagnols des XVIe et XVIIe siècles : Alarcon, Rojas, Solis, Calderon, Espinel, Moreto, auront été des prêtres. Lope de Vega sera chef d'une congrégation d'ecclésiastiques de Madrid et procureur fiscal de la chambre apostolique de l'archevêché de Tolède; Mira de Mescua, chapelain de Philippe III et de Philippe IV; Tirso de Molina (le frère Gabriel Tellez en religion), qui se montrera singulièrement ironique pour les moines et les gens de cour, sera lecteur et maître en théologie, frère de l'ordre de la Merci, prieur d'un couvent de carmes déchaussés.

humilité les réprimandes du prieur, et n'en paraître que davantage glorifié. Elle voyait Philippe II menant un train d'existence plus chétif que celui d'un moine, égrenant son chapelet pendant qu'il donnait des ordres à ses bourreaux, associant la cour à à ses pénitences, et s'enterrant vivant dans la crypte de l'Escurial, — moins un palais qu'un sépulcre.

Cette Espagne, figée dans sa dévotion cruelle et qui tirait orgueil, comme de l'exercice d'un devoir patriotique, d'une religion sans pitié, était bien désignée pour être le bras et l'épée de l'Église apostolique et romaine. De son sein va sortir un ordre puissant nouvellement fondé par le chevalier mystique de la Vierge, argumentateur subtil et visionnaire exalté, Ynigo de Loyola y Onez, et qui n'aura d'autre mot d'ordre que la guerre à outrance pour le maintien absolu de l'autorité.

Ignace de Loyola : peu d'hommes ont suscité, dans l'histoire, autant de panégyriques enflammés et de violents pamphlets que ce soldat de la papauté. Mêlant aux fièvres de l'enthousiasme l'esprit volontaire et méthodique, à l'ardeur d'une imagination portée vers le merveilleux une persévérance imperturbable, joignant à l'humilité la plus profonde une étonnante force d'action sur ses semblables, il eut la première idée de l'organisation merveilleuse qui permettra à une société unique[1],

1. Que n'a-t-on pas dit, écrit, imaginé pour et contre la compagnie de Garasse, de Guignard, de Garnet, de Busenbaum, de Malagrida, de Paulian, de Patouillet, de Nonotte et de Ravignan! Mais, pour savoir la vérité sur les jésuites, la vérité qu'on puise aux sources, combien seraient-ils à nommer ceux dont le courage fut d'aller remuer la poussière où dorment les feuillets de Sanchez, d'Escobar, de Diana ou de Filliucius?

obéissant à un seul chef, mais ayant des affiliés partout, d'aspirer à la direction universelle des esprits, de régner à la fois sur les âmes et sur les intérêts du monde, de répandre ou d'étouffer, à son gré, la lumière ; d'être un admirable instrument d'éducation et de civilisation, ou, au contraire, un dangereux foyer de troubles dans les États, de confusion dans les idées morales, d'agitation secrète et incessante, au sein des institutions politiques ; il lui donna ces fameuses Constitutions que perfectionnèrent ensuite, sur le même plan, les généraux Lainez et Acquaviva ; et, avant de s'endormir dans la paix du tombeau, léguant une mémoire tour à tour vénérée et détestée, il put entrevoir la future grandeur d'un ordre destiné à tant d'attaques, de combats, de persécutions quelquefois, et qui, pareil à l'Antée de la Fable, se relèvera toujours plus fort. A sa mort il laissera cent collèges établis, et dont l'influence s'étendra des forêts du Brésil aux limites de la Pologne.

§ 2.

Trois faits considérables sont appelés à résumer cette grande crise de l'Église et de la papauté, aussi terrible que celle de l'arianisme au IVe siècle et non moins saisissante par l'importance des intérêts engagés : la création de l'ordre des Jésuites, le rétablissement de l'inquisition romaine, qui extirpera totalement le protestantisme de l'Espagne et de l'Italie, et l'ouverture du concile de Trente.

Ce fameux concile, plusieurs fois convoqué et ajourné, verra se heurter les plus grands noms et

les plus hautes influences du siècle, Charles-Quint et Paul III, Catherine de Médicis et Philippe II, le protestantisme et le Vatican, au milieu des péripéties les plus inattendues de la politique et de la guerre. Hélas! loin de réaliser la conciliation et la paix réclamées à la fois par les souverains et par les peuples, cette assemblée resserrera davantage les liens de la discipline ecclésiastique, multipliera les servitudes obligatoires, voudra fortifier encore le pouvoir illimité contre lequel protestaient la France et l'Allemagne et, selon le mot d'un judicieux écrivain, pour obéir à un mobile d'unité supérieur, consacrera en quelque sorte la rupture du catholicisme avec la liberté individuelle. Tel fut le mémorable concile de Trente, qui inaugura une nouvelle époque dans l'histoire littéraire aussi bien que dans l'histoire politique et religieuse. Il rendit prédominante l'influence des Latins; ce sont eux qui, désormais, régneront sur les lettres et seront, avec Aristote amendé, renouvelé, les législateurs du Parnasse; il marquera sous une forme incertaine, d'abord contestée par des poètes et des penseurs indépendants, mais finalement victorieuse, l'esprit et le caractère de la période qu'on appellera *classique*.

§ 3.

C'est au milieu d'orages continuels, à travers la lutte de tous contre tous, que s'accomplissait le travail des idées.

A l'envisager sous ses dehors sociaux et politiques, le XVIe siècle est, en effet, l'un des plus malheureux de l'histoire. Que d'erreurs, de cri-

mes, de ruines! Les peuples et les princes, les partis et les sectes, bataillent implacablement. Réformateurs et orthodoxes sont animés d'une égale fureur de dévastation. En pleine renaissance artistique, on se croirait, par moments, revenu aux pires journées de l'iconoclasme. Des prêtres catholiques fulminent dans les chaires contre l'impureté des chefs-d'œuvres de la statuaire antique récemment exhumés du sol, et menacent des foudres célestes les impies qui tardent à les réduire en poussière. Les partisans de la Réforme font mieux. Zwingli et les siens, à Zurich, brisent les verrières, rompent les statues, jettent au feu les missels enluminés. En entrant dans l'église de « Tous-les-Saints », à Wittemberg, Carlstadt a crié de sa voix la plus haute le verset du Deutéronome : « Tu ne feras point d'images taillées, » et les merveilles de l'art gothique ont été livrées aux coups d'une foule sauvage. Sous le prétexte de bannir du culte chrétien tout ce qu'il pouvait avoir gardé du paganisme, les zélateurs de l'enseignement apostolique s'abandonnent à une rage destructive qui passe les exploits des Vandales et des sectateurs du Croissant. Enfin, de toutes parts, sévissent les tourments de la guerre. Les armées brûlent et ravagent tout sur leur passage. Des provinces entières, de sang-froid et sans but, sont converties en déserts. Il n'est spectacle que de villes croulantes, de terres imprégnées de sang. De quelque côté que se porte le regard, il retrouve partout l'invasion, le pillage, la licence effrénée.

Et non seulement en Europe, mais dans ces régions hier inconnues de l'Amérique et déjà livrées aux passions avides de leurs conquérants.

§ 4.

Très loin de notre continent, deux civilisations fort anciennes poursuivaient, heureuses et pacifiques, quoique idolâtres, leurs destins prospères. Une double et fatale aventure poussa vers les parages du Mexique et du Pérou les caravelles bénies de Fernan Cortez et de Pizarre. Ce fut, du jour au lendemain, comme une mer de feu se répandant sur ces contrées florissantes. Elles s'ignoraient entre elles autant qu'elles avaient, chacune, ignoré la patrie des nouveaux venus; elles furent enveloppées dans un sort commun de désolation et de ruine.

L'une avait reçu des Nahuatls[1] ou des Mayas du Yucatan des dons privilégiés et des mœurs pures La plupart de ses souverains s'étaient fait une gloire de leur talent poétique ou de la protection éclairée qu'ils accordaient aux arts. La richesse des villes, la splendeur des monuments, y concordaient avec la fertilité des campagnes. Lorsque Cortès vit, pour

1. Cette race éminemment initiatrice du groupe Nahuatl, — moins ancien lui-même que celui des Zapotèques, dont on commence à retrouver les lointaines origines, — avait eu, dans les temps anciens, d'autres branches que celle qui s'établit au Mexique, et que l'histoire connut presque uniquement sous le nom de peuple aztèque. Les Toltèques avaient fondé d'autres centres civilisateurs (Texoco, Tabasco, Chiapas, le Guatemala, dont Alvaredo détruisit les capitales), et le Yucatan, où se voyaient en nombre les cités opulentes (Teotihuacan, Cholulo, Tula, Toluca, Xochicalo), les temples superbes et les palais magnifiques. Cette grande civilisation indienne avait atteint son apogée vers le IXe siècle, époque où l'empire toltèque s'étendait des bords du golfe du Mexique aux rivages de l'océan Pacifique, sur une circonférence de plus de deux mille lieues.

la première fois, la capitale des Aztèques, la fameuse Tenochtitlan, il comparait la cité mexicaine à Venise, pour l'originale beauté des canaux serpentant autour des îles et représentant les rues. Il y avait dans ces villes des édifices grandioses, des ruines massives, qui racontaient par des inscriptions gravées la primitive épopée de leurs peuples, des écrits iconographiques d'une importance considérable et des bibliothèques précieuses.

L'autre civilisation américaine, sous le gouvernement des Incas, était parvenue à son plus haut développement intellectuel et social. A Cuzco, le palais de ses rois, dédié au dieu puissant et unique, le Soleil, ce palais était une merveille d'art Habiles architectes, ses aborigènes avaient édifié des cités somptueuses, des monuments superbes, des constructions aux formes cyclopéennes. Alors que les plus fiers des Européens, les Anglais, n'avaient encore que des chemins impraticables, les Péruviens depuis longtemps avaient sillonné leur empire des routes les plus utiles et peut-être les plus étonnantes qu'ait jamais créées la main de l'homme.

Les choses en étaient là quand les Espagnols apparurent. Ils se jetèrent sur ces belles régions, affamés de proie et de carnage. Au nom de l'Evangile, au nom d'un Dieu de mansuétude et de paix, ils n'arrêtèrent, durant des jours et des mois, de tuer, de massacrer, de piller Des flots de sang inondèrent les villes. Des races entières disparurent[1]. En quelques années furent étouffées les vieil-

1. L'inauguration du grand temple de Mexico fut fêtée par une boucherie de soixante-quatre mille victimes.

les civilisations mexicaine et péruvienne, qui avaient des origines aussi anciennes, dans un passé perdu, que celles de Babylone et de Ninive[1]. L'Espagne n'a

1. Nous devons ouvrir, à cette place, une longue et nécessaire parenthèse. On n'ignore plus, aujourd'hui, qu'il y eut dans « le Nouveau Monde » des civilisations bien antérieures à la découverte de Christophe Colomb. C'est un point qui a été mis hors de doute, spécialement par les études modernes sur la préhistoire du Mexique qu'avaient étayées les travaux préliminaires de Humboldt, de Brasseur de Bourbourg, du chevalier de Waldeck et de Stephens.

Aux États-Unis, vers 1860, le libraire H. Bancroft consacrait une partie considérable de sa fortune à se constituer une bibliothèque uniquement composée de documents ayant trait à l'ethnologie des populations primitives de toute la contrée qui s'étend du Panama à l'Alaska, et surtout de l'Amérique centrale, du Yucatan, du Mexique. Lui-même avait pu composer un vaste ouvrage concernant les *Races natives des Etats du Pacifique* et ouvrant la voie à l'ethnologie américaine. Non moins actif et non moins persévérant, John Wells Foster étendit le champ de ses investigations. Convaincu, par une divination de génie, que les ouvrages en terre appelés *mounds,* comme il s'en rencontre continuellement sous les yeux du voyageur allant des Grands Lacs vers Mexico et vers l'Amérique centrale jusqu'à l'isthme, recélaient des témoignages précis des « toutes premières manifestations de la vie sociale américaine », il y pratiqua des fouilles nombreuses et productives. (Voir Foster, *la Vallée du Mississipi,* les Races préhistoriques des Etats-Unis.) D'autres savants se lancèrent sur les traces de Foster (Gachet en Suisse, Berendt Seler en Allemagne, Horatio Hale, Bowditch, Saville, Bandelier, Cushing, etc., aux Etats-Unis; Désiré Charnay, T. Hamy, Lejeal, en France). Sous le patronage et l'impulsion active d'un généreux Mécène, le duc de Loubat, quelques-uns de ces intrépides chercheurs réalisèrent alors pour le prétendu « Nouveau Monde » ce qu'avaient accompli pour l'Ancien, en Egypte, dans l'Asie Mineure, en Assyrie, à Carthage, Maspero, Morgan, Schliemann, Layard, Smith, Delattre. Et des révélations pleines d'intérêt en sortirent. On apprit que les « pétroglyphes », exhumés du sol de l'Amérique centrale sont souvent identiques, pour la forme et la signification, aux hiéroglyphes égyptiens. Il fut reconnu — quant à l'antiquité du nouveau monde — que d'étroites communications avaient existé entre ses aborigènes et les peuples de l'Égypte ou de l'Asie Mineure. On en détacha des comparaisons infiniment curieuses entre les cérémonies religieuses des peuples primitifs de l'Amérique centrale et celles de l'Inde ou de la Chine. Enfin, des fouilles opérées

pas racheté devant l'histoire l'énormité de son crime.

Les atrocités inouïes que commettaient, au Mexique ou au Pérou, les flibustiers superbement appelés *conquistadores*, elles s'accomplissaient et se renouvelaient sans cesse en Europe.

§ 5.

L'inquisition en fut reprise d'une sanguinaire émulation. Ses moines, les terribles moines qui suivirent les bandes de Cortez et de Tapia, avaient trouvé au Mexique (c'était l'ombre funeste de cette civilisation) des dieux carnivores et un clergé de bourreaux. Elle ne voulut pas moins faire, et que le Christ espagnol, pour lequel ses mains avaient redressé l'autel de Moloch, fût en reste de tortures sacrées et de meurtres dogmatiques sur le Vitzlipoutzli mexicain. Ce fut l'époque de ses plus larges massacres et de ses plus belles dévastations. En Italie, les flammes venaient de consumer Giordano Bruno, le zélé précurseur du panthéisme spinosiste. En Espagne, l'inquisition fait flamber ses torches sur tous les points où peut prendre place un bûcher. Ils sont légion, les héritiers de Torquemada, les exécuteurs féroces des *Instructions* qu'il a promulguées en 1484 pour diriger les sentences et les actes de ce tribunal fanatique. Tant s'exerça

avec succès ne laissèrent point de doute sur la coexistence des races américaines constituées et des races mentionnées dans les livres de Moïse.

Ainsi la rage destructive de Cortez livrant à l'incendie ou au pillage les bibliothèques des Aztèques, n'aura pas empêché la science moderne de reconstituer leurs titres d'origines et ceux mêmes de leurs prédécesseurs les plus lointains.

leur pieuse ardeur que les Maures devenaient rares, que les hérétiques disparaissaient; mais, grâce à Dieu, le juif persistait à faire souche sur cette terre ingrate, et de cette souche opiniâtre elle alimentait ses brasiers[1] : le feu sacré ne s'éteignait pas.

Les annales des guerres religieuses et politiques du XVI[e] siècle découvrent, à chaque page, d'épouvantables cruautés. L'Allemagne est accablée de maux, que des maux plus graves encore surpasseront au prochain siècle. En des pays tels que l'Angleterre, où, malgré les apparences d'une vigoureuse littérature, l'avancement moral a été très lent à se produire, la rigueur des lois est inouïe, et c'est en tous lieux l'oppression implacable du faible par le fort.

Cette Italie même, qui dégage de son sein des torrents de lumière pour les répandre magnifiquement autour d'elle, est le théâtre de guerres non seulement désastreuses, mais barbares. On n'entend de toutes parts que le cliquetis des épées continuellement hors du fourreau et les éclats de voix des docteurs toujours irrités.

Cependant les arts servent de décor à ces tragédies[2]. Une influence supérieure a voulu qu'elles fussent impuissantes à en amoindrir la force et la clarté. La terre tremble; pour cela la pensée n'est pas arrêtée dans son vol. Le sac de Rome ne trouble pas le pinceau de Michel-Ange. D'un point à

1. *Cf.* Martin Philipson, *Origines du catholicisme;* Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux.*

2. On mourait de faim en Italie. Cependant, le pape faisait courir, et le soir entendait la comédie.

l'autre de son parcours, quel siècle que celui de Buonarotti et de l'Arioste, de Cervantès et de Shakespeare, de Luther et de Raphaël, d'Ulrich de Hutten et d'Érasme, de Calvin et de sainte Thérèse, de Machiavel et de l'Hospital, de Montaigne et d'Ignace de Loyola, de Cardan et de Copernic! Et quelle rencontre merveilleuse d'esprits créateurs, s'ignorant les uns les autres, n'ayant d'autre lien que la simultanéité de leur œuvre, et renouvelant à la fois en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, toutes les formes du savoir et de l'invention!

§ 6.

A première vue, la situation politique et intellectuelle de l'Angleterre est loin de présenter cet aspect de civilisation qu'on s'attendrait à y découvrir, au temps d'un Shakespeare. La population compte à peine cinq millions d'êtres. Elle stagne en des conditions d'inégalité révoltante, qu'entretiennent la violence des nobles, la démoralisation profonde du clergé et l'oisiveté des classes inférieures. D'une part, ce sont les magnifiques jardins et les pelouses verdoyantes des abbayes, ce sont les majestueuses murailles du castel où règne le baron sanguinaire; d'autre part, c'est le misérable wigman du village, une accumulation de huttes sordides; ce sont les étendues sans fin de bruyères et de marécages qui couvrent la plus grande partie de la contrée. Nulle industrie, point de commerce qui puisse prévenir les menaces de la famine. Les habitants des villes, aussi bien que ceux des campagnes, sont la proie des fléaux publics et des exac-

tions particulières[1]. Enfin l'ignorance est telle, en haut comme en bas, que la plupart des pairs du royaume ne savent ni lire ni écrire.

Cependant, par un extraordinaire contraste, l'époque qui vient de s'ouvrir sera pour la littérature britannique celle de sa plus grande gloire

Edmond Spenser, le chef d'une naissante école lyrique, tient la tête des nombreux producteurs de la période élisabéthienne. Ses belles imaginations allégoriques s'harmonisent le mieux du monde avec la mode régnante, avec les dispositions du jour, alors que, chez la reine, à la cour, dans les fêtes et les jeux, se déploie une mythologie perpétuelle. Spenser s'est égalé à l'Arioste et au Tasse par la force de la conception, le luxe des images, la mélodie du rythme. Tout proche de lui, Philip Sidney semble réunir les raffinements de la Renaissance païenne à la fougue des âges antérieurs. Vaillant homme, brillant seigneur, nature généreuse, âme chevaleresque, il est l'ornement des temps qui l'ont vu naître, et ses œuvres sont à la hauteur morale de sa vie. C'est l'un des plus dignes précurseurs immédiats de Shakespeare.

Mais le rayonnement, la puissance, sont principalement au théâtre.

Sur les pas de Robert Greene, de George Peel

1. Cette situation, pourtant, était en voie de s'améliorer. Vers la même époque se déclarait dans la société civile un mouvement d'affranchissement; la richesse territoriale, la propriété foncière, allait en grande partie changer de main, pour passer de plus en plus entre celles de la *gentry* ou petite noblesse et des bourgeois; et l'esprit de liberté politique qui flottait, inconscient et vague, sur le continent, commençait à trouver, en Angleterre, dans l'état social tout entier, un point d'appui et des moyens d'action.

et de Christophe Marlowe[1], — Marlowe, qui, de son vers énergique, domine tout le groupe préshakespearien, — apparaît Shakespeare lui-même, dont le nom seul inspire aussitôt l'idée de l'immense et du grandiose. Ses premières productions datent de 1587. Empruntant à ses prédécesseurs, à l'histoire, à la légende, marquant le tout du cachet de sa puissante originalité, il mêle des traits de génie à la recherche des émotions fortes ou des sanglantes horreurs que réclamait le public d'alors ; puis il s'élève vers un art plus haut et plus personnel Aussi grand et aussi vrai dans le tragique que dans le comique, scrutateur pénétrant et profond des âmes, peintre énergique et fidèle des caractères, tour à tour terrible et gracieux, délicat, bouffon et sublime, il porte sur la scène l'humanité tout entière, sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, dans toutes ses nuances, avec ses vertus, ses crimes ses vices, ses haines, ses tendresses, ses joies, ses douleurs, son rire et sa mélancolie, depuis le mendiant jusqu'au roi, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, mêlant d'affreuses ténèbres à des clartés divines, et assemblant tous les contrastes[2].

1. Prédécesseur de Shakespeare, dont il eût pu devenir le rival, s'il n'eût pas été tué, en sa vingt-neuvième année, dans une vulgaire rixe de cabaret, Marlowe incarna plus qu'aucun autre de ses contemporains, dans sa vie comme dans son œuvre, l'esprit inquiet, troublé, ardent, audacieux de cette période de tâtonnements et d'essais qui prépara l'avènement de Shakespeare et de son cortège. La critique moderne a reconnu dans les meilleures parties de ses drames (le *Docteur Faustus,* première réalisation, au théâtre, du type repris par Gœthe, le *Juif de Malte*, *Edouard II,* etc.) une imagination souple et puissante, une curieuse alliance de l'esprit classique, poussé jusqu'à l'enivrement de la Renaissance, et de la tradition, du moyen âge.

2. *Cf. Ecrivains et Littératures,* p. 795-796, *loco cit.,* et la vaste bibliographie de l'œuvre shakespearienne.

Pour agir intensément sur l'esprit de leurs contemporains, les dramaturges anglais du XVI[e] siècle n'ont eu, en quelque sorte, qu'à se laisser emporter au courant des passions fortes de leur époque. Poètes de déraison et de génie, le tempérament est presque leur seul guide, leur unique ressort. Les amours exaspérées, la douleur, le crime, la démence, la mort, ces images tragiques hantent leur cerveau à l'état d'idées simples, quotidiennement. Poussée au hasard par les causes les plus incohérentes, la sensibilité sans cesse en mouvement de leur complexion ultra-nerveuse répercute avec une force inouïe les excitations de l'atmosphère qui les environne et les pénètre. Jamais heure ne fut plus favorable à l'expression du pathétique. Chez ces descendants de Piers Plowman et de Robin Hood, les mots bouillonnaient sous la fermentation directe des événements.

Ils étaient tumultueux comme les orages qui bouleversaient les mœurs et la société. C'était la vie même de l'Angleterre, à l'heure la plus mouvementée de son histoire, au moment des angoisses de l'Armada, des triomphes d'Élisabeth, des guerres de doctrines aboutissant à l'écrasement du catholicisme, enfin des aventures prodigieuses de ces héros de rêve et de féerie : Drake, Cavendish, Raleigh. Sans interruption, durant soixante années, le drame garda en Angleterre une énergie de pousse merveilleuse, portant au grand jour, sous un décor très primitif, une conception de la vie qu'on n'avait rencontrée nulle part ailleurs et dont aucun effort ne parviendra plus ensuite à ranimer la chaleur sous le même ciel. Ben Jonson avait pris la succes-

sion de Shakespeare, sans le remplacer, mais en donnant de sa propre puissance, de l'inépuisable variété de ses caractères, de sa gaieté vive et gracieuse ou de son pathétique profond, une idée assez éminente pour qu'on l'appelât « le rare Ben Jonson ». La génération poétique de l'auteur d'*Hamlet*, c'est-à-dire Beaumont et Fletcher[1], Massinger[2], Ford et Webster, Thomas Heywood, James Shirley, continua son évolution féconde.

Elle en prolongeait l'action ardente et passionnée, lorsque éclata le fanatisme puritain. Brusquement, la sèche ardeur de la réforme religieuse, se mêlant à la passion de la liberté civile, emporta dans l'aridité de son souffle le théâtre, les acteurs, la poésie dramatique elle-même. Ce fut pour tout assombrir, pour interdire partout les spectacles, les jeux, les représentations, et pour arrêter net l'essor prodigieux du drame anglais, qui, en moins d'un siècle, dit Alfred Mézières, avait passé par toutes les phases d'une longue existence.

En Écosse, Jean Knox, le terrible devancier de Robert Burns et de Walter Scott, avait brisé la harpe des ménestrels. Pour deux siècles, il pétrit l'intelligence écossaise d'amour envers le syllogisme théologique, de haine contre tout ce qui était

1. Beaumont et Fletcher, qui composèrent en collaboration une soixantaine de pièces, venaient, disons-nous, à la suite de Shakespeare; et comme ils avaient, non pas son génie, mais plus que lui l'élégance, une certaine facilité de bon ton, le savoir-vivre, ils lui furent souvent préférés par un public superficiel et mondain. Dice a édité leurs œuvres complètes (Londres, 1844, 11 vol.).

2. Digne héritier de la gloire de Beaumont et de Fletcher, sinon de Shakespeare, ce poète, malgré son talent, malgré ses qualités de style, malgré ses succès, eut l'infortune de terminer ses jours dans une profonde misère.

fiction et poésie. En Angleterre, un voile lugubre s'étendit sur tous les plaisirs de l'esprit. Il ne demeura qu'un petit nombre de voix éloquentes, comme celles de John Hales, Chillingworth, Jeremy Taylor, Baxter et Bunyan, le prédicateur populaire des anabaptistes de Bedford[1], pour donner quelque ressort aux froides et sèches tendances de cette morne période. Nulle joie, nulle sérénité. La nation anglaise tout entière était livrée aux disputes religieuses et politiques. Dans les camps, les soldats discutaient sur le dogme, et les écoliers sur la constitution, à la porte de leurs salles d'étude. Les puritains s'en allaient par les rues, les yeux perpétuellement levés au ciel, le cœur plein d'amertume, les traits tirés, les cheveux ras et vêtus de couleurs sombres assorties à l'image de leur humeur dure et insociable. Temps moroses, s'il en fut!

Mais les sentiments excessifs ont provoqué, de tout temps, l'inévitable réaction. Les Harrisson amèneront les Rochester. Après l'ascétisme intransigeant de la révolution, on aura, pour le prochain siècle, les grandes débauches intellectuelles et sociales de la Restauration.

§ 7.

Revenir de l'Angleterre à l'Espagne, passer d'un Shakespeare à un Cervantès, la transition ou, si l'on veut, le heurt semble brusque. Les points de

1. L'un des livres les plus répandus en Angleterre est encore le *Voyage du pèlerin* par le chaudronnier Bunyan, sorte de roman allégorique dont les tableaux, empreints de bizarrerie et d'exaltation mystique, ne manquent ni d'intérêt ni de grandeur

contact et de ressemblance existent, pourtant, entre les deux nations. L'esprit d'aventure qui leur est commun, le caractère d'orgueil individuel et national dont elles s'enorgueillissent l'une et l'autre, et la couleur fortement prononcée de leurs littératures : ce sont autant de rapports frappants.

Nous avons dit tout à l'heure comment l'Espagne était entrée dans la carrière de la Renaissance sur les traces de l'Italie, comment aussi ses fils en grand nombre, nourris dès l'enfance d'histoires merveilleuses, allèrent vivre aux pays demi-fabuleux d'Amérique, parmi toutes sortes d'entreprises et d'aventures extraordinaires, malheureusement traversées d'actes de violence et de rapine, ses propres romans de chevalerie.

Enveloppée comme elle l'était alors dans une atmosphère d'héroïsme et d'exaltation pieuse, de visions et de miracles, elle avait mis du temps à se dégager des liens du passé et à chercher la vie de l'imagination hors du merveilleux et du surnaturel. Cependant, un peu lasse de se draper toujours dans le manteau des aïeux, l'héroïque Espagne s'était laissé gagner à la fin par le goût nouveau. La légende interminable du *Cid* et le *romancero* s'endormirent pour céder la place à je ne sais quelle école tout imprégnée de sensualisme italien. La morgue castillane avait fléchi devant le succès des rapsodes ambulants, qui s'en allaient par les villes de la péninsule, chantant les poésies de l'Arioste ou déclamant les strophes du Tasse.

Le flot pur de la littérature nationale s'est grossi des eaux de la Renaissance. Boscan et Garcilaso de la Vega adoptent les mètres de Pétrarque, de l'au-

teur de l'*Orlando furioso* et de Sannazar, en attendant que Ledesma et Gongora viennent renchérir sur les subtilités des concetti. Le vers est alors en Espagne, pour ainsi dire, la langue courante. Les poètes ne se comptent plus, car ils sont innombrables. Si nous planons au-dessus de la foule pour n'envisager que les maîtres, nous pouvons reconnaître que nous sommes bien entrés dans le siècle d'or de la péninsule ibérique, celui de Cervantès et de Hurtado de Mendoza, celui de Luis de Leon et de Thérèse d'Ahumada, de Montemayor, du grand historien Mariana, des joyeux romanciers picaresques, de l'intarissable Lope de Vega, avec qui nous franchirons tout à l'heure le seuil du XVIIe siècle, prêts à rencontrer Calderon.

Pendant que l'Italie prône à grand bruit l'*Aminta* de Torqueto Tasso et multiplie les éditions de l'*Arcadie* de Jacopo Sannazar, Montemayor donne à l'Espagne la plus fameuse, sinon la meilleure de ses pastorales : la *Diana enamorada,* dont le succès sera prodigieux. C'est en se modelant sur les fictions élégantes de Montemayor et de Perez de Hita que les conteurs de France, et en première ligne le plus heureux, le plus glorifié des bucolistes en prose, Honoré d'Urfé, bientôt entrelaceront avec amour les fils de leurs romans galants et héroïques. L'imagination fertile des Espagnols, en ce XVIe siècle et jusqu'au commencement du XVIIe, dispense au reste de l'Europe latine, comme un surcroît de son bien, les inventions originales et les sujets à remettre en œuvre.

Au-dessus de tous s'élève Cervantès, l'ironique et profond narrateur des exploits du chevalier de

la Manche, le malheureux grand homme à qui le travail acharné, le rire général provoqué d'un bout de l'Europe à l'autre, la victoire remportée sur les vices et sur les ridicules, ne procurèrent, tant qu'il vécut, ni argent, ni estime, ni considération, et qui, maintenant, occupe sans conteste le trône littéraire de sa patrie. Pauvre homme de guerre et d'aventure, chevalier errant de la destinée, captif des Arabes et des chrétiens, esclave, estropié à la bataille, battu du sort, jouet du hasard, de la jalousie et de la malveillance humaines, sans que ni ses malheurs ni l'injustice d'autrui eussent altéré son imperturbable bonne humeur, sa propre vie fut un singulier roman. Il avait mis son imagination et tout son cœur dans cette œuvre maîtresse à jamais populaire, les *Aventures de don Quichotte*, épopée plaisante et philosophique, composé bizarre d'héroïsme et de trivialité, miroir étrange des mœurs, des croyances et des folies d'un peuple, amalgame contradictoire de rêverie fantasque et de vérité positive, de raillerie joviale et d'amertume secrète, symbole génial du contraste qui existera toujours entre les aspirations des âmes nobles et les platitudes de la réalité. Le but immédiat de Cervantès avait été de ruiner l'influence des romans de chevalerie démodés, et dont on avait fait un tel abus, que, sous Philippe II, les cortès furent obligées d'intervenir, réclamant du roi leur suppression en masse. Mais sa pensée dépassa immensément le cadre primitif, et il en était résulté l'une de ces œuvres à la fois nationales et universelles qui sont le patrimoine de l'humanité.

C'est le meilleur temps aussi de la littérature

portugaise. Elle a grandi à la hauteur morale du pays où elle a pris l'essor et qui, pendant cent années, au moins, méritera d'être considéré comme le porte-étendard du monde civilisé. En effet, le Portugal est maintenant au zénith de sa gloire. Plus jamais il ne retrouvera l'éclat sans pareil qu'il a reçu, pendant les XV[e] et XVI[e] siècles, du génie de ses princes formant un groupe unique dans l'histoire[1], et dont l'aventureuse initiative profitera bien moins encore à leur patrie qu'à l'humanité tout entière. Ses marins lui assurent la suprématie dans l'Inde et sur les mers; ses historiens et ses poètes lui procurent une autre sorte d'illustration non moins brillante et plus durable. Comment ne pas nommer Bernardim Ribeiro, le fin joaillier du rythme, assortissant le savoir à l'imagination et, pas les variétés de la forme, excellant à faire valoir les délicatesses d'une âme exquise; Ribeiro, le véritable créateur de la pastorale portugaise, et qui fit de la vie des champs pour ses nombreux imitateurs l'idéal de la vie humaine; le classique Saa da Miranda, qu'on ne cessera d'opposer, dans les luttes d'écoles, aux fantaisistes sans mesure, aux indépendants, aux romantiques; Gil Vicente, le Plaute portugais, dont l'honneur fut de devancer de près d'un siècle, en ses rudes ébauches, les Lope et les Calderon; puis, et les dominant de si haut, Camoens?

Arrêtons-nous à saluer au passage cette dernière

1. Sans l'énergie de dom Henrique le Navigateur, sans la vaste science géographique de l'infant dom Pedro, les découvertes portugaises eussent-elles pris ce développement extraordinaire qui ouvrit au commerce universel des espaces illimités et révolutionna si profondément les habitudes des nations modernes?

figure, résumant l'idée du sublime dans l'épopée. De même que le Dante, le Tasse et Cervantès, Camoens eut à subir les traverses d'une existence des plus agitées ; il dut lutter péniblement contre la calomnie, l'adversité, l'ingratitude. Il passa le meilleur de sa vie en de lointains voyages et finit ses jours dans la misère, au moment où son pays, dont il avait célébré les grandeurs, allait subir la domination étrangère. Il rivalisa, en ses *Églogues,* avec Garcilaso ; en ses *Poésies lyriques,* avec Pétrarque ; et pour l'essor grandiose des idées, la perfection de style et la délicieuse harmonie qui sont les qualités supérieures de son vaste poème des *Lusiades,* nul ne lui conteste le surnom du « Virgile portugais[1] ».

Au nord, la Pologne n'a pas voulu rester en arrière des nations du Midi. L'Académie de Cracovie rivalise dès lors avec les plus célèbres universités de l'Europe. Là professent des savants de premier ordre, tels que Michel de Brudzewo, qui eut pour élève l'illustre Copernic. Des écrivains éminents : Nicolas Rej, Kochanowski, Jean Zamojiski et le très éloquent Skarga, se révèlent dans tous les genres. De ceux-là, le plus illustre est Kochanowski. Il pleura de touchantes, d'impérissables élégies sur le tombeau d'une fille bien-aimée, atteignit, en ses odes, les hauteurs pindariques, et cultiva tour à tour l'épopée, la chanson, la satire ou l'épigramme, avec une grâce de diction, une harmonie de rythme ou une profondeur de sentiment qui l'ont fait surnommer le prince des poètes polo-

1. En 1903, des écrivains et des artistes français, italiens, espagnols et portugais ont fondé la Société de Luis de Camoëns, pour propager le culte de l'immortel Lusitanien.

nais. A son école affluent des disciples dignes de lui. Malheureusement les guerres et les invasions viendront bientôt arrêter ce bel essor et produire dans cette vieille littérature slave un affaiblissement notable de l'esprit et de la pensée.

§ 8.

A l'autre extrémité de l'Europe, un peuple qu'on aurait eu lieu de supposer presque absolument barbare, le peuple turc, qui imprima dans l'histoire une marque si terrible de ses instincts de dévastation, prouvait, par un effort suivi, qu'il n'était pas incapable de s'approprier, aussi bien que les territoires, les mots et les idées de ses nouveaux sujets. Ce n'était plus les chants informes que balbutiaient jadis les Tartares sous la tente, mais une littérature véritable, qui atteignit son apogée avec la grandeur politique et militaire de Soliman le Magnifique.

Les Turcs n'avaient rien tiré des Grecs. Ils s'étaient montrés parfaitement insensibles à leur supériorité intellectuelle; l'ancienne nation civilisatrice du monde ne put jamais se flatter qu'elle leur eût inculqué le goût de ses lettres et de ses arts Mais il n'en avait pas été de même de leurs rapports avec les Persans et les Arabes. Le khalifat, en tombant, avait imposé ses croyances, ses livres, ses traditions, aux hordes turques. Elles s'étaient transformées, assagies, éclairées à cette école. Les Turcs avaient puisé à pleines mains dans les chefs-d'œuvre des littératures arabe et persane, et à cette mine féconde emprunté tout ce qui leur manquait pour parler à leur tour le langage de la poésie, de

la morale, de la philosophie et des sciences. Ils burent à la source où s'était abreuvée la soif de Keyam, d'Hafiz, de Saadi et de Djami. Les poètes surabondèrent à Stamboul.

La Grèce a eu son siècle de Périclès, Rome son siècle d'Auguste, l'Italie moderne son siècle de Léon X, la France son siècle de Louis XIV, et l'Angleterre son siècle d'Élisabeth. La Turquie regarde comme son âge d'excellence le siècle de Soliman. Alors florissaient le mystique Fuzouli[1] et le licencieux Délibourader, appelé l'Arétin des Ottomans. Sans prendre ombre du voisinage, le délicat Fuzouli contait les mélodieuses amours de la Rose et du Rossignol ; il ornait son front des fleurs que lui laissait cueillir l'immortel Baki. « Les chants de Baki, s'est écrié le critique Ahdi, font l'admiration du monde et méritent d'être placés comme un glorieux modèle sous les yeux de tous les fils des hommes. » Ses vers réunissaient le charme et la profondeur ; les Ottomans, en leur enthousiasme, l'avaient surnommé, ne connaissant pas d'éloge plus pompeux, le sultan de la poésie lyrique. Ce furent des jours brillants ; ils n'eurent que de courts lendemains. La littérature ottomane ne devait plus retrouver cette floraison exceptionnelle de talents dont s'enorgueillissent encore ses historiens. Jusqu'à une époque très rapprochée de nous, le cerveau turc demeurera à peu près fermé pour une longue suite de générations.

1. Appelé aussi *Fazli*, et surnommé Kara ou le Noir ; mort en 1553.

§ 9.

Mais revenons de ces confins de l'Orient dans la véritable Europe, et reparlons de la France, que nous avons momentanément délaissée.

Personne n'ignore avec quelle ferveur et à la suite de quelles circonstances elle reçut de l'Italie — pour le modeler suivant ses goûts et l'accommoder à son tempérament propre — le culte inspirateur des anciens.

C'était à l'aurore, encore vague et trouble, d'un âge de grande transformation.

Une société morose, accablée de fatigue, lasse d'avoir beaucoup lutté, beaucoup souffert, s'était enveloppée des ombres de la mort, laissant le champ libre à d'autres générations. L'Italie, soumise aux armes de Louis XII et de François Ier, avait réchauffé celles-là de son soleil et de ses ardeurs. La France se porta d'un joyeux essor au-devant des glorieuses entreprises, des révélations de l'art, de toutes les surprises d'une vie inconnue. Les commencements du siècle ne furent que splendeurs printanières. Des tristesses et des blessures récentes il n'était plus souvenir. Le succès maintenant était partout, attesté principalement par la floraison des œuvres pacifiques. De toutes parts, dans la langue, dans la poésie, dans la politique et la philosophie, font irruption les lettres païennes, et avec elles la conception différente de la vie et de la société.

Tandis qu'un charmant rimeur, Clément Marot, se plaît à ranimer la finesse de Charles d'Orléans,

ou librement laisse couler sa veine fluide, Ronsard et ses disciples transforment les œuvres de la Grèce et de Rome en sang et en nourriture.

« Coryphée de ce chœur sacré qui s'appelle la Pléiade et qui parle à la postérité par les voix harmonieuses de Baïf, de du Bellay, de Remy Belleau, Ronsard dit à la France étonnée les noms d'Homère, de Pindare et d'Anacréon, et ce dernier nom demeure à jamais attaché au sien[1]. » Le poids d'une érudition indigeste oppresse quelque peu son souffle et alourdit le vol de son imagination naturellement inventive, féconde, hardie, pleine de verve et d'enthousiasme. Sa langue magniloquente le trahit plus d'une fois par des disparates de ton et de brusques discordances. Mais quand il est lui-même, tout entier à sa double passion de l'art et de la nature, que de beautés ruisselant sous sa plume, quelle richesse d'expression, que de grandes et fières images, de créations pittoresques, de détails charmants, de pensées exquises! Chacun le suit et l'imite, sans l'égaler.

Avec la Renaissance et la Pléiade, les rythmes se sont élancés, agiles, du sol de la France, et de là se sont éparpillés en Europe, appréhendés, saisis au vol, en quelque sorte, par les poètes de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre, qui s'en inspireront, pour en composer, en les modifiant, les procédés de leur métrique.

En même temps que s'accomplit un sincère effort pour élever l'imagination poétique à la forme de l'art, — un effort qui, malheureusement, devra

1. Emmanuel des Essarts.

retomber bientôt de la hauteur où l'a porté Ronsard pour aboutir aux grâces mièvres du pétrarquisme[1], — une ardeur incomparable pour l'étude dévore les intelligences. « Les studieux jeunes gens, nés dans les dernières années de Louis XI, que l'éducation scolastique avait laissés inquiets et affamés, lisent avidement, avec un esprit nouveau, l'esprit des Pogge, des Valla, des Guarini, les grandes œuvres latines dont le moyen âge n'avait ni pénétré le sens profond ni senti l'admirable forme ; ils reçoivent la révélation de ce qu'avaient caché trop longtemps les bibliothèques des couvents : Lucrèce, Tacite, Quintilien, une grande philosophie, une profonde psychologie, une fine rhétorique[2]. » Le titre d'humaniste était suffisant en Italie pour appeler sur un homme l'attention du public lettré et les faveurs des princes. Il en est de même en France : érudits et philologues, autant qu'artistes et poètes, sont en réunion privilégiée autour de François Ier et de sa sœur Marguerite. L'humanisme a ses excès ; une foule de gréciseurs et de latiniseurs, incapables de penser par eux-mêmes, en font une mode, un engouement préjudiciable à l'indépendance et à la correction de la langue nationale. En revanche, quelques-uns déploient dans la restitution des textes une étonnante sagacité ; et le champ des études s'en trouve admi-

1. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, Philippe Desportes accusera de la manière la plus sensible cette déviation aristocratique de la Pléiade, acheminant les esprits à une délicatesse tout intellectuelle, faute de sentiment, et dont le terme sera le genre précieux.

2. Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, 4e édit., p. 221.

rablement élargi. L'érudition et la philologie classique, représentées par Budé, Lefèvre d'Étaples, Ramus, Jules et Joseph Scaliger, Muret, Daurat, Turnèbe, ne furent jamais tant honorées qu'à cette époque. Au-dessus d'eux Rabelais, le savant, l'indépendant, le railleur, concentre en son œuvre étrange le double caractère de son temps : la hardiesse de l'esprit et l'étendue de l'érudition. La prose lui doit ce tour libre et pittoresque dont on a mille fois vanté la perfection naissante. Au théâtre, dans les tragédies d'un Jodelle ou d'un Robert Garnier, les Grecs et les Romains, tout en se trouvant un peu défigurés, règnent en maîtres. On leur en fait grande gloire de leur vivant : Ronsard a célébré les essais d'un Jodelle comme s'il eût atteint à la perfection et donné à la France le lustre d'avoir égalé la Grèce, Sophocle et Ménandre. C'est une illusion qu'on accepte, c'est une expérience qu'on embrasse, à défaut des œuvres plus parfaites qu'on voudrait avoir.

§ 10.

Sous les derniers Valois, la littérature va trouver d'autres sujets d'inspiration. En ces jours critiques, la France, tronçonnée entre le parti catholique et le parti huguenot, divisée en autant de factions ennemies qu'il y avait de familles portant les armes les unes contre les autres, la France ne sait plus d'abord où se prendre. Flottant au gré de ses irrésolutions, on la voit tour à tour brûler et soutenir les hérétiques, sourire aux hardiesses du libre penseur et raviver le feu des persécutions, maudire l'I-

talie et lui emprunter les amoureuses façons de ses poètes, en même temps qu'elle a pris pour école la licence de ses mœurs. Puis, la fureur des guerres civiles, le bruit des arquebusades, les orgies de la cour et les scènes violentes de la Ligue communiquent à la littérature son caractère sombre et sanglant. Montluc écrit ses *Mémoires*, que le Béarnais appellera « la Bible des soldats », et d'Aubigné ses *Tragiques*, cette œuvre farouche, où le ton de la colère ne s'apaise un seul instant.

Peu à peu cet ouragan fait relâche et s'écoule. Le vieil esprit gaulois se rassérène. Le mouvement de la Renaissance produit une seconde et non moins riche floraison. Montaigne, accompagné de ses amis Charron et la Boétie, vient d'apparaître. Libre d'ambition, désireux avant tout d'indépendance et de repos, ne visant qu'à s'appartenir en propre et à se prendre lui-même pour argument et pour sujet, Montaigne notera, au jour le jour, le travail d'une âme affamée de se connaître, et il en composera le fameux livre des *Essais*. Il n'aura pas besoin d'en faire davantage : il restera le merveilleux prosateur, à l'allure vive et poétique, au style prime-sautier, à l'imagination inventive, riche de termes originaux et d'expressions colorées, — source prodigue où chacun viendra puiser ensuite, sans la tarir jamais.

CHAPITRE XV

A l'aube de la grande période classique. — Heures encore troubles. — Les errements de l'italianisme et de l'hispanisme. — Infatuation générale des littératures. — Concettisme, cultisme et préciosité. — La revanche du bon sens et du bon goût. — Le XVIIe siècle français, à son sommet. — En Angleterre. — État des mœurs sociales, au sortir des jours sombres du puritanisme. — La revanche entière du plaisir, sous la restauration des Stuarts; un mouvement extraordinaire de verve comique. — Où en est restée la culture italienne. — En Espagne, en Hollande, en Allemagne. — Après la guerre de Trente ans ; tableau d'une profonde détresse morale. — Le siècle « allemand-français ». — Presque toutes les nations européennes s'accordent à trahir un pareil goût systématique d'imitation.

§ 1er.

En 1598, la paix de Vervins avait marqué le terme des longues luttes espagnoles et françaises, commencées sous François Ier. A la fin de la même année, Philippe II, le sinistre exécuteur, n'était plus. Dernier représentant du passé, il avait emporté avec lui dans la tombe cette frénésie d'intolérance meurtrière qui couvrit de sang et de ruines les sanctuaires de l'orthodoxie. L'Europe entra dans une phase d'apaisement général, pendant lequel elle se recueillit.

Le fougueux XVIe siècle avait fait passer jusque dans la littérature religieuse des compatriotes de Calvin et de Théodore de Bèze la fièvre de dis-

cordes, l'âpreté de doctrines qui caractérise son histoire. Avec le doux François de Sales, succédant aux rudes théologiens de la Réforme, commence à poindre l'aube d'une ère de conciliation. Les âmes vont étancher leur soif à des sources plus tranquilles. L'arche sainte a reparu sur les flots calmés. L'esprit de dévotion avait presque déserté la compagnie des gens du monde. On le reléguait au fond des cloîtres; il semblait trop sauvage en ses manières et n'était plus de mise à la cour. François de Sales entreprit de l'y ramener par un chemin tout bordé de roses[1]. Ce que Montaigne avait tenté si heureusement pour rendre attrayantes la morale et la philosophie, jusqu'alors tenues prisonnières dans l'enceinte épineuse des écoles, l'aimable prélat le voulut et sut accomplir pour les religieuses pratiques en les réconciliant avec la politesse. Et le ton adouci s'en était communiqué aux spiritualistes d'alentour. Délivrée des suprêmes convulsions de la Ligue, ranimée par les soulageants effets de la pacification politique et religieuse, la France entrevoit encore devant elle, comme aux débuts de l'âge précédent, un développement tranquille et des espaces pleins de lumière. Guez de Balzac dans la prose, à laquelle il sut, l'un des premiers, donner

1. Son œuvre principale, l'*Introduction à la vie dévote* (1608), cent fois traduite ou rééditée, fut d'abord écrite sans intention de publicité, uniquement afin de servir à la conduite spirituelle de personnes engagées dans le grand monde, et en particulier de Mme de Chantal. Le grave et sévère Bossuet, le tendre Fénelon, le mâle Bourdaloue, l'impétueux Joseph de Maistre, ont célébré l'incomparable candeur, le tact parfait, la pénétration profonde des mystères de la vie intérieure, le caractère éminemment pratique sous des airs d'adorable simplicité, en un mot les dons lumineux du grand évêque de Genève.

du nombre et de l'harmonie; Corneille au théâtre, après Rotrou; Malherbe, après Régnier, dans la poésie lyrique, ouvrirent ce grand mouvement intellectuel qui devait parvenir à sa maturité sous Louis XIV.

On a comparé l'irruption des lettres grecques et latines dans le champ du XVIe siècle français, le précédent siècle, à un flot tumultueux roulant quelques trésors confusément mêlés parmi le fracas et la bourbe de ses eaux débordantes. Sans prendre le temps de recueillir ces paillettes d'or, le rude ouvrier Malherbe se chargea d'arrêter le ravage. Il posa des digues, et le fleuve, comprimant ses dernières rébellions, rentra de force dans son lit.

A vrai dire, le nouvel âge n'atteignit pas, il ne pouvait atteindre de prime abord au degré de perfection qui fut le privilège de la grande école classique. Ses débuts tenaient de l'ardeur et de l'exubérance de l'époque à peine disparue. En outre, les lettres en général restaient asservies au joug de l'imitation italienne et espagnole; elles partageaient, sans les reconnaître pour des défauts, tous les errements de l'italianisme et de l'hispanisme.

Ce fut, en effet, la mode régnante, pendant la première partie du XVIIe siècle, et cette mode s'était inoculée à la plupart des littératures. Marini, qui vint en France sous Louis XIII et infecta la société de ses jeux de mots, de ses périphrases enjolivées, de ses pointes, de sa faconde intarissable, avait porté jusqu'aux derniers excès l'exemple d'un grand talent séparé du naturel et du bon sens. Beaucoup moins ambitieux d'émouvoir que d'étonner, indifférent aux questions de sentiment, de rai-

son et de vraisemblance, mais follement épris des images brillantes, des oppositions de mots singulières, des alliances nouvelles d'idées, des effets inattendus, il fit jaillir de toutes les facettes de ses vers le feu des concetti[1]. Sa vogue fut immédiate, extraordinaire. Lope de Vega ne croyait pas exagérer en disant que le Tasse[2] n'avait été que « l'aurore du soleil de Marini ». Pour sa surprenante dextérité d'artiste et sa grande fécondité de ressources, on le tenait partout comme un prodige. A Paris, lorsqu'il faisait visite en noble demeure, la porte s'ouvrait devant lui aussi large que si l'on eût eu à recevoir le prince de Condé. Marie de Médicis, dont il loua les beautés corporelles avec tant de minutieuse habileté, ne doutait pas qu'il ne fût le premier poète du monde, et le lui témoignait par des égards publics extraordinaires. S'il parlait ou seulement consentait à se laisser voir, les beaux esprits rentraient dans l'ombre, en présence de ce soleil. Il donna le ton, le modèle. Il s'imposa si bien que toute la littérature européenne en fut gâtée.

En Espagne, Gongora, Montalvan, Gracian, Ledesma, avaient déployé le même parti pris à mettre

1. Lisez, si vous en avez le courage, les *sonetti* et les *canzoni* des Marinistes, vous y découvrirez comment ils parlent *d'une âme qui pleure dans un cœur; d'un cœur qui se loge dans les yeux pour y voir la beauté et qui, fuyant l'amour, se place ainsi devant la flèche; des yeux assez imprudents pour mener un cœur à un combat où il ne peut trouver que la mort; de certains yeux encore, qui sont noirs ou plutôt vêtus de noir parce qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils avaient assassinés,* etc. Les baisers y sont tour à tour *une trompette, une médecine, un combat, une offense;* la bouche, c'est *une douce guerrière, une prison agréable, un corail mordant.*

2. Cet illustre précurseur s'était laissé lui-même attirer au goût des ornements dangereux et des traits affectés. Dans la *Guerre poétique* de Caillières, on voit comment Torquato Tasso « fit charger plusieurs chariots de concetti de diverses espèces ».

chaque terme, pour ainsi dire, hors de sa place et de sa signification véritable.

Homme d'imagination vive et doué d'un talent créateur, Luis de Gongora était venu aux lettres en des temps peu favorables. Un despotisme ombrageux enfermait alors les esprits dans le domaine étroit des mots et des phrases sans idées. Il avait débuté par des poésies d'une forme à la fois simple et noble, élevée, majestueuse, sans emphase[1]. Il n'y avait gagné que le titre de chapelain du roi et une insuffisante réputation. L'envie de se distinguer le jeta brusquement hors de cette route trop unie, et si bien que du premier bond il dépassa toute l'avance prise, dans la voie du cultisme, par son prédécesseur don Luis de Sotomayor. Il inventa un nouveau style, presque un nouveau langage, hérissé, surchargé de néologismes, d'allusions obscures, de figures extravagantes, de métaphores monstrueuses et d'inversions forcées[2]. Gongora et son disciple Montalvan purent se réjouir. Leur système fit fortune. On vit s'épanouir, se dilater jusqu'à l'absurde cette phraséologie bizarre, extrêmement travaillée,

1. Telle son *Ode sur l'Invincible Armada.*

2. Comme exemple de son langage métaphorique, nous ne rappellerons qu'un trait. Dans une de ses odes, il donne à la rivière de Madrid le titre de *Duc des ruisseaux* et de *Vicomte des fleuves,*

> Mançanarès, Mançanarès,
> Os que en todo el aguatismo,
> Estois Duque de Arroyos
> Y Visconde de los Rios.

Il n'osa pas appeler Grand d'Espagne ce ruisselet indigent, qu'altèrent si fort les chaleurs de l'été. De sorte qu'un Espagnol, le passant, un jour à sec, et voyant combien peu nécessaire était le superbe pont que Philippe II y avait fait bâtir, disait plaisamment qu'il fallait vendre le pont, pour avoir de l'eau : *Es menester vender la puente por comprar agua.*

historiée de couleurs et d'enluminures de toute espèce qu'on appela l'*estilo culto*[1].

C'était alors une sorte de défi entre les poètes des deux nations italienne et espagnole, — sans préjudice de la portugaise[2], qui réclamait l'*estilo culto* comme sa propriété —, c'était, disons-nous, une sorte de gageure entre eux à qui entasserait dans la mesure d'un vers le plus de choses disparates, à qui produirait l'antithèse la plus imprévue ou le trait le plus énigmatique. Les *agudezas* raffinaient sur les *concetti*. De part et d'autre l'effet était l'unique point de mire, et pour l'atteindre on n'avait qu'un moyen, l'immanquable moyen cher aux gongoristes autant qu'aux marinistes : l'inattendu, le surprenant. On oubliait de parler à l'âme, d'intéresser la rêverie ; mais quel triomphe si chaque verset pouvait être un sujet d'étonnement pour le lecteur ! Toute la culture européenne, avons-nous dit, subit presque à la même heure cette empreinte du mauvais goût accepté comme le fin du fin, comme la suprême élégance et le dernier terme de l'esprit. Le concettisme en Italie, l'euphuisme de Lyly en Angleterre, le cultisme en Espagne, le maniérisme pédantesque de Hoffmanswaldau et de Lohenstein en Allemagne, la préciosité en France, semblaient avoir conclu une alliance offensive contre la raison simple et le naturel. Une admiration universelle avait salué, dans la grave Angleterre, l'apparition de l'*Euphuès*, le véritable manuel,

1. Lope de Vega l'appelait plaisamment le *culto diablesco*.

2. Voir dans la grande *Histoire de la littérature portugaise* de Theophilo Braga le volume sur les « Culteranistes », entièrement consacré aux adeptes du style précieux à la mode espagnole.

l'exemplaire typique, on dirait aujourd'hui le modèle corrupteur du genre. « Notre nation, rapporte Édouard Blount, lui doit d'avoir appris un nouvel anglais. Toutes nos dames furent ses écolières. Une beauté à la cour qui ne savait parler l'euphuisme était aussi peu regardée que celle qui, maintenant, ne sait point parler français. » Dire les choses *finement* était presque l'unique ambition de cette littérature quintessenciée, contemporaine de l'hôtel de Rambouillet, où la poésie de ruelle avait ses familières entrées. Les petites grâces qui parsemaient les boudoirs renaissaient en des galanteries sans fin, versifiées avec un soin extrême pour n'être souvent que ridicules. La pointe semblait le comble de l'art; et, cependant, on multipliait ces pointes, bonnes ou mauvaises, jusqu'à en faire la chose la plus commune du monde. Enfin si loin allèrent les choses, que le bon sens réclama ses droits. Il eut le dernier mot, comme toujours[1].

Les *pensieri* italiens et les cultistes espagnols, qui avaient été les propagateurs de cet engouement pour le mignard et le subtil, durent changer de style, en remarquant qu'on ne s'intéressait plus aux soupirs de leurs fausses amours. L'exagération du raffinement, dont l'action indirecte sur les mœurs avait pu n'être pas inutile, à son moment, pour en adoucir la rudesse et les plier au dressage mondain, avait eu la faveur d'une chose nouvelle. Le charme en passa, aussi bien que des modes ve-

1. L'euphuisme, auquel la verve railleuse de Molière portera le coup mortel en France, où il s'appelle préciosité, persistera davantage à l'étranger, particulièrement en la patrie d'*Euphuès*, en Angleterre. Il domine chez Cowley, chez Waller, et se reconnaî à certains signes chez Milton lui-même.

nues d'au delà des Pyrénées, qui faisaient, pendant un temps qu'on ne voyait à Paris que « Français espagnolisés ». Les yeux du public s'accoutumèrent à distinguer au juste le clinquant du brillant. On chercha des agréments moins équivoques en des façons de dire et d'écrire moins contournées. On s'éprit, en tous lieux, de la belle simplicité, puis d'un certain art, solennel, académique, qui devait être le caractère du XVIIe siècle français.

§ 2.

Corrigeant les unes par les autres les influences étrangères dont elle s'était entichée témérairement, épurant le goût et le style, la littérature ne voudra plus être ni pédante, ni affectée, ni emphatique. Peu à peu, elle revêtira ces dehors modérés et contenus, ce mélange d'antique et de moderne, de vérité et de distinction, auxquels se reconnaissent d'abord les meilleures œuvres.

Le caractère social et l'esprit de conversation innés en France s'accordèrent au mieux avec la faveur des habitudes de salons et le goût régnant de l'analyse oratoire, pour aboutir en même temps à cette double expression de la société sous Louis XIV : la politesse achevée et la noble littérature régulière.

On était à l'époque d'élégante mondanité spirituelle où les gens de cour briguaient la faveur d'une présentation chez « Arthénice », où l'élite de la société, quelque peu mélangée de précieux et de précieuses, se rassemblait autour de Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, et de sa fille Julie d'Angennes. On y voyait ensemble Malherbe,

Racan, Mmes de Sévigné et de La Fayette, le grand Condé, Bussy-Rabutin, le cardinal de La Valette, Mlle de Scudéry, Tallemant des Réaux, Voiture, La Rochefoucauld, Corneille, Godeau et maints autres. Causeries et conversations n'y tarissaient pas sur les finesses de la langue, ou sur le ton des romans à la mode, qui faisaient de Gomberville, de la Calprenède ou de Scudéry, les favoris du jour. Il fallait grandement compter alors avec cette sorte d'académie des beaux esprits, dont les décisions avaient un singulier poids en matière d'estime et de renommée. Il était bon de passer par l'hôtel de Rambouillet pour arriver à la célébrité, aux honneurs, au crédit. Nous le marquions tout à l'heure, les politesses de ce monde galant, amoureux des lettres, complètement voué aux plaisirs de l'esprit, dégénérèrent en affectations. Mais nous l'avons dit aussi : le bon sens eut raison de ces afféteries passagères, importées d'Espagne et d'Italie. Il n'en demeura que les services rendus à la pureté de la langue.

Sous la double influence, diversement acceptée, de l'hôtel de Rambouillet et de l'Académie, née d'hier[1] chez Conrart, consacrée par édit du roi, rendue corps officiel par lettres patentes du cardinal ministre[2], se sont introduits dans les écrits, comme dans les habitudes du monde, la mesure, la délicatesse, le bon goût, la distinction.

1. « L'Académie française, écrit Pellisson, n'a été établie par édit du roi qu'en l'année 1635, mais on peut dire que son origine est de quatre ou cinq années plus ancienne, et qu'elle doit en quelque sorte son institution au hasard. »

2. Richelieu fit tuer de Thou et siffler le *Cid ;* mais, par amour pour ceux qui glorifiaient en lui l'auteur de *Mirame,* il fonda, sous le nom d'Académie française, le plus illustre et le plus durable des cercles littéraires.

La langue du précédent siècle avait une extraordinaire instabilité. Elle était originale, intéressante, variée, pleine de libertés heureuses, mais, en revanche, fort indisciplinée, incertaine et flottante, livrée sans règle au caprice des écrivains, variant du Nord au Midi, d'une province à l'autre, du grec au latin, de l'italien à l'espagnol, aussi diverse, pour ainsi dire, qu'il y avait d'auteurs, chacun voulant avoir ses mots, ses idiotismes, sa manière indépendante. Ces oscillations perpétuelles de formes et d'orthographe devaient défier longtemps l'effort des grammairiens. Le besoin d'unité, de régularité, enfin s'était imposé. De patients législateurs du langage, Vaugelas en tête, se mirent à la tâche. Avec les successifs épurements académiques poussés malheureusement, en bien des cas, à l'extrême de la rigueur, les terminaisons toujours mouvantes ont pris des formes fixes. La syntaxe est codifiée. Le vocabulaire, en se restreignant, se consolide. Déjà Balzac, comme nous l'annoncions tout à l'heure, a donné à la langue du nombre et de l'harmonie. Les écrivains de Port-Royal sont prêts à continuer son œuvre, en la rendant moins alourdie de pompe et d'emphase, en la simplifiant par l'enseignement et la pratique. Insensiblement, les idées se précisent, puis s'élèvent d'un naturel et facile essor.

La philosophie, enserrée dans les liens de l'école, qui proscrivait systématiquement l'initiative individuelle et restreignait tout son effort à l'érudition méthodique, la philosophie manquait d'air et d'espace. La Renaissance avait mis Platon en honneur. Et l'on était parti de là pour attaquer vivement le

scolasticisme, dont on ne voulait voir, d'ailleurs, que les défauts; mais aucun système ne s'était imposé ; les idées évoluaient sur elles-mêmes sans direction. Descartes vint. Il se fit à lui-même des ailes, et, laissant loin en arrière les formules de la tradition, partant de sa pensée et de son être propres, il fraya des sentiers de lumière à la raison captive. Faisant table rase de toute idée préconçue, il commença la révolution qui a caractérisé le passage de l'autorité extérieure à la liberté intérieure, de l'esprit scolastique à l'esprit moderne.

En outre, en adoptant comme moyen d'expression la langue nationale au lieu de l'idiome savant, Descartes avait fait pour la philosophie ce que Luther en Allemagne et Calvin en France firent pour la théologie. Il contribua puissamment à fixer l'idiome de tout un pays pour tous les usages de la pensée.

L'éloquence, « cet art qui commande à tous les autres, dit Nisard, qui ne se contente pas de plaire par la pureté du langage, mais qui entreprend de persuader par la force de doctrine et par l'abondance de la raison », devint la loi, le besoin universel, l'idéal des intelligences.

Plus on avance dans le XVIIe siècle (considéré, du moins, chez les écrivains supérieurs, les écrivains du rang secondaire étant alors très médiocres), et plus il semble que l'on pénètre dans une ère d'épanouissement et de maturité. On touche au terme de la perfection intellectuelle : l'unité dans la variété. Si uniforme, en effet, que paraisse dans son ensemble cet âge classique, il offre à qui l'examine de près une rare multiplicité de figures. Que

de nuances, que de variétés et même d'oppositions marquées entre des hommes comme Boileau, La Fontaine, Pascal, Fénelon, Bossuet, Bayle, Racine, Gassendi, La Bruyère, Bourdaloue, et Saint-Simon, — très en particulier Saint-Simon, le terrible faiseur de portraits, dont le double privilège est d'avoir été la gloire littéraire la plus brillante de la fin du XVIIe siècle, en même temps que l'un des représentants les plus marquants du XVIIIe !

On voudrait s'arrêter en une telle compagnie, interroger longuement ces noms et ces œuvres, montrer une fois de plus comment, chez Boileau, l'ensemble et l'harmonie des facultés moyennes purent faire de lui un homme de premier rang; comment La Fontaine put tant imiter et, cependant, se rendre inimitable; par quelles ressources de génie Molière sut unir tant de profondeur à une gaieté si vive, et, bien qu'il fût un mélancolique au fond de lui-même, donner au monde le plus parfait modèle du comique ; ou comment Racine, enfermé dans le cadre artificiel de la tragédie, parvint à rendre visibles toutes les émotions de l'âme humaine, et, pénétré jusqu'à la perfection du sentiment de la beauté, à donner au vrai une forme belle et immortelle. On voudrait une fois de plus mettre en évidence l'habileté supérieure de La Bruyère à marquer d'une touche vive et durable le côté réel des mœurs qu'il avait sous les yeux; porter en parallèle avec la nature d'un Virgile celle d'un Fénelon; ou caractériser, à l'aide de traits nets et rapides, les grandeurs et les faiblesses de Bossuet, le philosophe doctrinaire, le théocrate, l'homme d'État absolutiste et le flatteur de princes, mais qui

fut, avec Platon, l'un des maîtres du langage humain, se montra le rival de Corneille en pathétique, posséda comme Saint-Simon le sentiment de la vie et eut de commun avec Voltaire, pour la défense de causes très différentes, la puissance du bon sens.

Nous avons à peine effleuré la surface du XVIIe siècle français. Assez de plumes éloquentes, avant nous, et mieux que nous ne saurions le faire, en auront abondamment remémoré les belles pages.

La France a obtenu la prépondérance politique en Europe, grâce à l'excellente direction de sa politique étrangère et à l'objectivité de sa politique intérieure. Elle l'emporte également par la supériorité de ses écrivains et de ses artistes.

Sous cette pompe monarchique et ce brillant décor intellectuel, il y eut des ombres et des tristesses. L'histoire n'a pas oublié les violences, les excès ni les malheurs qui en furent la sombre contre-partie : les abus du pouvoir et du crédit, la superbe du maître et la servilité des courtisans, les désordres financiers en haut et la misère atroce en bas, dans les campagnes où

> Le peuple, n'ayant pas de pain, mangeait de l'herbe,

les revers des armées françaises pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg et leur abaissement pendant celle de la Succession d'Espagne; elle n'a pas oublié les dragonnades, les régiments de cavalerie lancés pour convertir par le fer et par le feu les âmes libres du Languedoc « à la candeur de la foi catholique ».

Malgré tout cela, Louis XIV et son règne sont restés grands. La fortune voulut que, recueillant les

fruits de la politique du génie de Richelieu et de l'habileté de Mazarin, ce prince ait laissé la France augmentée après ses désastres, et qu'associant aux profits de sa gloire le merveilleux hasard d'une éclosion simultanée de génies, leurs noms soient demeurés inséparables du sien. Des générations furent opprimées, souffrirent et disparurent. La France ne s'est guère souvenue que des satisfactions données à la sécurité et à la fierté nationales, quand l'excellence de ses écrivains s'affirmait chez tous les autres peuples, quand la prépondérance reconnue de sa langue en faisait l'instrument diplomatique de l'Europe.

§ 3.

Les littératures étrangères n'étaient pas restées inactives, cependant.

C'est l'âge des lyriques et des descriptifs anglais, depuis Drayton jusqu'à Edmond Waller et Dryden. A leur tête s'élève Milton, le politicien opiniâtre et le sublime poète, qui fut capable, même sous le frein du puritanisme, de ressentir et d'exprimer un tel amour du beau. Admirable exception, démontrant assez que l'âme humaine a la force de rester libre, malgré tant de systèmes préconçus sur la toute-puissance des circonstances!

Cette liberté, que proclament le génie de Milton, dans ses admirables écrits en prose, et l'éloquence d'Éliot, a trouvé un utopiste enthousiaste en James Harrington et un apôtre non moins passionné dans l'infortuné Algernon Sydney.

Mais déjà l'institution républicaine a vécu. Des accents différents vont passer dans le langage des

lettres. Le *Paradis perdu* de Milton a paru, en 1667, comme une protestation de la morale outragée, du puritanisme vaincu et persécuté. Par une bizarre revanche des événements, le fameux *Hudibras* de Samuel Butler a éclaté presque la même année, bafouant, ridiculisant avec un succès inouï les « têtes rondes » et les presbytériens, le parti politique et religieux qui avait fait la révolution. Les Stuarts sont remontés sur le trône ensanglanté de leurs ancêtres. Charles II a inauguré son règne en donnant le signal d'une revanche générale et complète du plaisir sur les sombres fureurs du puritanisme.

A ce joyeux monarque, « scandaleux et pauvre, qui louait sa couronne à l'année » et trafiquait de sa propre sœur, il fallait des poètes tels que le comte de Rochester, qui mourut à trente-trois ans de l'épuisement causé par ses excès, comme Edmond Waller, ce sceptique raffiné, type accompli de l'indifférence morale et de la versatilité politique[1]. Il lui fallait surtout la comédie lascive effrontément, les audaces sans mesure de Wycherley. Pendant plusieurs années très en faveur auprès de Charles II, mais poussé, cahoté par l'insouciance des choses pratiques de la vie à travers les phases les plus difficiles; enfermé pendant sept ans dans une prison pour dettes, d'où le tirèrent la protection de Jacques II et l'opportunité d'une succession, Wycherley était bien, en effet, le représentant le plus osé que pût souhaiter l'impudence des nouvelles

1. Cousin de Cromwell, il chanta les vertus du lord Protecteur en un *Panégyrique* resté célèbre, et mit tout son effort à le rendre innocent; puis, le vent ayant tourné, il haussa son inspiration à célébrer la tempête qui l'enleva à l'univers.

mœurs. Il jettera sur la scène des situations et des propos d'une brutale immoralité, composera de ses types un amalgame étrange de costumes français et de tempéraments anglais, défigurera Molière en voulant suivre son génie; et, cependant, malgré les abus énormes de sa verve sensuelle, laissera derrière lui de vives ébauches, des calques inoubliablement expressifs des caractères de son temps.

L'amollissement du fanatisme puritain a eu pour première conséquence de rendre au théâtre sa liberté. Il en usa d'abord avec une extrême licence. Ce fut un égal débordement dans la littérature et dans les mœurs. Quelle métamorphose soudaine chez ces Anglais de Charles II, dont les pères, hier encore, édifiaient et chagrinaient le regard par des dehors si tristement austères! Les puritains, à présent, se terrent, honnis et méprisés. Sur toute l'étendue de la Grande-Bretagne, c'est un déchaînement inouï des appétits de la chair et du sang, — raffinements désordonnés à la cour et, dans la masse populaire, brusque explosion d'ardeurs brutales. Une foule ivre de licence se pousse aux représentations de Drury-Lane, qui en sont la figuration expressive et vivante. Cette nation si grave, si retenue en dehors des convulsions passagères de la politique, semble affolée. Aussi bien que son digne porte-couronne, autant que ses heureux seigneurs, autant que les faciles beautés de Whitehall, elle veut amplement se divertir. Et quels sujets, quels tableaux pourraient mieux la réjouir que la comédie où se reflètent, miroir trop fidèle, tous ses excès!

Des extrémités du royaume on vit se précipiter

à Londres, sans souci de l'état malsain de la capitale ni des épidémies qui la dévastaient, et se presser avidement, se bousculer à l'entrée des théâtres, une foule composée de citadins, de grands seigneurs, de soldats, de matelots et de *countrymen* accompagnés de leurs femmes, qui venaient se repaître du spectacle de toutes les libertés[1].

D'une société aussi mêlée, de ses goûts, de ses passions, s'exhibant sans voile en leur grossière franchise, il faut s'instruire dans les comédies de Wycherley et de ses continuateurs Farquhar et Vanbrugh, ou de Congrève, appelé le « Beaumarchais de l'Angleterre », mieux encore et plus sûrement que dans les peintures adoucies du demi-Français Hamilton ou que dans les minutieuses descriptions du journal de Pepys.

Il y eut une étonnante effusion de veine comique, au temps de Charles II et de Jacques II. La muse du théâtre ne retrouvera plus en Angleterre, à aucune époque, tant de talents pour recevoir ses inspirations ni tant d'auditeurs pour s'y complaire.

Cette sorte de crise des mœurs anglaises dramatiques et sociales se prolongea, en s'affaiblissant, jusque sous le règne de Guillaume. Elle eut son terme assez brusque. Elle durait encore lorsque, appelant à lui tous les puritains mécontents, le théologien Jeremy Collier se proclama le chef de l'opinion morale et partit en guerre avec une violence inouïe contre la licence du théâtre. Il ne ménagea ni Congrève ni Dryden même, et moins que personne Wycherley et son joyeux émule Thomas

1. A. de Grisy, *Histoire de la comédie anglaise au dix-septième siècle*, p. 11.

d'Urfey. Les esprits se montraient favorables à cette réaction. Il en usa pour exagérer son honnêteté courageuse jusqu'à rendre les écrivains responsables des malheurs de la nation et de la subversion du trône. On le crut. On l'écouta. Son vigoureux écrit[1] eut assez d'influence pour opérer une révolution radicale dans les mœurs dramatiques. Le génie britannique, qui, par une transformation subite de ses goûts, de ses idées, était sorti de ses limites naturelles, y rentra, après quelques heures d'effervescence désordonnée. La comédie perdit de sa vivacité. En revanche, d'autres genres plus conformes au tempérament national grandirent et progressèrent. Le roman prit insensiblement la place du théâtre. En même temps il empiétait sur la poésie devenue plus rare en installant la prose dans la fiction.

La prose, disons-nous, s'est développée dans tous les genres. Elle a produit des écrivains tout à fait supérieurs, ou d'une originalité très singulière, comme entre tous l'étonnant moraliste Robert Burton[2]. Bacon, au début du siècle, et Hobbes ont composé leurs grands ouvrages philosophiques en latin; mais d'autres philosophes, d'autres savants leur succèdent, qui s'adressent à tous dans la langue de tous. Bacon lui-même n'avait-il pas été l'auteur des *Essais* où, sous la forme anglaise, ses idées s'étaient

1. *Short View of the immorality of the English stage,* 1698-1699.

2. Homme d'un caractère bizarre, concentré, inégal, mélancolique avec des accès de gaieté bruyante, il fit de ces contradictions de sa nature mentale le sujet d'une œuvre d'analyse très singulière : *Anatomy of Melancholy, by Democritus junior* (1621, in-4°). Les boutades originales y sont entremêlées de beaucoup de citations auxquelles elles servent de lien. Sterne et Swift se sont inspirés de Burton.

ornées des plus vives couleurs? On n'a plus à représenter l'influence énorme qu'ont eue sur l'esprit moderne les « idées » de François Bacon, baron de Vérulam. Dévoré d'ambitions, dénué de droiture et de conscience, il donna, pour parvenir aux honneurs, des preuves d'un caractère trop inférieur à son génie. Au seul point de vue intellectuel, ce fut un puissant esprit, un chercheur et un travailleur infatigable. Il dressa une classification grandiose des connaissances humaines ; et, s'il ne fut pas vraiment, comme il y prétendit, l'inventeur d'une méthode nouvelle, on ne peut nier qu'il n'ait très fortement contribué à faire comprendre quel merveilleux instrument d'investigation est l'induction

Bacon avait effleuré le genre si particulier à la littérature anglaise de l'essai en prose. Après un intervalle d'un demi-siècle environ, on verra surgir des écrivains qui donneront à cette forme de dissertation humoristique toute sa valeur par l'éclat ou l'imprévu des images, le mouvement, la rapidité de la pensée, la hardiesse brusque des conclusions Addison et Richard Steele ne sont pas loin, qui porteront le génie dans la polémique.

Le siècle de la reine Anne est commencé. Ce sera l'ère classique de la littérature anglaise, avec les habitudes de dignité, de mœurs et d'élégance qui lui seront propres. Dès à présent, l'Angleterre s'est placée au premier rang des nations par sa prospérité intérieure, par son influence en Europe, par ses arts et sa littérature.

§ 4.

Les temps auront été beaucoup moins favorables à la culture italienne.

L'Italie du XVII[e] siècle n'est, en réalité, qu'une nation déchue. La sève de son génie s'était-elle momentanément épuisée par une production trop hâtive et surabondante? Il semble qu'on pénètre maintenant dans une atmosphère étouffée, où ne circulent plus les senteurs vivifiantes, inspiratrices de tant de chefs-d'œuvre. La langue s'altère, s'amollit. On voit revenir de tous côtés les madrigaux, les concetti, les pointes et les images alambiquées. A Guarini, qui avait inauguré le genre précieux et maniéré, à « l'illustre cavalier » Marini, dont nous parlions tout à l'heure, et qui le disputa avec avantage aux cultistes espagnols en profusion de faux brillants[1], ont succédé de maladroits amplificateurs. On distingue bien encore des talents dignes d'estime; il en est même qui méritent l'admiration. Chiabrera, Guidi, Filicajo, tentent d'élever au-dessus du mauvais goût envahissant leurs facultés lyriques; Salvator Rosa, Boccalini, déploient dans la satire de la verve et de l'esprit; Alexandre Tassoni trouve dans le genre badin, qui fut cher à Berni, les éléments d'un chef-d'œuvre. Mais ces exemples paraissent fort réduits ou clairsemés, quand on les compare à la médiocrité des auteurs qui foisonnent, stérilisant les sujets qu'ils tirent de

1. *Cf.* Francesco de Sanctis, *Storia della Letteratura italiana*, t. II; Menendez y Pelayo, *Historia de las ideas esteticas en España*, t. II.

l'imitation française. Les œuvres vigoureuses sont pour la plupart spéciales; on y traite de philosophie, de sciences, et souvent en latin. La meilleure gloire est aux Galilée, aux Cassini, aux Torricelli.

L'Espagne, en son déclin politique, malgré la torpeur morbide régnant dans le palais de ses moines couronnés, malgré l'action délétère de sa théocratie, malgré la misère qui la dévore jusqu'aux os[1] et la détresse générale de son peuple, l'Espagne a gardé, littérairement, plus de sève et de force que l'Italie. Elle aura mis en circulation, pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles, une masse énorme de sujets et de situations dramatiques ou romanesques.

S'il est vrai que le drame est l'expression littéraire la plus fidèle de l'état social, on n'en eut jamais de preuve aussi démonstrative qu'alors, et en Espagne. La nation espagnole se montra toujours fort amoureuse de spectacles. Le théâtre est bien, au XVII[e] siècle, sa passion souveraine. Et c'est le drame religieux que recherche encore par-dessus tout l'âme et les yeux de la foule. A ce peuple crédule, d'une foi simple et sans doctrine, que la science indispose, que la critique irrite, qui de beaucoup préfère une légende à un raisonnement, un miracle de Notre-Dame del Pilar ou de San Isidor à une découverte, il fallait sur la scène, en effet, beaucoup de « miracles ». Les « autos » lui en servirent tant qu'il voulut en voir : cieux entr'ouverts, soleil de gloire et d'amour éclairant les élus, surnaturelles apparitions. Une multitude de pièces religieuses, assez analogues aux Mystères français, sous le pa-

1. « L'or d'Amérique, a écrit l'un de ses historiens, ne faisait que traverser l'Espagne pour aller enrichir les autres nations. »

tronage de la Vierge auxiliatrice, des saints ou patrons bienheureux des différentes villes, enthousiasmaient l'imagination populaire, féroces pour l'hérétique, inexorables pour les infidèles, pour les schismatiques, mais d'une morale tout indulgente pour le commun des pécheurs et les criminels pratiquants. Une forte instruction théologique avait préparé les auteurs — des clercs, des prêtres en général — à exalter dramatiquement les mérites de l'Église, de ses confesseurs et de ses martyrs. La matière était d'une richesse infinie. La composition n'exigeait aucune unité quant au plan, et n'imposait qu'une logique sommaire dans le développement des caractères. Ces producteurs n'arrêtaient pas d'en multiplier les transformations scéniques, pour le meilleur contentement d'un peuple qui garda toujours, sous sa dévotion chrétienne, une sorte de paganisme instinctif.

Quelques-uns, dans le nombre, ne limitaient pas à la mise en œuvre des *autos sacramentales* leurs facultés créatrices. Les mieux doués d'entre eux demandèrent au drame humain le secret des émotions profondes et l'imprévu, qui saisissent le cœur et l'esprit; à la comédie, la variété des situations, l'ingénieux embrouillement des intrigues et la gaieté naturelle, qui enlève le rire.

Calderon vient de naître à la célébrité. Il occupe la place dominante au théâtre. Ses œuvres, sur lesquelles se reflètent, inconsciemment, des teintes du génie oriental, embrassent tout, depuis la vive intrigue amoureuse et cavalière jusqu'à la passion la plus sombre. Telle de ses comédies est une exquise idylle, d'une allure légère, tout aérienne. Tel,

au contraire, de ses drames sera d'une énergie farouche, où le dialogue heurté, saccadé, a des effets saisissants. Son esprit observateur rehausse de pensée philosophique la forme romanesque; et son talent profond, son inspiration vigoureuse, assouplissent, façonnent aux beautés changeantes de l'art les idées et les principes tenaces qui hantèrent de tout temps les cœurs espagnols. Il appartient, par la durable empreinte de ces qualités, au présent et à l'avenir.

Concurremment ou quelques années avant lui, avec des ressources inégales, ses émules Lope de Vega, Jean Ruiz de Alarcon, Tirso de Molina, Guillen de Castro, tendirent à l'accomplissement d'une même tâche : faire du théâtre grossier et hésitant de Naharro et de Rueda cette individualité littéraire si originale et si caractéristique que représente le drame espagnol. Tirso de Molina vient au premier rang après Calderon et Lope de Vega, sinon même après le génial Alarcon, dont l'injuste destinée fut de n'être compris et admiré que deux cents ans après sa mort. Ses drames sont étranges et déréglés, mais vivants, spirituels et d'une grande force comique, quand la bouffonnerie n'en est trop lourde ni trop basse. Il ne comprend, d'ailleurs, le théâtre que pour le plaisir des yeux et de l'oreille ; il n'y cherche autre chose que des prétextes variés à poésie. La conception dramatique de Lope de Vega est autrement large. Il a souci de vérité morale et de vérité psychologique, — autant, du moins, que la fabuleuse rapidité de ses improvisations lui permet de s'y arrêter. Il enferme dans le désordre de ses conceptions des scènes admirables. Sa poésie,

plus abondante que celle de Tirso de Molina, ouvre à la pensée des profondeurs soudaines.

L'imagination espagnole ne se concentrait pas tout entière dans les œuvres de théâtre. Des talents heureux brillaient en d'autres régions de la pensée. Le classique narrateur Antonio de Solis semblait avoir repris la plume des mains de Mariana. Il donnait à l'histoire tout l'attrait du roman. Les chroniqueurs, les polygraphes, les écrivains politiques, abondaient; ils n'étaient inférieurs en nombre qu'aux casuistes. Escobar et son école, grands absolveurs des cas de conscience, n'avaient pas de rivaux dans la manière habile de mettre d'accord les intérêts du monde et les exigences du culte, ou de rendre presque légitimes et défendables, à force d'interprétations pointilleuses et d'arguties, des maximes terriblement élastiques sur l'art de conserver des apparences de bien en faisant le mal. Et de pair avec le sophisme théologique croissaient les libertés du génie picaresque.

Au siècle dernier, Hurtado de Mendoza et son contemporain Mateo Aleman avaient provoqué, l'un avec un chef-d'œuvre de style humoristique, *Lazarillo de Tormès* (1553), l'autre avec un récit fort plaisant, qu'on soupçonne d'être un peu son autobiographie, les *Aventures de Guzman d'Alfarache* (1599), toute une littérature spéciale, vouée à la représentation des types populaires de la Péninsule. Le genre picaresque était resté très en faveur. Car il ne correspondait que trop bien à l'état social du moment, ce produit combiné de l'exaltation de l'esprit d'aventure, de l'hypocrisie monacale et des habitudes de paresse qui avaient envahi toutes les

classes. Une misère profonde régnait dans ce pays de richesses, devenu le pays de la faim. Il n'y avait plus de butin à se partager, comme au retour des expéditions d'Amérique. Les fièvres ambitieuses avaient pour longtemps détourné du travail les hidalgos et les racleurs de guitares. Il fallait vivre, cependant. On s'en remettait là-dessus aux coups du sort, aux expédients, aux tours d'adresse. La faveur et l'intrigue dominaient partout. Aventuriers de haute ou de mince volée, gentilshommes de maigre fortune, alguazils, bohémiens, courtisanes, étudiants, valets subtils et coupeurs de bourses, ruffians, bravaches de toute espèce, escribanos et procureurs ou mendiants, ils n'existaient que de ruses et de fourberies. Tels étaient les gens et les mœurs qu'avaient à peindre au naturel ceux qui les coudoyaient à chaque pas, dans les grandes villes d'Espagne. Ce fut un filon précieux, inépuisable pour des conteurs comme Perez de Léon, Vicente Espinel, Rojas, Guevara, Santos et Quevedo.

Il faut mettre à part, entre ceux-là, le nom de l'universel Quevedo.

Avec sa science extraordinaire et l'ardeur de son imagination, c'est une des gloires les plus singulières, en sa diversité, du pays castillan. Ambassadeur et diplomate, ami et favori du duc d'Ossuna, mêlé à toutes les grandes affaires de son temps, tour à tour l'objet de distinctions très hautes et de disgrâces très cruelles, il avait inauguré par l'éclat littéraire une vie pleine d'agitation. Et, dans les haltes d'une existence si mouvementée, il trouva le temps de coucher par écrit : des études historiques,

des romans, des leçons de morale, des poésies humoristiques, dont la majeure partie s'est perdue. Ses dons satiriques, la vivacité avec laquelle il se fit le défenseur du bon sens et de la raison contre l'envahissement du mauvais goût, sa verve bouffonne, son ironie fine, acérée, brûlante, permettent de le classer à la suite des grands rieurs : Aristophane, Lucien, Rabelais, Swift, Daniel Defoë

§ 5.

On ne songerait pas d'abord à la Hollande, dans cette vue à vol d'oiseau des lettres européennes Elle se réclame aussi d'un passé glorieux. Le XVIIe siècle fut pour la nation néerlandaise, comme pour l'Angleterre et la France, l'époque du plus bel épanouissement intellectuel. La république des Pays-Bas toucha au maximum de sa grandeur politique et morale.

Triomphant de la nature et des hommes, ce petit peuple de pêcheurs et de marchands, au prix de luttes séculaires, avait enfin conquis son propre territoire, dompté les flots, endigué la mer, desséché les lacs, vaincu les éléments, chassé les envahisseurs, sauvé son indépendance religieuse et nationale, porté jusqu'aux extrémités du monde la gloire de sa marine. Le pavillon d'Orange flottait à Java, à Sumatra, dans l'Hindoustan, à Ceylan, dans la Nouvelle-Zélande, au Japon, au Brésil, de la Guyane au cap de Bonne-Espérance. Sur l'étendue des mers, les Ruyter, les Tromp, les Piet-Heim, les Opdam, faisaient respecter les couleurs bataves; et sur le continent la Hollande osait braver les armées

réunies de Louis XIV et de Charles Ier. Dans les négociations de l'Europe, le nom de son grand pensionnaire Jean de Witt était compté avec ceux des souverains les plus orgueilleux de leurs couronnes. Mais elle n'était pas seulement une puissance de premier ordre; elle avait aussi l'honneur d'être le refuge des libertés proscrites et la patrie adoptive des sciences. Alors que les catholiques d'Angleterre, persécutés, cherchaient en France le droit de vivre et de penser en patriotes, les protestants, éloignés de France par l'intolérance de Louis XIV et de ses conseillers, se portaient en foule dans la Néerlande hospitalière, que Bayle appela « la grande arche des réfugiés ». Des presses d'Amsterdam et de Rotterdam sortaient une multitude d'écrits dont l'apparition n'eût pas été possible en des terres de servitude religieuse ou politique.

Au siècle précédent, la prédiction de la Réforme avait fait couler des flots de controverses, auxquelles s'appropriait plutôt l'usage du latin. Parallèlement, l'éducation classique, organisée sur de fortes bases par les jésuites, préparait ces générations savantes de théologiens, de philologues, de traducteurs et d'érudits, dont se tient fier à juste titre le mémorial des Pays-Bas[1]. Maintenant, d'ingénieux latinisants enchantent les fervents de l'antiquité par leurs imitations de Virgile et d'Horace. D'autres, à l'instar du Français Jacques de Thou, écrivent avec des mots de Tite-Live des ouvrages d'histoire considérables. Grotius, Bollandus, Jansénius, obtiennent ou se préparent une vaste réputation

1. Tels Érasme, les Everardi, Dousa, Juste-Lipse.

par leurs écrits juridiques et théologiques. Spinosa élabore dans le silence et la pauvreté son système fameux du panthéisme idéaliste[1], pendant que les beaux esprits demandent à la langue sacrée de Rome des modèles à suivre pour arriver à la célébrité.

Non contente d'être devenue, comme nous le disions tout à l'heure, par le privilège de son état social, l'arche de salut de la liberté européenne, la Hollande se glorifiait d'avoir servi de retraite aux Muses latines. Il lui plaisait d'admirer en l'universel Grotius, ce vrai fondateur du droit public moderne, l'élévation d'un Lucain et la profondeur d'un Sénèque; dans Heinsius, le beau tour de vers qui distingua Virgile, ou de reconnaître chez Heinsius le fils, des agréments du style d'Ovide, et chez Brækhius encore, une heureuse copie de Properce. Dans les mêmes régions la Flandre briguait l'honneur d'être sa rivale. Les *Idylles* de Guillaume Becan, par exemple, y passaient pour un modèle de cette naïveté ingénieuse qui fait le caractère du poème pastoral.

Pour cela, l'idiome national n'était point sacrifié. Des âmes patriotiques, tout imprégnées du sentiment des ancêtres, veillaient à sa conservation, et

1. Les doctrines de Spinosa ne furent pleinement connues qu'après sa mort, par la mise au jour de ses travaux, la plupart posthumes. L'*Éthique*, son œuvre capitale, expose tout le système de ce grand raisonneur géométrique, précurseur du matérialisme moderne. Le spinosisme n'eut jamais beaucoup de partisans en France; il n'en fut pas de même en Allemagne, où les physiologistes lui ont emprunté leur théorie de la vie universelle, les historiens leur loi fatale de l'histoire, les philosophes leur pressentiment de ce qu'ils appellent la philosophie véritable de l'avenir.

le gardaient de s'amoindrir[1]. Vondel, Cats, Hooft, étaient l'honneur du Parnasse hollandais[2].

L'un des principaux créateurs de la poésie et de la langue néerlandaises, Vondel, s'était acquis le rang de primauté sur tous les poètes de son pays. Avant Milton, il s'inspira dans un chef-d'œuvre tragique : *Lucifer,* du thème grandiose qui est le sujet même du *Paradis perdu,* — la chute de Satan, la lutte du ciel contre l'enfer. On admirait en Corneille Hooft moins le poète que l'historien, pour l'énergie, la solennité un peu tendue, la concision, la gravité, qui faisaient de lui le Tacite de la Hollande. Au contraire, Cats était l'écrivain populaire par excellence. Écrites avec une simplicité ingénue, les œuvres de Jacob Cats sont restées, comme autrefois, la seconde Bible du peuple hollandais, le manuel pour tous de la vie honnête et paisible ; et, chaque année encore, pour honorer la mémoire de Vondel, on remet à la scène le drame national *Gijebrecht van Amstel,* par lequel le vieux tragique inaugura le théâtre d'Amsterdam, en 1637.

1. Précédemment, Cornhert, Van Breederode, Marnix de Sainte-Aldegonde, Pierre Dathenus, Laurent Spieghel, Rœmer Visscher et ses deux filles Anne et Marie, avaient uni leurs efforts afin de réagir contre les tendances exclusives des lettrés et des humanistes du XVIe siècle, et de créer une tradition à la poésie hollandaise.

2. Autour de ces trois chefs se groupaient honorablement Jacob Westerbaan, Constantin Huyghens, le père du fameux mathématicien, Phil. Zweerts, Jean Antonidès, Lucas Rotgans, Samuel Coster, Gérard Brandt, l'excellent historien François Clarsen et le médecin voyageur Dapper.

§ 6.

Si nous tournons maintenant les yeux vers l'Allemagne, nous n'y reconnaissons pas cet état florissant.

Les divisions intestines qui commencèrent à affaiblir ce pays dès la seconde moitié du précédent siècle, puis les misères inouïes de la guerre de Trente ans, puis le morcellement infini des États et de l'autorité, qui en résulta, avant d'être le point de départ d'une grande et douloureuse évolution sociale, avaient produit là des conséquences déplorables. Plus d'empire, si ce n'est un empire nominal et sans force, plus de vie nationale commune et de conscience patriotique. Un particularisme étroit séparait, comme en autant de fiefs rivaux, les domaines de cette nouvelle féodalité. Il n'était demeuré de l'ancienne Allemagne, de ses institutions et de sa force que « l'anarchie constituée » dont parle Hégel, où s'étouffaient sentiments, idées, inspirations. Le désordre était partout, brouillant la langue et la littérature, aussi bien que l'état social et politique.

En nulle époque, aucun pays d'Europe n'eut à souffrir d'une suite aussi prolongée de malheurs. Ces calamités dépassèrent celles dont jadis la Germanie avait eu à souffrir lors des grandes invasions, ou quand sévirent d'effroyables épidémies de peste.

De larges territoires se montraient, naguère, admirablement cultivés; des villes prospéraient, où l'industrie, le commerce, étaient de plein essor, des

milliers de villages se développaient sous l'encouragement et avec l'amour des traditions nationales. Le servage ne s'étendait plus partout comme une plaie, mais promettait au contraire de disparaître. « L'ouragan passé, ce sera la désolation d'un chaos ; les plantes parasites étoufferont ce qu'aura semé l'homme; celui-ci disputera aux fauves son hallier, son champ, son abri[1]. » Au sortir de la guerre de Trente ans, l'Allemagne aura perdu les trois quarts de sa population, les quatre cinquièmes de sa fortune. Il lui faudra l'effort de plus de deux siècles pour se recréer.

La Réforme, si incomplète encore, si exclusive que se fût montrée son action, avait imprimé une vivante énergie aux facultés combatives de la raison. Au commencement du XVII[e] siècle, les imprimeries déversaient dans le public une quantité de produits littéraires baptisés des noms de relations, d'*avisos,* de courriers, de pamphlets, de libelles, et, par malheur aussi, trop de sermons, de thèses, de controverses argumentant et chicanant sur des riens. L'art était faible en tout cela, mais il en résultait une activité réelle, une tendance déjà fertile, dans la littérature non théologique, à répandre au dehors des nouvelles et des idées. Chacun prenait conscience de ses intérêts particuliers et des intérêts généraux. Les feuilles volantes se propageaient rapidement, produisant un mouvement d'affaires inconnu jusqu'alors et qu'on n'avait pu prévoir. Les consciences s'émouvaient, s'enflammaient en faveur

1. Gustave Freytag, *Tableaux du passé germanique ;* la Guerre de Trente ans.

d'un personnage ou d'une cause ; le journalisme moderne était devancé. Parmi tant de détresses et sous l'effondrement du crédit public, cette généreuse ardeur disparut. La guerre avait endurci les cœurs quant aux misères d'autrui, et pour soi-même on demeurait plongé dans une froide torpeur. Une sorte de désaffection générale gagna les esprits à l'égard des causes ou des sujets qui étaient encore dignes de les occuper ; ce fut chez tous un détachement presque complet pour les questions vitales, alors que s'agitaient comme de plus belle les rivalités confessionnelles, alors que se multipliaient les disputes oiseuses des théologiens, ou que s'offraient presque uniquement à l'Allemagne écrasée, pour la consoler, la soutenir, la fortifier, les hallucinations du piétisme, — qui des incitations primitivement charitables de Jacob Spener ira en se déformant jusqu'aux pires extravagances d'un puritanisme sec et fanatique.

Durant cette sombre phase de son histoire, le génie de l'Allemagne s'est obscurci profondément L'éclipse est absolue, ou peu s'en faut. Nous sommes bien entrés dans le désert du XVIIe siècle « C'est le triste XVIIe siècle » dont se plaint Vilmar, le siècle allemand-français des *Deutschefranzosenthum,* tout à l'asservissement des modes étrangères. Étrange macédoine d'imitations, mélange vicieux du goût romain et de « l'esprit gaulois », de l'anglo-saxon et du tudesque !

Tant de soldats foulèrent le sol de l'Allemagne, introduisant avec eux non seulement les usages de leur pays, mais les particularités de leurs idiomes, que le parler allemand s'était trouvé tout à coup

submergé par une affluence de mots latins, italiens, espagnols et surtout français. « Si le français, le welche, le romain, voulaient reprendre les mots qui leur reviennent, s'écriait alors le poète Neumark, combien d'allemand resterait-il? Et comme cet oiseau, dépouillé des plumes étrangères, serait nu et laid ! » C'est qu'en effet, sous ce débordement d'apports cosmopolites, il était demeuré plus appauvri qu'enrichi. Des écrits satiriques, des ouvrages de polémique religieuse et le fameux roman de Grimmelshausen, *Simplicissimus,* très ingénieuse imitation des récits picaresques de Mendoza et de Quevedo, lui conservent seuls quelque vitalité. Des hommes d'un vaste talent, Leibnitz, l'esprit le plus encyclopédique qui eût passé sur le monde depuis Aristote, et Pufendorf, le continuateur de Grotius, remuaient les grandes questions philosophiques et sociales; mais l'allemand n'était point leur langue libresque[1]; le français et le latin recevaient, pour les rendre compréhensibles à tous les savants d'Europe, leurs idées et leurs travaux.

Dans les innombrables petites cours princières, ducales, électorales, que les traités de Westphalie ont établies, reconnues ou imposées, on cultive le chant italien, la danse, la poésie légère, les contes, la tragédie, la comédie de salon; on copie jusqu'à la fureur les manières françaises, les habitudes et la langue françaises; mais, en bas, les mœurs ont gardé une rudesse bien germaine; et la vie de société, par son développement si tardif, laisse la

1. Remarquons, pourtant, que des ouvrages allemands de Leibnitz, longtemps restés dans l'ombre, ont été publiés à Berlin, en 1838 et 1840, par Guhrauer.

nation allemande très en arrière sur les autres peuples, les Moscovites exceptés.

§ 7.

Au reste, la plupart des grandes nations européennes, abstraction faite de leurs divergences politiques, se retrouvaient à suivre la même filière intellectuelle, l'imitation de la France imposée par l'admiration qu'inspirait la majesté de Louis XIV, le spectacle de sa cour et les chefs-d'œuvre multipliés sous son règne. La paix de Nimègue fut le zénith de la grandeur militaire de cette monarchie C'est l'apogée d'un astre. Monter plus haut n'était pas possible. Le siècle avait enfanté avec une profusion sans pareille tout ce que comportait sa fécondité première. Lentement, majestueusement, cette fécondité déclina vers sa fin. En même temps que s'écroulait l'empire de Charles-Quint, le règne de Louis XIV, ses gloires et ses revers, sa fortune instable et ses œuvres immortelles entraient dans le passé, dans l'histoire.

Avant de n'être plus, le XVIIe siècle avait légué à son successeur, par une sorte de faculté latente et mystérieuse, une mission à remplir, un idéal à réaliser. La volonté de créer une société meilleure, se dégageant, par les seules forces de la raison, de l'oppression des préjugés, flottait obscurément dans les âmes. Ce besoin ou, si l'on veut, ce vague désir de régénération morale, ces velléités d'une conception plus large des lois de la nature et du rôle de l'homme, qui devait être le titre d'honneur, l'expression même de l'âge encyclopédique, furent assez lents à se manifester.

CHAPITRE XVI

Débuts incertains de l'âge philosophique. — Caractère d'indépendance que commence à revêtir la littérature. — Les encyclopédistes français. — Voltaire ; Jean-Jacques Rousseau ; Diderot. — Commerce d'idées entre les peuples, et particulièrement entre l'Angleterre et la France. — Hégémonie littéraire de cette dernière jusqu'aux environs de 1789.

§ 1er

Le XVIIIe siècle français n'eut pas, en naissant, la vigueur de ses devanciers. De fâcheux revers s'étaient abattus sur son berceau. Il s'annonçait au monde inquiet et maladif. L'ombre imposante du passé attristait et intimidait le présent. Quand la disparition de Louis XIV eut emporté le fantôme solennel d'une monarchie caduque, il s'échappa tout à coup dans l'ivresse de la Régence. Et les œuvres en reflétaient les mœurs ; le goût subit de notables altérations ; la langue dégénéra de la politesse et de la distinction d'autrefois.

Les grands écrivains de la veille n'avaient pas laissé d'héritiers immédiats. Les noms de Voltaire, de Montesquieu, de Jean-Jacques Rousseau, de Diderot, de Buffon, en étaient à se produire, à s'affirmer. De leur sérénité majestueuse les lettres n'avaient gardé qu'une sorte de correction incolore, et le meilleur d'elles-mêmes était un reste du passé.

Jean-Baptiste Rousseau appartient au XVIIe siècle

autant qu'au xviiie : Boileau l'a désigné pour être son héritier à l'Académie française. D'Aguesseau, Rollin, Lesage, Fleury, Vertot et l'extraordinaire Saint-Simon, le seul qui ait conservé, au moment où la littérature décline et s'obscurcit, les accents mâles et vigoureux d'un Corneille avec la violence d'un d'Aubigné, sont comme les survivants d'un autre âge[1]. Ils semblent isolés parmi les générations qui se lèvent.

Une nouvelle école aspire à diriger les esprits. Fontenelle, esprit flexible, ingénieux et divers, auquel manqua toujours le naturel; Terrasson, La Motte, ébauchent une vague poétique tendant à substituer au simple et au grand le goût du bizarre, du recherché, de l'inattendu. Mais cette école ne jette qu'une lueur très pâle, et son action est des plus restreintes.

C'est de la pensée philosophique que sortira vraiment le réveil des intelligences. Les rêves de l'époque naissante, avons-nous dit, étaient encore inconstants. Agitée de passions à la fois ardentes et confuses, maintenue par les institutions régnantes dans un ordre de choses contraire à ses intimes aspirations, elle oscillait sans équilibre entre les contraintes du présent et les problèmes de l'avenir. Enfin elle eut conscience de ses destinées. La philosophie essaya ses forces, puis s'étendit à toutes choses.

A travers les clôtures monarchiques et religieu-

1. Il convient de remarquer que l'influence de Saint-Simon ne fut pas sensible sur les contemporains, et qu'elle ne pouvait l'être, ses *Mémoires* ne devant être publiés que longtemps après sa mort, en 1824.

ses, tout en s'humiliant volontairement devant la double autorité du christianisme et de l'antiquité, le XVIIe siècle avait entrevu les droits inaliénables de la raison et de la conscience individuelle. « Je pense, donc je suis, » avait prononcé Descartes. « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée, » répéta Pascal. Des esprits supérieurs, des analystes pénétrants, s'étaient chargés d'appliquer ces maximes à la psychologie humaine. Le XVIIIe siècle, tour à tour ironique et enthousiaste, étendit à la société ce que le XVIIe avait découvert pour l'individu. Il proclama que la raison, la justice et la vérité doivent non seulement parler dans la conscience de l'homme, mais exister et agir entre les hommes. Il se donna pour tâche et pour but le renouvellement intérieur des principes de la société. La vérité morale avait été explorée, scrutée jusqu'en ses dernières profondeurs, au temps des Bourdaloue et des La Bruyère. C'était maintenant aux recherches de la vérité sociale d'exciter les études et de remplir les ambitions des penseurs. Quelques-uns même allaient faire davantage et réunir étroitement les deux questions, morale et sociale, au risque d'en dégager, par un accord souvent périlleux, plus d'un paradoxe et plus d'un sophisme.

Remontant vigoureusement à la source de tout progrès, c'est-à-dire à la triple croyance en la perfectibilité de l'homme, en ses droits innés, en sa justice immanente, de chaleureux théoriciens se mirent à plaider, sous une forme de style parfois émue, souvent déclamatoire, l'affranchissement des âmes. En même temps qu'ils relevaient la dignité du sentiment individuel, ils habituèrent les esprits

à se déprendre d'un idéal étroit, exclusif et restreint aux frontières d'un seul pays, d'un seul peuple ; ils l'accoutumèrent à se familiariser avec les larges conceptions d'un idéal humain. L'idée d'humanité domina toute la littérature française, et, par suite, toute la littérature européenne du XVIIIe siècle.

Cette littérature commençait à revêtir dans la personne même des auteurs un caractère d'indépendance qu'elle n'avait jamais connu. Soutenu par le grandissement d'une puissance née de la veille : l'opinion publique, l'écrivain, le penseur, s'est emparé d'une autorité morale extraordinaire. Il répand à flots les hardiesses philosophiques et sociales ; il trône, il domine dans les conseils de l'aristocratie, en même temps qu'il attire vers lui les espérances des peuples.

Mais un homme est là, Voltaire, qui, dans sa dévorante universalité, incarne en lui les innombrables tendances agressives et sceptiques de l'époque. Il raisonne, discute, justement ou non, avec passion, violence, dérision ou vérité, sur tous les sujets qui peuvent mettre en mouvement les curiosités de l'intelligence. Il entraîne sur ses pas une armée de novateurs. Toutes les formes de la pensée sont reprises une à une ; et partout, dans la physique, la métaphysique, la morale, la logique, l'histoire, pénètre l'esprit d'examen, devenant forcément aussi l'esprit de négation et de renversement.

Au contraire des hommes de science des XVIe et XVIIe siècles, qui lui avaient frayé la voie, mais qui, en résolvant, malgré l'Église, les grands problèmes qu'elle prétendait fermés à l'homme d'une manière irrévocable, n'avaient eu qu'une influence

indirecte sur la théologie, les nouveaux philosophes sapèrent audacieusement les principes regardés comme la base intellectuelle même des croyances.

§ 2.

A dire le vrai des choses, il s'en fallait que tous les esprits ne fussent occupés que de ces questions graves. Si le siècle se montrait raisonneur, on le voyait, quant aux mœurs, mondain, dissipé, galant à l'extrême. Le roman, la comédie, le conte frivole, la jolie bagatelle en vers et en prose, ne chômaient pas, au service des âmes oisives. L'influence féminine menait, gouvernait les salons[1] et la société. Elle disposait de la faveur et du succès. Comment eût-elle permis que l'imagination du jour ne sacrifiât pas aux grâces légères, où triomphe son ascendant? La complaisance de certains auteurs était sans limites à faire de l'esprit avec du sentiment. Marivaux n'avait pas de rival en l'analyse, poussée aussi avant que possible, des délicatesses du cœur. Son thème favori, l'étude de la femme et de ses curiosités, lui donnait à découvrir, parmi des finesses trop fines et des propos trop alambiqués, des nuances inconnues de la coquetterie et de l'amour, dont chacune s'émerveillait. Le tendre abbé Prévost trouvait le secret de plaire à ses contemporaines, sans grandement innover dans la manière, mais assez néanmoins pour former une classe à

1. Les réunions littéraires, les bureaux d'esprit que présidaient Mmes de Lambert, du Deffand, Geoffrin, Lespinasse et d'Houdetot, étaient de vrais séminaires d'académiciens. Mme de Prie eut assez de pouvoir pour faire une reine de France, et Mme de Tencin pour faire nommer des cardinaux et des ambassadeurs.

part de nouvelles agréables et touchantes. Quant à Crébillon fils, le premier en date des *romanciers corrupteurs*, on sait qu'il fit longtemps les délices de la jeunesse des deux sexes avec ses *Égarements*. La sensibilité surtout, sans préjudice du plaisir, était fort à la mode. On versa beaucoup de larmes dans la littérature d'imagination de cet âge facile et voluptueux. Mais c'est ainsi que, très naturellement, on passait de l'effusion sentimentale aux considérations raisonnantes, de l'agrément mondain à l'idée d'utilité, de l'observation psychologique à l'observation sociale. Le roman lui-même s'était rendu philosophique. L'histoire plus encore. En réalité, le philosophisme envahit et couvrit tout.

Lorsque la propagande encyclopédique et l'action voltairienne avaient pris à tâche de remuer les consciences étouffées sous le régime du bon plaisir, la pensée était loin d'être libre. Tant d'ouvrages mutilés par la censure, ou, s'ils venaient de l'extérieur, arrêtés, supprimés à la frontière,... la violation du secret des lettres érigée en raison d'État,... le théâtre remis au pouvoir d'un gentilhomme de la chambre,.. c'était assez de preuves du contraire. On en était là, on subissait de telles contraintes, quand s'engagea la bataille des idées contre les abus de la tradition.

Prodigieusement s'étendit l'influence d'un Voltaire, d'un Diderot, d'un Jean-Jacques Rousseau.

Par ses qualités comme par ses défauts, sa verve, sa mobilité, son infatigable curiosité, son universelle intelligence, ses entraînements, ses contradictions, par son lumineux bon sens imposant autour de soi l'évidence comme l'autorité suprême, par la séduction même de ses erreurs, jamais homme

ne fut mieux fait que Voltaire pour dominer son siècle.

Nul ne pouvait s'adapter mieux non plus aux passions agitatrices de cette même période historique que Diderot. Savant et inspiré, critique, conteur, romancier, dramaturge, le « pantophile » Diderot est par-dessus tout un grand semeur d'idées. Principal architecte de l'*Encyclopédie,* il est le centre d'une école, le chef avoué d'une littérature, le foyer rayonnant d'une immense activité intellectuelle.

Voltaire et Diderot enflamment les esprits. J.-J. Rousseau passionne les âmes, et son action est à la fois la plus profonde et la plus lointaine; elle dure encore, parce qu'elle a renouvelé le sentiment de la nature[1]. Jean-Jacques Rousseau est le plus mémorable exemple de ce que peut, heureuse ou perturbatrice, l'influence morale d'un seul homme[2]. Il surprit et charma toute la seconde moitié du

1. Il faut relever aussi, à cette place, et marquer en première ligne l'ascendant de Buffon, à qui demeure la gloire impérissable d'avoir enseigné à ses contemporains la grandeur et l'immensité de la nature, et dont l'empreinte profonde se retrouve, autant que l'influence de Jean-Jacques Rousseau, dans le style de Chateaubriand et de Lamartine.

2. L'influence de Jean-Jacques Rousseau s'est fait sentir chez une foule d'écrivains et de penseurs, français ou étrangers, entre lesquels nous reconnaîtrons : Senancour, Chateaubriand, Mme de Staël, Jean-Paul Richter, Karamzine, Wieland, Alfieri (comme auteur du livre *de la Tyrannie*), Benjamin Constant, Lamennais, George Sand, Michelet, George Éliot, qui s'écriait, un jour, dans un accès de reconnaissance : « C'est Rousseau qui a vivifié mon âme, » et Léon Tolstoï. Si supérieur que lui ait été par le caractère le grand écrivain russe, on reconnaît à Tolstoï de remarquables affinités avec J.-J. Rousseau. « Le temps de Rousseau, des Encyclopédistes, a déclaré Tolstoï, que passionna toujours le XVIIIe siècle, voilà le beau temps de la littérature française. »

XVIIIe siècle. Il a séduit notre temps par ses défauts autant que par ses qualités. Dans notre littérature, il a fait jaillir des formes nouvelles; dans nos mœurs et dans nos lois, il a fait passer des idées de justice et d'égalité. Heureux s'il eût toujours évité le paradoxe systématique et si, dans la même page, il ne fallait pas souvent l'admirer, le plaindre et le combattre!

Les théories libérales de ces trois grands esprits et d'un Montesquieu, élaborées en première origine chez les Anglais par les écrits de Bacon, de Newton et de Locke, reprises par eux, popularisées en France par leur plume, ne s'arrêteront plus avant d'avoir fait le tour de l'Europe. Ces idées d'apparences divergentes quelquefois, mais que gouverne une sorte d'inspiration commune, rayonnent en tous sens; elles se propagent avec une célérité qui prévient tous les obstacles; elles gagnent de proche en proche, avec une force d'expansion qui tient du prodige. Sur les pas de Voltaire et de Montesquieu, la liberté d'examen, de contrôle, de discussion et de critique, s'imposant à la vie politique, aux institutions et aux lois, est entrée pour n'en plus sortir dans les habitudes et les besoins de la société moderne. Et la spiritualité sensible, qui s'est emparée simultanément des cœurs et des imaginations, ajoute encore ses entraînements à la vertu des théories. Les philosophes à la Jean-Jacques, les adeptes de l'illuminisme allemand, les philadelphes anglais et américains, comme les logiciens de l'idée pure, donnent tout à l'intellectualisme, au sens métaphysique de la justice. La pensée française est devenue la pensée du siècle.

La France n'a exercé en aucune période de son histoire, depuis le moyen âge, une autorité comparable à celle qui lui fut dévolue entre les années 1750 et 1789.

§ 3.

En Allemagne, l'ascendant dont jouissait la langue de Voltaire et de Rousseau était trop général pour qu'elle n'y fît point une percée rapide. Dès 1750, le Français qui visitait Berlin ou Potsdam pouvait se croire à Paris ou à Versailles. Tout épris qu'il fût de la puissance de son pays, Frédéric II avait conçu une sorte de dégoût contre la littérature allemande. « On a vu, dit plaintivement Schiller, on a vu la poésie dédaignée par le plus grand des fils de la patrie, par Frédéric, s'éloigner du trône puissant, qui ne la protégeait pas. » Il n'entendait s'intéresser qu'à des livres venus de Paris. En rétablissant la Société royale de Berlin, sous la présidence de Maupertuis, il exigea que les mémoires, au lieu d'être composés en latin, selon les règlements rédigés autrefois par Leibnitz, le fussent dans l'idiome de Descartes, et il forma dans sa capitale une académie toute française.

L'Allemagne entière frémissait à la lecture de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile*. Grâce à Rousseau, la sentimentalité qui règne en ces écrits avait donné le ton à toute la société polie et gagné le cœur de toutes les femmes allemandes. Le romantisme germanique en sera fortement imprégné.

En Russie, Catherine II, qui n'avait pas oublié ses origines allemandes, n'aurait su rester étran-

gère à ce nouveau courant d'opinion. Elle prit à tâche d'introduire chez les Moscovites une civilisation à laquelle elle appartenait par son éducation première. Sans y rien sacrifier, d'ailleurs, de son autocratie en l'accomplissement de ses volontés impériales, on la vit mener la correspondance la plus active avec les encyclopédistes, prôner leur noble indépendance, consacrer de ses louanges la souveraineté intellectuelle de Voltaire, combler Diderot de ses bienfaits, recommander aux poètes de Saint-Pétersbourg l'imitation des œuvres françaises, prêcher d'exemple, se reposer des soins du gouvernement par les récréations de la pensée, brocher elle-même des comédies et des traités d'éducation. Les femmes de la cour se modelaient sur leur souveraine, ornaient de science leur imagination et se piquaient d'encourager bellement l'activité spirituelle. L'une de celles-là, la princesse Daschkoff, amie de Catherine, se faisait honneur de tenir bureau d'esprit à la française, et présidait les séances de l'Académie[1].

A Saint-Pétersbourg, le génie manque pour féconder ce champ d'imitations. Le fonds est pauvre. On vit d'emprunts. Le sentiment n'a pas beaucoup de force ni de chaleur[2]. Il y eut plus de rhétorique

1. C'est sous la présidence de la princesse Daschkoff que fut composé le premier Dictionnaire russe (1789-94, 6 vol.), et il est incontestable qu'elle prit à cette rédaction une part prépondérante. (Voir ses *Mémoires,* écrits en anglais par Mistress Bradford, d'après le manuscrit qu'elle en avait laissé, et traduits en français par Alfred des Essarts (Paris, 1859, 4 vol. in-18).

2. Nous devons noter, d'ailleurs, que, dès lors, des tempéraments originaux commençaient à se révéler. Von Vizine déployait dans la comédie une verve âpre et franche à railler les frivoles et ridicules vanités des dernières classes de la noblesse. Le lyrique

que de lyrisme, par exemple, chez un Derjavine, le chantre officiel de la « Sémiramis du Nord ». Lorsqu'il visait à devenir le Racine de la Russie, Soumarokoff ne dépassait guère la volée d'un Campistron. Il se faisait un extrême abus de petits vers, de fatras mythologique, de madrigaux dépaysés. Mais les forces s'essayaient. Et c'était encore un mouvement que cet effort de certains esprits pour se mesurer sur leur terrain avec les maîtres étrangers, c'était encore une voix que cette répercussion lointaine de la pensée d'autrui.

§ 4.

L'Angleterre ne s'est pas soumise aussi facilement — loin de là — à l'hégémonie française, surtout depuis qu'à la période lyrique de Prior et de Pope a succédé l'âge de William Temple, de Samuel Johnson, de Daniel Defoë, de Goldsmith, de Swift, et de Fielding, de Smollett et de Sterne, tous des prosateurs de premier ordre, les uns entremêlant de beaucoup de finesse le savoir et la raison, les autres associant avec autant de succès que de diversité l'imagination à la peinture des mœurs réelles, et tous créant des types inoubliables. L'An-

Pétrof portait du feu et de la hardiesse à célébrer les triomphes du favori Gregori Orlof. Le fabuliste Kryloff allait marquer à l'empreinte de sa race l'apologue de La Fontaine. Karamzine, poète, critique, romancier, — avant d'attacher son nom à de grandes œuvres historiques, — se préparait à prendre la direction des lettres. Disciple passionné de Jean-Jacques Rousseau, ayant rapporté de l'école française le genre d'émotion et de sensibilité qui touchait les cœurs et les âmes, il se montrera, à son heure, tout désigné pour servir d'intermédiaire entre les classiques et les romantiques.

gleterre, disons-nous, a laissé venir à elle les modes du pays de France, reconnu de bon ton d'en parler la langue, traduit, imité quelques-uns de ses poètes; et dans « l'incomparable Dictionnaire de Pierre Bayle », précurseur de Voltaire, la plupart des sceptiques anglais ne cessent de chercher et de trouver leurs armes; mais un abîme sépare les écrivains des deux nations. Elle n'a senti qu'à la surface l'empreinte des arts classiques. Des adaptations passagères ne l'ont point empêchée de maintenir son originalité propre. Et c'est elle, en outre, qui se flatte, non sans titres ni raisons, d'avoir fourni le plus utile concours au développement de la philosophie française. Voltaire a donné pour aliment à son génie les écrits de Locke, de Pope, de Newton, le déisme de Bolingbroke, de Collins, de Woolston, de Toland, de Chesterfield, de Tindal et de Chable? Diderot traduit Shaftesbury et s'enthousiasme de Richardson. A tour de rôle, il ne cesse de proclamer comme ses conseillers ou ses maîtres l'auteur de *Grandisson* ou le dramaturge Lillo, Sterne ou Moore, Fielding ou Addison. On peut même dire que le goût britannique sévit alors exagérément dans les régions secondaires de l'art et de la mode; et, allant plus loin encore, constater que si l'on passait en revue la littérature française, depuis Voltaire jusqu'à nos jours, en suivant de près les échanges intellectuels qui s'opérèrent d'une rive à l'autre, à chaque pas se rencontrerait l'empreinte anglaise[1]. Cependant l'étude

1. Au XVIII[e] siècle, les *Lettres anglaises*, *Zaïre*, l'*Esprit des lois*; au XIX[e] siècle, *Mazeppa*, le théâtre de Victor Hugo, l'*Ode à Byron*, le *Dernier Chant de Childe Harold*, les *Contes d'Espagne*, *Namouna*, les *Iambes* de Barbier, nous disent combien la France, dans ses

des écrivains d'outre-Manche dans le Paris du XVIII[e] siècle a été plutôt œuvre d'émancipation que travail d'assimilation. On s'aperçoit qu'elle procède surtout d'un sentiment dont la force allait en s'accroissant de jour en jour : le désir de naturaliser en France les institutions et la liberté anglaises. Les idées venues de Londres ou d'Oxford ont bientôt repassé le détroit, ornées, agrandies, transformées. Montesquieu donne la vie à ces idées qu'il a reçues, pour ainsi dire, à l'état de formules métaphysiques, et rappelle, à chaque ligne, la nature morale de l'homme au milieu des abstractions de l'esprit. Voltaire enflamme la froide incrédulité des penseurs britanniques. Ainsi les deux courants se croisent, alternent dans un échange continu. Jamais l'Angleterre n'a regardé et imité davantage la France, ni la France l'Angleterre. Étrange destinée respective de ces deux grands peuples, qui n'ont cessé de se haïr et de se chercher! A la fois ennemis et parents, ils furent placés en regard pour s'attirer et se fuir tour à tour, et pour agir sans relâche l'un sur l'autre par voie d'échange ou de réaction[1]!

œuvres les plus françaises, s'est pénétrée de l'inspiration anglaise. *Cf.* James Darmesteter, *Études de littérature anglaise*; Leslie Stephen, *English thouht in the* 18[th] *Century,* Londres, 2[e] édit., 1881; Joseph Texte, *Etudes de littérature européenne,* 1898; Jean Finot, *Français et Anglais*, 1903.

1. C'est qu'en effet l'un et l'autre ont toujours gravité autour des mêmes préoccupations essentielles de la pensée. « La marche de leurs progrès, constate Buckle, dans son admirable *Histoire de la civilisation anglaise*, est si identique que le rapport entre Montaigne et Descartes est exactement le même que celui qui existe entre Hooker et Chillingworth, en tenant compte de la différence d'opinion.

Chacun des écrivains que nous nommions tout à l'heure mé-

Bien que la littérature anglaise eût fourni une longue suite de poètes indépendants, de dramaturges, d'historiens, de philosophes, d'essayistes incomparables et qui furent l'objet de l'admiration européenne, elle ne put — non plus que les autres — échapper à l'importation des idées qui portaient la marque française. « Paris est le centre de l'Europe, » écrivait le grand Edmond Burke, le Cicéron anglais.

riterait de retenir longuement l'attention et l'étude. Du moins nous effleurerons, au courant de la plume, quelques traits de leurs physionomies si diverses, en commençant par le chevalier Temple En celui-ci nous rencontrons un esprit brillant, un diplomate habile, un homme d'État, un philosophe nourri dans les doctrines faciles de l'épicurisme, et par-dessus tout un littérateur aussi ingénieux que savant. Critique, moraliste, romancier et poète, Johnson nous présente une figure moins aimable. Pourtant il exerça une sorte de dictature sur les lettres de son temps, et, malgré ses habitudes de rudesse et d'irrégularité, son extérieur désobligeant, son humeur maussade, qui cachaient, d'ailleurs, une nature généreuse et délicate, il fut à la mode dans la haute société de son temps. Son style maniéré, artificiel, bourré de latinismes, n'atteignait à une sorte de désinvolture que lorsqu'il reproduisait avec agrément, comme dans ses *Lives of the poets,* le ton de ses familières causeries.

Père du journalisme et vrai créateur de la fiction en Angleterre, maître des romanciers Richardson et Fielding, aussi bien que des essayistes Steele et Addison, Defoë a écrit près de deux cent dix ouvrages, qu'un seul, populaire dans le monde entier, a fait oublier tous. N'est-il pas superflu de dire que *la Vie et les Aventures de Robinson Crusoë* ne cesseront jamais d'enfiévrer le cœur de la jeunesse?

Poète charmant, critique au goût fin et délicat, auteur de comédies pleines de naturel et d'une gaieté de bon aloi, moraliste aimable, quoique sévère, Olivier Goldsmith, dont la vie décousue ne fut pas toujours à l'image de sa littérature idéaliste, est un des écrivains les plus originaux de sa patrie.

Le génie anglais n'a pas de représentant plus attirant et plus haïssable à la fois que Jonathan Swift. On doit subir sa domination sans l'aimer. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable, et sa prose personnifie avec une puissance qu'on ne peut définir les qualités violentes de la race saxonne. La sensi-

§ 5.

A demi contraints, ou de leur plein gré, tous les pays cèdent à l'entraînement. On dit que les Espagnols, les Portugais, les Vénitiens, font profession de dédaigner les autres peuples et de haïr les Français. Ils ne sont pas les moins curieux, pourtant, de recueillir jusqu'aux plus menus échos de ce Paris que Grimm appelle « le café de l'Europe ». On constate que les Suisses, dont le

bilité aiguë, « l'esprit positif et l'orgueil, dit Taine, lui ont forgé un style unique, d'une véhémence terrible, d'un sang-froid accablant, trempé de mépris, de haine et de vérité! » Il possède de l'humour au plus haut degré, et ce style, où grimace si souvent un grotesque douloureux, a une perfection classique.

Byron a appelé Fielding « l'Homère en prose de la nature humaine ». Son roman de *Tom Jones* lui fit une réputation universelle. » C'était, parmi les Anglais, le premier ouvrage d'imagination fondé sur l'imitation fidèle de la nature.

Smollett tenait de ses dons privilégiés une heureuse souplesse de talent, qui lui permettait d'adapter son style à presque tous les genres. Historien plus animé qu'impartial, plus séduisant que solide, auteur dramatique plus inventif qu'expérimenté, poète plus passionné que sensible, critique plus ardent qu'équitable (*cf.* la belle étude de Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise* et la notice de Walter Scott), il trouva dans la forme romanesque la meilleure application de ses facultés diverses : l'à-propos et la vivacité d'esprit, un sens prompt à saisir les ridicules, l'abondance d'une gaieté aussi inépuisable que les ressources de son imagination, beaucoup de discernement et de finesse.

On a tout dit sur les mérites de l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental,* sur la finesse de ses observations, sur sa connaissance du cœur humain et les ressources de son imagination, sur les contrastes de cet esprit plus ingénieux qu'éminent, tour à tour affecté et vrai, délicat et grossier, plagiaire et original, sensuel et sensible, tombant dans la trivialité et tout à coup, par des transitions sublimes, venant rappeler au lecteur sa parenté avec Shakespeare. Laurence Sterne, malgré les torts de son existence privée et les erreurs morales de ses livres, est resté au premier rang des écrivains d'Angleterre.

XVIIIe siècle a été le grand âge littéraire, opposent une résistance manifeste à la domination de la philosophie française, résistance spiritualiste et chrétienne. Mais si l'Oberland bernois se glorifie de posséder un savant et un penseur tel qu'Albert de Haller; si Zurich compte au nombre de ses enfants un éducateur comme Pestalozzi; si Schaffouse recueille le fruit des lumières et des hauts mérites de l'admirable Jean de Müller, — le plus antique des historiens modernes; — si l'Helvétie germanique cite encore parmi les siens un Bodmer, un Sulzer, un Lavater, Genève ne peut méconnaître qu'elle a fourni aux lettres de la nation voisine leur plus merveilleux instrument d'expansion européenne, en leur donnant Jean-Jacques Rousseau. L'Espagne est en pleine défaillance morale; elle ne voit de remède à sa faiblesse que de suivre l'exemple de Melendez Valdès et de Fernandez de Moratin, en francisant sa littérature.

L'Italie, gouvernée par des princes à moitié français, n'essaye point de se dérober aux suites de cette propagande intellectuelle. Les talents n'y manquent pas, cependant. Au contraire, ils y foisonnent, et dans les genres les plus variés. Ce sont : Parini, livrant à la moquerie des hommes les travers de la société; Meli, rappelant Théocrite par le charme de ses pastorales; Varano, le poète dantesque, ou Forteguerra, le continuateur de l'Arioste. Au théâtre, le mélodrame et l'opéra ne sont pas les seuls à captiver les faveurs du public. Métastase, que la douceur de ses vers a fait surnommer le Racine de l'Italie, combine à souhait, pour le plaisir des sens, les effets de la musique et de

l'imagination théâtrale. Carlo Gozzi, nature originale et créatrice, a ravivé par des inventions inattendues la comédie languissante. Et son rival Goldoni l'emporte encore sur l'inventeur du genre fiabesque en verve et en fécondité.

L'Italie, disons-nous, ne s'en montre pas moins hospitalière à l'influence des auteurs français, soit que celle-ci se fasse plutôt sentir sur les écrivains politiques (Beccaria, Filangieri), tout imprégnés du philosophisme régnant, soit qu'elle affecte particulièrement les poètes enclins à cultiver la forme didactique (Betti, Zampieri, Spolverini) ou les champs épuisés de l'ode anacréontique, de l'églogue et de l'idylle (Zappi, Cotta, Baretti, Fantoni, et, au-dessus d'eux, Frugoni). Condillac est devenu le précepteur du prince de Parme, et toute la philosophie est entrée avec lui ou sans lui dans la nation italienne. « Je dois tout, dit Beccaria, aux livres français. D'Alembert, Diderot, Helvétius, Buffon, noms illustres et qu'on ne peut entendre prononcer sans être ému, vos ouvrages immortels sont ma lecture constante, l'objet de mes occupations pendant mes jours et de mes méditations pendant mes nuits. »

Les rebelles de Corse demandent un code à l'auteur du *Contrat social*. La Pologne réclame de Jean-Jacques Rousseau une constitution, en attendant que le même honneur advienne à Mably, l'historien philosophe et le raisonneur utopique, de la part du congrès américain, en 1783.

En Hollande où le flamand n'existe plus qu'à l'état de patois, où la langue néerlandaise ne sert guère qu'à traduire ou à pasticher, l'imitation fran-

çaise a tout envahi. Il semblerait que la poésie autochtone dût trouver d'elle-même, dans les profondeurs du sol, de la race, de la patrie, en face d'une nature si singulière et dans les lointains de l'histoire, les éléments les mieux faits pour transporter les imaginations. La vue de ce radeau démesuré de fange et de sable, qui s'appelle la Hollande, et qui, à force de gigantesques travaux, de digues et de dessèchements, est devenu l'une des terres les plus fertiles du monde ; l'aspect de ces côtes étrangement découpées et déprimées[1], de cette mer en continuelle irruption, de ces vastes marais, de ces canaux innombrables, s'entre-croisant en tous sens ; puis, la légende traditionnelle, le souvenir des guerres héroïques et des fabuleuses expéditions maritimes : n'était-ce pas assez de sujets pour nourrir l'inspiration locale ? Quelques-uns y songeaient. Sans hausser leur ambition jusqu'à ces thèmes grandioses, des élégiaques et des bucolistes se plaisaient à décrire, d'un effort tranquille et modéré, les charmes riants ou mélancoliques des cours d'eau, des lacs, des rivières, des fleurs de la patrie et de ses rives. On les nommera les riviéristes de la Hollande[2]. Ils mériteront qu'un jour on les compare aux lakistes de l'Angleterre. N'importe, la tendance commune n'était pas là. On n'a qu'une vague estime pour la nature du style et la richesse d'imagination du laboureur Hubert Poot, pour l'énergie du patriote Bellamy, ou pour les qualités humoristiques de Langendijk et la cha-

1. Voir les intéresssantes descriptions du voyageur italien Edmondo de Amicis.

2. Bruyn, Van der Kodde, Smits, Backer.

leur d'âme de Nomz, deux malheureux poètes attendus à l'hôpital. Les auteurs s'annoncent en foule. Presque tous subissent l'influence régnante ou rivalisent à calquer leur théâtre sur les pièces les plus en vogue des règnes de Louis XIV et de Louis XV[1].

Le Danemark, sous Christian VII et sous Frédéric VI, s'accorde au ton général, en y faisant coopérer les progrès récemment accomplis dans sa langue et dans sa littérature, grâce à l'influence rénovatrice du Norvégien Ludwig Holberg, l'universel Holberg, surnommé le Voltaire du Nord.

La Suède, qui, dans le cours de cette époque a produit de véritables écrivains comme Olaüs Dalin, un philosophe comme Swedenborg, un savant comme Linné[2], des poètes ou auteurs dramatiques comme Gyllenborg, Oxenstiern, Kellgrenn, Lidner et Hallmann, a fait appel également aux influences étrangères pour élargir le cercle de son rayonnement. Elle s'est tournée de préférence vers ce foyer de lumière où se concentraient les regards de toute l'Europe. L'imitation des mœurs et de l'esprit français gagne une avance considérable et ne fait que s'accentuer en la période qui s'écoule depuis la mort de Charles VII jusqu'à l'heure éloignée où l'école romantique, venant opposer l'influence germanique à l'influence française, comme étant plus conforme aux mœurs des peuples du Nord, prépa

1. Vers la fin du XVIIIe siècle se dessinera un courant opposé. Le goût public délaissera l'imitation française. Se tournant vers les auteurs anglais ou allemands, il se rapprochera davantage des origines et du caractère propre de la Hollande.

2. Les ouvrages de Swedenborg et de Linné sont en latin.

rera les voies à l'affranchissement définitif de l'esprit scandinave.

Une telle influence, et si universelle, ne pouvait dépendre uniquement du mérite de quelques écrivains supérieurs. Elle venait surtout de ce qu'elle répondait d'un complet accord à l'état momentané des esprits. Paris avait fixé les idées flottantes de l'Europe.

CHAPITRE XVII

La révolution accomplie dans les esprits amène en France la révolution dans l'état social. — Dix années de tourmentes. — Période de temps correspondante en Angleterre et en Allemagne. — La direction des intelligences échoit à la patrie de Gœthe. — Admirable explosion de la pensée allemande. — Poètes et philosophes. — Après cet immense effort, viennent les heures de lassitude et de découragement. — La mélancolie de *Werther;* le *Weltschmerz,* ou mal du siècle.

§ 1er.

Comme nous l'avons indiqué précédemment, les intelligences qui menèrent le XVIIIe siècle attachèrent leur principal effort à en faire sur beaucoup de points la contre-partie du XVIIe. Celui-ci avait soutenu, légitimé les principes de la monarchie absolue, défendu l'unité religieuse, imposé la discipline jusque dans les lettres et les arts, où liberté semble, pourtant, synonyme d'originalité. La nouvelle génération, dès qu'elle avait pu donner signe d'existence, s'était portée en quête de réformes générales.

Elle avait déraciné les croyances et mis à leur place les idées. Toutes les audaces de l'esprit furent essayées à la fois. De là l'encyclopédisme en France et le mouvement connu en Allemagne sous le nom d'« Aufklærung », dont Wieland, le Voltaire germanique, a été l'un des plus brillants représen-

tants, et qui opposa la philosophie à la foi[1], jusqu'au moment où il fut combattu par Herder.

Des deux parts on avait suivi l'élan imprimé en Angleterre par les doctrines de Locke, de Shaftesbury[2], et des libres penseurs vivant sous Guillaume III et la reine Anne.

En France, elles furent poussées à bout par le tempérament frondeur et agressif des écrivains. En même temps elles s'aggravèrent dans l'ordre social d'un secret instinct de destruction. Successivement les grandes aspirations sociales, le généreux amour du droit, le sentiment d'une plus équitable répartition des biens entre les hommes, les tendances purement spéculatives et philosophiques, arrivèrent, à force de déclamation et d'emphase, à revêtir le caractère d'un doctrinarisme absolu. On sentait les approches d'une crise inouïe, qui renverserait, du jour au lendemain, les fondements d'un édifice tant de fois séculaire. La répercussion des grands événements extérieurs, tels que l'affranchissement des colonies américaines, devait encore en précipiter l'explosion. Car ils faisaient éclater à la fois et la manière dont on pouvait agir, afin de rompre des chaînes devenues trop lourdes, et les moyens à met-

1. D'abord piétiste et théosophe, persuadé, au début de sa carrière que le mysticisme était le plus sûr moyen d'arriver au bonheur, Wieland était passé ensuite à une sorte de vague platonisme; puis il se trouva devenir un épicurien, un rationaliste et finalement un parfait sceptique. Il ne se départit plus, au moins en prose, du caractère de froideur ironique, qui avait remplacé en lui les ardeurs, les enthousiasmes d'antan.

2. Ami de Locke et son grand admirateur, le comte de Shaftesbury s'était séparé de ce philosophe sur la question de l'innéité des idées. En réalité, il faisait d'un scepticisme aimable tout le fond de sa théorie.

tre en œuvre afin d'opposer aux maux de la société des méthodes politiques susceptibles de les guérir.

Une grande révolution est toujours faite dans les esprits avant de s'accomplir dans les lois et dans l'état social. Beaumarchais et Figaro venaient de passer sur la scène, très habiles dans l'art redoutable d'exciter les passions en les amusant. Les femmes, elles aussi, dont l'imagination ardente embrasse toutes les illusions, se passionnaient à l'idée d'une révolution qui donnerait une immense énergie, pensaient-elles, aux facultés de l'âme et du cœur. Les théories politiques, sortant de leur cadre habituel, étaient livrées aux conversations des salons; on y faisait assaut de généreuse ardeur; dans ces arènes élégantes, les derniers beaux esprits venaient s'exciter à donner ou à recevoir la commotion d'un enthousiasme électrique, toujours redoutable chez une nation inflammable à l'excès. Conscient ou non, le républicanisme gagnait du terrain de jour en jour. On prit en haine le monarchisme par démonstration, en attendant que cette aversion se manifestât par la violence des actes et la réalité brutale des faits. Enfin la bourrasque se déchaîna. Quand elle se fut écoulée, emportant le trône et les institutions, il ne restait plus rien du passé.

Sauf un éclatant réveil de l'éloquence de la tribune (Mirabeau, Vergniaud, Barnave, Cazalès, Malouet, Maury, Sieyès); à part quelques derniers interprètes de la haute poésie : Ducis, Marie-Joseph de Chénier, et, par-dessus tous, le génie révélateur d'André de Chénier, rival des anciens et précurseur des romantiques, les lettres françaises sont en pleine décroissance pendant les dix années de

convulsions révolutionnaires. Le comte Joseph de Maistre, ce « prophète du passé », comme l'appela Ballanche, jetait les fondements de sa réputation par les véhémentes *Considérations sur la France;* Lacretelle et Rœderer élevaient la voix pour la réformation générale des mœurs; le Génevois Mallet-Dupan, par l'énergie brusque de son style, révélait en lui un héritier de Tacite[1] ; mais ceux-là même étaient peu lus, peu connus du grand nombre. La multitude n'avait pour nourrir sa pensée, pour former son âme, qu'une foule de journaux[2] sans esprit, légalisant, au nom de la liberté, le meurtre et l'assassinat, et des œuvres sans délicatesse, des drames violents où la fureur tenait lieu d'inspiration, des romans, des contes d'une impudente immoralité. Lorsque les dernières voix éloquentes de la Révolution se furent éteintes, il y eut une éclipse complète.

§ 2.

Il nous faut, maintenant, porter notre attention vers l'Angleterre ou vers l'Allemagne, si nous voulons retrouver quelque part des signes de force et de grandeur, dans les œuvres de l'esprit.

1. Le principal mérite de l'historien littéraire helvétique Pierre-André Sayous est d'avoir découvert Mallet-Dupan (1850), virile intelligence et écrivain original. Sayous, pourtant, n'avait entrevu qu'une partie de ses œuvres; le reste demeurait enfoui dans les archives de Lisbonne et surtout de Vienne. En 1884, André Michel fit connaître la correspondance adressée par Mallet à la cour de Vienne, de 1794 à 1798. Un arrière-petit-fils de Mallet du Pan, établi en Angleterre, lui a consacré une abondante biographie. (Voir *Mallet du Pan and the French Revolution,* by Bernard Mallet, Londres, 1902.

2. La seule nomenclature des journaux publiés pendant la période révolutionnaire forme un gros volume in-8°.

Trop d'agitations politiques troublent l'Angleterre, à la fin du XVIIIe siècle, pour que le culte paisible de la littérature ne le cède pas aux préoccupations de la guerre et des événements publics. En ces temps d'orages ou de séditions, elle est toute, ou peu s'en faut, à la politique. On n'écrit guère que des articles de journaux et des pamphlets; mais quels pamphlets, lorsque ce sont les fameuses *Lettres de Junius*, où, sous le mystère de l'anonyme, se dénonce l'un des plus redoutables polémistes qui aient jamais existé[1]!

Bien que des conteurs distingués[2] apparaissent encore, qu'au théâtre Sheridan, grand homme d'État, grand orateur, se soit révélé, comme en se jouant, le meilleur auteur comique de son pays[3],

1. Les *Lettres de Junius*, publiées à Londres dans le *Public Advertiser*, de 1769 à 1772, furent tour à tour attribuées à Sackville, Burke, Hamilton, Littleton, Ch. Lloyd, Rich. Glover, Horne Tooke, Cook, Boyd, etc. Le secret de l'auteur a été bien gardé, et pour longtemps encore le champ des conjectures est ouvert. L'opinion la mieux fondée est celle qui les attribue à sir Ph. Francis.

2. « Une femme, Miss Burney (l'auteur d'*Evelina*), s'est établie alors, dans le roman, comme dans une forteresse qu'elle occupe au nom de son sexe, et où elle fait les réparations de bienséance et de bon ton réclamées par une belle situation. » (L. Etienne, *la Critique en Angleterre*.)

A ce propos, relevons une intéressante remarque. De 1789 à 1814, parmi une vingtaine de romanciers de quelque renom, il se produira quatorze femmes; et trois d'entre celles-ci laisseront une réputation européenne : Anne Radcliffe, Miss Edgeworth et Miss Austen, les deux premières surtout.

3. Ce fut l'incroyable privilège de cet homme extraordinaire qu'il pût atteindre la première place en toute carrière aussitôt qu'il l'abordait. « Quelque chose que Sheridan ait faite ou voulu faire, a dit Byron, cette chose-là a toujours été la meilleure de son espèce. Il a écrit la meilleure comédie, l'*Ecole de Médisance* (*the School for Scandal*, 1777); le meilleur opéra, *la Duègne* (1775); la meilleure farce, *la Critique, ou la Répétition d'une tragédie* (1779); la meilleure épître, le *Monologue sur Garrick*. Et, pour tout couronner, il a prononcé ce fameux discours sur Warren Hastings,

et qu'il faille, en outre, garder une place d'exception au dilettantisme spirituel, plein de malice et d'élégance, d'un Horace Walpole[1], l'imagination pure décline. Le premier rôle appartient à l'histoire et à l'éloquence. Les poètes se sont effacés. Mais le siècle a regagné en activité pratique ce qu'il a perdu en harmonieux idéalisme.

Après Hume, Gibbon et Robertson attestent leur vaste savoir historique.

Dans un domaine voisin : le monde de la philosophie, rattaché aux questions de morale pratique particulièrement chères à l'esprit peu métaphysique des Anglais, Thomas Reid, le fondateur, après Hutcheson, de l'école écossaise, Adam Smith, le vrai créateur de la science économique, Ferguson, Price, Wollaston, et Jeremy Bentham[2], dont le premier livre (1776), proclamant que les lois et les institutions ne se justifient que par l'*utilité,* fut comme une explosion au milieu d'une société fondée sur le monopole et le privilège, — tous ces grands raisonneurs continuent de remplir leur époque de dissertations sur la règle qui fixe les devoirs ou sur la faculté qui les découvre.

Au parlement, à la tribune, dominent par la force de la parole les hommes qui exercèrent l'influence

la meilleure harangue qu'on ait jamais composée ou entendue en ce pays. »

1. Les *Lettres* d'Horace Walpole (édit. de Cunningham. Londres. 1857-59) forment. dans la littérature anglaise. une œuvre aussi durable que. dans la littérature française, les correspondances de Mme de Sévigné et de Voltaire.

2. Voir sur les penseurs et les orateurs de cette époque les admirables *Essais* de Macaulay (*Critical and historical Essays*, nouv. édit., 1852. 3 vol. in-8°; trad. fr. de Guillaume Guizot, 1860-1865, 5 vol. in-8°).

la plus directe sur l'opinion publique, en ces jours de passions effrénées où de tels sujets étaient portés au programme des discussions : la guerre d'indépendance, la Révolution française, l'énorme procès de Warren Hastings.

L'acharnement des partis est au comble. Chacun, du premier au dernier rang de la société, prétend intervenir de son avis ou de ses actes dans les affaires de l'État. A tout moment éclatent des démonstrations sympathiques ou hostiles autour de ceux qu'exalte ou que rabaisse le sentiment populaire. L'un, aujourd'hui, est acclamé jusqu'au délire : c'est William Pitt, sur qui les municipalités font pleuvoir des boîtes d'or. Un autre, demain, sera hué, sifflé avec autant d'emportement et de frénésie : c'est Granville, que l'on attend, au sortir de la Chambre, pour l'accompagner de sons stridents et de cris, ou lord Bute, dont on brûle les emblèmes, les emblèmes méprisés : une botte et une jupe.

Les passions, disons-nous, sont montées au suprême degré. Elles impriment à l'éloquence un élan et un ressort qu'elle n'avait guère connus depuis la ruine de la tribune antique, sinon dans les échos d'une autre voix puissante, celle de Mirabeau.

A côté de ces maîtres du langage : Fox, Sheridan, Burke, des inventeurs se révèlent. Hutton, Priestley, Cavendish, Hunter, créent des sciences qui n'existaient, pour ainsi dire, pas avant eux.

§ 3.

Nous devrions citer encore... Mais l'Allemagne nous attire; car c'est là que réside véritablement,

à cette heure, la direction européenne des intelligences. Elle y règne, depuis plusieurs années de production exceptionnelle.

Il convient que nous nous reportions de quelques pas en arrière, afin de pouvoir suivre en tout son développement le superbe essor du génie germanique pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe.

Avec les victoires de Frédéric s'étaient ravivées en Allemagne, comme un signe de résurrection, les ardeurs du patriotisme, — un patriotisme jaloux, il est vrai, qui déchirait les entrailles de la patrie en s'efforçant de chasser de l'empire ce qui en avait représenté jusqu'alors la tête et le mouvement, c'est-à-dire l'Autriche. Ce grandissement politique ne pouvait que servir à accroître aussi le vol des idées. Le bruit des tambours du roi victorieux réveilla les Muses germaniques. A peine les connaissait-il, du reste; en ses palais de Potsdam et de Berlin, il ne songeait guère à les courtiser, tout occupé qu'il était de faire chanter sa gloire dans la langue de Voltaire. Rosbach n'en devint pas moins pour les lyriques allemands la source d'Hippocrène. L'unité nationale, brisée coup sur coup par l'action séparatiste de la Réforme et par le traité de Westphalie, recherchait en vain, parmi les trois ou quatre cents principautés de la confédération, le point central où se ressaisir. Subitement la Prusse, sortant de l'ombre avec la soudaineté d'un météore, avait attiré sur elle, grâce à l'énergie de son prince, tous les regards et toutes les espérances. C'était une nouveauté inattendue, un beau thème d'inspiration. L'école de Halle ou de Hall-

berstadt s'en empara; elle se donna pour but d'entretenir l'enthousiasme, et reçut presque aussitôt le nom d'école prussienne.

D'autre part, la victoire décisive de Bodmer et de ses disciples sur Gottsched et les partisans du classicisme traditionnel avait, depuis des années, préparé la voie aux grands écrivains de la fin du siècle. Malgré l'indifférence de Frédéric II, — qui, sur le tard, en éprouvera du regret, comme d'une erreur, — Klopstock avait acquis une influence considérable d'initiateur et pris rang, avec Gœthe, Schiller et Herder, parmi les plus illustres promoteurs de l'œuvre de rénovation.

En 1748 avait paru la fameuse *Messiade*. A l'heure où la pensée française régnait à Berlin, comme régnait à Vienne la poésie et la musique italienne, Klopstock inaugura, avec Winckelmann et Lessing[1], une ère esthétique toute nouvelle. Aux écrivains français du XVIIe siècle, accusés d'avoir travesti la nature sous le masque de la convention, à Corneille et à Racine furent opposés Shakespeare et Sophocle, c'est-à-dire l'Angleterre du XVIe siècle et l'Antiquité grecque, admirée, comprise, sentie directement, sans qu'il fallût passer par l'intermédiaire des classiques du règne de Louis XIV. Les événements auxquels leurs doctrines et celles de Herder serviront de prélude vont décider de l'affranchissement de la littérature allemande. Le pur idéal artistique n'avait pas encore lui aux yeux des modernes, autrement que dans les œuvres des créateurs; grâce à Winckelmann, chacun put pénétrer

1. *L'Histoire de l'art dans l'antiquité* de Winckelmann parut à Dresde en 1764, et le *Laocoon* de Lessing en 1766.

dans le royaume du beau. Lessing, presque en même temps, fondait l'indépendance raisonnée des arts. Esthéticien, philosophe et poète, initiateur de génie, Herder confirma magistralement, par ses principes et son exemple, l'action réformatrice de Lessing. Disciple de Kant et de Hamann, il avait appris de ses deux maîtres à étudier l'histoire de l'humanité dans son essence primitive, — l'histoire des peuples, de la nature, de la poésie. Il s'était accoutumé surtout à considérer de bonne heure cette dernière faculté comme la langue mère de l'esprit humain. Dès ses premiers écrits, il avait retracé l'histoire de l'ode chez les anciens, pour condamner en leur nom les pâles imitations qu'en avaient faites ses contemporains, sans en excepter les talents égarés de Klopstock et de Wieland. La poésie biblique d'abord, puis les épopées nationales, puis les chants populaires, sortis des entrailles du sol, pour ainsi dire, voilà ce qu'il recommandait à l'étude, comme étant la vie même des peuples, le reflet exact de la nature. Théoricien ou créateur, Herder allait exercer une influence souveraine, en dépit de quelques préventions et de quelques injustices, sur le mouvement littéraire de son époque. Ses leçons répétées, son admiration pour Shakespeare, inspireront évidemment *Goetz de Berlichingen*. Il donnera l'essor à la littérature nationale. Enfin, le profit de ses larges visées dépassant les frontières de son pays, il contribuera très fortement à faire accepter par le monde moderne ce principe fondamental qu'il faut rattacher à l'his-

1. *Stimmen der Völker in Liedern*, 1778.

toire de l'homme[1], de ses mœurs, de ses passions et de ses lois, les modifications de son éloquence, de sa poésie et de ses arts. Winckelmann, Lessing et Herder ont fait de la littérature allemande ce qu'elle va rester entre les mains d'un Gœthe et d'un Schiller : un mélange particulier d'art pur et de réflexion philosophique. Ainsi qu'aux jours les plus glorieux de la Renaissance, en Italie, tout éclate à la fois, tous les courants poétiques jaillissent ensemble du sol allemand.

Par une concordance merveilleuse, le génie de l'Allemagne, flexible et profond, a rencontré aussi l'âge des synthèses philosophiques et de la critique générale. Bientôt viendra Hégel, plein de confiance en sa doctrine embrassant l'enchaînement universel des choses et des sciences, Hégel, qui présentera cette doctrine au monde comme la philosophie absolue, dépassant toutes les autres philosophies, toutes les religions, tous les arts, livrant enfin le mot de l'univers. Cette métaphysique grandiose et flottante pourra s'épanouir côte à côte avec la « sympathie » rayonnante de Gœthe. Les horizons s'élargissent magnifiquement, pour le profit moral de l'Europe entière.

Tout cela se passait en Allemagne, dans une indépendance à peu près complète des faits extérieurs. Pendant que le sol germain tressaillait sous les pas des armées de Napoléon, que Vienne et Berlin subissaient en frémissant la loi du vainqueur, Weimar, la capitale d'un État très secondaire, Weimar, éclairée par les feux du génie, apparaissait

1. *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, Riga, 1784-91, 4 vol.

comme le centre radieux d'une vie idéale Tandis que les trônes volaient en éclats, et que s'exaspérait la flamme guerrière des Tyrtées de l'Allemagne : Arndt, Kœrner et Schenkendorf, Gœthe, dominant les passions nationales et les passagères rancunes du patriotisme, se tenait dans ces hautes et sereines régions de la pensée où ne pénètre point la haine de peuple à peuple, où l'on ne s'attache plus qu'aux grands intérêts de la science et de l'art[1].

Herder pouvait porter plus haut l'idée de l'humanité et de ses destinées morales; Schiller l'emporter par un plus grand essor dramatique et par la profondeur du sentiment; Hégel s'environner d'une gloire supérieure dans le ciel de la philosophie : Gœthe, comme poète et comme homme, était plus complet qu'eux tous, et en cela les dominait tous.

L'Allemagne n'arrêta pas, à travers le fracas des batailles, de développer son admirable évolution littéraire et philosophique. Successivement elle tira de son sein toutes les idées de notre âge critique. Qu'a-t-on fait depuis lors, sinon de les revivre et de les resservir sous la mobilité des formes[2]? Désormais, l'expérience et l'idée, la foi et le raisonnement, la théorie et la preuve, les entités

1. *Cf.* Alfred Mézières, *Gœthe, sa vie, ses œuvres,* 2 vol.

2. Taine, Carlyle, de Sanctis, les trois critiques dominants du XIXe siècle, l'ont triplement manifesté en France, en Angleterre et en Italie. Taine confesse qu'il a passé toute une année à lire Hégel et que ce furent les plus vives impressions de sa vie ; Carlyle déclare que le principal travail du cerveau moderne doit être de repenser les idées de la grande métaphysique allemande, qui se réduisent, au fond, à une seule : l'évolution. Enfin, de Sanctis affirme que toutes les racines de l'intelligence moderne plongent dans la philosophie de Hégel.

intellectuelles et les réalités physiques, en un mot l'histoire du genre humain et celle du monde organique, ne voudront plus marcher qu'étroitement unies à la découverte de la vérité. Étudier tous les phénomènes, non plus dans l'idée qui les représente, mais en eux-mêmes, dans l'intimité de leur existence ; chercher le sentiment religieux par delà les dogmes, la beauté poétique par delà les mythes, connaître à fond l'histoire pour n'avoir qu'à y lire *naturellement* des lois devenues visibles et palpables ; pénétrer dans l'œuvre de la création, en aspirer l'âme et la vie ; retrouver par la contemplation de ses forces cachées le secret perdu de ces mystérieuses harmonies, dont la philologie et l'archéologie poursuivaient en même temps les traces dans tous les monuments antiques, c'était le programme grandiose que la pensive Allemagne avait prescrit à ses travaux. Cette fin du siècle qu'avait annoncée, préparée le génie universel de Leibnitz, et les commencements du XIXe furent incomparables, à travers l'histoire intellectuelle de la patrie de Gœthe, de Herder et de Beethoven. De même que Frédéric Wolf avait régénéré la philologie en lançant dans le monde savant ses fameux *Prolégomènes*[1], et Kant déterminé la plus grande évolution philosophique accomplie depuis Descartes et Bacon, en mettant à la base de toute recherche de la

1. S'exerçant à la fois par les livres et par l'enseignement, l'influence de Wolf a été immense. On en trouve les marques dans les travaux postérieurs de Bœkh, d'Ottfried Müller, de Welcher, de Grote, de Guigniaut, de Fauriel et d'Egger, chez ses adversaires aussi bien que chez ses partisans. Son hypothèse « antihomérique » put sembler contestable ; mais son érudition ne l'était point.

vérité la critique de l'esprit humain, seul instrument de cette recherche ; de même Alexandre de Humboldt inaugurait un vaste mouvement scientifique ; son frère Guillaume donnait des lois à la linguistique ; Savigny ouvrait des horizons tout à fait nouveaux à la jurisprudence ; Niebuhr, armé d'une immense érudition, apportait une force inconnue à l'histoire, et de puissants génies créateurs, dont les noms sont dans toutes les mémoires, s'imposaient comme les dieux de la musique et de la poésie.

Mais les penseurs enfin voulurent aller si loin ; ils plongèrent d'un tel vol dans les régions abstraites pour redescendre à des profondeurs où n'était parvenue la raison humaine depuis dix-huit cents années, que, n'ayant pu saisir l'insaisissable mystère, ils revinrent de toutes leurs recherches étourdis de vertige et pleins de lassitude. Alors apparut « la maladie du siècle », l'inquiétude de *Werther*[1] et de *Faust*, pareille à celle qui agita les hommes, au Ier siècle de notre ère, ou qui, sous le nom d'*acedia*, troubla les âmes mystiques, au fond des monastères du XIIe siècle. On la reconnaissait aux mêmes signes : le mécontentement du présent, le vague désir d'une beauté supérieure et d'un bonheur idéal, la douloureuse aspiration vers l'infini. La littérature universelle s'en imprégna, et nulle philosophie, nulle poésie en Europe, — tant

1. Nicolaï, le critique passionné de Gœthe, de Herder et de Wieland, et le précurseur de l'école de transition, qui devait prendre place, dans le siècle suivant, entre le classicisme suranné et les exagérations du romantisme, essaya de refaire, sur des bases moins troublantes, ce roman de *Werther*, dont l'effet fut si prodigieux qu'il « mélancolisa » l'Europe entière.

la contagion fut rapide, — n'échappa à la mélancolie du doute.

Ce doute amer, inguérissable, avait remplacé dans tous les cœurs les fortes croyances, les nobles passions, les grands enthousiasmes. Personne n'avait plus foi dans aucun des mobiles de la vie. La poésie de lord Byron résonna parmi ce vide immense ; éclatant, sombre et violente, au milieu des ruines amoncelées par les guerres et les révolutions, une telle poésie désespérée convenait bien à cette époque d'universelle dévastation.

Ce fut un des caractères de la littérature naissante du XIXe siècle, à laquelle Chateaubriand avait servi de puissant initiateur, par-dessus les stériles ébauches de la période impériale en France. On vit presque tout à la fois se révéler au monde : le René de Chateaubriand, parsemant dans la société ses tristesses orageuses; le Manfred et le Lara de Byron, l'Oberman de Senancour, vague résultante des types mêlés de Werther et de René, et les fameuses *Lettres de Jacopo Ortis* par Ugo Foscolo, composé extraordinaire de vérité et d'extravagance, de rhétorique déclamatoire et d'éloquence sincère, dont le retentissement fut européen.

Les poètes du précédent siècle avaient coulé dans la fadeur en rendant la nature trop aimable et trop doucereuse ; leurs successeurs, au contraire, ne trouveront plus de couleurs assez sombres pour la dépeindre et la mettre en convenance parfaite avec le noir des sentiments. L'école des « Werther » associa toute la création à ses douleurs vraies ou factices. Surexcitées par des impressions con-

traires, qui revenaient toujours à la même pensée de désenchantement, leurs effusions offrirent, comme l'âme de Joseph Delorme, un inconcevable chaos où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, de grandes pensées avortées, des élans pieux après des blasphèmes, jouaient et s'agitaient confusément sur un fond de désespoir[1].

Le romantisme était né. Il allait faire son chemin très vite, en France, mais pour se montrer bien différent de ce qu'on l'avait vu au point de départ. Le mot et l'idée venaient de l'Allemagne. A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, Tieck et les deux frères Schlegel s'étaient mis à la tête d'un mouvement de retour vers l'art et la poésie du moyen âge, qui avaient leur origine dans le *roman* (composition en langue vulgaire). On appela donc romantisme cette manifestation nouvelle, quelque peu opposée au mouvement d'expansion imprimé par Gœthe, Schiller, Wieland et Lessing. Mme de Staël l'avait révélé en France, et Chateaubriand lui avait imprimé son caractère initial, qui fut de ramener le goût et le sentiment d'un art autochtone dans le pays gréco-latin où, depuis le règne de Charles VIII, avait dominé presque exclusivement l'art antique. Le nom resta, avec un sens plus divers, moins exactement défini, selon qu'y prédominèrent plus ou moins, tour à tour, l'une ou l'autre des influences qui présidèrent à ses origines : l'individualisme lyrique d'un J.-J. Rousseau, ancêtre commun de Byron, de Gœthe, de Schiller,

1. Voyez la préface de *Joseph Delorme,* de Sainte-Beuve.

de Lamartine et de Victor Hugo; le renouveau inattendu de l'idée mystique; le retour aux sources nationales[1], ou la diffusion des littératures étrangères.

1. Lire la préface de *Jean Sbogar,* de Nodier; on y voit ce que, vers 1820, les hommes à la tête du mouvement entendaient par ce mot de romantisme.

CHAPITRE XVIII

Point de départ du mouvement romantique, dont les effets s'étendront sur l'Europe entière. — Des perspectives agrandies s'ouvrent dans toutes les directions de la pensée. — Rénovation générale des études. — Du côté de l'imagination pure. — La grande poésie romantique. — Ses transformations et ses différentes expressions en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Russie, en Pologne et dans les pays scandinaves.

§ 1er.

A la vérité, le romantisme français retarda d'une génération sur le romantisme allemand, qui, à la suite de ses grands initiateurs, avait vu se former le groupe si original d'Arnim, d'Immermann, de Tieck, Brentano, Chamisso, Novalis[1], et par de si beaux élans vivifié les principaux éléments d'inspiration de cette école : l'enthousiasme, la curiosité ardente du pittoresque, l'amour démesuré de l'étrange ou la sensibilité profonde.

Les tourmentes de la Révolution et les massacres organisés de l'Empire avaient été l'obstacle formi-

1. Que ne pouvons-nous ici nous arrêter quelques instants, au moins, dans la compagnie d'un de ceux-là, du touchant Novalis ! Tous ceux qui l'approchaient, a rapporté Schleiermacher, ne pouvaient s'empêcher d'admirer la double perfection physique et morale de « ce jeune homme divin », pour qui le monde entier était un large poème. Hélas ! la mort l'attendait au tournant de la route, où il avançait plein d'espoir. Il n'a laissé que d'admirables ébauches : épisodes romanesques, chants spirituels, pensées et fragments.

dable au rapprochement des esprits. Les conditions du temps ne permettaient guère aux âmes de se replier sur elles-mêmes ni d'entendre dans le silence de la pensée les appels de la vocation artistique. On ne jouissait pour cela ni d'assez de loisirs ni d'assez de liberté. La France, au milieu de ses enivrements de victoires et de conquêtes, cherchait vainement à retrouver dans les lettres l'éclat de ses triomphes passés.

C'est au début du siècle. L'aube en a commencé de poindre, nuageuse et trouble. Encore meurtrie des crises révolutionnaires, la littérature, exsangue, épuisée, voudrait rappeler ses forces ; les encouragements et les soins officiels ne parviennent pas à lui infuser un sang nouveau. Des grandes œuvres venues de l'étranger, comme le *Faust* de Gœthe[1], et qu'on s'efforce timidement de faire connaître en France, on n'a qu'ignorante incompréhension. Les idées alanguies se consument en la stérilité générale. La tragédie et l'ode ne sont plus que des formes sans vie. Nuls chants héroïques en cet âge de héros, mais de pâles flagorneries au pouvoir et d'insipides cantates ou de froides traductions[2]. La comédie se traîne dans la vulgarité ; on ne lui reconnaît plus le droit de peindre au vrai les mœurs

1. En 1808, Mme de Staël faisait jouer devant elle, Schlegel étant présent, quelques scènes de *Faust* sur le théâtre de société de Coppet. En France, les rédacteurs du *Journal des Débats* n'affichaient que dédain pour cette œuvre, le type achevé de « la poésie frénétique ».

2. Tandis que Baour-Lormian corrigeait sa traduction de la *Jérusalem délivrée* du Tasse et terminait la tragédie d'*Omasis*, Millevoye traduisait en vers, simultanément, l'*Iliade* d'Homère, les *Odes* d'Anacréon et les *Bucoliques* de Virgile.

et les hommes[1]. La prose se tait ou se déforme, sous la menace perpétuelle du pilon. La tribune ne répète que les échos de la voix du maître, et la presse entière est réduite au silence ou à l'adulation sans fin. Avec son ombrageuse aversion pour tou ce qui sent la liberté, pour tout ce qui respire la hardiesse, comment Napoléon serait-il le promoteur d'une grande ère intellectuelle? Au surplus, que le moment est mal venu de se vouer à la profession des lettres! Alors que se déchaînent, d'un bout à l'autre de l'Europe, les fureurs de la guerre, toute l'attention est aux fanfares belliqueuses, tous les bruits sont étouffés par le cliquetis des armes, tous les élans de l'âme se précipitent vers ceux qui combattent et qui meurent. Elevés dans les collèges, aux roulements des tambours, les jeunes gens se savent à l'avance désignés pour les vastes hécatombes. Mais, que certains échappent à ces levées meurtrières, où périrent confusément tant de germes précieux, iront-ils demander à l'ingrat exercice de la plume, outre les satisfactions idéales, l'assurance paisible des choses de la réalité? Trop chimérique illusion. Des esprits supérieurs, tels que Chateaubriand et Mme de Staël, ont, à la vérité, pris la tête du mouvement de ce siècle; mais à ceux-là leur situation de fortune, leur rang nobiliaire, leur état de personne exceptionnel ou leur libre résidence à l'étranger garantissaient une indépendance relative. Pour les autres, il fallait opter entre ces

1. Souvenons-nous, en passant, du nom d'un précurseur de Scribe, Picard, dont les comédies sont le journal en action de l'époque, le compte rendu plaisant des mœurs ou des ridicules du jour.

trois conditions inéluctables : ou brûler à l'idole du jour un encens banal, ou suspendre volontairement l'application de sa pensée [1] jusqu'à la venue de temps meilleurs, ou se résigner à devenir l'instrument docile des mesures de compression, et travailler contre les lettres au nom de la littérature. « Il y a des moments, a dit Chateaubriand, où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux. » D'Avrigny, Esménard, Lacretelle, Lemontey, furent de ces esclaves du besoin; sur les registres des douanes intellectuelles parafèrent bien des signatures qui, sous un nouveau régime, s'inscriront en première ligne des défenseurs du libéralisme. A défaut de ressources plus honorables, on portait en compte les arrêts de la censure cette censure vexatoire et puérilement méticuleuse qui ne se contentait pas de supprimer les journaux ou de les travestir en leur soufflant des sujets d'articles, mais qui, voyant des allusions partout, mutilait presque autant les livres anciens que les livres nouveaux, corrigeait Racine, amputait Corneille et mettait Molière en interdit. Le premier empire fut bien la pire des époques, non seulement pour la littérature d'imagination, mais pour toute espèce d'études [2].

Enfin la chute de ce despotisme écrasant, le

1. « Tout s'inclinait devant Napoléon, tout, excepté six poètes, excepté six penseurs, restés seuls debout dans l'univers agenouillé : Ducis, Delille, Mme de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Lemercier. » (VICTOR HUGO, *Discours de réception à l'Académie française.*) Et encore, Benjamin Constant...?

2. En dépit de la foule de grammaires qui se publiaient alors, à défaut d'autres livres, où en était la science même du langage? « La philologie, qui est la base de toute bonne littérature, disait Dacier dans son rapport à Napoléon Ier, la philologie, sur laquelle

retour de la famille des Bourbons et d'une aristocratie qui avait toujours patronné, honoré, cultivé les lettres, puis les influences européennes, le large afflux des sources étrangères dans le courant national, contribuèrent à ranimer les imaginations engourdies.

§ 2.

Après les années sanglantes, où la France avait consumé son énergie, ses ressources, son entière puissance d'activité en luttes intestines ou sur les champs de bataille, renaissaient enfin les espérances fécondes de la paix. Le monde respira, délivré. Jamais époque ne parut favoriser d'une manière plus heureuse le rajeunissement de la pensée ; jamais communion plus intime ne parut fondre avec le sentiment public les aspirations des intelligences supérieures. Le classicisme et ses productions surannées avaient fait leur temps. L'heure avait sonné de mettre en pratique le mot lancé déjà, au XVII[e] siècle, par Théophile de Viau à ses contemporains : « Il faut écrire à la moderne. » A d'autres hommes, à des aspirations différentes, devaient répondre un autre langage et des pensées nouvelles.

Sur tous les points se découvrirent des perspectives agrandies. En philosophie, en politique, en histoire, en littérature, au théâtre, sous chaque forme et sous chaque impression, se manifestait le besoin et s'annonçaient les présages d'un splendide

repose la certitude de l'histoire, ne trouve presque plus personne pour la cultiver. »

Seule la contemplation physique de l'univers put alors enfanter des œuvres puissantes, comme la *Mécanique céleste* de Laplace et la *Mécanique analytique* de Lagrange.

épanouissement. La restauration complète de la méthode et de la matière historique mériterait à elle seule d'être exposée dans le cadre d'un long chapitre. En Angleterre, puis en France, Henry Hallam et Chateaubriand avaient donné le signal du renouvellement de l'histoire ; et la renaissance de ce genre important fit le tour de l'Europe entière. Cet essor, dont le point de départ avait été l'enquête générale ouverte sur le moyen âge, se prolongera, par des répercussions successives, en Angleterre avec Lingard et Macaulay, en Allemagne avec Ranke, en Italie avec Cantù, en Espagne avec Lafuente, dans les littératures russe et scandinave avec Karamzine, Geiier et Allen, en France avec Augustin Thierry, Guizot et leur abondante école. Chaque peuple voudra reconstituer ses annales.

L'histoire de l'esprit profita largement de cette rénovation des études. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la critique s'était montrée le plus souvent insuffisante et superficielle, parce qu'elle prétendait subordonner à des règles invariables l'inspiration des auteurs. Elle était alors toute d'admiration classique, de goût traditionnel et de bonne rhétorique. Le côté évolutionnel des idées, la valeur pittoresque du milieu, la couleur locale et l'individualité des littératures lui échappaient presque entièrement. La période de la critique historique, inaugurée en Allemagne au siècle précédent, ouverte en France par Mme de Staël et Benjamin Constant, en Angleterre par Hallam, se détermina vers 1830. Des hommes tels que Villemain, Sainte-Beuve, lui donnèrent une force, une extension et un éclat inattendus.

Naguère encore, lorsque les Allemands se flattaient d'avoir Lessing et Winckelmann, la France croyait posséder en La Harpe le premier critique du monde Elle avait longtemps ignoré, méconnu ou travesti Shakespeare. Volontiers les rhéteurs de la vieille école classique eussent arrêté les limites de la pensée humaine à ses bornes frontières. Le passé tout à coup s'éclaira d'une lumière vive; la poussière des siècles sembla se ranimer; on apprit à discerner enfin d'autres peuples et d'autres horizons

§ 3.

De 1820 à 1840, tandis qu'Auguste Comte traçait d'une main déjà très assurée les linéaments de la sociologie; que, dans les sciences naturelles, éclatait la découverte de l'homme préhistorique[1]; ou que la philosophie de l'histoire du Napolitain Jean-Baptiste Vico, révélée par Michelet en 1827, inclinait tant de sérieux esprits vers le déploiement des époques et les hautes synthèses de l'humanité, — des connaissances toutes nouvelles jaillirent des champs infinis du savoir. En Allemagne, François Bopp venait de créer la philologie comparée. Au même moment et du même fait, il avait transformé les études, régénéré la linguistique, modifié profondément l'ethnographie et l'histoire, et éclairé d'un jour inattendu le passé de l'humanité. Presque aussitôt s'annoncèrent de merveilleuses reconstitutions de langues et de littératures perdues. Les travaux de l'érudition prirent une valeur histori-

1. L'étude de la préhistoire date réellement des découvertes de Boucher de Perthes (1836).

que et philosophique qu'on n'eût point soupçonnée. L'Occident se mit à interroger avec une ardeur extraordinaire les idiomes et les symboles religieux de l'Orient[1].

Du jour où fut trouvée par le génie divinateur d'un Champollion la clef des hiéroglyphes, on eut, pour expliquer les usages, les coutumes et les idées de l'Égypte, des documents innombrables. L'Inde, énigmatique et majestueuse, attira les regards plus instamment encore que la terre des Pharaons. Les esprits cultivés éprouvèrent une sorte d'éblouissement lorsque, derrière l'Acropole et la montagne de Sion, derrière la Grèce et la Judée, patrie intellectuelle ou religieuse des nations modernes, derrière les pyramides égyptiennes rendues à l'explication historique, ils virent culminer la pagode hindoue, frissonnante de mystère et de poésie. Pour rétablir sur leurs bases et resceller les débris des monuments de l'Inde ancienne, pour ordonner les pierres tumulaires de cette civilisation, déjà si vieille au temps où elle avait pris contact avec l'armée d'Alexandre, on déploya en France, en Allemagne, en Angleterre, une activité fiévreuse de reconstitution. Il sembla voir renaître en Europe l'enthousiasme qui transportait les érudits de la Renaissance, alors qu'ils pensaient vraiment ressusciter la Grèce et Rome. La philologie moderne renouvelait sur la littérature brahmanique les expériences qu'elle croyait avoir presque épui-

1. Voir l'introduction de Michel Bréal à l'édition française (1866) de la *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, grecque, latine, lithuanienne, slave ancienne, gothique et allemande,* de François Bopp (Berlin, 1833-49, Paris, 1867-72, 4 vol. gr. in-8°).

sées sur l'antiquité classique, mais pour en élargir singulièrement les conclusions. Sous la conduite de Bopp et des savants qui marchèrent sur ses traces[1], on pouvait suivre, pour ainsi dire, mot à mot l'histoire des langues de cette famille. Mais ce n'était pas assez d'établir l'étroite parenté du sanscrit et du grec : on voulut montrer aussi, chez les deux peuples frères, les Aryas et les Hellènes, l'identité des conceptions et des habitudes intellectuelles. Au merveilleux figuré des chansons héroïques de l'Inde ancienne fut opposé le merveilleux mythologique de l'épopée grecque; et il en ressortit de frappantes similitudes.

Une égale ardeur se dépensait dans le champ de la pure archéologie classique, émancipée de la grammaire, rendue accessible à l'expression de toutes les formes de la vie matérielle et intellectuelle des anciens. De création presque récente, l'épigraphie dégageait une foule de traits lumineux sur l'organisation du monde ancien, racontant ce que ne disent pas les livres : la vie quotidienne des classes populaires, les costumes, les coutumes, les cérémonies, les croyances de la foule, en même temps qu'elle consacrait ou rectifiait la valeur des témoignages historiques. Nul effort ne coûtait pour restituer un mot à une inscription, un fragment à une statue, une date à un monument. En même temps l'histoire de l'art devenait véritablement une science par la substitution à l'étude des œuvres

1. Philologue de génie, restaurateur de civilisations antiques et de langues dont le nom était à peine connu avant lui : le zend et le pâli, admirable historien de mouvements religieux dont le sens avait jusqu'alors échappé à la critique, l'auteur des *Commentaires sur le Yaçna* (1833-34, in-8°), Eugène Burnouf, fut un de ceux-là.

individuelles et des biographies d'artistes celle autrement féconde de l'évolution des styles.

Les grands érudits du XVI[e] siècle et quelques-uns aussi du XVII[e] et du XVIII[e] avaient une immense lecture; ils vivaient en une communion parfaite avec les Grecs et les Romains; ils possédaient à fond les langues classiques, et, dans la discussion du détail des mots, — l'étymologie mise à part, — on ne pouvait qu'admirer leur sagacité. Pourtant, l'étonnante persévérance de leurs recherches n'aboutissait guère qu'à des résultats de surface. Quelle que fût l'intensité de leur labeur, ils ne dépassaient point certaines considérations d'exactitude dans les faits ou d'idéal dans les œuvres d'art et de sentiment, et la préoccupation vraie des origines, des causes, des milieux, en était presque toujours absente. Ignorant l'histoire de plusieurs grands peuples, n'ayant par conséquent aucune notion du degré de rayonnement de leur civilisation, manquant de ces mille ressources de comparaison d'où sortent des vues plus générales, des principes plus certains, des appréciations plus sûres et plus impartiales, ils ne voyaient, ils ne pouvaient saisir, en histoire comme en littérature, qu'une face des choses. Les érudits modernes, de l'école de Wolf, Bœckh et Ottfried Müller en Allemagne, de Letronne en France, élargiront, plus tard, singulièrement la conception même de la philologie. En appliquant toutes les formes de l'érudition à l'histoire politique, à l'archéologie monumentale, à l'étude des langues, à la science des mythes et des religions, cette méthode de l'esprit critique qu'avait entrevue le génie si compréhensif

de Leibnitz et dont l'Allemagne eut l'honneur de se servir la première, ils étaient appelés à renouveler sur tous les points la connaissance des idées et des faits. Aux âges précédents comme dans l'antiquité, on identifiait la philologie avec les études purement grammaticales, on la bornait à l'exégèse des textes archaïques[1] ; désormais, elle ne vise à rien moins qu'à embrasser l'esprit antique, grec ou oriental, tout entier, dans ses développements philosophiques, littéraires, artistiques, dans ses œuvres de foi, de raison, de sentiment et d'imagination[2]. S'alliant avec la mythologie comparée, elle aspirait enfin à donner la théorie définitive de l'idée religieuse, saisie dès l'heure de sa formation primitive et, pour ainsi dire, inconsciente.

Les théologies, ébranlées sur leurs bases, avaient éprouvé une sorte d'effarement à voir surgir ces faits considérables de l'ordre antique, illuminant tout à coup d'une lueur si profonde la genèse des cosmogonies. Jusqu'alors, les mythologies étaient demeurées obscures, inexpliquées en leurs principes. Elles étaient restées sans attaches réelles avec

1. Voyez Renan, *Mélanges d'histoire et de voyages,* Histoire de la philologie classique dans l'antiquité.

2. Telle est la carrière que lui ouvrira plus tard Max Müller, dans une définition célèbre. Des progrès plus récents, ainsi que voulait bien nous l'écrire, un jour, à nous-même M. Salomon Reinach, auront surtout consisté à mettre en évidence que la religion, distinctive de la mythologie, doit être étudiée de préférence chez les peuples arriérés, qui nous offrent l'équivalent des Grecs et des Hébreux, longtemps avant la rédaction de l'*Iliade* et de la *Bible*. Ces recherches, poursuivies d'abord en Angleterre, sont appelées à prendre un grand développement au xx[e] siècle ; elles exerceront sans doute une influence bienfaisante sur les sociétés, en révélant l'origine tout humaine et sociale de bien des illusions d'ordre théologique, que le grand jour de la science n'a pas encore dissipées.

les conditions sociales qui en avaient déterminé la conception. La connaissance du Véda et du panthéon indien changea toutes les vues. Les mythologies aryennes apparurent comme un groupe aussi homogène que les idiomes de même souche. Les formations primitives ne se voilaient plus sous un impénétrable mystère. Elles n'avaient plus rien d'illogique ni d'arbitraire dans leurs « révélations » successives. On s'étonna des nombreuses analogies qu'il fut permis de faire ressortir entre les systèmes de religions les plus opposés, entre le panthéisme aryen et le monothéisme biblique[1], entre le roi des dieux, le héros de la foudre et de l'orage, l'auteur et le conservateur de toute vie, Indra, et Jéhovah, le Dieu unique. Mais surtout ces études projetaient les plus vives clartés sur les origines et les vicissitudes des vieilles croyances naturalistes[2] qui, dans un passé extrêmement reculé, avaient été communes à toutes les branches de la famille indo-européenne. La philologie se trouva dès lors

1. De nos jours, on a rapproché sans anachronismes les hymnes de Vicvâmitra, de Renou, son fils, de Pragâtha ou de Vamâdeva, des cantiques de Moïse, de David et des autres enfants d'Israël célébrant également, et par des images semblables, la grandeur de leur Dieu et la force de son bras.

2. En France, c'est Benjamin Constant qui, révélant, dans son livre *De la Religion* (1824-31, 5 vol. in-8°), les premiers symptômes de la nouvelle méthode historique de l'interprétation des mythes, a ouvert pour son pays les voies de la critique religieuse, où se sont engagés avec succès : Fauriel, J.-J. Ampère, Guignaut, Quinet, Schérer, Renan, Maury, Joubert, Baudry, Bréal, etc.

Voy. Max Muller, *A history of ancient sanskrit litterature;* Lassen, *Indisch. Alterthumsk,* t. Ier; Adalbert Kuhn, *Die Urgeschichte der indogermanischen Völker,* dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* t. IV; Alfred Maury, *Croyances et Légendes de l'antiquité,* 2e édit., 1863; Barth, *Des Religions de l'Inde,* dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses,* 1879; etc.

engagée dans les questions les plus ardentes de la polémique religieuse; avec ses découvertes, relevées seulement de la veille, avec sa méthode rigoureuse s'appliquant aux prémices du christianisme comme aux légendes de la Grèce et de l'Inde, elle avait transposé les termes des controverses philosophiques.

§ 4.

Mais nous nous sommes laissé entraîner un peu loin et trop en avant de notre cadre. Il nous faut, maintenant, rétrograder de quelques pas et revenir sur le sujet de la véritable expansion de l'époque romantique.

C'était surtout du côté de l'imagination pure, vers les domaines sans limites de la poésie, qu'une jeunesse passionnée tournait les yeux, avide de s'y lancer à la recherche de l'inconnu. Chateaubriand, avons nous dit, venait de transformer l'art poétique et l'imagination de la France, et son action s'était étendue à l'Europe entière. Le sentiment de la liberté avait été ramené par lui dans les lettres. Presque du jour au lendemain surgirent en France d'éclatantes souverainetés. Alfred de Vigny en avait été le précurseur. A la voix d'*Eloa*, toute une génération de jeunes esprits s'était éveillée à une poésie mieux sentie et plus vraie que celle du XVIIIe siècle. On avait entendu vibrer la lyre de Lamartine. Une vaste acclamation salua comme une éclatante surprise les premières *Méditations*, qui apportaient au monde des accents jusqu'alors inconnus. Il n'y eut pas assez de fleurs pour couronner ce prince de l'élégie, ce poète vraiment inspiré, qui, sans autre travail que de répercuter les battements de son

cœur, pouvait exprimer avec des accords si mélodieux tous les sentiments tristes et doux enfermés dans la nature humaine. Presque en même temps s'était levé sur l'horizon le soleil de Victor Hugo, puissant, étrange, troublant, disparate et prodigieux. Il avait lancé par le monde la préface révolutionnaire de *Cromwell :* le drame substitué à la tragédie, l'homme au personnage, la pièce libre d'aller de l'héroïque au positif et le style d'avoir toutes les allures épiques, lyriques, graves ou bouffonnes ; ce manifeste était devenu la bible des émancipés [1]. Pendant près de soixante-dix ans Hugo restera le dominateur intellectuel de son époque ; il amoncellera poèmes sur poèmes, drames sur drames, romans sur romans ; et tout ce qui est du passé, du présent et de l'avenir, du fini et de l'infini, traversera ce vaste cerveau perpétuellement en mouvement et en ébullition. Enfin, au moment où le génie de Lamartine perdait sa première fraîcheur, où celui de Victor Hugo allait s'exagérant et s'amplifiant dans une note exaspérée, était apparu Musset très jeune, trahissant le mal de son époque, la tristesse romantique, ou menant à beau bruit ses heures d'insurrection capricieuse contre la sagesse et la raison.

Derrière Hugo, Lamartine et Musset montèrent en foule les enthousiasmes et les désirs. Une grande foi palpitait dans le cœur de la jeunesse. Les esprits s'échauffant et s'enflammant au contact de leurs mutuelles ardeurs, ce fut une explosion instantanée.

1. Cependant, il est bon de se souvenir que le romantisme français, qui s'imposa par la préface de *Cromwell* (1827), avait été précédé d'un autre romantisme, ayant eu pour manifeste la brochure de Stendhal : *Racine et Shakespeare* (1822).

On put alors assister à ce rare spectacle d'un groupe serré de novateurs bataillant et vivant pour l'unique souci des beautés de l'art[1], pour les seules joies de la création, pour le contentement de sentir et d'exprimer les transports de l'imagination lyrique. Que pourront contre ceux-là Baour-Lormian, Viennet et les disciples attardés des vieux genres? Encore un temps de patience et quelques poussées vigoureuses : le théâtre et le livre appartiendront aux disciples de Shakespeare, de Calderon et de l'auteur d'*Hernani.* Une pléiade d'artistes privilégiés recueilleront tout le gain des labeurs d'une génération éperdue.

Le romantisme avait commencé par proclamer le libéralisme dans l'art. Ses romanciers et ses poètes affranchirent aussi les sentiments et les cœurs. Les siècles précédents avaient dit à l'homme : « Tu as le droit de raisonner librement. » Le XIXe ajouta : « Tu as le droit d'aimer librement. » Jamais l'amour ne fut si ardemment ni si éloquemment chanté. « Le romantisme sentimental avait donné à l'âme humaine un ciel illimité pour y étendre ses ailes et y enfoncer son vol[2]. »

Cette sorte de restauration des âmes et des intel-

1. « C'était le bon temps. Comme on s'aimait, comme on se haïssait, comme on se soutenait alors ! On se battait jusqu'aux morsures ; on résistait avec acharnement ; on applaudissait avec délire ; on se déchirait, on s'élevait des autels. Bientôt, du drame représenté la foule allait aux écrivains, qui règlent et qui soutiennent l'opinion, et c'était encore une fête heureuse, le lendemain de ces victoires si vivement disputées, de voir la foule se ruant sur le feuilleton, prête à le déchirer en mille parcelles, pour peu que le critique ne fût pas de l'avis du lecteur. Belles journées de combats poétiques, heures charmantes, on ne vous verra plus ! » (Jules Janin, *Journal des Débats,* 6 juillet 1863.)

2. Henry Bérenger, *l'Ame d'un siècle.*

ligences avait été pareille et instantanée dans les autres pays, où les conditions s'étaient trouvées les mêmes et partout semblablement propices. Encore mal remis de la tempête révolutionnaire, ébranlés jusqu'au plus profond de leur organisme par le contre-coup de ces convulsions, les peuples n'aspiraient qu'au repos, au recueillement dans la paix. Il leur fallait du temps pour se reconnaître, pour rentrer en possession de leurs forces et de leurs ressources, avant d'entamer, au sortir des conflits sanguinaires, les grandes luttes sociales et industrielles. Ce furent vingt-cinq années de trêve, — la trêve de la poésie et du sentiment. Époque inoubliable où l'Europe paraissait ne respirer que l'idéal, la passion, l'harmonie. On constate en tous lieux cette émulation généreuse, en Allemagne comme en France, en Angleterre comme en Italie, en Espagne comme dans les pays slaves et scandinaves.

§ 5.

Bien que le romantisme eût été préparé de longue date en France par des écrivains tels que Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, il revient à l'Allemagne, ainsi que nous l'avons dû constater en des pages précédentes, d'en avoir trouvé la formule et d'en avoir imprimé l'élan. Dès l'année 1797, Auguste-Guillaume de Schlegel, en fondant, avec Louis Tieck, l'*Athenæum,* d'inoubliable mémoire, en avait élaboré le programme, dès lors modifié et élargi par le cosmopolitisme littéraire de Gœthe. Possédant une capacité de travail presque sans limites, poète, traducteur, critique,

orientaliste et philosophe, il exerça une action énorme sur la direction de la pensée nationale et étrangère. Interprétateur magnifique de Calderon et de Shakespeare, il avait découvert aux Anglais eux-mêmes, en leur poète favori, des effets insoupçonnés; et, de reconnaissance, ils l'avaient surnommé « l'ultra-shakespearien » Par ses admirables traductions, qui contribuèrent, a-t-on justement dit, avec celles de Voss, à faire des grandes œuvres de tous les temps et de tous les pays autant de monuments de la langue allemande, par la pénétration de son génie, inconstant et hâtif, par l'abondance d'idées initiatrices, qu'il sema sur tous les points, comme autant de traces lumineuses, il fut un merveilleux rénovateur. Il y aurait fort à dire sur la haute activité spirituelle que représentent, à côté du sien, les noms de : Frédéric de Schlegel, son frère, dont la richesse de pensées et l'ouverture d'esprit sur les mondes différents de l'imagination et de la science ne furent pas moins merveilleuses; de Jean-Paul Richter, dit l'Unique, parce qu'en effet jamais aucune nature sincèrement poétique n'associa de manière plus étonnante, dans un chaos de disparates, toutes les couleurs et tous les tons, de Chamisso[1] et de l'étrange conteur Hoffmann[2].

1. Avec la dualité de sa nature, qu'expliquaient les contrastes de son origine française et de son éducation allemande, gardant au fond de lui-même, comme de naissance, les germes d'un esprit net et facile, alternativement ironique et enthousiaste, et y mêlant, par la suite, ce goût du fantastique, ces dispositions rêveuses, cette recherche sentimentale et profonde, qui sont les marques du génie germanique, Chamisso de Boncourt est une des figures les plus difficiles à saisir et à rendre de la littérature moderne.

2. Tout ce que la réalité la plus terrestre peut supporter de

On aurait à relever, par contre, soit l'influence particulariste de l'école souabe de Ludwig Uhland, qui, de bonne heure sortie de l'école romantique, saura se défaire de ce que celle-ci eut d'exagéré et de rêveur, soit le renouveau de l'école appelée « la Jeune Allemagne[1] », qui, plus tard, sous l'inspiration de Bœrne, de Henri Heine, de Laube, de Freiligrath, de Georges Herwegh[2], remplira dix-huit années tumultueuses (1830-1848) à porter vers d'autres buts que l'art et le sentiment esthétique la direction des intelligences, en multipliant, sous toutes les formes, les tentatives d'éducation sociale et politique.

A part cheminait, aux environs de 1830, le groupe autrichien de Grün et de Lenau, et les plus beaux chants lyriques prenaient naissance dans l'âme agitée de ce dernier, le tendre et mélancolique Nicolas Lenau. La passion, la sensibilité nerveuse et enthousiaste, les capricieux mouvements d'une nature sceptique et pourtant ivre d'idéal, les tourmentes d'une conscience ballottée entre les tristesses du doute et le besoin de croire, qui persistait en elle, faisaient de ses jours un continuel ébranlement. Mais les gémissements de son cœur blessé, les émo-

contrastes avec les hallucinations bizarres ou terribles du surnarel se trouve réuni, confondu, dans les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, dont la vogue fut immense.

1. Une forme particulière de style était là très en faveur : cette forme légère, capricieuse, empruntée par Bœrne à Jean-Paul et que Henri Heine avait aiguisée encore avec sa verve et sa gaieté.

2. Implacable ennemi de la monarchie et du césarisme, Georges Herwegh se fit naturaliser citoyen suisse. Ses *Poésies à un vivant* (1841-1844) produisirent grande impression dans le cénacle de la Jeune Allemagne. Il semblait que le fier chevalier de Hütten eût reparu dans les vers irrités de Herwegh.

tions et les orages qui bouleversèrent sa raison jusqu'à la précipiter dans les abîmes de la folie, s'exprimaient avec un charme de mélancolie très pénétrant; et le souvenir ne s'en perdit plus.

C'est ainsi que tant de pages brillantes furent ajoutées, coup sur coup, à l'histoire littéraire de l'Allemagne.

§ 6.

Le romantisme anglais et son ascendant international datent de Byron. Après Cowper, il avait eu la gloire de déterminer cette forte impulsion dont les effets s'étaient répercutés d'une manière si intense à l'étranger. Les goûts de Byron étaient classiques; son tempérament fut romantique. Entre les œuvres les plus violentes et les plus régulières son jugement hésitait. Il célébra Pope. Il défendit la règle des unités dans la tragédie, la phrase symétrique, le style cadencé. L'harmonie constante du vers, la perfection du style, ses qualités supérieures, ne l'abandonnèrent jamais. Cependant la véhémence de ses sentiments l'avait emporté tout aussitôt bien loin au delà des barrières classiques. Il s'était annoncé par le cri puissant d'Harold; et à travers les critiques inquiètes, par-dessus les réputations jalouses, son nom avait retenti dans toute l'Europe. Un moment toutes les nations littéraires furent byroniennes.

Sur le même plan d'horizon était apparue l'étoile de Walter Scott, dont l'éclat n'eut pas moins de rayonnement. L'auteur des *Puritains* ne fut pas seulement, pour la France aussi bien que pour l'Angleterre, l'initiateur du roman moderne : il fut

encore l'un des rénovateurs de l'histoire. Avant lui, celle-ci n'était ni dramatique ni pittoresque : il donnera aux Français Augustin Thierry, de Barante, le goût de la couleur, la passion de la vie. Son influence s'étendra, à divers titres, sur de Vigny, Victor Hugo, Mérimée, Balzac et sa descendance.

Tout le romantisme anglais eut un pouvoir magique pour provoquer l'excitation des esprits. Étonnant *revival* que celui-là, car il fit éclater les accents de Shelley, de Wordsworth, de Coleridge, et suscita des imaginations merveilleuses !

Chacun de ces admirables poètes mériterait de nous retenir longuement : Wordsworth, pour son exquise simplicité colorant d'un reflet d'idéal les réalités les plus voisines de nous; Coleridge, pour la force de son lyrisme et la hauteur de son rêve philosophique[1]; Southey, pour l'étonnante fantaisie de son imagination toujours suspendue dans l'aérien; et Shelley, pour la largeur et la flexibilité de son génie. Au milieu d'une existence incroyablement tourmentée, et qui se termina d'une manière si tragique[2] (il avait vingt-neuf ans !), l'éblouissant Shelley avait créé l'une des poésies les plus

1. Établi à Keswick, au milieu des lacs d'Écosse, dans le voisinage de Southey et de Wordsworth, Coleridge forma avec eux l'école des *lakistes,* cette école sentimentale qui eut tant de vogue en Angleterre, parce qu'elle unissait à l'amour de la nature la délicate analyse des sentiments. Il écrivit ses *Poèmes d'amour,* ses *Poèmes méditatifs;* des *Odes,* d'une grandeur parfois sublime; des *Ballades lyriques,* des romans, des drames. L'habitude de l'opium, qu'il avait prise, altéra sa santé jusqu'à faire craindre pour sa raison. Vibrant à toutes les émotions et capable de comprendre tous les systèmes, Coleridge avait des échappées de génie se faisant jour par de soudaines et splendides aspirations; mais ce génie est resté fragmentaire et incomplet.

2. En 1822, Shelley se noya dans la baie de la Spezzia.

inspirées qui furent jamais, changeante comme la mer, tantôt lointaine et fuyante, tantôt aussi personnelle et romantique que celle du chantre de *Childe Harold*... On lui fit des funérailles antiques; son corps, rejeté au rivage, fut brûlé sur un bûcher, son cœur transporté à Rome et mis au tombeau avec cette inscription : *Cor cordium;* et il disparut, laissant, dit Gabriel Sarrazin, le souvenir d'une figure de lumière et de légende.

§ 7.

L'Italie maintenant nous appelle et proclame qu'en ces jours d'universelle surexcitation artistique, qui furent, pourrait-on dire, les jours de fanfare de l'humanité, elle ne dépensa pas moins d'ardeur que les autres nations européennes à exhausser le culte de la passion, du sentiment, de l'idée. Un souffle chaleureux de patriotisme anime sa poésie, dès les préludes du XIXe siècle. Ugo Foscolo, que nous citions tout à l'heure, Giusti, Leopardi, ont fait entendre des accents pleins d'émotion et de force pour évoquer le prochain réveil de la nation. La concision des vers de Leopardi et leur énergique sobriété remémorent la vigueur de l'antique muse latine. Par la note douloureuse de ses chants, plus irrémédiable et plus inexorable que le pessimisme spéculatif de Schopenhauer, c'est un moderne. Étonnante carrière! Philologue à seize ans[1],

1. Il n'était qu'un adolescent : ses travaux philologiques l'avaient fait connaître des savants de l'Italie et de l'Allemagne. Le philologue suédois Akerblad avait salué sa venue dans la science avec admiration.

philosophe à vingt, poète à vingt-cinq, destiné à mourir très jeune en pleine célébrité, déjà Leopardi avait cueilli les palmes d'une double gloire quand d'autres commencent à peine à vivre. Sa précocité fut extraordinaire. Hélas! de très bonne heure aussi il avait dû payer ces faveurs exceptionnelles de la nature, ces dons merveilleux de l'esprit, par de terribles disgrâces physiques, par le supplice sans répit de deux maladies mortelles, s'aigrissant encore des peines secrètes d'une âme irritable et désillusionnée. De là, chez l'auteur d'*Il Parini,* chez le grand lyrique des *Ricordanze,* ces plaintes contre la destinée humaine et contre son temps, ce vouloir continu de son esprit à ne puiser d'inspiration qu'aux sources amères de la douleur, — la douleur retrouvée partout, dans le présent et dans le passé, dans la nature et dans l'homme, — cette mélancolie raisonnée ou chantée, selon qu'il l'exprimait en philosophe ou en poète, ces appels constants à la mort, qui ont imprégné d'une âcreté systématique l'ineffable douceur de ses élégies[1].

D'autres élus de la Muse : Vittorelli, Ricciardi et le célèbre Silvio Pellico, qui doit sa réputation à ses malheurs autant qu'à ses œuvres, concourent avec éclat à l'œuvre de la régénération rêvée, stimulent la patrie de leurs éloges, de leurs conseils ou de leurs réminiscences plaintives, et noblement exaltent l'espoir commun qui les possède : l'espoir du relèvement de la nation par les lettres. Enfin Man-

1. Voir la biographie du poète et l'édition définitive de ses œuvres, prose et vers, publiées à Florence en 1845, par Antonio Ranieri, le fervent ami, le Pylade de Leopardi; voir aussi la belle traduction en vers d'Auguste Lacaussade.

zoni a pris la tête du mouvement romantique. Il n'avait pas attendu l'apparition de la nouvelle pléiade française pour se déclarer l'apôtre d'une renaissance littéraire. Avant que Victor Hugo eût lancé la préface retentissante de *Cromwell*, Manzoni adressait au critique du *Lycée*[1] une lettre en français sur les unités de temps et de lieu, où se dessinaient ses projets de réforme théâtrale. Il est devenu le chef des *coloristes* italiens, que séduisit avant tout l'éclat du style par l'image et la couleur.

Sous le ciel d'Italie, les talents affluent, animés d'un zèle égal à réchauffer les souvenirs et les espérances patriotiques, à préparer avec les philosophes et les hommes d'action l'ère prochaine du *Risorgimento*.

§ 8.

Un enthousiasme plus exubérant encore transporte les poètes espagnols. On croirait qu'un sang nouveau s'est infusé dans les veines du génie castillan. Byron, Walter Scott, Victor Hugo, Lamartine, sont lus partout. De jeunes enthousiastes brûlent de s'élancer sur leurs traces. Ventura de la Vega, Breton de los Herreros, Quintana, sont à la tête des novateurs d'art, que poussent en avant, d'autre part, les grandes transformations politiques et sociales s'accomplissant au sein de leur patrie.

Les tendances moins absolutistes des dernières années du règne de Ferdinand, les espérances qu'a fait naître l'alliance déjà pressentie de Christine et du parti constitutionnel, et les promesses d'un ave-

1. Chauvet.

nir meilleur qui se lèvent autour du berceau de la princesse Isabelle, ont empli les cœurs d'allégresse. Et l'impression en déborde sous toutes les formes de la pensée.

Vainement des amis du passé, Lista, Hermosilla, Martinez de la Rosa, s'efforcent d'opposer une digue au torrent qui emporte les imaginations. On les laisse protester, sans les entendre, contre ce qu'ils appellent un faux appétit d'émancipation ou un goût effréné de licence. Ils se perdent en des discussions théoriques, pendant que les vers des nouveaux poètes continuent à exciter les fièvres généreuses ; et ces vers sont avidement recherchés par une population enivrée d'espoir et de joie ; on les redit à ciel ouvert, on les répète dans les cafés, dans les salons. Chaque incident politique devient le thème d'une création littéraire. Les profondes modifications de l'état social, qui se poursuivent pendant la première guerre civile de sept ans et pendant la première régence d'Espartero, sont une stimulation permanente à l'activité des écrivains. D'autres manières de voir et de penser se sont fait jour, dans la traditionnelle Espagne. D'autres hommes, d'autres caractères, d'autres types ont apparu. Ils s'en inspirent pour exprimer tour à tour les regrets ou les aspirations, ces dernières surtout, qui remuaient l'âme de la nation espagnole, en face de cette évolution soudaine et considérable de ses destinées.

Une ardeur continuelle enflamme l'inspiration des romantiques de l'Estramadure et de l'Andalousie. La vie de quelques-uns, comme celle du grand lyrique Espronceda et du mordant pamphlétaire

José de Larra, n'est qu'une lutte de tous les instants en faveur des idées de libéralisme, d'affranchissement moral et intellectuel. Car ce fut bien le caractère propre du romantisme espagnol d'avoir traduit avec beaucoup de fougue l'ardente passion qui poussait alors le pays de Calderon à se dégager violemment des liens de l'absolutisme et d'une religiosité tyrannique. Espronceda, Angel de Saavedra, duc de Rivas, Quintana, en attendant la venue de Zorrilla, conquirent une gloire européenne.

Plus tardivement, le Portugal, très différent — comme on ne le sait pas assez — de la nation voisine et rivale, par les origines et par le tempérament, avait repris possession de ses facultés d'invention littéraire. Le royaume lusitanien n'était pas encore remis des crises multiples, intérieures et extérieures, qui ont été le lot particulier, dans l'histoire, d'un État dénué de puissance et continuellement menacé. L'extinction de ses forces physiques et morales en avait été la conséquence forcée. Une sorte de lueur blafarde s'était étendue sur cette société légère et spirituelle, mais dénuée de ressort, chez laquelle rien n'est moins rare que de voir succéder à quelques heures d'animation vive et de pétulance des journées longues de prostration. La faculté poétique errait sans souffle, par les chemins d'un pays où de chanter et de versifier est une occupation courante. Les éternelles églogues elles-mêmes étaient oubliées. Les brillants horizons semblaient fermés, quand apparut Almeida Garrett, suivi de son cortège romantique. On sentit qu'il y avait encore sous le sol desséché des racines profondes.

Les premières tentatives du romantisme cher-

chant sa voie, furent marquées dans toute l'Europe par un mouvement de régression vers la tradition nationale du moyen âge. Cette disposition commune des peuples à s'appuyer sur le sol de la patrie pour y reprendre de nouvelles forces était à l'état flottant dans l'atmosphère du Portugal, d'autant plus épris de sa gloire passée, qu'elle lui paraissait, désormais, sans espoir de retour. Garrett comprit d'emblée de quels éléments il aurait à se servir pour synthétiser en des œuvres vivantes le vœu séculaire de sa race. Né d'une famille açorienne, dont les ancêtres provenaient de l'Irlande, il apportait en soi le double atavisme qui mêle, dans l'âme portugaise, à la passion véhémente du Midi et de l'Orient la mélancolie et l'idéalisme bretons. Il avait, en outre, la connaissance profonde du passé de sa patrie. Il trouva dans la vieille légende du *romanceiro* l'expression des couleurs d'époque et de lieu, qui sont la vie même d'une nation; et il la cristallisa en des œuvres d'une perfection rare[1]. Garrett exerça une influence considérable non seulement sur ses disciples directs, tels que l'historien et poète Herculano, puis sur les ultra-romantiques, qui gâtèrent par la pompe et l'emphase le meilleur de leurs imitations, mais jusque sur les derniers disciples des écoles du XIX[e] siècle finissant[2], les écoles corymbrienne et symboliste[3].

1. L. de Carné. — Voir l'*Histoire de la littérature portugaise,* œuvre monumentale de Théophilo Braga.

2. Dans les dernières années du XIX[e] siècle et les premières du XX[e], une véritable renaissance garrettienne se révélera, particulièrement, au théâtre, chez Julio Brandaô, Julio Danta, D. João de Camara, etc.

3. La poésie portugaise contemporaine, sur laquelle nous n'au-

§ 9.

Éveillée l'une des dernières à la vie de l'esprit, la Russie déployait, à son tour, un surcroît d'ardeur, comme pour remplir en quelques jours le vide laissé par un sommeil séculaire entre les lents débuts des âges de barbarie et les tâtonnements de son idiome littéraire moderne, entre les vieilles rapsodies héroïques, au-dessus desquelles émergea le fameux *Dit de la bande d'Igor*, et la production originale et féconde qui doit assurer la vitalité de cette langue harmonieuse et sonore.

C'est le troisième âge de la littérature russe[1], âge de mysticisme et de romantisme. Les premières années en furent marquées par une explosion de sentimentalité mystique. Au lendemain de la Révolution, Catherine, effrayée des progrès de l'illuminisme, qui s'infiltrait sous le couvert des associations franc-maçonniques, avait essayé d'arrêter par des mesures de rigueur le développement d'une ten-

rons pas occasion de revenir, est en effet représentée, d'un côté, par les derniers sentimentalistes du romantisme, et de l'autre par ceux qui tiendront à s'en affranchir pour s'inspirer de la nature, de la science ou des synthèses philosophiques. A la seconde de ces deux familles rivales appartiendront : João de Deus, Theophilo Braga, Anthero de Quental, João Penha, Gomes Leal et le philosophe versificateur Teixeira Bastos.

1. L'histoire intellectuelle de la Russie peut se réduire, en ses quatre époques de durée très inégale, à quelques faits généraux : au delà des ténèbres de la barbarie, l'infiltration du christianisme byzantin et la prépondérance presque exclusive de l'élément religieux; le rapprochement brusque vers l'Europe et les idées occidentales; la période d'imitation et de pseudo-classicisme, qui dura jusqu'au commencement du XIX[e] siècle, puis les tentatives d'affranchissement des romantiques, et enfin l'évolution sociale de la dernière heure, sous le drapeau du réalisme populaire.

dance où ses goûts autoritaires croyaient sinon pressentir une menace, du moins découvrir une sorte d'émancipation dangereuse de la pensée. Les dispositions d'âme de son deuxième successeur Alexandre Ier avaient rendu vaines ces tentatives de compression. Les idées piétistes de Novikof, encouragées par l'impérial correspondant de Mme de Krudener, partagées par le ministre libéral Speransky, étaient remontées à la surface. L'engouement superstitieux avait gagné toute l'élite de la société. Ce fut une contagion de rêverie métaphysique. « Il n'y avait de faveur que pour les sociétés bibliques, les martinistes, les rose-croix, les swedenborgiens[1]. » L'irruption du romantisme détermina une nouvelle et plus fructueuse évolution ; mais la crise avait été trop vivement ressentie pour ne point laisser de traces de son passage ; il en resta dans les âmes une nuance particulière de mélancolie dont on reconnaîtra la transmission vague jusque chez les grands écrivains : Dostoiewski, Gleb Ouspensky, Tolstoï, Saltgkov et leurs disciples de la dernière génération.

L'initiateur du romantisme russe s'appela Joukovski. Le chef de chœur et le maître fut Pouckhine. L'un, par des imitations nombreuses de Schiller, de Gœthe, d'Uhland, de Novalis, avait insinué la doctrine moderne. L'autre, par une prise de possession éclatante, en fit son bien, son patrimoine. Joukovski avait écrit dans le goût germanique sur des sujets slaves, quand son disciple, encore au collège, commençait seulement à se rendre compte de ses impressions naissantes. Pouckhine ne fut

1. Melchior de Voguë, *le Roman russe*, p. 31.

pas l'aurore, mais le soleil levant, et ses émules Dalvig, Baratinski, Yazikoff, le reconnurent pour maître dès qu'il parut. Ainsi qu'aux premières chaleurs du printemps, a dit Voguë, les prairies se parent de fleurs, le pays russe s'était couvert de poètes au souffle vivifiant de l'enthousiasme. Ils évoluaient autour de leur jeune maître comme une nuée brillante. L'apparition de son premier poème, *Rousban et Ludmila*, avait été un vrai coup de théâtre par l'imprévu de l'œuvre et par son retentissement. Le byronisme, dont Lermontoff, avec son imagination forte et sombre, fut un des plus fougueux partisans, enflamma soudain la jeunesse sceptique et désœuvrée. Elle se pressait sur les pas de ses entraîneurs, ivre d'art, de passion et d'harmonie. Avec le temps, néanmoins, s'apaisa leur fièvre. Ces belles flambées lyriques se calmèrent. Les cerveaux surexcités s'assagirent. La prose ressaisit la primauté. Walter Scott détrôna Byron. Pouchkine lui-même, parvenu à la maturité de son génie, avait adopté le genre de la nouvelle, suscitant, sous cette forme de récit, une pléiade d'écrivains tels que Zagoskine, Dahl, Veltman, Polevoï, Marlinski. Il se montra plus personnel encore lorsque, frayant les voies au réalisme moderne, et se découvrant le premier à comprendre, au pays du servage, l'âme du peuple, il révéla à la Russie la *terra incognita*, c'est-à-dire la vie telle qu'on la devait subir en l'empire des tzars, encore plus douloureuse qu'ailleurs, la vie avec ses joies clairsemées et ses souffrances, ses fautes et ses lacunes.

Parallèlement, en Pologne, et sous des inspirations bien opposées, trois poètes de génie : Mic-

kiewicz, Jules Slowacki et Sigismond Krasinski, exprimaient en d'admirables vers le regret des gloires disparues, le sentiment douloureux des blessures de la patrie. C'est enivrée par leurs chants que la Pologne se souleva en 1830, et c'est au souvenir de leurs hymnes vibrants qu'éclatera la terrible insurrection de 1863. On n'admirera jamais assez des œuvres comme le *Livre des pèlerins* de Mickiewicz, douloureuse exode des proscrits polonais; comme le superbe poème de *Conrad Wallenrod*, où l'amour du pays est exalté jusqu'à la fureur, où la haine du tyran atteint à son paroxyme; et surtout comme le drame fantastique des « Aïeux », les *Dziady*, que soulève une inspiration surnaturelle.

§ 10.

Les nations scandinaves n'étaient pas restées en dehors de cette grande régénération intellectuelle.

Ce ne fut pas un écho des agitations extérieures, mais bien une lutte passionnée, ardente, qui se donna carrière, en Suède, entre le passé et le présent se disputant la direction de l'avenir, entre les classiques, les « phosphorites » et les gothiques, jusqu'à ce que Geiier, le fondateur de l'*Iduna*, Tegner et Lyng vinssent arracher leur patrie à la domination nouvelle de Gœthe et de Klopstock, héritière de l'influence française, pour la rendre au culte de ses divinités nationales. Tel, le célèbre Danois Œhlenschlæger, surnommé de son temps « le prince des poètes scandinaves », entreprit de recréer les couleurs fortes et l'originalité haute et pure de la geste antique des *Eddas*. « Les Danois,

dit C. Hauch, étaient semblables à l'homme qui, ayant bu une liqueur enchantée, avait oublié les chants de sa jeunesse. Œhlenschlæger brisa l'ensorcellement et retrouva les vieux héros scandinaves. » A cela ne se bornèrent son rôle et sa tâche. Désireux d'exprimer aussi les sentiments qui ne changent pas avec la succession des hommes, il interrogea profondément les joies et les douleurs de l'être intime, source toujours jaillissante du lyrisme. Et une pléiade de disciples l'avaient suivi, soutenus par l'amour inné de l'esprit scandinave pour le fantastique, pour le rêve et — pourrions-nous ajouter — pour le vague de la métaphysique. La poésie et la philosophie[1] se partagèrent la faveur des intelligences.

En Norvège, à l'époque qui va de la mort de Byron à celle de Gœthe, tout ce qui est spontané et vraiment individuel dans le caractère de cette nation s'était donné forme de vie. Une génération avait grandi, depuis les inoubliables années de 1811 et 1814, qui rendirent à la Norvège sa liberté politique et son autonomie[2]. Longtemps oublié, sous son manteau de glaces et de brumes, le Norland annonça qu'il voulait enfin prendre son rang dans le concert des nations européennes[3]. La veille encore, la Norvège ne possédait ni poètes, ni his-

1. Hégel était en grand honneur à Copenhague, bien qu'il y eût trouvé un adversaire déterminé dans Kjerkegaard, qui, avec Grundtwig, avait fortement remué l'esprit controversiste de ces populations croyantes.

2. Cf. *La Norvège,* ouvrage officiel publié sous la direction de MM. Sten Konow et Karl Fischer, à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, Kristiania, Imprimerie centrale, 1900, 1 vol. in-4°.

3. « Le vieux lion norvégien, docile comme un caniche, avait, pendant des siècles, mangé sa pâtée en remuant la queue. » Welhaven, *l'Aube de la Norvège.)*

toriens, ni savants, ni dramaturges. Son patrimoine littéraire se réduisait presque aux *Sagas* des jours d'épopée, lorsque ses aventuriers farouches s'en allaient à travers les mers, terrorisant l'Europe et rapportant jusqu'à Trondhjem les dépouilles des peuples latins et germains. La discipline despotique du puritanisme, les dures conditions d'une existence aussi rigide, aussi âpre que le climat, la pesante tristesse d'une nature grandiose en quelques-uns de ses aspects et bien restreinte, cependant, avec ses horizons fermés ; enfin les contraintes d'une longue dépendance politique, l'inféodant, tour à tour, ainsi qu'une humble province, aux destinées du Danemark et à celles de la Suède : tous ces obstacles s'étaient dressés comme autant de murailles contre l'essor intellectuel de ce petit peuple, très capable de sentiments profonds et de passions fortes. Enfin, sous la double impulsion du Bergenois Johann Sebastien Welhaven — un romantique, comme l'Anglais Tennyson, de perfection classique — et de Henrick Wergeland, la muse norvégienne s'éveilla, palpita. Elle avait trop de fraîcheur et de jeune intrépidité pour se laisser gagner à l'universelle douleur byronienne, trop d'exubérance aussi pour s'élever et planer dans le ciel sans nuages où resplendit la sérénité olympienne du grand panthéiste allemand. Les puissantes émotions du lyrisme, naturelle émanation de l'âme et du cœur, lui donnèrent des ailes. Un flot de belles visions emplit l'œuvre du lumineux Wergeland, dont l'éclatante personnalité avait, pour ainsi dire, couvert de son ombre le reste de la littérature norvégienne.

CHAPITRE XIX

Le romantisme a poussé à bout toutes les ressources de l'imagination et de la fantaisie. — Réaction du sens positif. — D'autres conditions de vie sociale, politique ou morale. — Sous le second Empire. — Avènement du réalisme. — Les formes dont il se recouvre dans les principales littératures européennes. — Le naturalisme en France; imitation de ses procédés à l'étranger. — De nouvelles écoles apparaissent.

§ 1er.

Ainsi, le romantisme sentimental avait échauffé de sa flamme les cerveaux de l'Europe entière.

Cependant, les beautés pures de l'esthétique, la fièvre du sentiment, l'entraînement d'éloquence, le goût débordant de l'agitation, de la vie dans l'art, qui en étaient les marques, ne comportaient point un accord indéfini avec le caractère d'un âge se rendant, de jour en jour, essentiellement positif et scientifique.

Des symptômes flagrants annonçaient l'irrésistible accession dans l'œuvre d'art des modernes tendances sociales, avec tout ce qu'elles pourraient enfermer de bon ou de mauvais, de meilleur ou de pire. Une impatience croissait de connaître sous leur vrai jour, de soumettre à l'observation directe les passions instinctives, les appétits et les mobiles, dignes ou indignes, qui mènent l'être humain.

Entraînés par des chefs tels que Victor Hugo et

l'auteur de *Henri III*, les romantiques français étaient parvenus à briser des formules étroites; ils avaient rénové les cadres, élargi les horizons; ils avaient eu l'honneur d'affranchir l'art et la pensée. Dans l'effervescence de leur triomphe, ils n'avaient pas échappé au vertige qui gagne presque toujours les victorieux.

Dépassant de beaucoup le programme des débuts, à mesure que se développait leur élan, étendant à tous les temps leur ambitieux désir, cherchant l'émotion dans tous les sujets et sous toutes les formes, prétendant tout embrasser et tout réfléchir, sans préoccupation ni souci des règles et des traditions, ils n'avaient plus vu d'obstacle à proclamer, pour chacun, le droit à l'indépendance absolue et à la fantaisie illimitée.

« Nous voulons, s'écriaient-ils, marcher dans notre force et notre liberté, dans notre rêve et dans notre poésie; nous n'écouterons d'autre voix que celle qui chante en nous; nous ne serons d'aucun siècle et d'aucune école. L'art n'a rien de commun avec la masse des hommes, pas plus qu'avec la philosophie, la politique ou la morale. L'art, c'est l'art, et n'est pas autre chose. »

De toujours planer, les ailes de l'esprit, comme celles de l'oiseau, se lassent. Ces envolées constantes hors du réel ont pour effet inévitable de faire perdre la claire vision de la terre, des êtres et des nécessités qui l'habitent.

On s'en aperçut bien.

Des critiques s'élevèrent contre les abus de la plus belle et aussi de la plus périlleuse des facultés : l'imagination. Le public se lassa de ces gri-

series de cervelle et demanda qu'on lui offrît des images moins illusoires de l'humanité.

Chez les auteurs eux-mêmes, le sens positif avait réagi sur les ardeurs de 1820 à 1830. Quand, avec le triomphe de jour en jour plus prononcé des idées bourgeoises, la fortune redevenait l'*ultima ratio mundi,* les récompenses incertaines de la gloire, à leur tour, parurent insuffisantes. Aux mains des grands producteurs, comme Alexandre Dumas, Eugène Sue, le commerce des pensées s'apprêtait à revêtir les apparences d'une véritable industrie. L'argent tendait à se rendre le nerf et le dieu de la littérature, comme il était déjà le roi de la société.

Les conceptions y perdirent de leur franchise et de leur spontanéité. La poésie, naguère toute palpitante de lyrisme, se recouvrit d'une expression froide et plastique. Les sévères leçons de la destinée humaine et ses tragédies se rabaissèrent à n'être plus que des scènes de vaudevilles. Et les progrès du journalisme, agiotant sur les idées comme sur les valeurs de Bourse, et la diffusion d'un genre nouveau-né, d'essence inférieure et d'exécution presque toujours médiocre, le roman-feuilleton, n'était pas pour rehausser le sentiment des nobles lettres.

Le sacrifice sans cesse plus accusé d'une esthétique sincère aux calculs du métier pronostiquait une phase bien prochaine où presque toutes les formes de l'art, contaminées à l'influence des mœurs, réduiraient leur ambition à bercer la mollesse des âmes, à chatouiller et à surexciter les sens blasés, où les écrivains, en général, n'auraient

d'autres réelles visées que d'obtenir une large mesure eux-mêmes des jouissances sociales, de conquérir à tout prix l'argent et la vogue[1].

Mobiles funestes pour un trop grand nombre! Ce sont ceux-là qui précipiteront dans la mêlée des plumes tant d'imaginations dévoyées et y produiront ces tristes encombrements dont furent témoins les dernières années du règne de Louis-Philippe et les débuts du second Empire.

§ 2.

Sans doute, en dépit du mercantilisme grossissant, la littérature proprement dite n'était point morte. Loin de là. On peut même dire que toutes les gloires considérables du siècle se trouvèrent réunies, en une période de l'histoire qu'on aurait crue exclusivement livrée aux appétences matérielles.

C'est en France, disons-nous, sous le règne de Louis-Philippe. Pendant que Chateaubriand, sur le déclin de ses jours, dicte les *Mémoires d'outre-tombe*, que Lamennais vieilli jette vers Rome ses *Paroles d'un croyant*, que Béranger fredonne d'une voix faiblissante ses derniers refrains, Lamartine se recueille en sa sérénité chrétienne pour verser les *Harmonies* sur l'écroulement de ses rêves; Victor Hugo disperse, au gré de ses inspirations, les mélancoliques *Feuilles d'automne*, qui sont comme une halte de recueillement dans sa tumultueuse carrière; Michelet poursuit ses évoca-

1. *Cf.* Frédéric Loliée, *Nos Gens de lettres*, 1889, in-18.

tions du passé et fait entrer dans l'histoire, avec la vie, la fièvre militante et la passion, tandis que des narrateurs moins lyriques, pour ne pas dire moins romanesques, Guizot, Thiers, Tocqueville, contrebalancent, au profit de la vérité, son influence brillante et périlleuse; Théophile Gautier continue d'exercer, dans le calme d'une production aisée, ses belles facultés plastiques; George Sand associe à ses travaux champêtres, à ses récits d'amour, les chimères par son art vivifiées du saint-simonisme naissant; Balzac, le prodigieux Balzac, entame d'une main hâtive la *Comédie humaine* et burine ineffaçablement les traits de la société moderne, et Dumas lance les romans et les drames à la volée. D'instinct il exécute au théâtre, lors même que son imagination déforme la vérité, un travail analogue à celui de Stendhal, de Balzac et de Flaubert dans le roman, de Sainte-Beuve et de Taine dans la critique, d'Augustin Thierry, de Fustel de Coulanges et de Michelet dans l'histoire : il y fait entrer de la psychologie vivante. Enfin, à côté des lettres, de la philosophie, de l'histoire, toutes les sciences ont prononcé leur mouvement de conquêtes sur les secrets de la nature et de la vie.

Malgré l'amoindrissement notable des mobiles supérieurs au fond des consciences, l'époque contemporaine de la monarchie de Juillet, en France, est donc une ère encore propice aux choses de l'esprit. Si elle a peu de retentissement par les actes de sa politique extérieure, elle se montre honorablement remplie par l'abondance et par la variété des manifestations artistiques.

§ 3.

Quoi qu'il en soit, et pour les raisons que nous avons exposées tout à l'heure, l'idéalisme, ou plutôt l'ardeur du sentiment lyrique, a fortement baissé dans les imaginations.

Balzac, le grand romancier précurseur, a dénoncé l'avènement d'un monde entièrement renouvelé. Il est visible que le ton des écrits va changer et se rapprocher de plus en plus du réel des existences, des professions, des institutions mêmes, et je dirais aussi parfois du vrai de la Nature, que les romantiques avaient mise au nombre des maîtres dédaignés.

Il y eut, cependant, en France, avec des répercussions sensibles dans les agitations européennes du moment, comme une dernière explosion de romantisme, mais celui-ci social et humanitaire, un romantisme politique. Ce fut dans l'intervalle des années 1848 à 1852. Les préoccupations politiques tenaient lieu de toutes les idées. Le public n'avait d'yeux et d'oreilles que pour les thèses sociales. Les mouvements parlementaires ou les échos de la rue absorbaient son attention entière. Les théâtres chômaient. La librairie se disait ruinée. En revanche, une magnifique carrière semblait s'être ouverte aux virtuoses de la parole. Les mots avaient alors une étrange vertu. Une ferveur crédule animait ceux qui les lançaient de haut dans la foule et ceux qui les recueillaient d'une oreille avide. On croyait au dévouement des élus du peuple, à la solidarité des consciences, à la fraternité universelle. Un réel en-

thousiasme échauffait les imaginations en faveur des événements accomplis : le renversement d'un trône, la destruction d'une oligarchie sans grandeur, la conquête du suffrage universel et la proclamation, avec la République, de tous les droits du citoyen. Les phrases retentissantes, qui s'échappaient des lèvres d'un Lamartine, ravissaient ou transportaient tour à tour les assemblées. L'instinct, le sentiment, l'émotion, il n'avait pas besoin d'autre dialectique pour faire passer dans les âmes les vivifiantes impressions de la grande éloquence.

C'est de lyrisme aussi que se gonflent les périodes d'un Ledru-Rollin, d'un Michel de Bourges ou d'un Madier de Montjau. L'art de convertir en images les réalités du présent, ou le rêve, l'utopie de l'avenir, ne les passionne pas moins que les sujets de leurs discours. Cette propension à la pompe, à l'amplification, au grossissement des épithètes, leur est, pour ainsi dire, à tous infuse et familière.

Les journées de la seconde République furent courtes, mais très remplies de mouvement et de manifestations verbales. La fièvre de reconstitution politique excitait des enthousiasmes égaux à ceux qu'avaient provoqués, sous la Restauration, l'ardeur des sentiments et le culte de la poésie. De même encore qu'au XVIII[e] siècle, les hautes aspirations, le généreux amour du droit, le rêve d'une égale répartition des biens entre les hommes [1], les tendan-

1. Alors étaient en grande faveur d'estime ou de discussion les imaginations phalanstériennes de Fourier, les débordements humanitaires de Pierre Leroux, ce Jérôme Cardan du XIX[e] siècle, les manies égalitaires de Cabet, continuateur en démence des idées communistes de Mably, Morelly, Condorcet, Babeuf, Sylvain Maréchal, et les sophismes de leur grand contradicteur Proudhon.

ces purement spéculatives et philosophiques, jetaient les esprits hors des gonds. Échauffés par tant d'idées nouvelles, orateurs et publicistes, gouvernants et gouvernés, ne pouvaient se défendre d'imprimer aux théories sociales les formes et le ton d'une sentimentalité débordante.

Mais les plus véhémentes tirades ne suspendent point la marche du *fatum* historique.

Au milieu de tant d'agitations stériles, Louis-Napoléon s'est vu porter par les illusions du peuple, et sur la foi de mensongères promesses, à la présidence de la République, qui n'est que le préambule de la déclaration de l'Empire. Il a saisi les rênes du gouvernement avec la ferme résolution de ne les abandonner plus, qu'au jour où elles lui seraient arrachées de vive force. Le pays est rentré en possession d'un bien-être tranquille et des apparences, au moins, d'une organisation régulière. L'activité renaissante des affaires fournit des gages certains de prospérité matérielle. C'est l'âge d'or du crédit, la lune de miel de la spéculation, le temps heureux des Péreire, Haussmann, Morny, Mirès. Le ton des lettres se conforme aux tendances du nouveau régime. Il plaisait à l'Empire, il entrait dans ses desseins d'affermissement, de stabilité, que la nation, incessamment distraite des nobles regrets ou des fièvres revendicatrices, s'oubliât elle-même au sein du plaisir et de la frivolité. Vénus et Plutus triomphèrent. Les théâtres n'avaient jamais été si florissants. Et la littérature légère propageait ses fruits avec une rare fertilité.

Comment la poésie, soumise au contact de ces influences, ne serait-elle demeurée qu'une manifes-

tation désintéressée des troubles de l'âme, un libre jeu de la fantaisie dans les sphères éthérées? Les spectacles d'alentour ramèneront les écrivains à des considérations moins idéales. Ils se contenteront d'être des amuseurs de profession.

Sans contredit, l'art véritable, sous l'impulsion d'intelligences élevées, vigoureuses, comme il n'en manque pas alors, ne demanderait qu'à prendre l'essor, à planer; mais, en continuel frottement avec les appétits subalternes d'une époque matérialiste, il faut bien que ces intelligences redescendent au niveau de leurs contemporains pour leur être accessibles. Des soldats de fortune, des aventuriers politiques, des millionnaires avides de plaisir, mettant tout leur souci dans les variations de la rente et l'habile emploi de l'argent; des femmes à la mode, des journalistes mercenaires, voilà ceux qui donnent le ton et mènent le goût public. Forcément, la littérature devait refléter cette société, comme l'eau d'un marais reflète la ciguë qui croît sur ses bords[1].

C'est par l'esprit d'ironie qu'a commencé l'attaque aux enthousiasmes démodés. L'éclat de rire de l'opérette, la finesse parodique de Meilhac et d'Halévy livrant à l'universelle raillerie toutes les vieilles croyances, et la vibration des refrains rythmés par la verve folâtre d'Offenbach, ont porté loin les échos d'une vérité moqueuse, tandis que, sur un autre plan de la scène, les comédies sociales d'Émile Augier ou de Théodore Barrière et les plaidoiries

1. Voyez, dans la *Revue politique et littéraire* des 26 juillet et 2 août 1873, les études d'un critique allemand, Kreyssig, sur cette marche de l'esprit français.

dialoguées d'Alexandre Dumas fils, introduisant hardiment au théâtre les questions de morale intime, préparaient les intelligences aux confessions du naturalisme.

Les êtres et les conditions ayant été ramenés à des proportions simples et purement humaines, les littérateurs du roman n'hésitèrent plus à les confronter avec les exemples tirés de l'observation toute nue.

Pour décrire, il faut observer. Pour observer avec justesse et précision, il faut s'aliéner de sa personne, passer de la contemplation égoïste à celle d'une vie plus générale et plus complexe, et par conséquent rendre autre et divers l'objet de ses études.

L'art ambitionna d'être l'expression fidèle de la société. Victor Hugo lui-même, dans une lettre publiquement adressée au réaliste[1] Champfleury et précédant de deux années le lancement des *Misérables,* avait déclaré : « La littérature du XIXe siècle n'aura qu'un nom : elle s'appellera la littérature démocratique. »

Avec Émile Augier et Dumas fils, le drame et la comédie, disions-nous tout à l'heure, s'étaient portés dans le champ de l'observation directe, pour ne plus s'en écarter que par moments et pour y revenir comme en leur domaine. On en jugea l'effort incomplet et timide.

Le roman se promit d'être la forme la plus passionnante de l'enquête sociale. Il prit un développement extraordinaire. Presque du même coup, le

1. A la fin du XVIIIe siècle, Restif de la Bretonne avait parlé des *réalistes* du jour. Mais c'est seulement en 1848 que, selon Champfleury, le mot de *réalisme* fit définitivement son trou dans le dictionnaire.

réalisme s'étendit sur la majeure partie de l'Europe intellectuelle, violent et pathologique en France, très local et gardant le parfum du sol natal au pays espagnol, mêlé d'aspirations élevées dans les peintures des grands écrivains anglais, américains, slaves et scandinaves.

§ 4.

Des idéalités vagues à la pénétration intime des mœurs, — bonnes et mauvaises, — de cette étude à celle de la société, la transition s'était accomplie nécessairement sous la pression des faits, et d'une manière presque simultanée dans la plupart des littératures.

On avait vu tout à coup, en 1850, un simple livre écrit par une Américaine, Harriett Beecher Stowe, soulever les deux mondes contre l'esclavage. En Angleterre, Charlotte Brontë avec sa spontanéité tout intime et toute géniale, Élisabeth Gaskell avec sa religion âpre du sens moral, et la grande George Eliot, si supérieure à George Sand par la vérité des caractères, mettaient en relief de façon saisissante les misères d'une femme pauvre ou les détresses de la population dans la cité manufacturière. Récit, description, réflexion, dialogue, tout servait, dans les écrits de George Eliot, à la peinture des mouvements de l'âme, à l'étude de la conscience humaine, sans que la minutie de l'observation psychologique nuisît à la vigueur réaliste des tableaux. Et, par une rencontre admirable de talents, le roman anglais continuait d'être un merveilleux instrument d'analyse expérimentale chez Dickens,

dont l'influence a été l'une des plus considérables et des plus profondes qu'aucun écrivain ait jamais exercées, non seulement au pays d'origine, mais en France[1], aux États-Unis, en tous lieux. Il n'était qu'une voix dans le monde pour admirer le dessin saillant des caractères, la finesse des remarques psychologiques, la vivacité des portraits, et tant de qualités réunies dans sa manière jusqu'au plus haut degré d'intensité. Dickens, avec sa verve tour à tour sentimentale et caricaturale, paraissait prodigue de ses dons. On le trouvait quelquefois prolixe. Il n'était jamais banal. L'inattendu jaillissait sous sa plume, en même temps que les plus étonnantes hardiesses humoristiques. C'était faculté native aux écrivains anglais de porter en plein relief la connaissance du détail précis et des sentiments réels. Ce sens poignant de la nature et de la vie, on le revoyait encore chez Thackeray, qui a buriné ses figures avec une telle et si puissante netteté de contours, qu'elles en sont restées inoubliables ; et chez Anthony Trollope, supérieur à Thackeray même par l'étendue de l'observation psychologique, presque égal à Balzac par la connaissance ou l'intuition générale des caractères d'humanité. Ces maîtres artistes de la forme romanesque dif-

1. Dans le moment de la plus grande popularité de Dickens, vers 1855, cette influence intellectuelle anglaise était rendue très sensible, en France, par la critique et la traduction des œuvres. Émile Montégut, Philarète Chasles et Taine publiaient leurs études approfondies. On commençait à signaler à l'attention les chefs-d'œuvre de George Eliot ; et, à la même époque, la traduction de Clémence Royer faisait connaître l'*Origine des espèces* de Darwin (1858), dont l'action scientifique et morale, différemment acceptée, remuera profondément la pensée du XIXe siècle.

fèrent entre eux de caractère et de personnalité ; ils se retrouvent, se reconnaissent les uns et les autres en cette faculté éminemment anglaise : la parfaite connaissance du détail et le sens du réel.

C'est aussi le trait le plus expressif des vigoureux tableaux que traçait la main des modernes rénovateurs de la littérature slave.

Leur action, leur influence, aura marqué l'un des plus grands mouvements d'idées de l'histoire intellectuelle du XIX[e] siècle.

Le romantisme avait vécu, ayant accompli, du moins, une œuvre généreuse, et préparé les moissons de l'avenir, en proclamant la liberté individuelle de l'écrivain. Un créateur d'âmes, Gogol, dont les premières nouvelles coïncidèrent avec les derniers vers de Lermontoff, indiqua des nuances de pensées et une esthétique ignorées jusqu'alors en Russie, pendant que Bielinski formulait les règles d'une critique rénovatrice et démontrait que l'art doit être l'expression fidèle de la vie. La littérature commençait à descendre des sphères nuageuses pour s'identifier avec la réalité. Elle allait perdre de plus en plus de son caractère personnaliste et aristocratique, pour se rendre collective et populaire, indépendante et nationale. La politique d'absorption du tzar Nicolas, conquérant et législateur d'un autre âge, vivant anachronisme qui résumait en lui les anciennes et terribles figures de l'autocratie, pesa d'un grand poids sur cette tendance franchement indigène. Que voulait-il, en effet, l'impérieux Moscovite? Une civilisation reprise aux origines, moins européenne qu'asiatique, et qui dérivât du

seul et intime développement de son peuple. Ses rêves politiques s'écroulèrent en même temps que les murailles de Sébastopol. Il vit se briser entre ses mains l'épée dont il espérait faire un contrepoids à la démocratie envahissante de l'Occident. Mais, sous son sceptre de fer, le génie slave, refoulé dans son propre foyer, ramené de force à l'examen des misères d'un immense servage, concentré dans l'étude inquiète de ses destinées, préparait en silence son prochain et magnifique réveil. L'application des idées sages et progressives de Speransky, sous Alexandre II, la grande mesure de l'émancipation des paysans, les réformes de 1861, qui rendirent à eux-mêmes vingt millions d'hommes, en constituant une autre société, créèrent des mœurs, des habitudes, des besoins et des sentiments nouveaux. Les idées avant-courrières de Bielinski allaient se réaliser. Les temps approchaient où l'instruction coulerait avec abondance, où se dessinerait enfin la physionomie intellectuelle de la nation, où les artistes et les écrivains imprimeraient à toutes leurs œuvres le cachet de l'esprit russe. Pour la première fois, la littérature moscovite, au lieu d'en être le reflet docile, devança le mouvement des peuples latins ou germaniques en pratiquant dans la plus large mesure, et sous la direction d'écrivains hors de pair, la forme d'art qui paraissait correspondre le mieux à l'état social de l'Europe moderne, le réalisme. Le programme de l'école dite *naturelle* était tracé d'avance. Il eut pour objet et pour but l'étude du peuple, qu'imposaient à la fois le besoin du détail original, l'ascendant des théories de Hégel au sein des universités, les né-

cessités morales de l'époque, le contre-coup des agitations socialistes et la faveur grandissante du principe des nationalités. A partir de ce moment, l'humble famille des auteurs slaves devint foule et puissance, éclairée, guidée par des talents supérieurs : Tourgueneff, Gontcharoff, Pisemski, Herzen, Dostoiewski, le poète nihiliste Nekrassoff et l'universel Tolstoï. Les uns s'attachaient à démontrer l'impuissance de la génération élevée sous l'influence des idées de 1840, en présence de conditions sociales et morales transformées; d'autres portaient les derniers coups à la vieille société croulante en faisant ressortir ses vices, ses travers et ses causes de faiblesse; d'autres enfin dépensaient des trésors d'imagination et d'observation simplement à dépeindre les souffrances persistantes de la vie populaire.

Et du Nord encore, des froids pays de Norvège, allaient venir les écrivains qui devaient apporter dans le monde, à travers des visées excessives et paradoxales, la représentation la plus complète de l'existence moderne. Bientôt on entendrait la voix d'Ibsen et de Bjœrnson[1], le sceptique et douloureux Ibsen, qui pensera trouver dans les ténèbres du doute de nouvelles lois de conscience, capables de mener à des conceptions meilleures de l'homme et de la société, et l'optimiste Bjœrnson, moins original, moins révolutionnaire et plus proche de la vérité, qui s'efforcera d'établir l'accord entre le mysticisme impuissant et la science, entre les aspi-

1. Deux autres grands Norvégiens seront à signaler bientôt : Jonas Lie et Vette Vjnsli, des camarades d'université d'Ibsen et de Bjœrnson.

rations irrésistibles des âmes vers le surnaturel et les applications positives des théories contemporaines.

§ 5.

En France, disions-nous tout à l'heure, Balzac avait imprimé un élan superbe aux œuvres d'analyse humaine et sociale. Aucun romancier ne vint, après qu'il eut passé, qui ne voulût être de sa suite, de sa descendance, et qui n'en ait subi plus ou moins l'action.

Comme il en advient presque toujours, l'imitation outra le modèle. Sous le prétexte d'étendre à toutes choses les profits d'une telle imitation, en ne laissant inexploré rien de ce qui se meut, désire, se passionne, végète ou se traîne aux différents étages de la vie, on n'en arriva que trop logiquement à abuser de notes extrêmes.

L'année 1857 avait vu paraître le roman type du réalisme impersonnel, décrivant et analysant en toute crudité : la fameuse *Madame Bovary*. Quelques mois plus tard, Ernest Feydeau, avec une bizarre conception de psychologie morbide, portait un nouveau coup au roman idéaliste de George Sand, toujours active, et au genre délicieusement illusoire d'Octave Feuillet.

A la suite de Flaubert s'annoncèrent les Goncourt et leurs outrances descriptives. On était loin du doux réalisme de Champfleury, plus loin encore de l'ironie délicate de Charles de Bernard. Il fallait à la peinture de mœurs des sujets et des tons autrement corsés. Après les Goncourt, passionnés du moderne jusqu'à l'inquiétude maladive, puis con-

curremment sur la même ligne, se révéla, avec sa morosité naturelle et ses partis pris, l'auteur de *Thérèse Raquin* et de l'*Assommoir*. Les idées positivistes s'enfonçaient de plus en plus dans l'esprit des écrivains. Pour la génération qui suivit la guerre de 1870, il n'était plus question que de prospérité industrielle et de morale scientifique Vers le temps où passait, sous le ciel brumeux d'Angleterre, l'éblouissante poésie des Browning, idéalisant, épurant encore tout ce qu'avait connu de grand, de généreux, la première moitié du XIXe siècle : sa grande foi dans l'avenir humain, ses idées libérales, son sentiment puissant de la nature; vers le même temps, Émile Zola se fit l'annonciateur, en France, d'une nouvelle formule, sous le nom de *naturalisme*. Multipliant, pour la justification théorique de son œuvre, les programmes, les manifestations, les professions de foi, il s'intitula chef d'école. Dans sa tranquille croyance aux énergies de la nature, il appliqua des qualités de puissance et d'exceptionnelle vigueur à représenter, comme des phénomènes pathologiques relevant de la clinique du romancier, comme de celle des Cabanis et des Broussais, les impulsions violentes des êtres sociaux et les désordres des sensations.

§ 6.

C'était la résultante indirecte d'une grande influence philosophique qui exerçait en même temps son action partout, dans le monde de la pensée. En Angleterre, en Allemagne, en France, l'œuvre de Charles Darwin, avec son retentisse-

ment énorme, venait de substituer à « la science mathématique » la « science biologique » comme type de la science même. La raison et l'expérience prétendirent, à leur tour, prendre la place du sentiment. Plus d'hypothèses idéalistes, plus de broderies mensongères sur le thème de l'illusion. Le roman devait être une conséquence de l'évolution scientifique du siècle, tirer de son rôle documentaire sa raison d'être et sa morale, continuer et compléter la physiologie, substituer à l'étude de l'homme abstrait, de l'homme métaphysique, l'étude de l'homme naturel soumis aux lois physico-chimiques ; il devait être, en un mot, la littérature de cet âge scientifique, comme la littérature classique avait correspondu à un âge de scolastique et de théologie.

Il en fut donc ainsi. On connut à fond le roman expérimental.

Alors grandit et s'épanouit un genre de médication romanesque où la riche collection des maladies nerveuses faisait foisonner le document. L'étude des sensations appliquée à l'histoire des mœurs, l'examen minutieux des conditions de santé physique et de leur influence sur les conditions de santé morale : ce fut un admirable prétexte pour ne passer aucun détail des aberrations qui désorganisent une portion notable de la misérable humanité.

On ignorait encore qu'il existait une autre sorte de réalisme, où la description d'un spectacle n'est point séparé du jugement qu'il provoque, ni du droit d'en tirer une leçon, un enseignement, et que Dostoiewski et Tolstoï venaient d'écrire des chefs-d'œuvre dans cette façon neuve et forte. On ne se

montrait attentif qu'à l'extérieur de la vie et aux choses plus qu'aux êtres. Les yeux restaient fermés sur ce qui n'était point l'immédiate réalité. Et souvent, quelle réalité dans les livres des Goncourt, de Zola, de Guy de Maupassant lui-même, — avant que ce maître observateur se fût séparé du gros de la troupe, ainsi qu'Alphonse Daudet[1], pour se rallier à la psychologie passionnelle[2], — et chez leurs imitateurs locaux ou étrangers, parisiens ou belges, allemands ou scandinaves!

L'influence française, en effet, ne fut pas étrangère à l'engouement momentané qui jeta l'Allemagne dans les voies du naturalisme en philosophie, au théâtre, sous les aspects du roman et de la poésie. Nous ne détaillerons point ce que purent imaginer et peindre, au pays de Schopenhauer et de Nietzsche, les pasticheurs jeunes-allemands : Karl Blebtreu, Heiz Tovote, Bahr[3]; et Hauptmann, à ses débuts, lorsqu'il se laissa enrôler dans la troupe des « modernistes », mais pour y montrer tout au moins qu'il savait *voir* la réalité et qu'il possédait en lui les dons de la rendre poétiquement.

Nous ne ferons également que glisser sur le cas d'épidémie intellectuelle qui s'est appelé le *vérisme* italien, et qui, par une singulière contradiction de la nature et de la mode, propagea sous un ciel de

1. L'auteur de *Sapho,* non moins curieux de la vie, eut le privilège d'unir au réalisme pittoresque beaucoup d'âme et de sensibilité.

2. Véritable historien du sentiment, en son pessimisme tranquille, Guy de Maupassant n'eut rien plus à cœur que de dénoncer aux hommes la grande duperie de l'amour, dans la société moderne.

3. *Cf.* Max Nordau, *Dégénérescence,* t. II, le Réalisme ; Bettelheim, *Deutschen und Franzosen,* Vienne, 1895.

lumière, chez un peuple heureux de vivre et d'aimer, le pessimisme systématique et l'érotisme morbide[1].

Quant aux littératures du Nord, elles s'étaient montrées trop expansives, trop pressées soudain de livrer à la fois leurs fleurs et leurs fruits, pour n'avoir éprouvé la tentation aussi d'essayer du roman et du drame expérimental.

Au Danemark, en particulier, sous l'impulsion du critique positiviste George Brandès, disciple de Taine et de Stuart Mill, l'attaque avait été menée rudement, pendant quelques années, contre le romantisme et ses derniers fidèles. Dans le coin de pays où rêvait tout à l'heure le doux Andersen, Jacobsen, avec *Marie Grubbe,* a gratifié ses compatriotes de Copenhague d'un pendant de la Bovary française. Puis, Holger, Drachman, Peder Nansen, en même temps que le Suédois Strindberg dans un livre d'un extraordinaire cynisme : *le Fils de la Servante,* ont poussé à bout, pour l'étonnement de leur génération, les procédés naturalistes.

L'épreuve fut courte et d'un champ limité. On en revint promptement, chez les Scandinaves, de cette crise de radicalisme à la représentation voilée de mystère de la vie locale ou de l'éternel sentiment.

1. Comparer aussi l'influence passagère exercée sur les lettres portugaises par les élucubrations trop consciencieuses de romanciers naturalistes, tels que Abel Bottelho, etc.

CHAPITRE XX

Extrême fractionnement des groupes littéraires. — Le néo-hellénisme, en France et à l'étranger. — Néo-christianisme et parodies mystiques. — Les symbolistes. — Caractère indifférent et cosmopolite de la littérature en général. — Ses expressions les plus récentes en France, en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, en Espagne. — De nouveaux foyers de culture. — A l'aurore du xxe siècle.

§ 1er.

En France même, le zolisme ne gardait sa signification, ne s'imposait à l'attention continue du public, que par l'énergie productive de son chef, dont les romans se suivaient, d'année en année, comme autant de contributions sociologiques à l'histoire contemporaine des mœurs[1], et qu'aidaient fort à passer pour telles, en la couleur romantique de ses peintures et malgré bien des généralisations hâtives, l'incontestable puissance de l'écrivain et sa sombre émotivité.

Ces « tranches de vie », comme on disait encore aux environs de l'année 1882, détaillées de préférence dans l'imitation exclusivement objective des milieux bas et des choses vulgaires, n'étaient pas

1. Zola, sur la fin de sa carrière, devait modifier sensiblement ses tendances, et, après avoir été l'auteur sans illusions de l'*Assommoir* et de la *Terre,* se lancer en plein rêve social avec les développements du *Travail* (1901).

d'une saveur ni d'une diversité à satisfaire tous les appétits.

Depuis bien des années, la minorité, une forte minorité, quérait à d'autres tables les jouissances de l'alimentation spirituelle.

Remontant jusqu'à Stendhal, elle demandait à l'auteur de la *Chartreuse de Parme* les curiosités minutieuses et finement nuancées de l'imagination psychologique, unies au principe de l'action et de la volonté; à son disciple Mérimée, le modèle de cette simplicité idéale qui est l'effort de l'art le plus consommé; à Baudelaire, la sombre poésie d'une âme tourmentée et le goût pervers du rare ; à Sainte-Beuve, la parfaite lucidité critique; à Taine, la vraie théorie des milieux et de l'hérédité, parodiées par les naturalistes; à Renan, la science jointe à l'imagination, la pénétrante analyse d'âme, la richesse éblouissante des idées, la souplesse incomparable de l'intelligence et du style; à Paul de Saint-Victor, l'éclat pictural de la phrase; à Barbey d'Aurévilly, l'emportement romanesque et le dilettantisme élégant; et, par-dessus les frontières, aux préraphaélistes[1] anglais, poètes ou peintres, le sentiment très subtil de la beauté pure; ou à Wagner, dont l'influence commençait à se rendre européenne, l'impression complexe des dépendances mutuelles de tous les arts.

1. Les préraphaélistes Rossetti, Holman Hunt, Burne Jones, Watts, William Morris, Crane, par la noblesse de leur caractère, l'idéalisme de leurs convictions, leur goût pour la légende et l'allégorie, ont repris avec les poètes, avec Swinburne, Meredith, Tennyson, Browning, les traditions de Coleridge, de Shelley, de Keats, des lakistes, et créé un art directement opposé aux arts réalistes. (*Cf.* Mauclair, *le Symbolisme en France;* Edouard Rod, *Études sur le dix-neuvième siècle;* etc.)

D'autre part, les excès d'un modernisme trop fidèlement calqué sur l'existence, et que renforçait encore l'influence des arts réalistes et impressionnistes[1], avaient provoqué, tant en France qu'au dehors, un mouvement très spécial de rétrogression vers le passé. Dans le moment même où l'on voyait toute une génération d'auteurs, romanciers ou dramaturges, s'acharner à saisir des coins de vérité aussi ressemblants que possible à la réalité ambiante, il fut permis d'assister, par une curieuse opposition, à une sorte de renaissance générale des fables grecques et latines.

Déjà, au commencement du XIX[e] siècle, les Anglais Leigh Hunt et John Keats avaient pris la mythologie très au sérieux, *in earnest*, comme a dit Swinburne. Les Allemands avaient produit toute une lignée païenne, depuis Wieland jusqu'à Hœldœrlin, en passant par Heinse, Gœthe, Schiller et Heine et maints autres.

A nouveau reproduite très en détail, à l'aide de la plume, du pinceau, du bronze, du marbre, la vie antique avait repris faveur[2]. Sans parler des esprits curieux et chercheurs qui s'employaient à recons-

1. La peinture de Monet et la littérature de Zola provenaient de la même conception de la vie. En outre, les impressionnistes, dont le premier souci fut, comme chez Claude Monet, d'exprimer l'atmosphère et ses exactes colorations, avaient tenté d'introduire, et souvent avec succès, dans l'esthétisme académique la représentation de scènes, de types populaires, saisis en la vérité immédiate du geste ou de l'attitude.

2. Depuis la *Vénus* de Cabanel et la *Nymphe* de Baudry, qui, sous le second Empire, avaient marqué la réapparition du nu dans la peinture, après une longue proscription, les déesses étaient revenues en foule, dévoilant, dans les expositions, leurs beautés plastiques devant le public spectateur et juge, — comme le berger Pâris sur le mont Ida.

tituer pièce à pièce l'histoire des œuvres, des institutions et des formes du langage, trois groupes d'« artistes » s'efforçaient à cette sorte de résurrection. C'étaient les derniers disciples de l'école homérique et sophocléenne, les simples dilettantes de la réminiscence mythologique, et les purs, les fervents du néo-paganisme.

Les uns, par inclination naturelle, par enthousiasme réfléchi, par habitude d'éducation ou par le désir sincère de donner à leur intelligence plus de rectitude, d'étendue, de sagacité, de force, d'élévation, se vouaient de préférence à la culture des chefs-d'œuvre de la littérature profane; car ils y reconnaissaient l'accord le plus parfait de toute beauté et de toute harmonie.

D'autres, soit par dégoût de la vulgarité des scènes de leur temps, soit par caprice et libre fantaisie, revenaient, avec l'espoir de les rajeunir, à ces immortelles fictions que tant de fadeurs et l'abus si prolongé d'une imitation maladroite semblaient avoir à jamais démodées. L'imagination et la vue lassées, rassasiées des tableaux trop ressemblants de la laideur humaine, ils s'en allaient chercher l'oubli dans les allégories lumineuses de la Grèce. Ils retournaient aux éternels modèles[2]. Travaillant, ciselant la forme avec tant d'amour qu'elle pût devenir entre leurs mains la coupe triomphante de l'idée, ils façonnaient des strophes plastiques pour les emplir du vin de leur cœur[1]. Ils continuaient,

1. Les progrès de la science nouvelle des mythes, la science des Adalbert Kühn et des Max Müller, favorisaient extrêmement cette tendance.

2. Marc Legrand, *l'Ame antique*, 1.

en un mot, la grande poésie traditionnelle, reprenaient une à une les allégories voluptueuses de la Grèce; ils relevaient dans le fond de leur âme, comme dans un temple domestique, le culte de la beauté sensible et palpable, ou chantaient en l'honneur de Cythérée des odes légères sur la lyre d'Anacréon. D'intervalle, ils cédaient à des inspirations plus hautes; ainsi le maître des parnassiens[1], Leconte de Lisle, lorsque, dans ses calques superbes, il recréait, en quelque sorte, la poésie religieuse de Pindare.

Les derniers enfin, ceux du troisième groupe, ne se contentaient point d'être des adeptes du paganisme de l'art; ils se donnaient pour des païens complets, païens par les sentiments autant que par l'imagination, par le raisonnement philosophique autant que par le goût littéraire. Ils s'étaient composé un corps de doctrines et procédaient théologiquement. Outre l'amour de la beauté physique, outre l'intelligence plus ou moins profonde des symboles de la mythologie, comme les sentirent André de Chénier, Gœthe, Manzoni, Vigny, Laprade, ils s'honoraient d'avoir la piété des anciens envers leurs dieux. Ils ne se bornaient pas à proclamer la suprématie de tout temps reconnue à la Grèce classique dans la sphère du beau. Lorsqu'ils

1. Sous l'épithète commune de parnassiens, que leur avait décernée railleusement Barbey d'Aurévilly, s'étaient groupés, après 1860, nombre de poètes assez différents entre eux de nature et d'esprit, mais que réunissait l'amour sincère de l'art et de la beauté dans la forme : Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, André Lefèvre, Auguste Lacaussade, Soulary, Charles Coran, Catulle Mendès, Léon Dierx, George Lafenestre, Léon Valade, Albert Mérat, André Lemoyne, André Theuriet, Xavier de Ricard, Albert Glatigny, Emmanuel des Essarts.

cherchaient à fondre la pensée moderne avec les fables mythologiques, ils poursuivaient une ambition autre que d'helléniser en artistes et en poètes; ils visaient manifestement, à l'exemple de Swinburne[1], à réhabiliter le vieux polythéisme; — et non ce polythéisme de la décadence dont les dernières superstitions se traînent encore dans certaines bourgades reculées de la Grèce; non cette mythologie galante, souvent puérile et fastidieuse, qu'ont épuisée, par un usage de plusieurs siècles, les poètes érotiques de toutes les nations, mais les vraies doctrines de la Grèce primitive, la grande symbolique de la nature, d'où les races aryennes, initiatrices de notre civilisation, avaient précédemment tiré leurs idées et leurs symboles.

§ 2.

Côte à côte avec les *néo-païens* professaient ou rêvaient les *néo-chrétiens,* rapprochés de ceux-là par une égale aversion contre les formes de littérature dominantes, c'est-à-dire l'obscénité triste, le goût des monographies ternes, la haine de « l'écriture artiste », et séparés, spécifiés par le caractère de leur théorie sur la valeur « moralisatrice »

1. En dehors de ses premiers drames et de ses compositions dernières à tendances sociales, Swinburne fit grand bruit avec ses *Poems and Ballads* (1865-1878, trad. fr. de G. Mourey, 1891). La critique se scandalisa même de ces rénovations exaltées des fables grecques. Swinburne a paraphrasé les passions antiques en y portant l'outrance et le pessimisme de son siècle, on peut ajouter de sa propre nature. Triste, ardent, cruel, tel est son paganisme, bien différent en cela de cet art hellénique où respire le bonheur, le plaisir calme et la tendresse.

des croyances religieuses, — les *idées* survivant aux *dogmes*[1].

Quelques-uns poussèrent fort au delà de cette sorte de « renanisme pratique ». Poètes ou romanciers, ils donnèrent licence à leur imagination d'amplifier tout à l'aise sur les thèmes illimités de l'aspiration psychique.

Il s'était passé bien du temps depuis qu'en Allemagne des hommes comme Gœrres, Zacharias Werner, Novalis, Oscar de Redwitz, avaient essayé, pour bercer les lassitudes de leur âme, du néo-catholicisme lyrique. Leur tentative, appliquée maintenant à d'autres genres, rajeunie par des talents inférieurs, d'où se détacheraient pourtant les noms de Villiers de l'Isle-Adam, le presque génial auteur de l'*Ève future* et de *Tribulat Bonhomet*, de Huysmans — le Huysmans de la seconde manière — et de Mæterlinck, parut aux pays de langue française, en France et en Belgique, une nouveauté. On vit rarement se réaliser par de plus frappantes discordances la justesse de l'adage déclarant que les extrêmes se touchent, — si même ils ne s'engendrent. A l'encontre d'un réalisme cru, jaloux des droits exclusifs de la science[2], de la vérité concrète, du « document humain », avait pris forme, sous l'influence indirecte des livres slaves ou scandinaves, dont les traductions commençaient à se répandre, une sorte de mysticisme exalté et maladif. Il y eut encore des thaumaturges. Il y eut encore des

1. Voir les ouvrages de MM. Melchior de Voguë, Paul Desjardins, Édouard Rod, et l'*Aristocratie intellectuelle* (1895) de Henri Bérenger.

2. La science d'un Claude Bernard se pliant aux besoins de la fiction romanesque.

théosophes. Des « illuminés » d'une nouvelle espèce, sincères ou non, écrivaient, dissertaient, qui prétendaient reculer jusqu'aux dernières limites du surnaturel la puissance des facultés humaines, qui l'affirmèrent et parvinrent à le faire croire. Pendant une suite prolongée d'années, se donna carrière un véritable délire d'imaginations mystiques, qui fut bien, avec le déluge des élucubrations féministes, l'un des engouements les plus marqués de la fin du XIXe siècle. Les sciences physiques avaient réalisé l'impossible sur la terre, dans les airs et sur les eaux; on espéra l'inespéré des sciences psychiques, poursuivies à travers les domaines vaporeux de l'au-delà, et elles furent livrées aux plus audacieuses tentatives de divination. On n'écrivit jamais tant de pages sur la thérapeutique[1] de l'âme. Une littérature internationale très nourrie, des journaux répandus, des associations fréquentées, propagèrent à tous les coins du monde, en France, davantage en Angleterre, chez les Américains, les Allemands et les Russes, les fiévreuses interrogations des sciences dites « occultes ».

§ 3.

Pendant que des cerveaux embrumés se nourrissaient de ces visions creuses, des poètes non moins libres de leur temps s'efforçaient d'interposer entre eux-mêmes et le monde un prisme de rêve ou

1. « Il a été découvert dans le monde extérieur un certain nombre de forces imprévues et merveilleuses, qui, domestiquées, ont transformé et transformeront davantage encore la terre; de même, le monde intérieur, les profondeurs des âmes, sont explorés et vont être exploités pour l'avantage de tous. » (Jules Bois.)

s'étudiaient à rechercher, en des formes métriques bizarres et compliquées, des « frissons nouveaux ». Soumis, dans le vague de leurs aspirations, à toutes sortes d'influences plus ou moins indéfinies, et qui flottaient à la surface du temps : l'influence wagnérienne, celle des préraphaélistes anglais, l'action réflexe de l'impressionnisme, le courant philosophique venu d'Allemagne, puis de la Scandinavie et d'Ibsen, ils s'appliquèrent confusément à la découverte d'un art idéologique où se fondraient, pour en varier les moyens d'expression, les tons et les nuances de la peinture, de la musique et des lettres. On les nomma des « décadents » Ils se qualifièrent plus noblement de « symbolistes ».

Ils élurent pour leur maître dans le passé Baudelaire, et pour leurs chefs dans le présent : Stéphane Mallarmé, qui, par un singulier privilège, connut la célébrité *pour n'avoir pas écrit* l'œuvre qu'on attendait de lui, et l'inconscient Verlaine, qui, ne pouvant se conduire lui-même, dut s'étonner beaucoup qu'on le chargeât de diriger autrui[1]. Au début de la période symboliste, prédomina l'influence de Baudelaire. L'un des premiers[2], l'auteur

1. Paul Verlaine fut d'ailleurs très supérieur à ses prétendus disciples. Le rimeur des *Fêtes galantes*, du *Bonheur*, de la *Sagesse*, de *Parallèlement*, se complaisait en des bizarreries systématiques qu'on a trop admirées. En revanche, il a créé des rythmes nouveaux, obtenu des effets heureux d'harmonie, et fait jaillir de son inspiration confuse des éclairs de beauté. Sa langue est à la fois souple et vigoureuse.

2. Ainsi que Baudelaire et avant lui, avant Gautier et Sainte-Beuve, auteur des *Rayons jaunes*, le célèbre conteur allemand Hoffmann avait cherché à noter en poésie les sensations rares et disparates. Le parfum de l'œillet rouge lui faisait entendre, disait-il, le son du cor.

des *Fleurs du mal* avait conçu l'impressionnisme en littérature. Suivant lui, les sens devaient agir sur l'entendement, non l'entendement sur les sens; et le particularisme de son raisonnement l'amenait à percevoir l'intuition secrète de certains rapports entre les choses, imperceptibles à d'autres yeux. L'idée d'ensemble se produisait en lui par une série de sensations associées. Dans le nom d'un unique objet il trouvait assez d'éléments pour évoquer des idées nombreuses et diverses, comme simples effets de sonorité, de couleur, de ressemblances ou de figures. Par une facile déduction, ses disciples improvisés en vinrent à se dire que le son d'un mot, en se répercutant sur les sens, était susceptible de provoquer une sensation spéciale, qui, agissant à son tour sur l'esprit, devait donner naissance à la pensée. On devine, on sait jusqu'où purent être menés l'usage et l'abus d'un pareil système. La conception personnelle et dirigeante n'existait plus. La pensée n'avait plus à gouverner l'imagination, mais à recevoir docilement les impressions que lui communiqueraient tels aspects, telles sonorités ayant un sens à part, une valeur conventionnelle et déterminée d'avance. N'étant tenu qu'à procéder par analogies, sans considération ni embarras de règles grammaticales, de syntaxe, de lois de composition, chacun fut laissé libre de renverser à sa guise l'ordre des membres de la phrase, pour le plaisir de rendre les sensations comme elles se présentent, bout à bout ou bizarrement juxtaposées; les poètes enfin les mieux intentionnés s'évertuèrent à plaisir dans les ténèbres et le galimatias, au sein du vide et de l'abstrait.

Les symbolistes avaient entrevu un art libre, touffu, plein de perceptions, d'analogies lointaines. Ils avaient eu de larges ambitions : ils ne laissèrent que des vœux et des miettes d'idées. Entre ces esprits très différents, il n'y avait eu qu'un très court moment d'union effective sur des orientations concertées dans le vague. La dislocation se fit sans retour : les uns continuaient à entrelacer des rythmes; beaucoup d'autres émigrèrent à la prose simple et courante. Il était resté de leur effort des tentatives curieuses, l'essai de réalisation de l'ode multiforme souhaitée par Théodore de Banville, des effets d'art plastique délicats et raffinés, et d'intéressantes réformes métriques aboutissant en dernière espérance à l'instauration du vers libre[1]

§ 4.

Au reste, ces divers courants, en leurs ramifications menues et capricieuses, n'avaient pas sensiblement affecté la marche ni le caractère de la littérature générale. Pour l'opinion critique, les raffinements extrêmes des dernières écoles poétiques n'avaient pas présenté plus d'importance que n'en eurent, au XVIe siècle, les tentatives du ténébreux Maurice Scève et les excès de certains ronsardisants. Et, pour la masse des lecteurs superficiels, ils étaient demeurés lettres closes.

1. Sur l'usage du vers libre, qui fut « l'instrument harmonieux de toute une génération », voir les *Figures et Caractères* de Henri de Régnier, 1901, et sur l'ensemble de cette évolution poétique, le *Mouvement littéraire contemporain* de Georges Pellissier (Hachette, in-12). Cf. *les Symbolistes* de Gustave Kahn (1902), *la Poésie nouvelle* d'André Beaunier (1903), etc.

Des vives polémiques engagées entre les divers cénacles sur des questions palpitantes, telles que : le rôle de l'accent tonique, le rythme intérieur ou extérieur, la légitimité du vers de dix-sept syllabes ou les vices et les vertus de l'*e* muet, de ces choses la tranquillité publique ne fut, un seul moment, agitée ni troublée. Bien trop légère en était la pesée dans la balance que faisaient osciller les intérêts généraux du monde. Car ce monde, sans que parussent s'en douter certains rêveurs, continuait de marcher. Les conditions de sa politique se métamorphosaient avec une vitesse étonnante. Les principes économiques sur lesquels avaient vécu des séries de générations subissaient, à vue d'œil, des transformations profondes. Dans le même temps que s'accéléraient la décomposition et la désagrégation des plus vieux trônes de l'Europe, des empires nouveaux sortaient de la nuit et prenaient croissance sur les ruines d'institutions finies, ou parmi les terres non encore cultivées des continents lointains[1]... On ne discernait que vaguement, dans l'ombre de ces grands événements, les minuscules agitations des groupes et des sous-groupes d'esthètes ; on n'y percevait qu'à l'état de rumeur indistincte les bruits de voix émanés de toutes ces chapelles poétiques. L'attention des peuples avait ailleurs, disons-nous, et plus à portée d'elle, d'autres préoccupations, d'autres sujets pour l'occuper. Ardentes compétitions politiques, débats retentissants dans la presse, rivalités internationales sur tous les marchés du commerce et de l'industrie, prodigieuse

1. Stéphane Lauzanne.

expansion colonisatrice, incessantes victoires des sciences physiques et naturelles, révolutionnant les conditions de l'existence sociale, irruption conquérante du féminisme, que sais-je encore ?... On l'entretenait de cela, tous les jours. Et, pour s'en délasser, elle n'avait qu'à prendre dans la foule des productions s'offrant de toutes mains au goût insouciant et cosmopolite de cette fin d'époque.

Il n'aura pas manqué, depuis un quart de siècle, en France, d'écoles et de bannières opposées. Après les parnassiens et les naturalistes, on eut les décadents et les symbolistes, puis les néo-chrétiens, ou décadents du christianisme, pour qui le mysticisme ne fut guère qu'une forme de la sensualité, les théoriciens de l'idéal magique, les « occultistes », les ibséniens vrais et faux; et ceux ensuite qui, trouvant, non sans raison, que les imaginations s'étaient assez enveloppées des brouillards scandinaves, ont théoriquement démontré qu'il serait temps de revenir aux saines traditions de la clarté française. Tant de mouvements et d'évolutions ne parvinrent à se concilier sur aucun point, de manière à imprimer au goût public une direction nettement déterminée. Et le même fait de décentralisation intellectuelle se constatait parallèlement en d'autres pays, en Italie, en Allemagne par exemple, où l'on aurait eu beaucoup de peine à reconnaître, parmi la confusion des livres et des auteurs, une théorie génératrice de ces tendances collatérales, une filiation marquée des tempéraments ou des talents, un groupement capable d'imposer la prédominance d'une esthétique.

On vit rarement période plus incohérente et tel-

lement enchevêtrée[1]. Outre l'anarchie commune aux arts et aux lettres, chaque écrivain, chaque artiste, aura paru livré à une sorte d'anarchie intérieure. En réalité, chacun allait où le portait son inclination, son idéal personnel ou la simple curosité, les uns parachevant une carrière à moitié ou aux trois quarts parcourue, sans discontinuer de suivre l'heureux sillage; d'autres se révélant au hasard de leur tempérament, sans prendre nul souci de la tradition.

Voulons-nous en voir quelques-uns à la tâche, réputés depuis longtemps ou célèbres de la veille?

C'est en France, vers 1900. Disciple fidèle de la grande école sentimentale où s'annoncèrent ses débuts, aux environs de 1860, André Theuriet persévère en son admiration attendrie, et toujours parlante à l'âme, des fêtes de la nature. Jules Claretie porte sur mille sujets son abondance imaginative. François Coppée semble, en ses vers d'automne, obéir, comme à son insu, à l'inspiration populaire allemande. Frédéric Mistral, après avoir donné — il y a déjà près d'un demi-siècle — par une œuvre de génie l'illusion d'une nouvelle langue et d'une nouvelle poésie, groupe autour de lui les derniers efforts du mouvement littéraire et philologique qui détermina la renaissance de l'ancien parler des troubadours. José-Maria de Hérédia, hier parnassien, autrefois romantique, ne se demande pas s'il est resté « dans le mouvement » lorsque, de loin en

1. En 1899, un critique allemand, le docteur Théobald Ziegler, écrivait un énorme volume pour arriver à constater la pleine confusion intellectuelle de l'Allemagne « fin de siècle » (*Die gestirgen und socialen Strœmungen des Neunzehnten Jahrhunderts,* 714 p. gr. in-8°).

loin, sa main s'attarde à ciseler en vers quelque joyau minutieux et parfait. Sully-Prudhomme, prématurément, a tracé en une prose rigoureuse les lignes de son « testament poétique[1] », comme s'il jugeait finie sa grande œuvre d'idéalité métaphysique. Peintre délicat des lointaines sensations exotiques, Pierre Loti continue d'évoquer des émotions nouvelles en ses beaux livres nomades. Anatole France n'a pas délaissé cet heureux mélange de dons naturels et de choses apprises, d'érudition élégante et d'aimable fantaisie, qui lui ont valu de passer pour l'un des écrivains les plus accomplis de son époque. Jules Lemaître interrompt la double série de ses fines analyses dramatiques et critiques pour disperser les ressources d'un talent très délié à travers les jours sans lendemain des querelles politiques. Sur la même ligne, Maurice Barrès, le stendhalien des premiers jours, jette, parmi les passions et les fièvres du moment, des livres d'observation peu clémente et de rude témoignage. Les académiciens Sorel, Brunetière et Faguet appliquent à l'histoire des faits ou des œuvres une science étendue, très fournie de raisons et d'idées, en même temps qu'une grande fermeté de doctrine. Les psychologues de la famille de Paul Bourget glissent au fond des âmes leurs sondes les plus subtiles. Des romanciers habiles à contourner la courbe du désir féminin, Marcel Prévost, Paul Margueritte, Jules Bois, s'efforcent à la recherche d'une manière neuve d'aimer, qui serait le rêve de l'Ève transformée, le rêve peut-être de l'humanité de demain.

1. 1901.

Au théâtre, Edmond Rostand a relevé avec un succès inouï le panache romantique, dédaigneusement balayé par les parnassiens. De vigoureux esprits, venus après Henry Becque, comme Paul Hervieu, F. de Curel, Mæterlinck[1], Lucien Descaves, O. Mirbeau, fouillent avec une pénétration aiguë l'intime du drame humain et social et laissent entrevoir l'avènement de la tragédie moderne. Alors que la majeure partie des vaudevillistes recueillent encore, à exploiter le machinisme dramatique de Scribe et de Sardou, les moins douteuses recettes, de plus austères ou soi-disant tels s'emploient, sur la scène classique ou au Théâtre Antoine, à faire converser dramatiquement des états concrets de la conscience.

Ailleurs on imite, on traduit, on pastiche quelquefois les grands écrivains étrangers. Tel se surmène à paraître profond comme un Norvégien, tel autre goûte une particulière satisfaction à paraître sentimental comme un Russe, et de son mieux *tolstoïse*[2]. Moins ambitieux d'un programme, d'une manière, le grand nombre des auteurs se contentent d'amuser, au meilleur compte, la génération qui passe. Et sur tout cela coule indifférent le large flot d'une luxure de décadence.

1. Le Mæterlinck de la seconde incarnation, l'auteur de *Monna Vanna* (1902), très différent du dramaturge nuageux, de l'occultiste, du « cosmogoniste », du « poète de l'invisible », qu'on connaissait en lui, au temps où déjà Octave Mirbeau se plaisait à l'appeler le « Shakespeare belge ».

Sur tous ces écrivains de la fin du XIXe siècle et des commencements du XXe, voir les recueils critiques de Henry Bordeaux, d'Ernest Charles, d'Adolphe Brisson, *la Littérature et les Mœurs* de F. Lhomme, etc.

2. On ne compte pas le nombre de ceux qui s'attelèrent à la remorque du Polonais Sienkiewicz, de l'Anglais Kipling, de l'Italien d'Annunzio, ou de l'Allemand Sudermann.

§ 5.

Nous avons retracé avec une sollicitude spéciale les lignes de la littérature française, d'un terme à l'autre du XIX[e] siècle : la stérilité pompeuse de l'Empire, le magnifique épanouissement de la poésie sous la Restauration, l'abondance et la variété des manifestations artistiques de 1830 à 1850 ; puis, les triomphes du réalisme, en un temps où l'application à toutes choses du savoir-faire et de l'industrie avaient dépoétisé la nature et la vie, où le but exclusif de l'existence paraissait n'être que de jouir ; et la réaction passagère de l'art ibsénien.

Il ne nous reste maintenant[1] qu'à noter, en dernier lieu : le déclin de l'expansion des lettres françaises à l'étranger; la diminution notable de la curiosité, en Europe et en Amérique, pour tant de romans chargés du poids mort des éternelles descriptions de Paris et de la vie parisienne; l'obscurcissement, à l'intérieur, du sens poétique, la dépréciation moyenne des talents, l'affaiblissement général des œuvres; et à signaler, en revanche, comme étant la contre-partie de cette anémie des genres imaginatifs, l'effort immense qui s'est manifesté depuis quelques années, chez la jeunesse studieuse, vers les sciences d'observation et de résurrection.

1. « Si l'usage arbitraire qui découpe la durée en centuries d'années n'avait prévalu sur la raison et sur la vérité, les historiens auraient planté une borne chronométrique après la mort de Victor Hugo, de Renan, de Taine et de Pasteur. A ce moment, l'œuvre intellectuelle du XIX[e] siècle (français) était achevée. » (Gaston Deschamps, le *Temps,* 22 décembre 1900.)

§ 6.

Mais, en ces temps d'extrême saturation intellectuelle, quel groupe collectif, fût-il slave ou scandinave, c'est-à-dire le favori du moment, quel groupe littéraire se pourrait flatter de détenir le privilège d'un ascendant marqué?

Les littératures nationales, qui se rejoignent, à tant de points d'intersection, sur le grand chemin de la vérité universelle, se sont attachées, comme par un suprême effort de concentration, à développer leurs qualités propres, chacune dans le sens de ses traditions, à vivre par elles-mêmes et pour elles-mêmes, tout en en laissant ensuite déborder les résultats sur le monde.

C'est ainsi que l'Angleterre, qui, récemment, incarnait en Gladstone l'idéal de la justice et de la liberté, maintenant a voulu faire à Rudyard Kipling, son barde national, — sorte de journaliste « sublimé », — une immense popularité pour avoir exalté avec une outrance inouïe le sentiment d'orgueil et de foi en la race, devenu, sous le nom d'impérialisme, le sentiment public de la Grande-Bretagne. Sous des inspirations diverses, Stevenson, Rudyard Kipling, Ridder Haggard, ont fait passer dans l'âme de la foule ce frisson « impérial » et surexcité par leurs œuvres cette ardeur populaire de domination, — la domination exclusive du tempérament et de la race britanniques. Plus utilement l'Angleterre aura-t-elle fourni à l'intellectualité mondiale, en dehors d'une foule de nouvellistes, ses admirables philosophes : Stuart Mill, Alexandre

Bain, Herbert Spencer, dont les ouvrages, partout traduits, sont devenus d'étude courante ; ses historiens, ses critiques, ses savants ; ou son poète esthéticien William Morris, l'écrivain délicieux des *Contes de nulle part,* l'initiateur, en Angleterre, de la renaissance des arts décoratifs, l'un des hommes les plus étonnants qui se soient jamais signalés par la diversité de leur génie[1] ; et l'encyclopédiste Ruskin, le héros spirituel, l'éducateur d'âmes[2] pour lequel l'admiration de ses compatriotes s'est agrandie aux proportions d'un culte.

Naguère, si l'on avait à désigner la véritable patrie du roman, le sol où ce genre de littérature, capable d'absorber les qualités de tous les autres, a poussé les plus profondes racines, on n'hésitait pas à nommer l'Angleterre, la terre maternelle de Fielding, de Walter Scott, de Dickens, de Thackeray, de George Eliot, et encore à présent de Meredith, l'analyste profond et complexe qui a fait passer dans son œuvre tous les problèmes de l'époque.

1. Écrivain original, William Morris fut en même temps un dessinateur, un commerçant, un industriel, un inventeur en maintes choses. Dans Oxford Street, on pouvait acheter des tapis, des papiers peints, des meubles, des tentures, des faïences imaginés ou fabriqués par Morris, qui fut, en outre, un orateur ardent de réunions publiques.

Ajoutons que si la poésie dut comparativement décroître en passant du lauréat Tennyson à son héritier direct Alfred Austin, elle ne cessa pas un moment de briller au pays des brouillards. (Voir Willam Archer, *Poets of the younger Generation*, Londres, John Lane, 1902, études sur Arthur Symons, Stephen, Phillips, W. B. Heats, John Davidson, Bliss Cannan, Richard Hovey, etc.)

2. Grâce à la richesse de sa pensée, à l'éloquence et à l'éclat de son style, joints à une attitude sincère dans son rôle d'esthéticien moraliste, l'influence de Ruskin sur l'esprit de ses lecteurs aura été analogue à celle que Carlyle, Robert Browning et Emerson exercèrent sur ceux qu'ils « enseignaient ».

Maintenant, en présence des nombreux petits volumes qui, partis de Boston, — le séjour favori de Longfellow, d'Emerson, de Wendell Holmes, de Wittier, d'Agassiz et de Lowell, — paraissent presque en même temps à Londres et à Édimbourg, on peut affirmer, déclare un excellent juge[1], que le roman, qui languissait en Angleterre sous une apparente profusion, a émigré aux États-Unis pour y renaître avec des qualités nouvelles, puisées dans l'observation d'usages et de caractères différents, dans le tempérament d'une race possédant encore les fraîches et robustes qualités de la jeunesse. D'autre part, s'il plaisait aux Américains de remonter le cours du XIXe siècle, depuis les épopées indiennes de Fenimore Cooper, qui nous semblent, à cette heure, si lointaines; depuis les fines descriptions de W. Irving, les imaginations extraordinaires d'Edgar Poe, les œuvres d'une grande portée politique et morale de Mistress Beecher Stowe et de Mistress Cumming, ou bien les scènes humoristiques et très vivantes de Haliburton, jusqu'aux fines satires et piquantes physiologies de Wilhem Holmes (si différentes des parodies charivaresques d'un Marc Twain), ou aux admirables analyses de Hawthorne, ou encore aux pittoresques tableaux de la vie californienne par Bret Harte et de la vie créole par George Cable; ou même jusqu'aux indescriptibles imaginations de Walt Whitman, l'être le plus déconcertant peut-être qui ait jamais écrit en prose et en vers : il leur suffirait de rappeler tant de noms et d'œuvres

1. Th. Bentzon.

resserrés en un si court espace de temps, pour revendiquer à bon droit une très large place au soleil des lettres. Et, sur le seuil du nouveau centenaire, William Dean Howels, Henry James, Bishop, Aldrich, Fawcett[1], compléteraient à souhait la glorieuse lignée, car ils sont les auteurs des meilleurs romans écrits en anglais à la fin du XIXe et au commencement du XXe siècle. L'Angleterre est la première à l'attester. Elle en porte témoignage dans ses journaux et dans ses revues. Et l'aveu est d'autant plus remarquable qu'elle-même possède, concurremment, des romanciers de grande valeur, tels que G. Meredith, ce créateur subtil d'âmes féminines, et Thomas Hardy, cet analyste à la fois si romantique et si moderne.

Telles sont, en toutes choses, l'abondance et la rapidité d'expansion de la « société nouvelle », des États-Unis, le peuple énergique et débordant, dont les progrès gigantesques dans toutes les régions de l'activité humaine sont un des phénomènes les plus extraordinaires des temps modernes. L'ambition d'un tel peuple, fier d'avoir, en cent années, fourni toutes les étapes des civivisations les plus anciennes, ne connaît pas de bornes. Comme il a conquis, dans le monde, la première place financière, industrielle et commerciale, comme il a emporté, dans le domaine des sciences appliquées, une supériorité triomphante, il aspire avec la même intensité hâtive et tenace à s'arroger les suprématies intellectuelles, — plus difficiles à obtenir et à conserver[2].

1. Nous pouvons leur adjoindre la vaillante Sud-Africaine, l'énergique soutien des populations opprimées : Olive Schreiner.

2. Les grandes maisons d'édition de New-York et de Boston

§ 7.

Que le culte de l'idée, le sentiment pur, se soient amoindris dans l'Allemagne actuelle sous la pesée d'ambitions plus positives, c'est un fait qu'on ne saurait révoquer en doute.

L'ancienne Allemagne, divisée et faible, se vouait avec une ferveur presque sans mélange à poursuivre les hautes visées d'éducation morale et de perfectionnement humain. Parvenue au *summum* de sa force, elle a tourné vers le maintien et l'accroissement de son hégémonie politique l'objet préféré de ses efforts. En sa période de désunion et de tâtonnements, elle avait été l'incomparable créatrice de pensées, de rêves, de philosophie, de poésie; et dans le plein de sa maturité elle avait pu mettre en œuvre une langue, une histoire, une littérature glorieuses. Au lendemain de son unification par les armes de la conquête, l'idéal d'antan lui parut tout à coup froid et utopique. Elle ne pensa plus guère à exalter, sinon par réminiscence, le beau absolu et les grandeurs morales d'autrefois, mais combien davantage la force, les intérêts du moment, la suprématie d'un militarisme effréné, épuisant l'Europe entière! Puis, arrivant à se dégager de ce lourd militarisme, comme elle était sortie des méditations métaphysiques, on l'avait vue se jeter avec toutes ses forces dans la bataille industrielle et commerciale. Elle y absorbe encore et y

(Harper, Lippincott, Appleton, *Century Scribner*) jettent sur le marché de la librairie des chiffres formidables de volumes, d'où surgissent des réputations soudaines et éphémères.

contracte le meilleur de sa vitalité, comme pour appliquer le plus complètement possible par le fait les paroles d'un ministre d'État autrichien, disant naguère : « Le XVIe et le XVIIe siècle ont eu pour axe la religion; le XVIIIe, la liberté; le XIXe, la lutte des races; le XXe aura la lutte commerciale et industrielle. » Tout au moins, n'a-t-elle pas laissé s'amoindrir chez elle la valeur et la quantité du savoir. Il y a eu diminution de l'influence philosophique[1], au dedans comme au dehors, déclin de la poésie, malgré quelques exceptions brillantes[2], extrême affaiblissement de la production dramatique originale, subordination presque absolue des scènes de l'Empire à l'ascendant des pièces françaises; et, à part une élite de romanciers encore habiles à faire évoluer des caractères dans une action vivante et pittoresque, obscurcissement de l'étincelle créatrice au front des écrivains. Le travail intellectuel de l'Allemagne n'aura pas cessé, cependant, de représenter un grand et précieux effort. Il s'y est produit ce qu'on appellerait un changement d'orientation. L'impulsion donnée aux sciences y a remplacé la situation d'éminence qu'y tenaient, il y a un demi-siècle, la métaphysique et la philosophie. Poussée par ce besoin insatiable d'absorption et d'assimilation où risque de se noyer, dans le flot de l'instruction générale, l'élévation isolée des intelligen-

1. Des deux maîtres allemands représentant, vers 1900, les deux pôles opposés de la pensée, l'un, le positiviste Wundt, a suivi les raisonneurs anglais, et l'autre, Deussen, a puisé son mysticisme aux sources bouddhiques.

2. On citerait, entre autres, à l'actif de la poésie allemande le nom de Gottfried Keller, — mort déjà depuis un quart de siècle, — si la Suisse ne le revendiquait pour un de ses fils.

ces individuelles, sa grande ambition, le dernier entraînement de ce pays par excellence des fortes études a été l'universelle culture. Jamais l'esprit allemand, surchargé d'une agglomération hétérogène d'éléments scandinaves, français, anglais, russes et enfin locaux, n'aura été moins conforme à l'idéal germanique d'un Wagner. Des courants étrangers le pénètrent de partout[1]. C'est un désir avide, une curiosité illimitée de connaître, de posséder sous une autre forme, d'adapter à sa marque tout ce qui prend caractère de vie spirituelle, en Europe, aux États-Unis, dans l'extrême Orient. L'intellectualité allemande contemporaine est portée vers une sorte d'universalisme, ressemblant beaucoup aux aspirations indéfinies du XVIIIe siècle français. Il s'en est dégagé, du moins, un développement de culture considérable. La méthode scientifique allemande a conservé son autorité, je dirais presque son hégémonie européenne. L'admirable organisation de l'enseignement supérieur, au pays de Bopp, a maintenu l'ancienne primauté, que mettent en péril de si sérieuses émulations, dans les Universités de France, d'Angleterre et des États-Unis. Au fond des écoles a redoublé d'ardeur

1. Traduites du français, de l'italien, de l'espagnol, des langues scandinaves, du tchèque, du grec moderne, voire même du monténégrin et du japonais, des pièces de théâtre de toutes provenances se voyaient jouées à la fois, en un court espace de temps, sur les scènes allemandes. Les auteurs français : V. Sardou, Hervieu, Donnay, Henri Lavedan, Capus, Porto-Riche, Emile Fabre, Brieux, y détiennent la grande faveur. Au début du siècle actuel, on relevait parmi les noms des auteurs étrangers les plus lus en Allemagne, ceux de : Sienkiewicz, Tolstoï, Zola, Gorki, du Suédois Gustave de Gejerstam, de Gabriele d'Annunzio, Marcel Prévost, Mirbeau.

2. Voir l'article-programme du premier fascicule d'une revue publiée en juillet 1902, à Cologne, sous ce titre : *Die Kultur*.

le goût des langues vivantes et de l'instruction pratique. Enfin, dans toutes les branches de la science, sciences naturelles, physiques, histoire, géographie, droit, linguistique, philosophie, se rencontrent encore, à chaque pas, une œuvre, une autorité allemande. C'est la source prodigue où s'alimentent toutes les recherches.

De l'Allemagne contemporaine nous sont venus : l'enseignement rénovateur des études antiques par les écoles de Boeckh et de Mommsen, le matérialisme scientifique de Büchner, l'évolutionnisme systématique de Hœckel, le pessimisme de Schopenhauer, la morale de Nietzsche, l'exégèse de Strauss et de Bauer, la dramaturgie de Sudermann et de Hauptmann, sans oublier la révolution esthétique de Wagner.

§ 8.

L'Italie a laissé pâlir son auréole artistique, depuis que, saisie tout à coup d'une sorte de vertige mégalomane, elle s'est en grande partie détournée des préoccupations purement intellectuelles pour se précipiter dans les rivalités de prépondérance extérieure et dans la lutte des idées sociales. Ces agitations fiévreuses n'empêchèrent pas de croître quelques talents vivaces. L'imagination et les genres qu'anime de son souffle cette immortelle faculté ont eu là, derechef, quelques heures brillantes. La poésie a recueilli les derniers accents de la voix faiblissante, mais encore énergique, de Giuseppe Carducci. Le roman, qui, depuis Boccace jusqu'à Manzoni, n'avait guère su revêtir qu'une

seule forme : celle de la simple nouvelle sans étude approfondie des sentiments, soit individuels, soit humains, a pris une importance et une diversité qu'il ne s'était jamais connues, sous la main de Fogazzaro, de Gabriel d'Annunzio, de Mathilde Serao. Au théâtre, les auteurs pensèrent, un moment, avoir découvert dans l'afflux du naturalisme mille ressources pour la rénovation de leur art. Ainsi Giuseppe Giacosa s'en était inspiré dans ses *Amours douloureuses* (1888), et son œuvre, succédant au pur romantisme de Paolo Ferrari, avait fait grand tapage. Les *Moglie ideale* de Mario Praga (1890), les *Disonesti* de Gerolamo Rovetta, procédaient de la même source ; et, d'après cela, on avait cru à une renaissance de la scène italienne. Par malheur, on n'avait pas tardé à s'apercevoir que ces peintures réalistes de la vie sociale, transportées brusquement à la scène, n'avaient pas de valeur esthétique et ne pouvaient exercer une influence durable. En revanche, s'était levé, comme une étoile radieuse au firmament de l'art, l'heureux génie de cet artiste complexe, capricieux et instable qui s'appelle d'Annunzio.

L'Italie contemporaine, disons-nous, s'honore d'avoir porté au concours des gloires internationales les œuvres de Fogazzaro et de Gabriel d'Annunzio. L'Espagne rappelle les noms déjà vieillis de Pedro-Antonio Alarcon, de Campoamor, de Nunez de Arce, de Pereda, de Palacio Valdes ; elle proclame ceux d'Echegaray, de Guimerà, de Perez Galdos, de Benavente[1]. Pourtant, on ne reconnaît

1. On pourrait, au passage, signaler la tentative poétique de

plus en ses veines appauvries les élans, les ardeurs de son évolution récente. Dans une atmosphère étouffante s'éploie le vol alourdi des idées. L'âme nationale ne vibre, ne s'émeut qu'à la surface. Quelques symptômes caractéristiques s'indiquent plus qu'ils ne s'accusent dans les œuvres mêlées de l'imagination, tels que la persistance du naturalisme, — d'autres disent de l'érotisme, — la reprise du problème religieux et clérical, et l'avènement du roman politique. Sauf quelques rares éclairs sillonnant de lueurs fugaces les brumes de l'horizon, terne et languissante apparaît au regard de l'étranger la période qui va de 1885 aux premières années du siècle nouveau. Des voiles funèbres se sont étendus sur la malheureuse nation, tout à coup démembrée de son empire colonial dans les deux Océans, et, à l'intérieur, accablée d'impôts, réduite à un état de faiblesse qui rappelle les plus mauvais jours de l'époque de Charles IV. La double prépondérance du cléricalisme et du militarisme pèsent sur elle et l'écrasent. La vieille nation ibérique restera-t-elle toujours l'Espagne moyenâgeuse et picaresque, gothique et fanatique du passé, dont les mœurs féodales sont un anachronisme au seuil du xxe siècle ? Mais rien n'est immuable. La révolution des idées l'aura fait tressaillir, elle aussi, comme elle a pénétré de force dans les couches profondes de l'autocratique Russie. N'était-ce pas hier, en 1901, que la représentation de l'*Électre,* à Madrid, donnait le signal tumultueux d'un mouvement de réaction fortement prononcé contre la vieille tyrannie

Balart, qui, sans rompre avec le classicisme, aura introduit dans la *seguedilla* une note inessayée.

monastique? En outre, il est apparent que l'âme espagnole, encore chargée d'intolérance[1], s'est rendue plus humaine, plus accessible aux idées de pitié, de solidarité, de progrès, par l'effort et l'action, et que le souffle du nord l'a visitée. En lisant tel des derniers drames de Perez Galdos, comme on se sent loin des espagnolades d'antan! On croirait plutôt se trouver en présence d'un drame d'origine scandinave que devant la pièce d'un des successeurs de Lope de Vega.

§ 9.

Jusqu'où n'a pas été cette répercussion de l'ibsénisme dans le monde latin, germain ou slave! Avec ses abus d'allégorisme, le penchant du maître norvégien à l'interprétation toujours étrange de faits très naturels, ses contradictions, ses paradoxes, son adoration contrite de la femme, digne pendant du culte idolâtrique où versa Richard Wagner, cet ibsénisme, dont nous relevions la marque même en Espagne, aura répandu dans la littérature européenne bien des bizarreries et propagé une sorte d'épidémie intellectuelle, analogue à la manie d'affectation dont s'infatuèrent les dernières années du xvie et les premières années du xviie siècle. Tout donne à penser, néanmoins, que les pièces

1. N'étaient-ce pas les instincts cruels de la race qui se réveillaient dans l'âme chrétienne d'un Canovas, lorsqu'il martyrisait froidement les anarchistes de Barcelone et présidait aux supplices dont la forteresse de Montjuiche fut le sanglant théâtre? Et les mêmes sentiments « chrétiens » empêchaient-ils le général Polavieja de faire fusiller les Philippins prisonniers, ou le général Weyler d'organiser, à Cuba, ses horribles camps de concentration, qui soulevèrent l'indignation du monde entier?

d'Henrick Ibsen, lorsqu'elles auront été suffisamment éclairées au jour d'une critique saine et judicieuse, laisseront derrière elles un certain nombre de figures, excellents symboles de notre modernité, et que Nora, Solness (l'étonnant constructeur Solness), Hedda Gabler, Oswald, Brand et Stockman apparaîtront, dans l'avenir, comme des allégories frappantes de l'individualisme inquiet, du désir de liberté sans bornes, des crises de mysticisme et des névroses morales qui auront travaillé les imaginations de notre temps.

C'est du Nord qu'est parti le signal du renouvellement de l'art dramatique, devenu cette mise en scène toute moderne de la vie intérieure, à laquelle on reprochera demain, sans doute, de manquer d'action, de ressort, de théâtralité. En outre, beaucoup de poèmes ou de romans contemporains reflètent l'anxiété mélancolique si fréquente chez les poètes suédois et norvégiens[1]. A l'heure où nous écrivons, en dehors d'Ibsen, de Bjœrnson, d'Ola Hansson, de Strindberg même, la Scandinavie est entrée dans une période d'épanouissement comme on en a peu d'exemples dans l'histoire des lettres

§ 10

Mais comment tout dire, tout abréger?

On aurait à insister davantage (car nous n'en avons tantôt qu'effleuré le détail) sur l'extraordinaire expansion du génie slave soudainement ravivé aux

1. Si sensible également, pourrait-on ajouter, chez d'autres écrivains du Nord, entrés depuis peu dans la grande réputation européenne : des Slaves, Maxime Gorki et surtout l'admirable poétesse polonaise Marie Konopnicka.

sources primitives; sur l'influence du tolstoïsme, qui aura été, comme le darwinisme sous d'autres latitudes intellectuelles, l'un des facteurs les plus puissants de l'imagination moderne; sur l'action novatrice poursuivie au théâtre par les continuateurs ou les émules du grand Ostrowski et d'Alexis Poteickhine; et très particulièrement sur les réserves infinies que garde aux romanciers, aux observateurs de demain, l'étude des malaises profonds de la Russie actuelle, en ses besoins d'affranchissement, avec ses aspirations vers le droit et la liberté, ses agitations latentes, avant-courrières des brusques conflits et des âpres luttes qu'y produiront fatalement les conséquences d'un énorme déclassement social.

Il y aurait à décrire avec un intérêt presque égal l'évolution imprévue de la pensée tchèque, le réveil singulier et très caractéristique de la Bohême ressaisissant, grâce au talent de ses écrivains de tout ordre, la pleine indépendance de sa langue et de son esprit national. Opprimée au XVIIe et au XVIIIe siècle par la contre-réformation catholique, on l'avait vue, dans la première moitié du XIXe, reprendre hautement avec Jean Kollar, Ladislav Celakowsky, Wenzel Hanka et le savant Safarik, la suite de ces libres traditions. Après 1848, le romantisme attardé de Joseph Fric, de Neruda, de Viteslav Halek, promoteurs de la seconde renaissance tchèque, manifestait que la gloire de Byron, de Pouckhine et de Mickiewicz s'était répercutée, par des échos sonores, sur les bords de la Vlatava. On ne devait plus rétrograder. La langue de Jean Huss et de Palacky avait rompu les derniers liens dont l'enser-

rait la domination austro-allemande. Prague était redevenue le centre d'une activité spirituelle très intense, très autonome. Des écrivains nationaux d'un tempérament épique, comme l'universel Zeyer et le fécond, l'inlassable Jaroslav Vrchlicky, et d'une nature essentiellement slave, comme Svatopluk Cech, apparaissaient à leurs compatriotes égalables aux plus belles intelligences de l'Occident, aussi bien qu'à leurs yeux une romancière telle que Caroline Svietla (Mme Musakova) semblait tout à fait digne d'être appelée la George Sand de la Bohême[1].

En ces terres submergées du panslavisme espérant étendre partout, comme un déluge, son empire et sa prépondérance, les Serbes et les Bulgares admettraient mal qu'on passât auprès d'eux sans les voir, multipliant les établissements scientifiques, les journaux, les écoles. Belgrade, Sofia, Philippopoli, n'étaient, il y a trois quarts de siècle, que des villages barbares. On les regarde, dès à présent, comme des foyers d'instruction. Là où naguère ne se rencontraient que des jargons épars et impuissants, sans cohésion ni lien historique, a revécu, à Belgrade, à Zara, à Cettigné, un idiome compact, rappelant avec un légitime orgueil les trésors de sa poésie populaire, entretenue et renouvelée sans cesse, depuis une longue série de siècles, par une constante fidélité aux mœurs, aux légendes, aux croyances du pays. Une langue commune

1. Parmi les noms les plus récents des lettres tchèques signalons encore l'auteur des *Flambeaux du passé*, Simacek ; un nouveau Walter Scott tchèque et le continuateur habile de la manière de Havsla, Aloys Jirasek ; un psychologue ingénieux, Kronbauer ; le romancier, critique et polémiste Vaclav Hladik, par-dessus tout épris de belle littérature cosmopolite, etc.

reconstituée s'est imposée à toutes les provinces yougo-slaves, qui non seulement s'est rendue, grâce à l'affranchissement de la Serbie et du Monténégro, l'une des langues politiques de l'Europe orientale, mais aussi l'organe florissant d'un renouveau de littérature, digne de s'ajouter aux chants admirables des rapsodes de la Serbie[1].

Il ne semblerait pas moins curieux de suivre les efforts des Grecs lettrés de cette fin de siècle, s'appliquant à renouer la chaîne de la plus antique et de la plus glorieuse des traditions. Car, depuis le jour où ils se sentirent renaître à l'air vif de la liberté, les Grecs n'ont pas manqué à leur destinée. Les luttes auxquelles ils se sont livrés entre eux, soit pour attaquer, soit pour défendre la langue populaire, ont tourné à son avancement et à sa perfection. Quelle juste fierté pour beaucoup de ceux-là,

1. Le serbo-croate a une histoire littéraire. On en possède des documents, remontant en deçà du XIII[e] siècle, et aujourd'hui même il a son mouvement propre, dont Belgrade et Zagreb (Agram) sont les deux centres principaux. En dehors de la poésie populaire proprement dite, continuel mélange d'exaltation aventureuse et de croyance naïve, d'héroïsme continuellement en action et d'idéalité rêveuse, la littérature illyro-serbe connut de beaux jours, du XV[e] au XVII[e] siècle, lorsque Raguse, en Dalmatie, s'honorait de posséder le tendre Derjiti, l'austère Mavro-Vetranitj, puis Jean Gundulitz et Palmatitj. Au XVIII[e], Goethe appelait Milutinowitch son héritier oriental. Et la grande exaltation libérale qui se produisit vers 1830, dans tous les pays slaves du Centre et du Sud, donna une impulsion très marquée au mouvement intellectuel. C'est depuis l'initiative heureuse de Gaï et de Vouk Stephanowitch que les Croates ont adopté le serbe comme idiome officiel. Demeter le dramaturge, dont on a comparé la muse à celle de Pouckhine; Lublotitj, connu pour ses ballades originales; Ostrajinski, un écrivain devenu classique de son vivant; Sima Milotinovitch, Subbotitch, Zmaj-Jovan-Jovanovitch, d'autres encore plus récents, ont grandement contribué à affermir ensuite le triomphe de cet idiome, qui a donné enfin à la nation serbe son unité philologique et littéraire.

poètes, critiques, romanciers ou publicistes de talent, d'avoir à reproduire sur des sujets modernes l'idiome d'un Thucydide ou d'un Xénophon !

Et, quand on aurait résumé tous ces efforts, on n'aurait encore rien dit de la vive recrudescence de l'âme hongroise au XIXe siècle, où les noms déjà lointains de Vœrœsmarty et de Petœfi revivent dans l'illustration des Cziki, des Doczy, des Eötvös et de l'universel Jokai. On n'aurait pas mis en ligne de comparaison avec l'énorme afflux du travail européen et américain les contributions inattendues de l'esprit asiatique, de l'esprit japonais surtout. Le Japon est le pays de la terre où se publient le plus grand nombre de livres[1]. Que dis-je? Sa jeune littérature déborde les frontières, et chemine ambitieusement par le vieux monde. Elle pénètre jusqu'en Europe. N'a-t-on pas des traductions françaises, allemandes, italiennes, assimilant à nos goûts, à nos curiosités, les productions les plus singulières d'un Riutei Tanehiko, l'Alexandre Dumas du Nippon[2]?

1. L'activité des maisons d'édition, au Japon, est prodigieuse. Un seul exemple. On a commencé de publier, en 1903, chez l'éditeur Schuppan Karsha, de Tokio, à raison de *dix volumes* par mois, une encyclopédie bouddhiste, devant comprendre 360 volumes et 72,000 pages !

2. La prétention de ne rien oublier nous mènerait vraiment trop loin... Nous ne pouvons que signaler à des curiosités exotiques : l'intérêt qui s'attache à l'indestructible vitalité de la poésie arménienne (IXe-XXe siècle, de Grégoire de Narek à Tchobanian), se maintenant tenace, invincible, malgré les détresses sans nom d'une race malheureuse, perpétuellement opprimée par tous ses dominateurs (voir la publication, en français, de quelques poètes arméniens, trad. d'Archag-Tchobanian, introd. de G. Mourey, 1903) ; — mentionner le réveil imprévu de l'imagination arabe, sur les bords du Nil ; — et simplement attirer l'attention sur le mouvement intellectuel néo-turc qui, commençant avec le savant universel

§ 11.

Il n'est guère d'année où ne se révèlent, en quelque sorte, des régions intellectuelles inconnues, où ne sortent de l'ombre des coins de littérature ignorée, comme pour répondre de partout au spectacle de tant de nations neuves qui brusquement ont jailli

et inoculateur d'esprit Ahmed-Midhat, celui qui se faisait appeler le Voltaire ottoman, avec son disciple fidèle Nadjé et le poète Kémal-Bey, pour arriver au très composite écrivain Halid Zia, se fermerait sur de certaines écoles de décadentisme oriental, assez singulières à considérer, en leurs essais d'assimilation musulmane de l'esprit parisien.

Si, par faute de place, si, par crainte que l'excès des détails ne vînt à jeter quelque confusion dans les lignes générales d'un tableau déjà trop chargé, nous n'avions dû laisser de côté les développements pleins d'abondance des jeunes littératures sud-américaines, il nous aurait paru piquant de rechercher comment le Mexicain Gutierrez Najera, et Lugones, et Dario, supporteraient la comparaison avec les meilleurs poètes vivants de France, d'Italie et d'Allemagne; ou jusqu'à quel point il serait possible de comparer, pour l'originalité et la complexité de son génie, l'infortuné Cubain José Marti à l'Anglais Carlyle.

Et nous aurions eu plaisir particulier d'esprit à constater l'abondance productive du Venezuela littéraire, — patrie d'Andrès Bello, — comme de la République Argentine, où la progression de la culture nationale s'accuse de jour en jour, en même temps que l'influencent profondément, d'autre part, les souffles venus, par delà les mers, des côtes de France.

Enfin, aux rénovations les plus récentes des Muses portugaises nous aurions dû annexer le contingent considérable des œuvres brésiliennes. Nous eussions eu à retracer le développement des trois générations (de 1830 à 1860, de 1860 à 1875, et de cette dernière année jusqu'aux environs de 1900) qui ont contribué à l'éclat de l'Athènes brésilienne, San-Luis de Marañon, c'est-à-dire à signaler, pour la première : le poète Goncalvès Dias, l'historien Antonio-Henriques Real, le publiciste Juan-Francisco Lisboa et le Virgile brésilien Otero Mendez; pour la seconde : Almaida Braga, le dramaturge Joaquin Serra, le romancier Sabas de Costa et les lyriques Franco de Sâ et Dias Carneiro; pour la troisième : le maître de l'école naturaliste sud-américaine Azevedo, puis Celso Magalhaes, Hugo Leal, Teofilo Dias, Raimundo Correa, etc.

du sol, soit en Europe, soit en Amérique. Et toutes ces idées s'entre-croisent, s'entre-mêlent, pour former une sorte d'esprit international, épars sur le monde.

Ainsi que nous le remarquions tout à l'heure, les différentes littératures, en se repliant sur leur passé, chacune selon ses forces et ses qualités natives, auront essayé sincèrement de sauvegarder leur intégrité foncière et d'opposer une digue au flot du cosmopolitisme qui les entraîne. Cependant, elles se touchent et se pénètrent sans cesse. Quelque résistance qu'elles y apportent, elles n'échappent point, elles ne peuvent échapper aux mille contacts d'une civilisation en perpétuel déplacement. N'a-t-on pas vu, sans parler du Norvégien Ibsen et du Russe Tolstoï, qui appartiennent déjà au passé, l'Italien d'Annunzio, l'Anglais Kipling, la Sud-Africaine Olive Schreiner, le triomphant Polonais Sienkiewicz et le non moins heureux Français Edmond Rostand recevoir, au cours des mêmes années, l'hommage universel des lettres?

C'est la littérature européenne qui, s'adjoignant les progrès rapides du continent américain, s'achemine vers la littérature humaine et mondiale. De communes idées courent, circulent à travers pays, diffuses et incoercibles, sous la diversité des aspects que leur composent les modifications des tempéraments ou des climats. L'individualisme se dénom-

1. On explique le succès démesuré de Sienkiewicz par la manière habile dont l'auteur de *Quo vadis ?* a compris le roman historique, en s'attachant moins à la réalité des faits qu'à la peinture du milieu social, matériel et intellectuel, comme l'ont fait Walter Scott en Angleterre, Alexandre Dumas en France, et Wilibald Alexis en Allemagne.

mera indifféremment, en Allemagne ou ailleurs, la doctrine de Nietzsche ou la doctrine d'Ibsen. En Italie, d'Annunzio l'appellera *le vrai sens de l'être.* Pour la Suédoise inspirée Ellen Key, ce sera la voie d'élection menant à l'état meilleur, où l'humanité sera plus féconde, plus grande, plus heureuse. Ici ou là, c'est toujours la même impression intense d'une énergie supérieure, d'une volonté persévérante dans laquelle se révèle, portée à sa plus haute puissance, l'exaltation individuelle[1]. Parallèlement, l'humanitarisme et le rédemptorisme de Tolstoï pénètrent de leur influence les esprits les plus positifs du Nord et du Midi. Le mot d'ordre, hier, était la science absolue, sans atténuation d'idéal. Aujourd'hui, la dominante des œuvres est la sympathie passionnée; les cœurs froids se sont amollis, fondus en des sentiments de pitié, d'humanité[2], de solidarité universelle. Et, à travers ces larges courants d'inspiration romanesque ou dramatique, voyagent par le monde, dans les livres et les journaux, des questions d'ordre international sans cesse reprises, comme le socialisme ou le féminisme, les guerres coloniales, l'émigration, le désarmement, la fièvre de l'or.

1. Remarquons, par réminiscence, que cette exaltation de l'individualisme n'est qu'un retour — avec un sens moral mieux défini — aux aspirations du XVIe siècle, lorsque l'humanisme de la grande Renaissance italienne tendait à cultiver la plante humaine de telle sorte qu'elle atteignît au maximum de sa force et de sa beauté, et poussait jusqu'au paroxysme, sous le nom de *virtù,* l'égotisme esthétique.

2. La littérature démocratique l'emporte presque partout sur la littérature aristocratique, en Angleterre même, où, sous l'impulsion d'un rival de Balzac, l'auteur des *Tragic comedians*, le roman a subi une transformation complète en abordant les questions sociales, qu'il avait jusqu'alors évitées avec une certaine prudence.

A la rigueur, on pourrait, dès l'heure présente, reconnaître en sa synthèse énorme les caractères collectifs de cette « Welt-Literatur », quelles que soient la changeante mobilité des formes et la masse prodigieuse des écrits. Le large développement des sciences historique et critique; l'apport considérable de l'élément scientifique dans l'œuvre d'art; la raréfaction de la poésie véritable écrasée par la toute-puissance du roman, en France, en Angleterre, en Amérique, dans les pays slaves et scandinaves, partout l'élargissement des instincts égotistes et leur fusion graduelle en des sentiments de générosité et d'altruisme; la prédominance, à la scène et dans le livre, de ces ressorts d'action et d'émotion sur les intérêts passagers de la personne ou du moment; la tendance très accusée du drame et du roman à se préoccuper surtout des problèmes sociaux, à « socialiser » la littérature; l'universelle inquiétude morale imprimée par les idées de réaction de l'Américain David Thoreau, des Anglais Henry Georges et Ruskin, de l'Allemand Nietzsche, des Slaves Tolstoï et Gorki, et ressentie en présence d'une civilisation extrême, avec ses conséquences illimitées[1] : voilà autant de signes, autant de symptômes généraux, qu'on pourra relever demain, comme étant les caractéristiques les moins confuses de ce présent monde, entraîné dans l'orbite vertigineuse de la culture moderne.

1. Déjà ce cri contre la civilisation et ses effets sur le monde avait été poussé par un écrivain anglais, Charles Hall, dans un ouvrage publié vers 1805 et réimprimé en 1849. (Voir dans la revue hollandaise *Gids,* nov. 1902, un article de H. P. G. Quack.)

CONCLUSION

I. — La première idée qui se dégage de l'histoire prodigieusement chargée des littératures. — Instabilité des œuvres et des noms. — Ce qui ne meurt pas. — Les résultats les plus évidents du travail de tous.
II. — Caractères communs aux grands mouvements intellectuels. — Unité de physionomie des époques littéraires.
III. — Inspirations générales, fonds d'idées premières et collectives où s'est approvisionné de tous temps l'esprit humain. —
IV. — L'apport de chaque peuple dans le courant universel, sans qu'il en résulte, nulle part, de primauté absolue.
V à VII. — Sur ce droit de précellence, que se disputent entre elles les différentes civilisations, anciennes ou modernes. — Il ne saurait être, pour aucune, un privilège permanent et exclusif. — Grandeur et déclin des littératures tour à tour prédominantes. — Mérites respectifs des unes et des autres ; leurs avantages et leurs imperfections relatifs. — L'imagination orientale ; son prestige et ses faiblesses. — Le génie grec et ses lacunes. — L'esprit français. — L'esprit italien, espagnol. — La pensée allemande. — Les facultés anglo-saxonnes. — Le tempérament littéraire des Slaves.
VIII à IX. — Dépendances mutuelles des littératures ; leurs continuels échanges et les imitations réciproques.
X à XI. — Distinctes d'origines et de caractères ; on les verra se fondre de plus en plus dans le sein de l'unité. — L'œuvre actuelle de resserrement et de concentration. — Sur l'avenir des langues et des littératures.

I

La statistique des œuvres. — Ce qui reste du travail de tous.

Au terme d'une exploration si laborieusement poursuivie à travers le monde de la pensée, dans tous les âges et sous toutes les latitudes, une im-

pression nous demeure, mélancolique et saisissante.

A voir se succédant sans fin ni trêve tant d'œuvres un moment dites impérissables et bientôt éparpillées, combien semble illusoire la réputation des lettres! Que d'auteurs! que de livres tombant les uns sur les autres dans les abîmes du passé! Celui qui voudrait se faire l'historien des naufrages littéraires aurait à mesurer la plus longue et la moins aisée de toutes les tâches.

Trop diverse est la fortune des œuvres. Les unes, après avoir eu des commencements pénibles et obscurs, s'élèvent insensiblement avec le cours des siècles et prennent possession de l'avenir : les créations de Dante, de Milton, de Camoens, de Cervantès, sont l'honneur de leur temps, qui les méprisa. Les autres, qui d'un seul bond ont conquis la vogue et les applaudissements, s'écoulent sans éclat, sans bruit, et il n'en resterait rien si de studieux investigateurs ne venaient recueillir ensuite ces cendres d'une gloire fugitive et leur rendre une seconde apparence de vie. L'histoire littéraire est pleine de considérations attristées sur le destin des livres perdus, méconnus, oubliés. Salomon avait écrit trois mille paraboles et cinq cents cantiques; il avait composé, dit-on, des traités de toutes les plantes et de tous les animaux; et il se plaignait lui-même que l'ont fît des ouvrages sans fin. Les siens se sont perdus, comme ceux des Égyptiens, des Syriens et des autres Orientaux. Que de débris illustres jonchèrent le sol de l'antiquité[1]! Cherilus

1. La bibliothèque des Ptolémées contenait 700,000 volumes, qui furent détruits par César, lors de la prise d'Alexandrie. Celle

de Samos, au début de ses *Poèmes persiques*, se lamentait sur l'inconvénient de venir tard. Depuis Andronicus jusqu'à la venue d'Horace, chez les Romains, on ne cessait de citer, de glorifier, avec Plaute et Térence, un Pacuvius pour sa science, un Accius pour sa force, un Afranius pour son génie comique, un Cécilius pour son abondance et sa vigueur ; on ne connaissait pas d'autres poètes, on n'apprenait qu'à leur école. Où sont, avec ceux-là, chez les Latins encore : Saleius Bassus, Terentianius Maurus, Secundus Maternus, Romanus, Passienus, dont leur siècle vanta la veine? On n'a presque rien gardé de Varron, qui a écrit sur presque tout. Et, dans le second âge impérial, que de Pétrones et de Martials de bas étage sont ignorés de nous, pour les deux seuls épicuriens de ce nom qui survivent!

Mais allons plus avant. Franchissons les distances, si nous voulons nous épargner les longueurs d'une énumération fastidieuse. C'est au xve siècle. Érasme domine et règne sur les intelligences. Les contemporains l'ont investi d'une royauté pour ainsi dire universelle. Aujourd'hui, plus de la moitié de son œuvre a péri sans espoir de résurrection. L'intérêt de ses polémiques s'est refroidi autant qu'il était possible. Ses thèses sur l'enseignement ont été surpassées de vieille date, et les plus littéraires de ses pages, dont il faut aller chercher le sens dans le vocabulaire d'une langue morte depuis bien des siècles, ne se réclament d'aucune patrie,

de Pergame, composée de 200,000 volumes tous différents, offerte par Antoine à Cléopâtre, disparut en même temps que le Sérapeion, sous le règne de Théodose.

dans notre Europe moderne. Charron, qu'on appelait un divin homme; Bodin, qu'on égalait aux sages de l'antiquité, sont singulièrement déchus de leur étage de gloire. A quel souvenir parle encore le nom de Madelent, l'excellent poète latin, « notre unique Horace »? s'écriait Naudé. A quelle lecture se rappellent les élégances latines du grand humaniste écossais George Buchanan, qui se voyait comparé aux Salluste et aux Virgile? En France, parmi les beaux-esprits du grand siècle, Boisrobert et le chevalier de Méré passaient pour d'importants distributeurs de renommée. Qui connaît, à présent, les vers de l'un et le badinage de l'autre? ou combien de lecteurs trouveraient encore d'Ablancourt et Patru, et le grand Arnault lui-même? La postérité ne trouble guère les cendres de ces morts illustres, poètes et raisonneurs qui charmèrent les loisirs du bel âge philosophique : Gentil-Bernard, Colardeau, Boufflers, d'Argens, d'Holbach, la Motte-Houdard, et, plus près de nous Chênedollé, Fontanes, Arnault, Duclos, d'Alembert, Marmontel, s'en sont allés où se perd tout ce qui n'est point la grandeur et le génie. Prévost avait écrit plus que Voltaire; il est moins lu que Lesage. Les libraires demandaient à tout venant, parmi les romanciers, du Prévost, comme ils réclamaient jadis du Saint-Évremond. Ses inventions ne seraient plus ni assez piquantes ni assez neuves pour nous. Sans la fortune extraordinaire d'un court épisode de l'histoire du cœur, *Manon Lescaut,* il ne resterait de lui que son nom. Alexandre Dumas a signé près de six cents volumes. Malgré tant d'esprit, de verve et de belle imagination semés

au vent, l'oubli a recouvert presque entièrement, comme sous une énorme montée de sable, cette pyramide de livres. Que serait-ce s'il fallait relever, dans le nécrologe des lettres, après des noms consacrés, tant et tant de petites réputations extorquées par charlatanisme ou par surprise ! Beaucoup d'auteurs, à leurs débuts, furent tentés, en écrivant leurs ouvrages, de les croire immortels. Tous les premiers, en les relisant, ils s'aperçurent qu'ils ne s'en souvenaient plus eux-mêmes.

*
* *

A l'heure actuelle, le plus grand obstacle au clas sement des noms, des œuvres et des idées, est la surabondance inouïe et toujours croissante de la production. Jamais conditions ne parurent moins favorables à la juste répartition des talents, de par le monde. La critique, trop souvent ravalée dans les feuilles quotidiennes au rang d'un simple prospectus, a perdu le meilleur de son autorité. Et le public, en général, ne sachant plus à qui entendre dans la foule de ceux qui le sollicitent à la fois, se laisse gagner par l'indifférence. D'autre part, la concurrence des périodiques porte au livre des coups sensibles. Il en est maintenant pour la France comme pour l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis : le magazine s'est fait l'heureux rival du roman et du recueil de vers[1]. C'est partout le triom-

1. Pour la seule Angleterre, je relevai qu'en 1902 le nombre des journaux allait au chiffre de 2,457, et celui des magazines à 2,486, dont 503 exclusivement religieux. En 1846, il n'y avait guère plus de 200 magazines.

phe des presses rotatives, des compositions rapides, des tirages à bon marché; et, pour les trois quarts des hommes, le journal, avec ses informations hâtives et sa littérature appropriée, paraît une lecture suffisante.

Cependant, il s'en faut que le nombre des ouvrages diminue sur le marché de la librairie internationale. Le flot monte toujours, aussi lourd, aussi chargé. On ne peut plus feuilleter tous les livres, on peut à peine les compter. Le mouvement, pour cela, ne s'arrête ni ne se ralentit. Et chacun mène sa tâche, aujourd'hui comme hier; le poète rime, le romancier raconte, le philosophe s'épuise à faire pénétrer dans les consciences rebelles à cet enseignement les théories du Beau, du Bien, du Vrai, de l'Idéal; le philologue s'enfonce dans l'étude des langues, des mythes et des religions; le critique, en son âme désolé de n'exercer qu'un ministère ingrat, analyse, juge, énumère, annonce; l'historien accumule les monographies; le journaliste brasse à la grosse les on-dit, les opinions du moment; et, sans interruption aussi, tous leurs labeurs vont s'enfouir dans ces catacombes littéraires qu'on appelle des bibliothèques publiques.

Il sort des auteurs de partout. Ils pullulent, d'un bout du monde à l'autre, les gens de lettres et les produits littéraires. Le seul Japon publie jusqu'à vingt-cinq mille volumes à l'année. L'Allemagne n'est pas de beaucoup en reste sur le Nippon, quant à la valeur numérique; et l'Angleterre et la France viennent au second rang; la Hollande, le Danemark, la Norvège et la Suisse passent au troisième, la Pologne et la Suède au quatrième, l'Italie

au cinquième, et après, la Russie. On fournirait là-dessus, en consultant les statistiques, des totaux propres à terrifier l'imagination[1].

Le passé nous révèle des exemples nombreux et curieux d'incontinence littéraire. Les six mille traités de Didyme, les six cents tragi-comédies d'Alexandre Hardy, les dix-huit cents pièces en vers de Lope de Vega, les innombrables compilations d'un Belleforest, dont l'excès de facilité gestatrice poussait à dire qu'il avait un moule à faire des livres, l'intempérance de plume d'un Kotzebue, d'un Krazewski, d'un Gleich, d'un Restif de la Bretonne ou d'une Mme de Genlis, et de maints autres, sont dans la mémoire des lettrés. Un romancier médiocre du XIXe siècle, le marquis de Foudras, était affligé d'une fécondité telle qu'en l'espace d'une année il fit paraître jusqu'à trente volumes. En revanche, dans les temps classiques, beaucoup d'écrivains se faisaient honneur de leur sobriété. Heureuse époque, celle du XVIIe siècle, où le talent avait des loisirs, où tout à son aise il pouvait vivre avec ses pensées, « polir et faire reluire ses mots » ! L'étude occupait et remplissait la jeunesse d'un La Bruyère ; et il n'avait pas trop de la maturité de son âge pour façonner et parfaire un seul ouvrage, qui, par un juste retour, lui assurait une renommée immortelle. Tel génie, grec ou latin, n'a laissé qu'un

1. On estime que, dans le monde entier, paraissent environ 75,000 livres nouveaux par an. Sur de certaines bases approximatives on a calculé que la circulation universelle des ouvrages existants représenterait un total de plus de trois milliards de volumes ; en établissant que chaque livre nouveau a une édition moyenne de 1,000 exemplaires, ce total effrayant se trouverait donc accru, annuellement, de 75 millions.

feuillet : il flotte encore sur l'abîme des temps. Mais, aujourd'hui que la fonction d'auteur s'est transformée en un véritable métier, devant fournir à son homme le vivre et le couvert, la facilité de production est devenue un accident des plus communs. Depuis Balzac, Dumas, Eugène Sue, sans parler d'un Ponson du Terrail, les travaux des seuls romanciers français, entassés les uns sur les autres, composeraient une pyramide merveilleuse de hauteur[1]. Les *livriers* modernes produisent bon an mal an la matière de deux volumes, quelques-uns davantage. Il ont à peine vu sécher l'encre de la dernière page d'un livre qu'ils en recommencent un autre, sans prendre toujours le soin de se renouveler. Ils y vaquent avec une sorte de régularité bureaucratique.

Ajoutez à cela les mille et mille volumes ou opuscules que font naître couramment l'actualité politique ou sociale, le besoin d'occuper l'attention ou le pur snobisme d'une foule d'auteurs sans lecteurs, que poussent dans la carrière le hasard des circonstances, des relations ou de la parenté, quelquefois aussi l'embarras du choix d'une vocation, ou plus rarement des élans sincères et des aptitudes vraies, et vous aurez une vague idée de ce débordement.

A qui vont tant de pages imprimées?

1. Parmi les contemporains viendraient grossir la liste, entre autres, le romancier hongrois Jokai, dont l'œuvre écrite a les proportions d'une montagne, le vaillant auteur tchèque Vrchlicky, et le non moins vigoureux producteur belge Camille Lemonnier.

*
* *

En vérité, le monde intellectuel s'encombre terriblement. Les archives du passé se refusent à emmagasiner la multitude de feuilles volantes qui voulurent être des monuments. Le cerveau humain, qu'on charge d'en recueillir les souvenirs confus, ne s'est pas agrandi en proportion de cet accroissement indéfini. L'histoire doit être hâtive. Sa besogne s'alourdit chaque jour ; elle n'a ni le temps ni l'espace nécessaires pour tout dire ou pour tout conserver. Elle va d'une course rapide aux faits les plus saillants, aux noms les plus gros, aux synthèses les plus brèves; elle taille, coupe, élague, et laisse retomber derrière elle un émiettement énorme.

Pourtant, comme nous l'avons dit déjà, rien ne s'anéantit absolument du labeur de tous, ce labeur ne dût-il, en somme, que se condenser dans l'expression la plus réduite d'un fait ou d'une idée. Il en résulte, pour le moins, la trace d'un courant intellectuel, le symptôme d'une influence, le détail concret d'un effort plus marqué, ou quelque élément de comparaison, ou quelque donnée d'ensemble, dont la suite et l'enchaînement formeront la matière historique. Si tant de réputations viagères s'évanouissent, si tant de pensées isolées se perdent jusqu'à ne sembler plus perceptibles dans l'afflux des pensées environnantes, il n'en est pas de même du travail continu dont elles ont aidé, séparément, à composer de siècle en siècle l'expression changeante et synthétique. Chaque artisan des let-

tres, en ajoutant un écho, si faible soit-il, aux mille voix bruissantes qui, parties de mille points opposés, viennent à s'entremêler dans un indistinct murmure, chacun de ceux-là, dis-je, concourt, pour sa part, à établir la moyenne d'une époque, à préciser le tour d'idées et de sentiments en faveur, la marque signalétique, la formule, en un mot, à laquelle la reconnaîtront les yeux de l'avenir.

II

Des faits généraux. — Unité de physionomie des époques littéraires.

Ce sont quelques-uns de ces résultats généraux que nous allons nous efforcer de mettre en évidence, avant de conclure.

Toute époque littéraire a son unité de physionomie. « A de certains moments, nous dit Taine, apparaît une forme d'esprit originale, qui produit une philosophie, une littérature, un art, une science, et qui, ayant renouvelé la pensée de l'homme, renouvelle lentement, infailliblement, toutes ses créations. » Quand cet art a donné toutes ses œuvres, ajoute-t-il, cette philosophie toutes ses théories, cette science toutes ses découvertes, ils s'arrêtent; et une autre forme d'esprit prend l'empire.

Ou ce sont des courants passagers, des séries d'imitations systématiques, qu'on voit procéder là temporairement, d'une manière exclusive et par l'effet d'une mode établie. C'est ainsi qu'en France le XVIIe siècle nous apparaît d'un bloc avec sa poétique complètement renouvelée des Grecs et compli-

quée d'une double manie d'hispanisme et d'italisme. Au XVIIIe, tout s'imprègne de la philosophie nouvelle. Le poète, l'auteur dramatique, aussi bien que l'historien, le grammairien ou le rhéteur, chacun se pare de l'étiquette en vogue[1] : il semble que tous les livres soient fondus, coulés dans un même moule.

A quelque temps qu'on se reporte, soit à la série de synthèses mystiques qu'on appelle l'époque alexandrine et chrétienne, soit à la série de floraisons mythologiques qui se rencontre aux origines de l'Inde, de la Grèce et de la Germanie, soit à la période de créations spontanées qu'on appelle la Renaissance, soit à celle de classification oratoire qu'on nomme l'âge classique, soit aux heures d'immense surexcitation intellectuelle qui suivirent l'avènement du romantisme : ce qu'on y constate d'abord, c'est le règne d'une certaine conception dominatrice, dont les variations reflètent l'histoire des œuvres et des hommes.

Par exemple, au moyen âge, l'innombrable succession de chansons de geste, de fabliaux, de lais,

1. De même, pour descendre du général au particulier, c'est une loi de tous les temps que lorsque des poètes immortels ou d'un prestige éphémère ont été l'admiration ou « la chimère » de leur temps, ils laissent sur l'imagination publique des teintes dont celle-ci reste colorée. Chaque époque a son poème ou son roman en titre, dont il se tire de nombreuses « contre-épreuves », comme il en fut au XVIe siècle avec l'*Arcadie* de Guarini, la *Diana* de Montemayor, l'*Astrée* de d'Urfé, comme il en a été au XVIIe de la *Clélie* de Mlle de Scudéry, au XVIIIe de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau ou de la *Clarisse Harlowe* de Richardson, et, au tournant de l'époque, du *Werther* de Gœthe, dont l'Europe entière s'engoua ; puis, au XIXe, de la *Bovary* de Gustave Flaubert, et peut-être, au XXe, du *Quo vadis ?* de Sienkiewicz, qui fomenta la production de toute une littérature de romans historiques.

qui, sous des formes presque identiques, pullulèrent en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, a confirmé l'unité profonde des nations occidentales.

Pendant la Renaissance, on assiste à l'éclosion de ce génie artistique et poétique, né en Italie, porté en Espagne, et, avec différents caractères, transplanté en Angleterre et en France, qui assura l'indépendance de la pensée et reconstitua les principes de la science. Avec Malherbe et Dryden, c'est l'esprit oratoire et classique du XVIIe siècle, sur lequel se greffera la philosophie du XVIIIe. Il s'arrêtera au bout de deux cents ans, ayant porté tous ses fruits, poli l'Europe, et, par une répercussion bien imprévue, soulevé la Révolution française. De même, le génie philosophique allemand, qui s'est manifesté vers la fin du XVIIIe siècle, a entraîné les esprits dans une phase générale de rénovation, créant une métaphysique, une théologie, une littérature, une linguistique nouvelles, ravivant toutes les sources de la pensée moderne, et poursuivant jusque dans les sciences son évolution féconde. Enfin, de nos jours, on aura vu le complexe XIXe siècle flotter du classicisme au romantisme, des romantiques aux parnassiens et aux « plastiques », des amants de l'art pour l'art aux disciples violents du réalisme et de l'impressionnisme, du culte des anciens à la glorification des chefs d'écoles les plus récents, des Grecs aux Allemands et des Allemands aux Scandinaves.

Issues de tant d'origines diverses, ces productions collectives se fondent et s'abrègent encore sur des points essentiels, où convergent toutes les

démarches de l'esprit et du cœur. Des ensembles de faits et des groupements d'idées en résultent, qui constituent l'héritage commun de l'humanité ; et les éléments psychologiques auxquels ils se rattachent sont comme les causes générales des opérations de l'intelligence, sans distinction de lieux ni de dates.

Ainsi, de même que deux substances entrent dans la constitution de l'homme, l'esprit et la matière, l'intelligence et le corps, il y a également deux littératures, deux histoires, deux philosophies : l'histoire, la littérature, la philosophie, selon la réalité matérielle; et l'histoire, la littérature, la philosophie, selon l'esprit ou l'imagination pure.

Tout âge littéraire a ainsi ses deux grandes écoles : celle-ci manifestement spiritualiste, celle-là plus éprise des sens et de la nature ; et nous les voyons oscillant à travers les siècles dans leur prédominance respective, se reproduisant avec une régularité presque infaillible, et s'équilibrant beaucoup moins par les qualités contrastantes des œuvres que par les balancements perpétuels du goût et des opinions[1].

On a représenté d'une manière fort juste le mouvement total des civilisations comme l'effet d'une force permanente qui, à chaque instant, sans changer de nature, varie son œuvre, modifie les circonstances où elle agit, mais retourne toujours à son

1. Il en est de ces évolutions comme des évolutions historiques. Le procédé dialectique de l'humanité consistant à opposer sans cesse à l'idée régnante une idée nouvelle, il suffit d'analyser logiquement une influence momentanément dominatrice, pour en dégager presque à coup sûr le principe qui, par son antithèse, reprendra possession de l'avenir.

principe. Tel peuple ancien semblera très éloigné des peuples modernes, qui s'en rapproche, au contraire, de la façon la plus étroite. Avec leur énorme reculée derrière l'entassement des dynasties, derrière la masse superposée des religions et des langues, l'Inde et l'Egypte laisseraient supposer, comparativement à nos idées et à notre monde, des chaos de discordances. On les a pénétrées, cependant, jusqu'en leurs dernières profondeurs; et, sous bien des rapports, l'harmonie s'est retrouvée très intime entre cet au-delà de l'antiquité et nous-mêmes. Les âges historiques auxquels nous ont permis de remonter les résurrections de la philologie nous ont attesté, d'un bout à l'autre des temps, le sens d'un passé fraternel. Ils différaient peu des âges nouveaux, quant aux grandes choses morales : le sentiment du foyer, les affections du cœur, les idées primordiales du travail, du droit, de la justice.

Il est des pensées et des démonstrations qui semblent ressortir si naturellement du domaine des faits, qu'elles sont communes à toutes les époques. Avant Fénelon, Cicéron s'était servi des témoignages de la nature pour en dégager des affirmations philosophiques, — qui sont restées aussi spécieuses aujourd'hui qu'alors; et, avant Cicéron, Aristote avait fait usage des mêmes arguments plausibles fondés sur la merveilleuse harmonie des lois de l'univers... Et l'histoire des lettres fourmille de sujets de rapprochements analogues... Par exemple, quel auteur put jamais penser, sentir, écrire, en dehors de ces idées fondamentales de toute histoire ou de toute poésie ; l'amour, la guerre et la mort?

III

Les grandes aspirations permanentes et collectives.

Le même caractère d'universalité affecte un certain nombre d'idées, de sentiments, qu'on rencontre dans toute peinture de mœurs, poésie, roman, histoire, sans distinction de dates ni d'origines. Je citerais, par exemple, la perpétuelle opposition de l'idéal et du réel; la faculté de révolte intérieure des intelligences aux prises avec les dissemblances de la destinée ; le besoin de changement qui en résulte, la recherche ironique ou inquiète d'un état de choses meilleur, et le désir anxieux de réagir contre les injustices du sort ou les imperfections d'une société.

Ces inspirations permanentes, il serait aussi arbitraire de vouloir en faire le privilège exclusif de telle ou telle bande de territoire, qu'il serait déraisonnable de prétendre attribuer chaque brise du ciel à un pays spécial, en lui interdisant de souffler ailleurs, ou de s'imaginer qu'on peut restreindre aux frontières d'un seul peuple la propriété jalouse d'écrivains de génie, qui appartiennent réellement au monde entier. On l'a dit cent fois, un Eschyle, un Shakespeare, un Cervantès, un Gœthe, pour ne parler que de ceux-là, sont les compatriotes de tous les hommes. A la lueur qu'ils ont projetée sur le temps et l'espace, les séparations établies entre les divers cadres de la pensée s'évanouissent.

La nature cosmopolite du génie réunissant dans une pareille émotion l'immense famille terrestre, n'a

jamais été mieux comprise que de nos jours. C'est qu'en effet une compréhension moins large, moins humaine, serait en contradiction flagrante avec l'esprit d'une époque où les civilisations tendent sans cesse davantage à se pénétrer les unes les autres. Elle s'est imprimée profondément dans les intelligences. Elle s'appliquera toujours avec plus d'ampleur non seulement à une sélection d'hommes dont la gloire aura débordé sur le monde, mais à des collectivités de poètes ou d'artistes dont un même souffle, en dépit des hasards de la naissance, aura empli les œuvres et les poitrines.

Nous avons reconnu que tant de peuples anciens ou modernes, jugés *à priori* très dissemblables, ont entre eux d'intimes parentés d'âme, qu'ils ont éprouvé et exprimé les mêmes passions, comme ils ont ressenti la même soif d'idéal et d'infini. C'est une vérité littéraire passée à l'état d'axiome, depuis le temps qu'on la répète : il n'y a dans la nature qu'un faible nombre de situations dramatiques et d'événements romanesques ; les idées générales sur lesquelles labourent, comme sur un fonds commun, les nations anciennes et modernes, se pourraient énumérer en un court chapitre, et le travail de l'imagination humaine se recommence incessamment, à l'instar de la vie dont elle est l'image.

Seule est infinie, perpétuellement changeante, la variété des formes, parce qu'elle répond à la diversité prodigieuse des caractères et des talents.

En ce sens, on peut dire que chaque zone terrestre aura eu sa culture et sa végétation particulières, aussi bien dans la production artistique que dans celle de la nature.

Mais, entre ces fractions de l'humanité pensante, à laquelle décerner le prix du concours? A laquelle reconnaître sur les autres, quand toutes y prétendent, cette prééminence hors de conteste, jusqu'alors l'objet d'un éternel procès? Question périlleuse que celle-là, et qui vaut bien qu'on l'examine.

IV

L'apport de chaque peuple dans le courant universel, sans qu'il en résulte, pour aucun, de primauté absolue.

L'amour-propre, étant le fond de l'être humain, ne perd pas ses droits sur le nombre des individus rassemblés. Son empire s'impose aux vastes associations aussi bien qu'à chaque unité de personne ou de famille, d'une ville, d'une province à l'autre ; il s'accroît, se généralise sous une forme arbitraire, et devient amour-propre de clocher, de nationalité, de patrie.

Tout peuple en a son lot, le disposant à s'attribuer des qualités qu'il refuse à ses voisins. Chaque cité, chaque fragment du globe terrestre, a son orgueil particulier ; chaque citoyen reçoit en sa personne, comme par reflet, une partie de l'orgueil général. Il en est des nations ainsi que des individus dont elles se composent : nulle d'entre elles ne le cède à ses concurrentes en fierté patriotique ni pour la chaleur à prôner les raisons d'une suprématie douteuse.

Durant le moyen âge et la Renaissance, la morgue britannique étalait avec autant de raideur

qu'aujourd'hui le sentiment de son invariable et indomptable nationalité. Sans hésitation, les Anglais d'alors s'intitulaient les princes de l'espèce humaine et tenaient en la dernière pitié les gens d'outre-mer, les papistes, les serfs, toutes ces créatures inférieures qui n'avaient, comme eux, la propriété de leurs corps ni le gouvernement de leurs communes. Fiers de leur extraction royale, les Écossais se donnaient par ailleurs pour les plus subtils dialecticiens du monde[1]. Les Français se réservaient comme des titres inaliénables l'urbanité des mœurs et la primauté littéraire. Les Allemands se piquaient d'avoir atteint le tréfond des sciences occultes. La seule pensée de sa noblesse suffisait au bonheur de Venise. « Fut-il jamais une nation plus vaine que la nation siennoise ? s'écrie le Dante au chapitre XXIX de l'*Enfer*. Non, pas même la nation française. » Les Romains sommeillaient avec un contentement superbe sur les lauriers de leurs ancêtres ; et la Grèce atrophiée s'en référait à la gloire un peu surannée de ses grands hommes pour se dire à perpétuité la mère des lettres. L'Italie encore n'eût abdiqué en faveur de quiconque le sceptre de l'éloquence dont elle se prétendait investie, depuis les fastes de Cicéron et d'Hortensius ; elle continuait à traiter de barbares les autres pays de l'Europe. Les Juifs attendaient leur Messie avec la même inébranlable confiance qu'au temps de leur prophète Daniel ; les Turcs, « les seuls vrais croyants », versaient de haut leur mépris sur le ramas de la chrétienté ; et, à l'extrême Orient, les

1. On doit aux Écossais la philosophie expérimentale et l'économie politique.

Chinois continuaient à ne vouloir rien connaître du reste des mortels. Ils avaient, dit-on, des cartes géographiques où le Céleste Empire était représenté au centre, ainsi qu'un immense continent, et alentour les autres parties de la terre flottaient en lignes indécises, à l'instar de ces régions douteuses que le burin européen, jadis, projetait légèrement sur la côte africaine ou dans le fond de la baie de Baffin.

L'humeur des hommes n'a guère changé, quoique, par la force des choses, des vues beaucoup plus larges aient dû se faire jour dans les esprits sur la valeur respective des civilisations, et que les préjugés de barrières tendent finalement à disparaître. Le Français a gardé une certaine propension de nature à l'admiration personnelle. Il s'en faut de peu qu'il ne tienne, aujourd'hui comme hier, l'esprit pour une qualité exclusivement gauloise et qu'il ne fasse encore de Paris, avec ses illusions d'autrefois, la Ville Lumière, la ville unique, l'œil du monde, le sanctuaire du progrès, le foyer d'où partent tous les rayonnements et toutes les transfigurations, comme si l'on ne pensait point de façon aussi naturelle à Londres, à Rome, à Berlin, à Vienne ou à Stockholm. L'Italien ne croit jamais assez parler, ni sur des tons assez divers, de « l'esprit national » ; et lors même qu'il traite de sujets étrangers, de vive voix ou par la plume, on peut être certain que c'est, en fin de compte, pour aboutir à la glorification du point de vue patriotique et du génie de la race. L'Allemand, enivré des derniers triomphes de ses armes, ne cesse pas d'exalter la grandeur et la fidélité germaniques. L'An-

glais... Mais arrêtons d'en parler. On remplirait trop de pages des traits oubliés par Zimmermann sur l'orgueil des nations.

C'est un fâcheux rétrécissement d'esprit que d'aimer une science, un art, un peuple, pour haïr ou rabaisser les autres, ou c'est une singulière illusion que de prétendre faire du pays où l'on a vu le jour le centre même du monde. En réalité, pas plus que les météores ne sont des étoiles fixes, la royauté morale d'un peuple ne saurait être héréditaire. Chaque cercle de civilisation a eu son heure de rayonnement plus ou moins lumineux et plus ou moins durable. Athènes au temps de Périclès, Rome au temps d'Auguste, ont joui d'un éclat incomparable. Bagdad, sous la domination des Abbassides, fut, pour ainsi dire, la métropole des sciences. Aux jours de la grande Renaissance, une expansion merveilleuse, toute de paix et de progrès, avait assuré à l'Italie une sorte de dictature intellectuelle. Elle triomphait dans les lettres, les sciences et les arts. Sa prépondérance s'étendait avec une égale maîtrise à l'industrie, aux finances, à la diplomatie et au gouvernement spirituel des peuples. D'Angleterre jusqu'à la Moscovie, des Flandres jusqu'à l'Égypte, son ascendant levait tribut sur toutes les contrées. L'Italie n'avait rien connu qui approchât d'une telle et si générale influence, depuis la chute de l'empire romain. D'autre part, les Anglais ont eu leur grand siècle (l'époque élisabéthienne), qui ne le cède à celui de Périclès ni à celui d'Auguste, ou de Léon X, ou de Louis XIV, pour la fécondité et la variété des œuvres, la puissance et la spontanéité des talents. De la fin du XVIII[e] siècle jusque

vers 1820, l'Allemagne a tenu le principat intellectuel avec Gœthe et Schiller, Herder et Fichte. Et, à plusieurs reprises, l'intelligence française a exercé la suprématie en Europe, aux XII[e], XIII[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, sans parler de la phase éblouissante qu'elle traversa pendant la Restauration.

Où donc saisir l'image la plus complète et la plus pure de l'esprit humain? Sera-ce dans l'ancienne Grèce, chez cette race active, d'une imagination audacieuse et poétique, propre à tout, aux travaux de la paix comme à ceux de la guerre, à la philosophie comme aux arts, et qui marcha pendant dix siècles à la tête de la civilisation? Ou dans les meilleurs temps de la culture française, lorsque celle-ci subordonnait, par une admirable règle, toutes les facultés de l'âme à l'empire de la raison? La demanderons-nous plutôt à l'Angleterre, dont la littérature offre une telle floraison de cinq siècles consécutifs, une si longue et si magnifique série de penseurs, de philosophes, d'historiens, de dramatistes, de romanciers? L'Espagne des Cervantès et des Calderon, l'Allemagne encore avec l'épanouissement subit et prodigieux de son génie, n'auraient elles pas aussi des titres sérieux à produire dans ce vaste concours?... Mais ces rivalités elles-mêmes prouvent assez qu'il n'est nulle part d'exemple de supériorité absolue et définitive.

Discuter de la précellence des anciens ou des modernes serait rallumer de trop vieilles querelles et se perdre, à l'instar des Perrault et des Lamotte, en une vaine polémique. Aussi bien y aurait-il quelque témérité à choisir telle ou telle des grandes nations de l'Europe pour lui décerner d'autorité le

sceptre littéraire, chacune ayant eu, comme nous l'avons marqué, son tour d'influence décisive, chacune étant en droit d'inscrire au tableau ses noms glorieux et ses époques brillantes. Tout au plus pourrait-on constater que s'il est un peuple qui ait joui hors de ses frontières d'une action continue, il semble que ce soit surtout, au moins dans le passé, le peuple français, et qu'il aurait chance d'emporter la prime pour la durée, la fréquence et l'étendue de ses conquêtes[1]. Sauf des témoignages de cette sorte,

1. A titre de justification historique, nous allons résumer à grands traits les effets et les retours de cette force d'expansion internationale.

Toute la poésie épique, au moyen âge, excepté chez les Slaves, sortit des ébauches d'épopées françaises. Muratori nous a rapporté qu'au XIIIe siècle on chantait communément sur les places des villes italiennes les gestes de Roland et d'Olivier. Cent fois des plumes érudites ont suivi les migrations des romans carolingiens en Espagne, en Angleterre, aux Pays-Bas, chez les Scandinaves, les montrant partout bien accueillis et très imités. A la France avait échu, en effet, durant la portion la plus considérable de cet âge intermédiaire, la direction spirituelle du reste de l'Europe. La langue de ses trouvères et de ses troubadours s'était répandue aussi loin que le renom de ses armes. Au temps des conquêtes normandes et des croisades, on la voyait régner partout où flottaient ses bannières. De certaines grâces précoces et la force d'expansion d'une adolescence vigoureuse s'étaient heureusement jointes aux avantages obtenus par la politique, les alliances, les victoires, le commerce, les missions, pour accroître sa diffusion et assurer sa prééminence. Gervais de Tilbury, un vieil écrivain d'outre-Manche, rapporte qu'avant l'invasion des Normands, dès le règne d'Édouard III, dit le Confesseur, les Anglo-Saxons envoyaient leurs fils en France pour y apprendre le métier des armes et s'y défaire de la barbarie de leur parler maternel.

Sur les traces des barons qui s'en allaient, à la voix de Pierre l'Ermite, de saint Bernard, de Foulques de Neuilly, combattre et mourir pour le rachat d'un sépulcre vide, la langue d'oïl avait débordé en Orient, à Jérusalem, à Constantinople et dans la Grèce entière, si bien que, suivant l'expression d'un chroniqueur d'alors, à la fin du XIIe siècle on l'entendait en Morée et dans « le duché d'Athènes » aussi aisément qu'à Paris. Déjà, depuis plus de cent ans, Guillaume l'avait imposée, comme l'expression de ses propres lois, à

basés directement sur des faits, on se heurterait à des difficultés presque insurmontables, si l'on voulait déterminer avec une entière assurance à quelle individualité collective appartiennent, en dernier ressort, le plus de traits essentiels de la civilisation.

Une égale réserve s'impose sur le terrain philo-

l'Angleterre soumise, d'où elle était passée en Écosse. A la même époque, un autre envahisseur également parti de la Neustrie, Robert Guiscard, l'établissait dans la Pouille, la Calabre et la Sicile. Elle monta sur le trône de Lusitanie, en 1094, avec le premier comte portugais, Henri de Bourgogne. Une double voie la conduisit en Espagne : la Navarre, donnée, ainsi que Pampelune, en 1234, à Thibaut IV, comte de Champagne, et la Catalogne, qui, avant d'être réunie au royaume d'Aragon, en 1258, n'avait pas cessé, depuis Louis le Débonnaire, de relever des rois de France. Au XIVe siècle, elle servait encore à la rédaction des chartes. L'Allemagne non plus n'avait pas échappé à son ascendant; on devait l'y connaître et l'y comprendre, à ses débuts déjà, lorsqu'un concile de Mayence, celui de 847, l'introduisit dans les chaires, et que, dans un autre concile tenu à Mousson en 995, et composé des prélats du royaume de Germanie, Aimon, évèque de Verdun, prononça le discours en français. Par la suite, de nombreuses traductions ou imitations des chansons de gestes et des poèmes de la Table Ronde s'introduisirent au pays allemand. Pierre III, roi d'Aragon, et Frédéric II, roi de Sicile, armés contre la France et le saint-siège, chantèrent leurs exploits en vers provençaux. D'un point à l'autre de la péninsule italique, les trouvères et les poètes occitaniens étaient aussi célèbres dans les provinces demeurées libres que dans le royaume de Naples, gouverné par les successeurs de Robert Guiscard et, à la fin du XIIIe siècle, par Charles d'Anjou. François d'Assise, *il glorioso poverello di Cristo,* chantait le long des routes des cantiques en français. La Toscane était pleine d'Italiens rimant dans la langue d'oc pour charmer les seigneurs et les dames. Dante fut un disciple des Provençaux, aussi bien qu'un Frédéric de Hansen ou un Walther de Vogelweide... Pour que cette supériorité fût attribuée à la langue française d'un tel et si général assentiment chez les nations étrangères, il fallait qu'elle eût vraiment des titres que ne possédaient pas encore l'anglais, l'espagnol ou l'italien. Gervais de Tilbury, Brunetto Latini, entre autres, en ont témoigné authentiquement.

Avec la Renaissance et la Pléiade se sont répandus de France en Europe les rythmes variés qui servirent de modèles aux poètes

logique, où les prétentions des peuples ne sont pas moins tranchées. Interrogez un Français. Il ne sera qu'enthousiasme, exaltation convaincue sur les privilèges de cette langue sans pareille, celle de Montaigne, Pascal, Molière, Voltaire, qui a exprimé tant de choses charmantes ou profondes, qui, par-dessus tout, est l'essence du naturel, de la bonhomie, du rire, et véritablement exerça dans le monde l'apostolat de la bonne humeur et de l'humanité. Un Allemand? Il n'aura qu'à ranger en lignes de bataille les régiments de ses mots composés; il

de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre. On sait quelle contagieuse admiration provoquèrent les chefs-d'œuvre du grand siècle classique. Au temps du roi Voltaire, les encyclopédistes héritèrent de la souveraineté des poètes. La reconnaissance du genre humain saluait les polémistes, historiens, philosophes, qui, de Paris, propageaient à travers le monde les idées d'émancipation morale, de tolérance et de pitié. Le contre-coup de l'expansion française se marqua fortement alors dans plusieurs productions célèbres d'Angleterre et d'Italie. Il fut assez prompt, assez actif, pour produire ce curieux sujet d'étude : les idées d'une nationalité agissant sur les institutions des autres États avant de se réaliser dans les siennes propres, et le génie spéculatif de ses écrivains agrandissant l'éloquence des peuples libres avant qu'il existât chez elle d'assemblée nationale. L'usage de la langue de Voltaire, introduit en Pologne par le roi Stanislas-Auguste Poniatowski, s'était tellement propagé dans toutes les classes de la société polonaise, qu'on ne parlait, ne lisait et n'écrivait qu'en français. Partout les romans français avaient pris la place des livres polonais, qui gisaient abandonnés sur les rayons des bibliothèques. Vers la fin du XVIII[e] siècle, une autre littérature du Nord, la littérature suédoise, était devenue tellement française, qu'il lui fallut passer par l'Allemagne pour redevenir elle-même. Enfin, au début du romantisme, les hommes les plus illustres de l'Allemagne et de l'Angleterre, Goërres, Müller, Lachmann, Walter Scott, Southey, retrempèrent à la source celtique et française leur génie national.

On pourrait multiplier ces exemples de l'influence extraordinaire qu'a exercée la France sur les civilisations étrangères jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous.

Néanmoins, pour rester équitable en pareille matière, il faut dire aussi que, de même qu'elle a beaucoup prêté, elle a beaucoup

sera sûr aussitôt qu'il possède l'instrument le plus complet, le plus solide et le plus élastique du sentiment et de la pensée. Un Russe? Il vous certifiera qu'entre les polyglottes de Saint-Pétersbourg et de Moscou, ce n'est un doute pour personne qu'aucun idiome européen n'est riche à l'égal du parler des Slaves, avec sa merveilleuse concision, n'excluant ni la clarté, ni la variété, ni l'énergie. Écoutez sur quel ton en parlait déjà Michel Lomonossoff à ses compatriotes du XVIIIe siècle, qui n'avait pourtant connu ni un Tourgueneff ni un

reçu. Tantôt elle céda au hasard de ses engouements, pour suivre les traces de ses voisins; tantôt, mieux inspirée, elle s'appropria avec avantage des éléments fertiles. Du temps qu'elle idolâtrait Ronsard, elle se livrait aveuglément à l'étude pédantesque des anciens; avec autant de passion elle se jeta ensuite dans le goût de l'Italie déchue, puis de l'Espagne, qui descendait la pente également. La première moitié du XVIIe siècle a reçu l'étincelle du pays des *romanceros*. De Scarron à Corneille, on ne trouverait peut-être pas un seul écrivain français qui n'ait un peu de la flamme espagnole. L'emphase castillane et le faux bel esprit de l'école de Gongora ont gâté toute une génération d'auteurs. En outre, la Rome classique avait imposé aux poètes de Louis XIV le code littéraire d'Horace et l'émulation de Lucain. Les auteurs dramatiques des XVIIe et XVIIIe siècles ont largement taillé dans l'étoffe des sujets antiques et ajusté à leurs chefs-d'œuvre les formes grecques ou latines. Sous Voltaire, la France est devenue quelque peu anglaise, tout en restant assez maîtresse de cette influence pour la répercuter à travers l'Europe. En même temps qu'elle exerçait un ascendant très considérable à l'extérieur, elle empruntait bien des choses à l'étranger et n'en développait la valeur ou la puissance qu'en les répétant. Pendant la Révolution, sciences, arts, mœurs, institutions, étaient habillées à la grecque. Au début du XIXe siècle, languissante, anémiée, ayant tari les veines d'un passé glorieux et désormais stérilisé les sources de l'inspiration nationale, elle périssait par le défaut de substance : les sources étrangères lui furent ouvertes à temps. Elle se mit à l'école du romantisme anglais et allemand; elle y puisa une vie nouvelle. Enfin, d'un bout à l'autre de ce dernier siècle, n'a-t-elle pas eu successivement ses périodes d'imitation bien marquée de l'esprit allemand, anglais, russe et scandinave?

Tolstoï : « Charles-Quint, empereur des Romains, déclarait-il, avait coutume de dire qu'il faut se servir de l'espagnol avec Dieu, du français avec ses amis, de l'allemand avec ses ennemis, de l'italien avec les femmes. Mais s'il avait connu la langue russe, il aurait certainement ajouté qu'on peut la parler avec tous. Car il aurait trouvé en elle la majesté de l'espagnol, la vivacité du français, la force de l'allemand, la délicatesse de l'italien et, en outre, la richesse, la concision pittoresque du grec et du latin. »

De vrai, l'esprit humain est partout. Il n'est l'apanage exclusif ni du Nord ni du Midi. Il se retrouve jusqu'en ces patois qui n'ont pu devenir des langues et d'où l'on peut tirer des perles. L'anglais a sa simplicité grammaticale, sa brièveté précise, bien qu'un peu sèche à certains égards, pour ne point dire trop indigente de formes; l'allemand a sa profusion infinie de termes, son extraordinaire facilité de création de mots, qui le dédommage, et au delà, de son instabilité, de ses surcharges d'incises, d'inversions, d'ambages de toute sorte alourdissant sa marche[1]; l'italien a sa douceur musicale, quand cette douceur ne dégénère pas en une mollesse languide, sans caractère; et l'espagnol, ses teintes chaudes, son harmonie sonore, quand cette sonorité ne s'exagère point jusqu'à paraître un cliquetis de mots vain et vide.

1. Disons en passant que, dans l'opinion des peuples germaniques, on s'est beaucoup exagéré, au dehors, les rudesses de leur idiome, qu'une diction légère sait assouplir, aux lieux et entre personnes où l'on converse purement. On sait qu'il se module fort bien aux rythmes de la musique et de la poésie, et revêt alors, à la façon dont il s'exprime, une sorte d'harmonie réelle.

La langue française n'a point à son usage l'inépuisable veine des langues slaves et germaniques. Néanmoins, les notes dont elle dispose sont aptes à rendre tous les sons. Soit qu'elle se développe en une phrase large, pleine d'abondance et d'éclat, soit qu'elle se ramasse et s'élance en des traits courts et rapides, elle a des qualités universellement reconnues de souplesse et de lucidité. Instrument de propagande ou de sociabilité, elle se prête à merveille aux mouvements de la conversation. Elle va comme la parole, alerte, contagieuse. Sa tendance n'est point d'accuser le relief des types individuels en les isolant; on lui reprocherait plutôt de les trop absorber dans une concentration absorbante. Elle ne sépare point; elle unit par la communication nette et prompte de l'idée.

Trop verbeuse, trop chargée de ses richesses, la langue allemande n'a point les tours aisés et la concision élégante de sa rivale. Elle flotte autour de la pensée en plis épais et indécis. En revanche, elle est plus capable d'abstraire, plus capable aussi, en matière philosophique, de revêtir les idéalités pures de cette enveloppe d'expressions fluides, vaporeuses, qui permettent d'en discerner les moindres délicatesses et les dernières subtilités. Par les qualités et les défauts de leur idiome[1], si facile à désagréger, si propre, en ses affinités multiples, à contracter les alliances les plus diverses, les Allemands sont les meilleurs traducteurs du monde[2]

1. « L'allemand, avec sa forme ondoyante, sa faculté de créer des mots par agglutination, la lenteur de sa phrase circulaire, fournit à la pensée moderne un instrument extensible, élastique et commode, quoique un peu inconsistant. » (Gabriel Hanotaux.)

2. Ils ont possédé les premières versions d'Homère et de Shake-

Enfin, si dans la prose la précision et la clarté du français font défaut à leur langue, celle-ci tire un admirable usage, en poésie, de la prodigalité presque incomparable de ses ressources.

V

L'imagination orientale et le génie grec.

Pour juger intègrement des mérites respectifs des littératures, la condition primordiale serait de faire complète abstraction des influences d'éducation première, de langage et de nationalité. C'est en les étudiant en leurs caractères propres, en leurs éléments générateurs, dans leurs tendances dominatrices et persistantes et d'après les résultats d'ensemble qu'elles ont, séparément, fourni à l'histoire internationale des idées; c'est en pratiquant cette méthode d'investigation consciencieuse et désintéressée qu'on arriverait à déterminer d'une manière assez exacte l'apport proportionnel, le juste tribut de chaque peuple, à l'œuvre commune et universelle. Mais la tâche est trop complète et trop périlleuse pour que nous nous hasardions à en assumer toute la responsabilité. Nous nous bornerons à esquisser un aperçu sommaire de l'esprit des principales littératures, anciennes et modernes[1].

speare. On n'ignore pas que leurs translations des poésies et des formes orientales sont des œuvres maîtresses, et que leurs écrivains de premier rang, Gœthe, Schiller, Herder, les Tieck, les Schlegel, n'ont point dédaigné les travaux secondaires de la traduction.

1. Nous prenons le soin d'avertir que nous ne visons à aucune sorte d'affirmation absolue, en cet ordre de comparaisons toutes

Si nous ouvrons cet examen comparatif par une simple vue jetée sur les productions de l'Orient, en général, nous remarquons aussitôt que les peuples de cette partie du monde ont manifesté pour la poésie un penchant plus spontané que les nations occidentales. Outre les facilités que leur offraient quelques-uns des idiomes de l'Asie par leur harmonie, leur abondance, la multiplicité des synonymes, ils y furent portés d'instinct par toutes les excitations de la splendide nature, où se donnaient carrière leurs rêves et leurs passions. Dans ces pays de lumière, il suffit que les descriptions soient fidèles pour qu'elles semblent d'une extrême richesse. Mais, sous l'action d'une température presque partout accablante, l'imagination est prompte à s'amollir ; elle y perd les qualités de vigueur, de liaison ferme et d'enchaînement rigoureux dans les idées, qui sont l'honneur des grandes littératures européennes. A part quelques fragments d'épopées et quelques chants héroïques, presque jamais ne se déploie chez les Persans et les Indiens cette énergie dont les œuvres du Nord et de l'Occident sont continuellement empreintes. On y découvre, du moins, poussées à un rare degré, la finesse, la tendresse, les subtiles facultés de l'âme.

La Grèce antique occupe le premier rang dans

relatives, l'analyse ethnographique étant, au fond, assez chimérique, dans les questions de psychologie intellectuelle. Comme il n'y a pas de race pure, comme il n'y a rien de plus mélangé, par exemple, que la soi-disant « race latine », — française, italienne, espagnole ou portugaise, — il faut admettre simplement que l'esprit de chaque peuple est une convention, un idéal élaboré par l'ensemble des générations d'où s'est dégagée peu à peu sa civilisation intégrale.

nos admirations traditionnelles. Elle a donné l'essor aux idées les plus hautes, aux principes les plus féconds, qui aient constitué le patrimoine de l'intelligence. Elle marqua l'avènement de la raison et de la liberté. Sur les bases de cette raison ramenée aux fins naturelles et sociales des citoyens, elle édifia la morale et l'éternelle vérité. La science, c'est-à-dire la vraie philosophie, naquit dans la patrie d'Aristote et de Platon. Et, quoique fort limité dans le cadre de ses inventions, l'art grec n'a pas lassé l'enthousiasme de ses imitateurs.

Tels sont les titres magnifiques de l'Hellade et la dette immense que le monde moderne a contractée envers cette fraction la plus pure, la plus complète du vieux monde.

L'auréole de la gloire antique éclairera toujours d'une lueur prestigieuse les préludes de la civilisation européenne. Qu'elle éblouisse encore nos imaginations, il n'est rien là que de très légitime. Cependant, il faut se défendre d'en admirer l'éclat jusqu'à s'en aveugler. Idéalement, le nombre des sentiments, des sujets d'inspiration ou d'émotion dont se nourrissaient les intelligences, aux temps classiques, était bien réduit en comparaison des nôtres. Le théâtre ancien semble n'avoir été qu'un long gémissement des âmes contre la fatalité qui pesait, implacable, sur la destinée des hommes; le théâtre moderne entremêle, heurte, met aux prises toutes les passions, tous les caractères, toutes les formes de la vie; les ressources de la pensée se sont accrues prodigieusement, avec la diversité des peuples et l'accession toujours grandissante des foules aux jouissances de l'esprit. Socialement, les

âges nouveaux ne sont que progrès sur les âges anciens. De combien le sort des nations modernes n'est-il point préférable à celui de ces peuplades héroïques dont une immortelle tradition d'art et de poésie n'a laissé voir que les grandeurs à des séries de générations illusionnées! Il suffit de rappeler, pour s'en convaincre, l'imperfection de leur morale publique, l'injustice de leurs lois, qui consacrèrent l'esclavage, les côtés barbares de leurs mœurs, les folies impudiques et parfois cruelles de leur culte, et leur ignorance relativement profonde de tant de sciences physiques, industrielles, théoriques ou pratiques, qui fleurissent aujourd'hui des extrémités de l'Europe à celles de l'Amérique, centuplant les forces individuelles, répandant partout l'aisance et la sécurité, couronnant les bienfaits qu'assurent à l'humanité une morale plus douce, des gouvernements plus éclairés et des institutions plus salutaires.

VI

Caractéristiques intellectuelles des principaux peuples, et les tempéraments nationaux.

La race française est, par-dessus tout, éprise de beau langage : il y a longtemps que Jules César remarquait que les Gaulois ont le goût de guerroyer et de bien dire. Ce peuple est, entre tous, le peuple rhéteur et prosateur; l'éloquence écrite a la direction maîtresse de sa littérature. De l'assentiment des meilleurs juges, la France est le pays où la prose semble avoir atteint le degré d'éclat le

plus vif et le plus soutenu, soit à cause de certaines aptitudes natives plus marquées de raison, de logique, de netteté, soit par une habitude plus chère aux écrivains, plus systématique même, de rechercher jusque dans les formes courantes du langage, en dehors de la valeur de fond, les brillants du style proprement dit. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, s'enorgueillissent de poètes égaux ou supérieurs. Elles n'offrent pas ensemble une élite aussi nombreuse de prosateurs de premier ordre. La patrie de Shakespeare revendiquera François Bacon, Addison, Swift, Macaulay; celle du Dante pourra citer le nom de Machiavel; l'Espagne dira le nom de Cervantès; l'Allemagne a Lessing, Schiller, Gœthe et d'éminents philosophes contemporains, classiques de forme, tels que Fichte et Jacobi. La France, comme le remarquait Victor Cousin, énumérerait sans peine au moins vingt prosateurs de génie : Froissart, Rabelais, Montaigne, Descartes, Pascal, Molière, La Rochefoucauld, Retz, La Bruyère, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Sévigné, Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, Buffon, Chateaubriand, sans parler de tant d'autres qui seraient au premier rang partout ailleurs : Commines, Amyot, Calvin, François de Sales, Guez de Balzac, Arnauld, Nicole, Fléchier, Massillon, Fleury, Mme de Maintenon, Saint-Évremond, Fontenelle, Vauvenargues, Diderot, Lesage, Lamennais, Augustin Thierry, George Sand, Mérimée, Renan. Je laisse à part la langue technique, individuelle, de Balzac et de ses descendants, de Flaubert et des Goncourt, ces infatigables curieux de la civilisation

moderne, ces malades de la passion du style compliqué, savant, rempli de nuances et de recherches; ceux-là ont leurs analogues parmi les romanciers russes de la même école : les Dostoiewski et les Tolstoï. Ils sont des maîtres et ne sont pas des modèles. Sinon pour l'harmonie parfaite, du moins pour l'abondance et la variété, la prose classique française n'a d'égale que la prose grecque des meilleurs jours de l'antiquité, d'Hérodote à Démosthène.

Un des caractères les plus marqués aussi de la langue et de la littérature françaises est la faculté d'expansion, la force rayonnante. L'esprit de prosélytisme les distingue entre toutes. Que d'idées parties des bords de la Seine auront fait le tour du monde! Outre l'éclat et la verve, le peuple français se flatte de posséder excellemment les dons de sociabilité et de communication pénétrante. A dire la vérité, ce charme communicatif, on l'a peut-être exalté à outrance. Gâtés par leurs précédents historiques et artistiques, fiers d'avoir séduit ou dominé l'Europe, au temps où ils jouissaient de tous leurs avantages de puissance et de grâce, les Français ont montré quelquefois une complaisance excessive à s'appuyer sur leur gloire passée pour s'en faire honneur dans le présent, comme d'une royauté inattaquable. Leur ascendant prolongé sur le reste de l'Europe n'en est pas moins hors de conteste.

Il manque généralement à l'esprit français de certaines qualités de pittoresque et d'originalité, sensibles surtout dans les littératures du Nord. Par exemple, quoiqu'il ait paru jaloux, à maintes reprises, de l'emporter en inventions bizarres sur l'in-

tempérance tudesque et l'excentricité britannique, les vives imaginations du fantastique ne lui sont pas familières. Des imitations étrangères, laborieusement extravagantes, où le caprice se cherche avec effort, où toute réalité disparaît dans une invraisemblance souvent sans charme et sans poésie, ne nous en ont guère représenté que la très imparfaite image.

Le goût, avons-nous dit, est une faculté essentiellement française. En revanche, il convient de remarquer, avec Dollfus, que le goût n'est point une faculté créatrice. Aussi la source de l'inspiration a-t-elle coulé plus abondamment pour d'autres peuples que pour la France. Ayant surtout recherché et trouvé dans le monde réel l'emploi de sa spontanéité, elle ne vient guère qu'en seconde place dans les genres purement idéalistes : en musique, après l'Allemagne et l'Italie; en peinture, malgré l'éclat incontestablement supérieur de ses écoles modernes, après les grands maîtres de la Renaissance; après l'Allemagne encore dans les hautes visées philosophiques; et, si le XIXe siècle n'avait, chez elle, produit Victor Hugo, après l'Angleterre dans les effusions lyriques.

Enfin, si l'esprit français s'est laissé distancer dans les arts par l'Italie, de même en fut-il pour lui, au point de vue des institutions politiques, par l'Angleterre; dans les sciences historiques et critiques, par l'Allemagne. Peut-être, sous divers rapports, d'autres pays lui furent-ils momentanément supérieurs. Sa force ou sa vertu indéniable est d'avoir été par excellence débordant et contagieux. Son influence extérieure se dénonce à chaque mi-

nute de son passé. Au surplus, les différents âges de son développement ont attesté des ressources exceptionnelles de souplesse et de progression. Enfin, nul ne met en doute qu'il n'ait fourni les meilleurs modèles de cette forme de littérature achevée : le langage de la raison, orné d'art et d'éloquence.

L'équilibre de toutes les grandes facultés humaines, qui est si admirable chez les écrivains de génie du XVIIe siècle, est rompu presque à chaque instant dans les littératures étrangères. Elles ont d'autres attraits et des mérites différents.

*
* *

Violemment séparées par leur antagonisme politique, la France et l'Allemagne se rejoignent, se complètent l'une l'autre, bon gré, mal gré, par l'importance et la généralité de leur œuvre civilisatrice.

Les Allemands, avec cette disposition qu'ils eurent constamment d'offrir un libéral accueil aux idées, aux influences étrangères, n'ont jamais ignoré rien de ce qui s'est accompli d'important chez leurs voisins, sous le double rapport social et intellectuel. Ils ont, en effet, de nature, le sens international très accusé. L'idée de patrie tient chèrement à leurs entrailles; mais, pleins du désir d'accroître leur propre substance de tout ce qui leur semble utile et bon à recueillir chez autrui, ils adoptent volontiers les conceptions des autres peuples; ils en font leur étude, leur plaisir et leur profit. C'est leur passion de tout traduire et de tout s'assimiler.

Les Français, au contraire, se sont montrés beaucoup plus lents à rendre justice aux mérites intellectuels de leurs rivaux, et spécialement en ce qui concerne les langues et les écoles germaniques Avant que Mme de Staël eût rendu à ses compatriotes le service inestimable de leur révéler l'Allemagne en la phase la plus éclatante de son puissant et subit développement, il se trouvait des critiques pour mettre sérieusement en question si un homme d'esprit pouvait parler allemand. Une injustice aussi superficielle que grossière faisait considérer cette race de penseurs comme les « portefaix de la littérature », parce que c'est chez eux que se rencontre la quantité la plus considérable des travaux critiques et érudits. N'était-ce rien, pourtant, que leur persévérance inlassable, leurs recherches des notions exactes, sans autre but de réalisation, souvent, que l'amour désintéressé de la vérité, et leur faculté très développée de combinaison, leurs connaissances approfondies?

La critique historique et scientifique, comme l'ont entendue les Wolf, les Niebuhr et les Mommsen, a été la gloire et, pendant longtemps, presque le monopole de l'Allemagne. Ainsi que le démontrait Ernest Renan, il faut avouer qu'à part d'illustres exceptions, la grande manière d'entendre la science dans ses rapports avec la philosophie, l'esthétique et la religion, n'est pas précisément le fait de l'esprit français; que la philosophie n'a été trop souvent en France qu'une sorte de scolastique abstraite s'isolant de la connaissance des faits et de l'histoire, l'érudition un passe-temps pour les oisifs, la religion un dogme accepté sur la foi de

l'Église et dont la conscience individuelle n'a pas à s'occuper. L'unité de la vie supérieure de l'homme, la valeur religieuse du besoin, qui le pousse à perscruter le secret des choses, ont été, en général, beaucoup mieux comprises, bien plus souvent creusées en Allemagne qu'en France. L'Allemagne, disons-nous, n'est pas seulement le sol classique de l'histoire en tout genre; c'est le terroir par excellence de l'abstraction philosophique. On a pu dire d'elle, avant que la frénésie des grandeurs militaires n'eût comprimé ses élans idéalistes, qu'elle était l'Inde en Europe, vaste, vague, flottante et féconde comme son dieu, le Protée du panthéisme.

Il est vrai que certains auteurs allemands du XIX[e] siècle, entre autres Louis Knappe, désireux d'établir que le sentiment du réel n'est pas plus étranger que l'abstraction pure à l'esprit de leur pays, ont voulu lui contester le titre de peuple philosophe. Mais cet essai de réaction contre l'idéalisme excessif de son génie ne saurait infirmer un jugement motivé par une telle abondance de preuves, — si l'on réfléchit que l'Allemagne a peut-être, dans un très court espace de temps, produit autant de conceptions métaphysiques et théologiques que tous les peuples réunis. Autant de noms : Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hégel, Jacobi, Fries, Herbart, Solger, Max Stirner, Feuerbach, Schopenhauer, Krieg et cent autres, autant de systèmes. S'il est vrai que le système de Descartes servit de base première à la philosophie de Leibnitz, avec quelle largesse ce nouvel Aristote ne rendit-il pas, en le centuplant, ce qu'il avait reçu ! Il résume en lui la science complète du XVII[e] siècle, et les semen-

ces fécondes qui s'échappèrent de sa main ont fertilisé les branches les plus diverses du savoir, nourri et poussé en avant toutes les connaissances. La seule œuvre de Kant, si abstraite de raisonnement et de style, a provoqué trois à quatre mille commentaires. Et celle de Schelling, ou de Hégel, ou de Schopenhauer agita de son souffle l'âme de tous les penseurs. Véritablement, l'Allemagne a produit et consommé une quantité prodigieuse d'idées. Ses découvreurs d'infini ont plongé au fond des questions les plus abstruses et plané sur les hauteurs les plus vertigineuses. Infatigables constructeurs de pensées, il n'est aucune cime, la plus voilée de nuages, qu'ils n'aient tenté d'atteindre ou de dépasser. Donc, le trait fondamental de la nation allemande a été l'esprit de spéculation et de méditation. Il s'est affirmé tel, du moins, jusqu'au jour où le réveil des instincts belliqueux l'a poussé à rechercher, en dehors de ces tranquilles et impalpables domaines, des compensations moins immatérielles des tristesses et des désenchantements de son histoire.

Il est hors de conteste que les savants allemands, pris en masse, sont les hommes les plus instruits et les plus méditatifs de l'Europe. Chez eux sont presque inséparables la sagacité philosophique et l'étendue des connaissances. Ils tiennent le premier rang dans la science des signes de l'esprit humain. La patrie de Bopp, de Humboldt, de Lassen, des frères Grimm, les fondateurs de la philologie comparée, et de Frédéric Diez, le maître des études romanes, a été, par excellence, le séminaire de l'orientalisme. On a fait cette curieuse remarque, que si l'on rangeait d'un côté tous les orienta-

listes de l'Allemagne moderne, et de l'autre tous ceux du reste de l'Europe, en y joignant ceux de l'Inde anglaise et des Etats-Unis, c'est encore du côté des Allemands que seraient les gros bataillons. A vrai dire, la France contemporaine ne s'est point laissé devancer par l'Allemagne dans le mouvement d'investigation orientale qui a particulièrement agité l'Europe savante. Ses missionnaires visitèrent tout d'abord le Céleste Empire. Les premiers exemplaires connus des livres de Zoroastre furent obtenus par Anquetil-Duperron, au péril de ses jours. Dans le premier tiers du XIXe siècle, l'étude des langues sémitiques avait son centre à Paris, avec Silvestre de Sacy et Quatremère, pendant qu'Abel de Rémusat organisait véritablement le noyau des études comparatives de philologie turque par ses recherches sur les langues tartares, ou que, par ses travaux sur le bouddhisme, il donnait la clef d'un vaste monde différent du reste de l'univers. Champollion et Burnouf ont été mieux que des savants, mais des philologues de génie, des révélateurs. De France se sont levées les découvertes décisives qui ont constitué l'orientalisme moderne[1]. Les grandes civilisations antiques de la Perse, de l'Inde, de l'Égypte, de l'Assyrie, puis du Cambodge[2], ont com-

1. Le développement considérable qu'a pris l'orientalisme, en Allemagne, a enlevé à la France sa supériorité de la première heure; mais il est une branche toute nouvelle de ces études, a remarqué James Darmesteter, dont celle-ci aura été l'initiatrice : l'épigraphie sémitique. Le même érudit fait observer, en outre, que ce fut un Français, le pharmacien Arnaud, qui découvrit dans le Yémen (1843) la vaste civilisation himyarite, qui n'avait laissé qu'un souvenir de légende : la reine de Saba.

2. En 1860, un Français, dont le nom est à peine connu en France de quelques érudits et qui est, pourtant, de la race des

mencé d'être expliquées au monde par des Français; et s'il est vrai que la patrie de Kalidasa fut retrouvée par les Anglais Jones[1] et Colebrooke, il ne l'est pas moins que, dans l'œuvre de restauration, c'est le Français Burnouf qui a marqué l'empreinte la plus profonde. L'Allemagne ne l'emporte donc point absolument, dans le domaine de la science orientale, par l'importance des révélations, mais par le nombre des travaux, la persévérance des recherches, la patience et la solidité des analyses. Avec leur goût laborieux s'alliant à une compréhension très saine de la nécessité de spécialiser les études afin de les mieux approfondir, ses savants sont les pionniers par excellence de la philologie[2]. Compulseurs infatigables de manuscrits ou de papyrus, on les voit sans cesse déployer la plus vaillante abnégation pour atteindre lentement, sûrement, en des espaces bien circonscrits, à des résultats peu glorieux d'apparence, mais utiles aux autres et suggestifs : la précision d'une date, le déchiffrement d'un texte, la lecture d'un idéogramme assyrien, la résolution d'un problème épigraphique. Du nombre des trouvailles qu'ils obtiennent une à une, parmi les débouchés ouverts à leurs curio-

Anquetil et des Mariette, découvrit, dans le Cambodge, les ruines d'une civilisation disparue, dont les débris sont aussi grandioses que ceux d'Assur et de l'Égypte. Son nom est Henri Mouchot. (James Darmesteter, *Études sur l'Orient.*)

1. Le célèbre orientaliste anglais William Jones, révélateur de *Sacountala,* — la perle du théâtre sanscrit, — poète en même temps que savant, doué d'une belle imagination, d'une curiosité infinie, a été l'un des premiers à jeter de fertiles semences dans le champ des études asiatiques.

2. Voir l'*Histoire de la linguistique et de la philologie orientale en Allemagne,* depuis le commencement du XIX[e] siècle, par Th. Benfey; Munich, 1869, in-8°.

sités, résulte finalement la grandeur de leurs services. Souvent ils sacrifient à l'enquête du détail (le détail infini sans lequel nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites) les généralisations trop séduisantes; assez heureux, assez récompensés de leurs efforts s'ils ont, du moins, fait jaillir de quelque modeste filon de mine des éclairs inattendus[1], capables d'illuminer de larges ensembles ou d'aider, un jour, à construire la synthèse définitive. Car n'est-ce pas ainsi, par la fusion des œuvres, par le rapprochement des intelligences, que les tâches respectives se retrouvent solidaires, que les études éparses se groupent, se complètent, et, en se centralisant, parviennent à l'unité?

Aucune nation, pourtant, n'a possédé à un si remarquable degré que le peuple allemand la puissance de découvrir les idées générales, de réunir en une idée maîtresse toutes les parties éparses d'un sujet, de percevoir nettement les causes originelles de la formation des langues, des idées, des religions. Par cette faculté essentiellement philosophique s'appliquant à tous les ordres de connaissances, les Allemands ont vivifié les études les plus sèches en apparence et les plus abstraites[2].

1. C'est ainsi qu'on a vu, il y a quelques années, l'une des plus vives et des plus importantes discussions de l'exégèse biblique (à propos d'un paragraphe d'Isaïe, LIII) rouler uniquement sur l'emploi d'un pronom.

2. Inférieure à l'Allemagne par les ouvrages de haute critique et de sévère analyse, la France, néanmoins, reprend ses avantages en ces travaux d'une méthode exacte et sobre, où les qualités du savant et celles de l'homme de goût se fondent dans une harmonieuse proportion. Disons en passant que les sciences mathématiques sont aussi l'une des meilleures parts de son patrimoine. C'est l'honneur de la France d'avoir produit, plus qu'aucune autre nation, de ces génies subtils et puissants capables d'embrasser l'en-

Enfin, les Allemands furent les créateurs et sont restés les maîtres de la grammaire comparée. Ils en ont gardé le monopole longtemps, faisant de chacune des branches qui la composent autant de sciences spéciales tout organisées, pleinement actives. C'est à leur école que les peuples de langue romane et de langue celtique ont dû apprendre l'histoire de leurs idiomes; et quand la philologie comparée put repasser les bords du Rhin pour s'implanter aussi en France, c'est qu'elle y fut conduite par des élèves de Bopp et de Diez. Grâce à une admirable organisation de l'enseignement supérieur et des universités; grâce aux sympathies d'un public étendu, assez instruit, assez juste pour reconnaître que, dans la vie intellectuelle d'une nation, les sciences historiques ont autant de valeur que les sciences dites exactes, l'Allemagne est devenue, pour les fortes études, le premier laboratoire de l'Europe.

*
* *

Emerson donne quelque part comme un des traits caractéristiques de l'esprit anglais le *matérialisme mental,* c'est-à-dire l'impossibilité de penser ou de raisonner sans s'appuyer sur un fait précis ou sur une image. Combien un Wordsworth, par exemple, n'est-il point opposé à un Lamartine, celui de nos romantiques qui lui ressemble le plus! La sûreté du bon sens est le signe où se reconnaît d'abord le génie britannique, tout lyrique et tout personnel qu'il soit. En revanche, il pécherait plu-

semble des vérités qui constituent les lois des nombres et de l'étendue.

tôt par l'absence d'idées générales et de hauteur de vues, dans les questions théoriques. De graves historiens ont démontré qu'en toutes choses, notamment dans les sciences politiques, la doctrine pure, la philosophie, ont beaucoup plus prospéré sur le continent qu'en Angleterre. La logique et la morale — surtout la morale — y ont obtenu de meilleurs succès. Si les penseurs britanniques ne se sont point élevés à la hauteur spéculative d'un Platon ou d'un Kant, on reconnaît en eux d'excellents moralistes, quant à la connaissance précise de l'homme, au sentiment exact des devoirs, à la libre direction de la volonté. Ils ont exercé en cela une longue influence sur l'histoire de la psychologie, des doctrines morales et sociales. En métaphysique même, leur action fut loin de demeurer stérile. Il suffit de rappeler, pour s'en convaincre, les noms de Locke, Berkeley, David Hume.

Sous le rapport de l'éloquence politique, du nombre et de la continuité des succès oratoires, l'Angleterre emporte la couronne. Chez elle, pendant deux siècles, que de nobles interprètes ont exhaussé le droit des peuples et la dignité de l'individu[1] La majesté du Parlement anglais va de pair avec celle du Pnyx d'Athènes ou du Forum romain C'est le temple de l'histoire et de la loi, la tribune toujours ouverte de l'éloquence et de la liberté. Les plus nobles causes que la parole publique ait eu à soutenir se sont débattues entre ses murs. Burke et Pitt y plaidèrent celle de l'humanité contre les excès de la Révolution. Celle de l'abolition de l'esclavage y fut gagnée par l'intrépide vertu de Wilberforce. Sur le sort de la malheureuse Irlande,

cette touchante et perpétuelle victime de la raison d'État, retentirent les accents enflammés d'O'Connell, de Shiel, de Parnell et de Gladstone. C'est là que la cause de l'ouvrier et du pauvre fut défendue victorieusement contre l'action étouffante de la grande propriété par le mâle bon sens de Peel.

Enfin, d'une manière générale et au point de vue de l'inspiration poétique en particulier, on ne peut refuser aux Anglais de la force dans leurs pensées, de l'énergie dans leurs expressions, de la fécondité et de la variété dans le fond et dans le plan de leurs ouvrages.

*
* *

L'esprit italien s'attribue à lui-même, comme penchant fondamental, la tendance innée à la contemplation du monde sensible, une prédisposition qu'il tient de la nature et du climat à une sorte de sensualisme instinctif. Il possède, en outre, les qualités de flexibilité, de souplesse et d'étendue ; on ne lui reconnaît point à titre égal les aptitudes à la netteté, à la classification ordonnée, à la logique, qui seraient plutôt les dons supérieurs de l'esprit français. D'ordinaire, on est assez tenté de croire que l'Italie est faite à la ressemblance intellectuelle de la France, et réciproquement, en raison du voisinage des deux nations et de leurs continuels échanges littéraires[1]. En réalité, ces « nations sœurs » ne se ressemblent point, ou guère. La mobilité de la pensée italienne, sa facilité prodigieuse

1. Voir E. Arnould, *Influence exercée par la littérature italienne sur la littérature française,* 1re partie, ch. IV.

à se retourner d'un bord à l'autre sans ménagement préalable, déconcerte la marche méthodique de la pensée française. La première a plus de ressources peut-être; la seconde, pour aller plus lentement, va plus sûrement.

On a comparé l'esprit italien à un volcan, qui n'a de puissance qu'en bouillonnant; il jettera vers le ciel des colonnes de feu, et le spectacle sera grandiose; mais que le souffle se refroidisse, il ne restera qu'un amoncellement chaotique de soufre, de lave, de cendre et de cailloux. L'esprit italien porte l'élan, l'enthousiasme, jusque dans les œuvres de calcul, de spéculation pure. A froid, sa vigueur se perd, et sa raison faiblit : il n'est lui-même que lorsqu'il se manifeste sous l'empire de la passion. Conséquemment, il se refuse maintes fois à la déduction rationnelle, et, par suite, alors lui font défaut l'ordre, l'enchaînement, la précision des idées. Ce qui n'a rien d'absolu, cependant, car on ne saurait lui dénier sans erreur et sans injustice ce penchant à l'observation, à la comparaison, que nous constations tout à l'heure, et le sens rapide de l'utile et du réel. L'Italien, disait un philosophe moderne[1], est un positiviste artiste, et c'est ce qui fait l'originalité de son génie national.

Les philosophes ni les savants ne manquent à l'Italie. Souvent, la réflexion sérieuse, la méditation soutenue, sont les qualités les moins ambitionnées de ses écrivains. On voit les plus habiles d'entre eux négliger comme à dessein l'ensemble pour le détail, le nécessaire pour l'agréable, le plan

1. Alfred Fouillée.

du livre pour les ornements du sujet, et s'efforcer surtout, non pour émouvoir ou convaincre, mais pour répandre leurs pensées en fantaisie et leur style en étincelles[1]. Le génie de l'Italie, en somme, entraîne et séduit; il est brillant, mais superficiel, comme le caractère de son peuple. Sauf d'éclatantes exceptions, la nature aura souvent échappé à son regard dans ce qu'elle a de profond; et il n'a pas assez connu l'homme dans ce qu'il a d'intime et de vrai.

*
* *

La littérature espagnole a sa profonde originalité. Ses poésies sont éclatantes d'images; elles respirent l'héroïsme et l'exaltation de l'âme; elles tendent à l'action et aux grands sacrifices pour la religion et la patrie. Cette littérature, en revanche, a de graves défauts et de larges lacunes. Ses auteurs, longtemps effarouchés par les cachots de l'inquisition, entravés par les tendances exclusives de l'esprit national, se sont condamnés eux-mêmes à d'éternelles redites. Les anachronismes et le manque de couleur locale, tant reprochés au théâtre français du XVII[e] siècle, ces défauts ne sont que véniels auprès de ceux des Espagnols. Trop exaltés par Schlegel et l'école romantique, Lope et Calderon sont loin d'avoir égalé Shakespeare. Le drame, au delà des Pyrénées, est tout à fait espagnol. Il se montre rarement philosophique et humain. Les habitudes de l'imagination méridionale repoussent en quelque sorte la méditation[2]. Ainsi a-t-on remar-

1. Id., *ibid.*
2. De même dans la littérature portugaise, où l'on aurait à si-

qué que l'Espagne possède de grands compilateurs plutôt que de grands historiens, et que, du côté des sciences, elle n'a gardé quelque supériorité que dans celles où l'imagination des érudits peut encore se donner carrière : telles l'archéologie et l'économie politique, si propices à l'illusion et se rapprochant encore par là du roman. D'une manière générale, la raison a forcément pâti des préférences accordées au lyrisme et à la fantaisie Enfin, on doit relever cette observation que le sentiment des beautés de la nature et des plaisirs simples de la famille a manqué presque totalement dans la littérature espagnole, jusqu'à la venue des derniers romanciers contemporains.

*
* *

Un sentiment vif de l'histoire correspondant à l'amour profond de la race, une extraordinaire malléabilité de l'imagination à s'empreindre des formes d'idées ou de sensations tour à tour les plus fugaces ou les plus intenses, une puissance de réceptivité presque sans bornes, voilà, maintenant, les traits essentiels du génie slave. Il importe d'y adjoindre ce caractère prédominant de sa mentalité : la préoccupation constante et supérieure de la question morale. Du dernier au plus grand, chaque être pensant, personnage de fiction ou type de réalité, s'y montre pareillement anxieux du problème altruiste : le rôle de l'individu vis-à-vis

gnaler une émotivité de tempérament si particulière, on reconnait une impuissance philosophique à peu près complète.

de l'humanité. Que doit-il d'abord à ceux de son village, de sa cité, de sa race, et, par delà son pays, au reste du monde, où palpitent les mêmes joies, où frémissent les mêmes détresses? Des publicistes, des critiques, des observateurs attentifs de l'âme slave, l'ont remarqué à diverses reprises : aucune littérature ne porte comme la littérature russe cette marque d'une tendance souveraine, à laquelle se ramènent toutes les conceptions individuelles, romanesques, sociales ou politiques. Si la Russie n'a pas produit de grand philosophe[1], de métaphysicien sublime, elle a révélé à l'admiration universelle, dans les jeux du raisonnement et de la douleur où se complaisent ses romanciers, ses dramaturges, des créateurs de vie d'une infinie complexité sentimentale. Les Tolstoï et les Dostoiewski auront poussé aussi profondément et mené aussi loin qu'il est possible l'analyse pathétique des moindres frissons de la nature physique et de la nature morale.

On pourrait étendre bien davantage ces comparaisons entre les races intellectuelles et cette sorte d'étude analytique des différences d'âme et de facultés que trahissent les caractères de leurs littératures. Mais le cadre est immense, le sujet difficile, et trop restreintes sont nos forces. Il faut se borner et conclure.

1. On pourrait ouvrir une exception en faveur du spiritualiste contemporain Soloviev, qui a exercé beaucoup d'influence et d'autorité. Il s'était formé une conception métaphysique et morale empruntée en partie à Schelling, en partie à Jacob Bœhme, à Swedenborg, aux Pères de l'Église et aux néo-platoniciens.

VII

Alternatives et réactions d'influences.

Comme nous l'avons montré précédemment, il n'est guère de nation qui n'ait cru avoir sa place marquée d'avance, ses aptitudes distinctives, en un mot son signe d'origine, sans que, du fait de ces prédispositions de race ou de climat, il en soit résulté pour aucune d'elles un motif de prééminence décidée.

L'Italie se flattera de posséder la verve poétique et artiste. A la France il paraît juste de se décerner l'initiative des larges théories et la palme du bon goût; à l'Angleterre de s'attribuer le domaine du droit sens et des réalisations pratiques. L'Allemagne fera valoir le don qu'elle a par excellence des recherches approfondies, des rapprochements ingénieux et des savantes déductions. La Hollande, vraie patrie des philosophes, se réclamera de ses titres à l'empire de la raison; bien légitimement les compatriotes de Grotius et de Spinosa objecteront que si la nature leur a refusé la politesse des Français, la pénétration des Anglais et la vivacité des Italiens, elle les a dédommagés amplement par l'octroi de cette raison même, juste, prévoyante et équitable, qui les conduit dans leurs actions comme dans leurs écrits. A juste titre pourront-ils ajouter qu'ils sont le pays de l'Europe où se constate la plus grande diffusion de l'instruction populaire, et que, tout fidèle qu'il est resté à son caractère de race, tout attaché qu'il se montre à ses institu-

tions, aux traditions de sa foi, à l'indépendance de son sol, son esprit généralisateur se plie mieux qu'aucun autre au cosmopolitisme des idées. Le goût anglais prévaut à Rotterdam. Amsterdam est une cité allemande. Et avec sa nature flegmatique, le génie néerlandais tempère, en les réunissant dans une même synthèse, les qualités et les défauts des trois grandes nations voisines[1].

Tout peuple reçut, au berceau, ainsi que tout individu, son instinct et son génie. Tout peuple a manifesté le sentiment plus ou moins ambitieux d'une fonction à remplir, nationale et internationale. Ce ne sont pas seulement les Hébreux qui se jugèrent élus pour transformer la terre et donner au monde sa direction messianique. La Grèce se considérait comme l'éducatrice de l'humanité, chargée de lui distiller le suc des arts et des sciences. L'Orient glorifiait son incomparable antiquité, source

1. Une remarque cependant. La Hollande a exporté sur tous les points les résultats de son activité scientifique et commerciale. Il n'en a pas été de même de son expansion littéraire, comparativement très réduite. En dépit d'une production fort abondante, le pays de Vondel, de Bilderdijk, de Jacob van Lennep, de Multatuli, n'a pas vu s'acclimater au dehors les meilleurs fruits du labeur de ses poètes, de ses romanciers, de ses historiens; sauf quelques rares échos parvenant à se répéter au delà des frontières, leurs créations sont restées confinées dans le champ restreint de la patrie. Aucun de leurs livres n'est devenu vraiment européen. (Je parle des œuvres d'imagination; car peu de génies furent plus universels qu'Érasme et Grotius, par exemple.) Cette sorte d'isolement, on l'attribue au côté ingrat et difficultueux de la langue, au défaut habituel des écrivains : la prolixité, que leur inculque, pour ainsi dire, la recherche minutieuse de l'exact et du fini; à la nature du génie natal, chez qui le sentiment inné du positif, le goût prépondérant des idées pratiques, borne nécessairement l'élan de la fantaisie; et enfin à l'esprit de secte religieuse, qui a enchaîné dans un cercle étroit des intelligences capables de se mouvoir sur un plus vaste théâtre.

des races. « Athéniens, vous n'ètes que des enfants, » disait à Solon un prêtre de Saïs. Avec combien plus d'autorité le prêtre de Brahma pourrait-il adresser à l'Europe moderne le même avertissement! Le peuple romain se qualifia, sans réserve de contrôle ni de partage, *le peuple roi.* Envahi par les barbares, il n'avait pas encore abdiqué sa souveraineté, et lorsque, après l'effondrement de l'Empire, il dut enfin abandonner sa longue domination temporelle, il fit, avec l'établissement de la papauté, servir le catholicisme à sa domination spirituelle sur l'univers. La nation anglaise s'est adjugé le privilège, qu'elle voudrait rendre exclusif, de conquérir les mers et de coloniser les terres lointaines. L'Amérique représente ses vastes États comme le théâtre où doit se déployer l'essor et s'accomplir le développement de toutes les libertés, dans toutes les directions de la vie spéculative et pratique. Chaque jour, les pages de ses écrivains, les discours enflammés de ses hommes d'État, excitent ses habitants à vivre avec « intensité[1] », parce qu'ils ont atteint au plus haut degré de culture et qu'ils forment la plus grande nation du monde. Il n'est guère d'Américain, a dit un philosophe, qui n'ait devant l'esprit, sous une forme nette ou confuse, cet idéal d'individualisme illimité et d'expansion indéfinie. Quant à l'Allemagne, elle n'a jamais cru plus fermement qu'aujourd'hui à sa mission scientifique et politique, de même qu'elle croyait, du temps de Luther, à sa mission réformatrice et religieuse. Avant qu'elle eût res-

1. Voy. *la Vie intense,* par le président T. Roosevelt, trad. franç. d'Izoulet, 1903.

saisi la couronne impériale par la loi du fer, elle se décernait l'hégémonie intellectuelle ; elle se couronnait dans ses savants, ses érudits, ses philosophes. Enfin la France contemporaine, bien qu'affaiblie et démembrée, serrée de toutes parts entre des compétitions rivales, revendique en première place l'honneur de ses idées, de sa morale, de sa littérature, de son art, du rayonnement cosmopolite de son influence.

A vrai dire, — et nous ne pouvons que le répéter, — il n'est d'exemple d'aucune dictature absolue et définitive. Bien des civilisations jadis brillantes, maintenant éteintes, ont descendu degré à degré l'échelle de leur splendeur, ou en ont été précipitées par une brusque déchéance. Alternativement Athènes, Rome, Alexandrie, Byzance, Bagdad, l'Italie de Léon X, l'Espagne de Charles-Quint, ont pu calculer leur lent effacement de la scène du monde. Voilà pour les leçons apprises du passé. Quant à l'avenir, comment en prédéterminer les mystérieux retours? Maîtresses ou disciples, suzeraines ou tributaires, les littératures ont tellement réagi les unes sur les autres, si confusément échangé leurs emprunts réciproques et croisé en des sens si divers les courses de leurs idées, qu'il devient singulièrement difficile de prétendre fixer au juste la part d'originalité réelle qui leur revient en propre et de leur établir un compte exact, tout à fait équitable, au grand livre de l'histoire. Leurs dépendances mutuelles se trahissent incessamment. Il y aurait pour remplir des volumes avec l'inépuisable collection des emprunts contractés entre les auteurs, entre les nations, à commencer par les Grecs,

qui avaient la conscience si large en matière d'imitation[1].

VIII

Ce qui ressort de tant d'imitations réciproques.

Vouloir parcourir l'histoire des littératures et relever en détail ce qu'elles se redoivent les unes aux autres, ce serait entreprendre une besogne sans fin. Si nous jetons un coup d'œil rapide sur les civilisations orientales, nous voyons que les fables indiennes ont alimenté le monde d'une multitude de contes et de chants populaires continuellement métamorphosés en route[2]. Et si nous remontons plus haut, si nous en étendons la vue au domaine complet de l'art, nous constatons que les Phéniciens, les Hétéens, les Perses, ont presque tout emprunté à l'Égypte et à l'Assyrie. Sur le fonds hellénique ont vécu tous les peuples. L'entier développement intellectuel de Rome dans ses divers âges s'est accompli sous l'influence d'un principe exclusif : l'imitation de la Grèce. Suivant les expressions de La Motte, Phèdre voulut être l'Ésope des Latins, comme Virgile voulut en être l'Homère, Térence le Ménandre, et Horace le Pindare. Au

1. Les larcins étaient si fréquents parmi eux, que certains auteurs, comme Aristophane le Grammairien et Philostrate d'Alexandrie, se firent une occupation sérieuse de les remarquer.

2. Voir du savant indianiste Th. Benfey la magistrale introduction au *Pantchatantra* (5 livres de fables hindoues, Leipzig, 1859, 2 vol. in-8°), une curieuse étude de Gaston Paris sur les *Contes orientaux dans la littérature du moyen âge* (*Revue politique et littéraire,* 2 avril 1875), et différentes dissertations sur ce sujet de Wieber en Allemagne, de Max Müller en Angleterre, de Dozy en Hollande, de Fontanals en Espagne, de Comparetti en Italie.

moyen âge, la chanson de geste française (champ communal où jongleurs et trouvères se pillaient à l'envi) suffit presque à défrayer l'imagination des Européens, depuis les Islandais jusqu'aux Grecs de Constantinople. Pendant un long espace de temps, la foule des poètes, les meilleurs même, tels que Pétrarque, Christine de Pisan, Chaucer, Clément Marot, vécurent des inventions du *Roman de la Rose,* tandis que les auteurs des fableaux puisaient sans se gêner dans les légendes orientales répandues par les Arabes et les Juifs. Et lorsque l'on cite, au Midi, les troubadours, c'est pour rappeler qu'ils ne transmirent pas seulement des sujets ou des formes rythmiques à la poésie de l'Espagne, et surtout de l'Italie, mais, comme nous l'avons exprimé plus haut, le souffle même. Jusqu'au jour où elle prit à son tour l'initiative, l'Italie, en effet, n'a fait que vivre sur ces poésies provençales et françaises, qui eurent le don de charmer l'Europe féodale.

A l'époque de la Renaissance, on imita servilement les anciens. On s'imagina qu'ils avaient tout fait et qu'il ne restait guère qu'à les copier. Ronsard, Baïf, Joachim du Bellay et autres rimeurs de la Pléïade, puis Bertaut et Desportes, se soumirent étroitement aux disciplines de l'humanisme italien[1]. L'Espagne, qui fournit tant de sujets aux autres peuples de la latinité, vit tout à coup, sous

1. On a pu discerner au travers des sonnets amoureux de Joachim du Bellay toute sorte de textes empruntés aux humanistes de Florence, de Ferrare, de Padoue, de Bologne ou de Naples. Voir les rapprochements ingénieux de M. Henri Hauvette, dans un important ouvrage sur le poète florentin Luigi Alamanni (*Un Exilé florentin à la cour de France, au seizième siècle* 1 vol. in-8°, XIX-583 p., 1903).

Louis XIV, cesser son influence littéraire en même temps que son influence politique. Elle devint la copiste soumise de ses anciens imitateurs ; son théâtre n'offrit plus que des traductions. Quant à la littérature anglaise, on a pu dire qu'elle comprend deux écoles : l'une franchement anglo-saxonne, très originale, toute d'instinct et de verve ; l'autre, née sous l'influence des maîtres français du XVIII[e] siècle, plus châtiée et plus réfléchie, souvent froide, peu prime-sautière, mais sage et de belle allure, comme les modèles dont elle s'est inspirée, anglo-française en quelque sorte. On ne serait pas bien loin de la vérité, remarque Nisard, en avançant que les successeurs de Pope et de Dryden ne firent ensuite que réfléchir le XVIII[e] siècle français, soit dans son idéal de l'homme selon la philosophie, soit dans ses utopies de l'homme selon la nature. Enfin, jusqu'aux approches du XIX[e] siècle, les lettres allemandes, slaves et scandinaves se montrent tout encombrées de pastiches et de contrefaçons spécieuses. Les Russes particulièrement ont laissé soupçonner pendant longtemps qu'ils possédaient toutes les puissances de l'esprit, sauf la principale : l'invention. « Entre les grandes littératures européennes, a écrit Ferdinand Brunetière, il se fait, depuis trois ou quatre cents ans, comme un perpétuel commerce d'idées. On dirait, sous des influences diverses et tour à tour déplacées d'Espagne ou d'Italie, par exemple, en France, de France en Angleterre, d'Angleterre en France, et, plus près encore de nous, d'Angleterre en Allemagne et d'Allemagne en France, les transformations d'une même matière, ductile en quelque sorte et capable

de recevoir du génie propre de chaque peuple une infinie diversité de marques, d'empreintes et de formes. »

IX

Resserrement universel des idées. — Y a-t-il en cela conséquence d'une marche progressive continue ?

Plus ou moins distinctes d'origines et de caractères, ou plus ou moins mêlées, ces littératures se fondent définitivement dans le sein de l'unité. L'Europe moderne, pour ne point dire encore la majeure partie du monde, veut être considérée d'ensemble comme un organisme très complexe, dont la synthèse n'est plus, ainsi qu'elle apparaissait chez les Grecs et les Romains, l'expression d'un type consacré, plein à la fois de grandeur et de simplicité, mais le résultat d'une certaine harmonie entre une foule d'éléments disséminés. L'âme, la vie de ce tout, ne devra pas être cherchée dans telle ou telle partie prépondérante, mais dans l'agencement mutuel ou le profond engrenage des portions qui le composent.

Dans les conditions de rapprochement universel qui font, aujourd'hui, des nations policées comme un seul corps humanitaire conscient de son existence collective, à travers tant de contacts et de heurts, de courses et de retours, *itus reditusque,* ces ressemblances ne pourront que s'accuser toujours davantage, au profit de la vie pratique peut-être, mais certainement au préjudice de la loi fondamentale d'originalité, qui est l'essence de l'art d'un peuple et de sa littérature.

Autrefois, disions-nous, les différentes zones intellectuelles avaient leur culture et leur végétation spéciales, presque réservées, et leurs divisions correspondaient à celles de la nature. A présent que l'homme a si prodigieusement étendu sa puissance sur l'espace et sur le temps, que les frontières de pays ne sont plus que des démarcations douanières, des séparations factices, et que l'Océan rejoint par le commerce et par les idées toutes les peuplades éparses sur la surface de la terre, ces distinctions se confondent terriblement. Les individualités nationales s'altèrent. Poussées en tous sens par une activité de circulation irrésistible, les vagues mouvantes de la pensée moderne submergent les caractères primitifs des races.

« Tout est surprenant, a dit un des princes de l'éloquence, à ne regarder que les causes particulières ; néanmoins, tout s'avance avec une suite réglée. » Si le besoin de comprendre cette suite réglée est la raison d'être de l'histoire universelle s'appliquant au monde moral aussi bien qu'au monde politique, elle doit aspirer à donner le sens et à indiquer la direction de ce mouvement. Entraînée dans une évolution continuelle, l'humanité ne va pas devant elle en aveugle. Ce sont, à chacune de ses étapes, des transformations de circonstances extérieures qui modifient également le caractère de ses idées et leurs actions, qui en marquent la logique, pour ainsi dire, et en constituent l'enchaînement. A la vérité, elle n'aura pas constamment marché d'un train égal, « les yeux toujours tournés vers cet Orient mystique d'où sortent les jeunes

siècles[1] » ; elle a connu des heures très sombres de convulsions et d'amoindrissement, des alternatives très brusques d'heureuse abondance et de longue stérilité, des âges d'ignorance et de misère succédant sans transition à des périodes de prospérité et de gloire, qui, sans avoir produit, à aucune époque, de vide complet ni d'interruption absolue, l'ont contrainte maintes fois à stationner sur place. Elle n'a non plus procédé, comme Mme de Staël l'imaginait, par un mouvement de spirale, c'est-à-dire en revenant à chaque intervalle sur elle-même, sans reculer, cependant, jusqu'à la dernière limite de ses pas rétrogrades ; elle a plutôt subi des crises successives dont chacune devait marquer un temps d'arrêt plus ou moins fixe. La thèse de la perfectibilité indéfinie, poussée à ses extrêmes conséquences, serait donc une pure chimère.

Les anciens ne croyaient guère au progrès. On sait les vers si expressifs d'Horace annonçant aux Romains une irrémédiable déchéance des générations. Idée païenne, empreinte de flatterie trop avantageuse pour le présent et de désespérance trop injuste pour l'avenir. La philosophie moderne a repoussé cette théorie amoindrissante, la raison interdisant à l'homme de désespérer jamais de lui-même, ni de sa postérité, ni de sa patrie. En revanche, il ne serait pas moins illusoire de s'abandonner sans réserve à l'optimisme trop complaisant qui découlerait de l'opinion tout opposée, à savoir que le progrès s'accomplit par une

1. Charles de Mouy.

loi irrésistible, fatalement ascendante et supérieure à l'intervention de la volonté, qu'il ne s'interrompt jamais, et que les derniers venus, riches de l'expérience des siècles écoulés, sont nécessairement les meilleurs. Battre la campagne sur ce thème spécieux, c'est se prendre à des mirages d'où l'on peut tirer à volonté les inductions les plus contraires. Scientifiquement, l'homme ne cesse point d'avancer, — c'est une vérité banale, — parce que de jour en jour s'augmentent ses moyens d'action sur les forces brutes de la nature et de la matière. Les industries grandissent. Les connaissances se propagent. Les beaux-arts se déploient. Moralement, spirituellement, le cerveau humain demeurant toujours identique à lui-même, c'est une question trop douteuse que celle de savoir si nous valons mieux que nos pères dont on nous voit reproduire les erreurs, les faiblesses, sinon les crimes, sans agrandir sensiblement l'essor de leurs aspirations ni les surpasser par un maximum d'intelligence En quoi notre époque devrait-elle être préférée d'une manière tranchée aux époques antérieures? La civilisation a marché à pas de géant. La vie en a-t-elle été rendue plus longue et pour chacun plus heureuse?

Parce que nous avons endigué les mers, déchaîné les forces motrices des fleuves et des chutes d'eau, perforé les montagnes, pesé l'astre du jour, créé de nouveaux soleils pour éclairer nos nuits, percé les abîmes de l'espace et du temps et parcouru avec une précision merveilleuse les cycles de la vie astrale, sentons-nous moins douloureusement que nos ancêtres l'incertitude de notre condition, l'impéné-

trabilité désespérante du mystère qui nous environne? Pensons-nous, demandait Lamartine, avec plus de profondeur que Job, avec plus de raison que Confucius, avec plus de noblesse et de poésie que Platon? Nos poètes chantent-ils plus divinement qu'Homère et Virgile? Parlons-nous avec plus d'éloquence qu'un Démosthène, un Thucydide, un Cicéron?

Si l'on s'en rapporte aux comparaisons les plus rapprochées, si l'on prend la peine de scruter attentivement les signes qui ont accompagné la disparition du dernier siècle, las de ses labeurs et de ses fécondités, que trahissent-ils, en ces jours crépusculaires, sinon l'épuisement des forces morales, le scepticisme inquiet et stérile, le vain effort pour rassembler les germes épars où l'on voyait l'espoir des temps à venir, et la désillusion générale des intelligences les plus confiantes dans les qualités perfectibles de notre humanité? On n'aurait qu'à méditer, sur ce sujet, à méditer longuement les réflexions si mélancoliques du grand philosophe anglais Herbert Spencer, terminant, en 1902, sa longue carrière par une sorte d'*ultima verba* profondément désespérés. Après avoir cru si fervemment à la victoire définitive de la vérité dans le redoutable combat entre l'erreur et la science, il s'écrie : « J'ai travaillé en vain, et j'ai dépensé mes forces pour rien. » Et voyant ce qu'il a sous les yeux : la culture forcée et immorale des cerveaux, les abus de la presse, le faux progrès social, l'avilissement des caractères, le mépris du beau, la dé-

1. *Faits et Commentaires*, 1902.

pravation des arts, qui ne tendent plus qu'à séduire, au lieu d'instruire, le militarisme ramenant les mœurs barbares, le « pseudo-patriotisme, qui n'est plus, dit-il, que diabolisme », l'impérialisme suscitant des guerres impies, la tendance générale au despotisme du gouvernement, de l'enseignement, de l'industrie, et l'indifférence lourde des masses, — il conclut que le monde retourne par la barbarie à l'esclavage ; il confesse, en s'inclinant sur la tombe, qu'il assiste à la déchéance universelle.

Seuls les résultats graduels des sciences exactes, ceux aussi de la science historique, en tant qu'elle procède des lois de l'observation comparée et de la critique positive, peuvent être envisagés comme des éléments irrécusables de progression. C'est grâce à ces sciences surtout que se modifiera, lentement, mais à fond et d'une manière certaine, l'état intellectuel de l'humanité. De leur rayonnement se dégageront à la longue les émanations multiples et confuses qui concourent ensemble à l'élévation morale des êtres. Plus rapide, plus sensible en sera l'action pour ainsi dire journalière dans l'ordre des faits positifs, dont la connexité prépare la fusion des peuples, de leurs intérêts, de leurs idiomes, de leurs idées.

Nous voudrions pouvoir résumer ici, à larges traits, les visées idéales qui ont ému les hommes, partout où la croissance de l'intelligence humaine a trouvé son expression historique en s'attestant par des successions d'œuvres. Ses variations antérieures et sa physionomie présente, concrétées en des formules brèves, nous serviraient à induire ses métamorphoses futures. Ce qui est aujourd'hui

sera autre dans l'avenir, pour finir pareillement entraîné par le torrent des choses. Toujours se déploiera ce besoin d'idéaliser qui permet à l'homme de donner à l'erreur aussi bien qu'à la vérité une vie supérieure; et son désaccord avec la nature et ses efforts impuissants pour la dominer seront sans terme. Également se reproduiront les perpétuelles alternatives de grandeur et de faiblesse, d'ascension et de déclin, d'épanouissement et d'épuisement, qui se retrouvent en toutes les périodes de l'histoire intellectuelle, c'est-à-dire d'une extrémité à l'autre de tous ces instants successifs que nous avons appelés des siècles.

En dehors de ces signes d'une constatation permanente, que seront à l'horizon les phases d'un développement ultérieur, abstraction faite des dernières particularités locales, des derniers vestiges d'une originalité native, qui partout s'effritent et vont disparaître? Trop courte est la vue de notre esprit pour les embrasser distinctement. Pourtant, il est quelques faits d'ordre politique et social qui, d'ores et déjà, permettraient de concevoir des prévisions fort plausibles sur les futures répartitions des forces intellectuelles. Ces faits sont à portée de nos yeux. Ils se lient à des événements généraux et immenses qui sont en gestation, et dont les éléments sont perceptibles à qui regarde bien devant soi. Ils se dessinent dans le mouvement attractionnel qui pousse désormais l'un vers l'autre l'Orient et l'Occident. On les entrevoit aussi dans l'extension sans arrêt de quelques idiomes privilégiés, lesquels, par la vastitude des territoires qu'ils desservent, sont appelés à une évidente supériorité.

Enfin, ils s'affirment dans les progrès de croissance de certains groupements de nationalités, destinés à primer les autres par leur force d'impulsion ou par le poids de leur masse. Car ouvertement ceux-ci rivalisent pour faire prévaloir, dans un nouveau partage du globe terrestre, sinon leur domination effective, du moins la conformité de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leur langage. Les ambitions illimitées de l'impérialisme anglais, dont la guerre inique du Transvaal a été l'une des manifestations les plus récentes, les vigoureuses poussées du pangermanisme qu'imprime de tous ses muscles l'Allemagne contemporaine, les mouvements lourds du panslavisme, qui font osciller le colosse russe tantôt vers l'Europe et tantôt vers l'Asie, nous attestent, chaque jour, avec quelle âpreté se tendent les efforts des grandes puissances pour assurer la suprématie mondiale de leur politique, de leur génie, de leur langue écrite et parlée.

X

Rivalités des langues et des littératures pour l'extension de leur domaine dans le monde.

Fort inégales se répartissent les chances entre les grandes compétitions européennes, dont la caractéristique principale est l'affirmation aussi étendue que possible de la nationalité par le langage. Sous le rapport des proportions numériques, il il n'est guère douteux, par exemple, que les sphères d'action des langues anglaise et espagnole ne viennent à l'emporter sur celles des langues française

ou allemande, à plus forte raison italienne, grecque, scandinave et diverses de quantité relativement négligeable.

A l'une sont ouverts des espaces illimités dans les cinq parties du globe, en y comprenant les États-Unis, la vaste « Union », qui comptera, dans un avenir prochain, deux cents millions d'êtres la parlant, l'écrivant et l'enseignant. Elle s'est répandue sur le monde entier, elle déborde sur tous les rivages, par delà les Océans[1].

A l'autre appartiennent, au delà de sa place réduite dans le *compartiment* européen, l'île encore populeuse de Cuba, récemment enlevée à sa domination politique, et le Mexique, dans l'Amérique du Nord; puis, toute l'Amérique du Sud, sauf les Guyanes et l'immense Brésil, où naîtront, quelque jour, à la langue de Camoens, quatre-vingts à cent millions d'habitants. Pour l'importance du cadre d'extension, tous deux n'auront de comparable que le colosse chinois, aux pieds fragiles, et le colosse russe en Europe et en Asie.

Parmi les faits généraux qui, dans l'histoire du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, dominent tous les autres, l'un des plus graves est l'accroissement énorme de la puissance russe et le gigantesque essor qu'ont

1. Pendant « l'ère victorienne », en soixante années environ, la population coloniale blanche soumise à l'hégémonie anglaise est montée de 1.250.000 habitants à 11 millions, tandis que celle de la mère patrie, de 26 millions, s'est haussée à quarante. Sans parler des Indes, on constate que le Canada a 5 millions d'habitants, l'Australie un nombre égal. Près d'un million d'Européens vivent dans l'Afrique anglaise. On estime que l'espace, au Canada, en Australie, et même dans l'Afrique du Sud, se prête à la multiplication des coloniaux jusqu'à des centaines de millions, qui seront unis un jour par le langage et par la civilisation.

pris ses destinées. La voix de ses hommes d'État, menaçant, comme Pobiedonostzeff, de russifier le monde, l'influence de ses écrivains, de ses publicistes, devra se mêler dans l'avenir à bien des événements capitaux et décisifs pour l'évolution des peuples européens. Le développement numérique de sa population atteindra, en moins d'un siècle, des proportions formidables. L'idiome slave s'impose dès maintenant sur une étendue de territoire au moins égale à la septième partie du globe.

Il n'est pas conjectural que la langue française perde de sitôt le rang que lui valut, durant une longue suite de siècles, l'ascendant de la pensée et du génie, et qu'elle a conservé comme moyen d'expression littéraire, artistique ou diplomatique. Géographiquement, sans parler de ses annexes anciennes : la Belgique, la Suisse romande, les cantons canadiens, de grands espaces lui seront ouverts, en outre, dans la direction du Sahara et du centre de l'Afrique, en Asie, dans l'Indo-Chine. Ajoutons qu'elle a gardé le privilège d'une grande diffusion dans l'Europe occidentale ; que le français est encore le principal truchement de la fourmilière humaine s'agitant et grouillant dans le bassin de la mer de Marmara et dans le Bosphore, et que l'enseignement du français demeure inscrit en première ligne du programme des études en maints pays.

Vers 1880, l'Allemagne ne possédait pas un pouce de terre hors d'Europe. Vingt ans après, son pavillon flottait sur 2,500,000 kilomètres de territoire, occupés par 16,000,000 d'habitants, sans compter ses colonies du Brésil et de Palestine. En raison de la puissance d'accroissement qui ne cesse de se

manifester chez la population germanique et par le fait de ces larges tentatives d'expansion coloniale[1], le progrès de la langue allemande est assuré de se rendre très considérable. Encore paraîtra-t-il forcément limité, si on le compare aux fortes proportions des branches anglaise ou russe. Quant à la langue italienne, elle ne semble pas promise à dépasser de beaucoup ses bornes actuelles.

Il y aura, de par le monde, pertes de rang pour bien des États, ruptures d'équilibre capables d'influer plus ou moins sur les différents modes d'interprétation de la pensée, absorption de nombreux idiomes secondaires par des langues plus expansives et destinées à les déborder tôt ou tard. Il ne semble point que les Turcs reprennent jamais, suivant l'expression de Littré, l'élan qui les porta jadis au pied des remparts de Vienne. Fort au contraire, il est très présumable que les pays qui auront composé la Turquie d'Europe seront appelés à devenir ou slaves ou grecs. Les Arabes, dont l'empire, au moyen âge, s'étendait de Bagdad aux Pyrénées, conserveront, outre les sables de l'Ara-

1. Il y a lieu de relever ici une intéressante observation. En la vallée du Nil, la littérature et la civilisation arabes, qui, depuis la prise de Cordoue, n'avait plus jeté que de rares étincelles, à Tunis, au Caire, en Syrie, semblent, aujourd'hui, se réveiller d'un long sommeil. Toute une génération inspirée à laquelle se rattachent les noms d'Ismaïl Pacha Sabry, Mahmoud Pacha Samy E Baroudy, Ahmed Bey Chawky, Hefny Bey Nassif, s'est efforcée, non loin de nous, de renouveler la poétique musulmane. C'est encore dans la langue des Moallakat que, sous la dynastie de Mohammed Ali, ces modernes auront célébré les objets constants de l'inspiration orientale : les passions de l'homme et les grands effets de la Nature. On a justement constaté (*Mercure de France,* x, 1902) que l'Égypte, à l'heure présente, centralise presque tout l'effort de la pensée arabe.

bie, des appendices importants : la Syrie, l'Égypte (quoique déjà terriblement anglicisée[1]), Tripoli, des ramifications sérieuses en Tunisie, en Algérie, dans le Soudan et au delà. Il n'est guère probable, cependant, que leur civilisation vienne à ressaisir l'antique prépondérance en la plupart de ces milieux, où s'est implantée la conquête européenne. En Orient, la Perse, qui, depuis cette foule de dynasties fondées sur les ruines du khalifat de Bagdad, n'a plus revu le temps des Achéménides ni des Sapor, semble devoir éclater quelque jour, entre la double étreinte de la Russie et de l'Angleterre. Sans disparaître de la scène du monde, parce qu'elle possède en elle-même une énorme vitalité, elle sera tout au moins le champ de bataille des deux peuples. Bien des langues de l'Asie seront frappées de déchéance, bien des idiomes imparfaits, végétant sur d'autres contrées de la terre, derniers débris des races autochtones, céderont à la pression pour disparaître comme d'informes rudiments, auxquels ne se rattache aucune tradition écrite[2].

1. Voir dans l'ancienne *Revue positive* une étude de Littré dont nous avons de très près serré les fortes considérations.

2. Une statistique comparée du développement des langues européennes et asiatiques dans le monde donnait, aux environs de 1900, ces chiffres bruts : l'anglais est parlé par 116 millions d'hommes, le russe par 85 millions, l'allemand par 80 millions, le français par 58 millions, l'espagnol par 44 millions, le japonais par 40 millions, l'italien par 34 millions,... et le chinois par 360 millions. Cette statistique ne fait pas entrer en ligne de compte les inégales répartitions, entre les idiomes, de leurs sphères d'influence.

* * *

En revanche, avec la multiplication des descendances anglaise, espagnole, russe, française, allemande, hollandaise, la science occidentale aura importé de toutes parts ses appareils et ses laboratoires; elle aura fait faire à l'avancement général un chemin prodigieux.

Il y a déjà longues années que les Amériques, l'Australie, rivalisent à armes égales avec l'ancien monde et ne cachent point leur ambition de lui arracher la prééminence qu'il doit à son antériorité de civilisation. Ainsi que l'écrivait éloquemment Villemain, quand ce nouveau monde anglais d'Amérique, qui se défriche et s'élabore si vite, sera peuplé comme l'Europe, quand ses bateaux à vapeur traverseront le trop fameux canal de Panama, où tant de millions se seront engloutis, quel immense espace ne parcourra point la parole d'un Shakespeare, dans quels lieux lointains et ignorés de lui ne seront pas lus ses ouvrages, et sur quel théâtre ne sera pas entendu ou imité son génie! Sur un autre continent, dans la presqu'île de l'Inde, se pressent deux à trois cents millions d'hommes, que la main dominatrice de l'Angleterre ne pourra toujours retenir et chez lesquels, en dépit d'une religion funestement passive, s'infiltre sans relâche le savoir européen. Déjà, en 1871, un journal de là-bas, l'*Akbar-i-Anjuman-i-Penjâb,* protestait, sous la forme d'un article très piquant, contre le mot de demi-civilisés appliqué aux Indiens, et n'hésitait point à déclarer l'Hindoustan de beaucoup plus

civilisé que la Chine et la Perse elle-même. On tracerait un tableau fort animé de la vie intellectuelle dans les provinces de l'Inde, où les idiomes indigènes, conservés au sein des écoles publiques, servent de véhicule aux mœurs, aux sciences, à la propagande morale de l'Europe. Par la religion, les mœurs, les institutions, la vie de famille, les Hindous sont restés inassimilables à l'absorption britannique. Mais des réformateurs sont sortis des entrailles de l'Inde moderne qui fermement, comme Malabari par ses conférences et ses livres, auront travaillé au rapprochement de l'âme occidentale et de l'âme asiatique. Sur le sol sacré où les Aryas du Supta chantaient des épopées, formulaient des théodicées et des grammaires, parcouraient le cycle des philosophies en une époque où nos forêts n'abritaient encore que des barbares, en ces climats pleins de magnificences recommenceront à couler les sources vives[1].

Il suffit d'avoir abordé l'étude des philosophies et des religions dans l'Asie centrale, pour se rendre aisément compte des capacités de développement intellectuel du légendaire pays d'Iran, pour découvrir combien la Perse a le goût des choses de l'esprit, par quelles profondes révolutions religieuses elle a été bouleversée depuis cinquante ans, et tout ce que pourrait éveiller chez cette nation une parole jeune et passionnée, comme était naguère celle du Bâb

On a mille fois représenté le phénomène unique

1. L'auteur d'un curieux ouvrage anglais, *Vestiges of civilisation*, poussant jusqu'au paradoxe l'idée de cette progression indéfinie, prévoyait le jour où, des bords de la Seine, la haute culture passerait sur ceux de l'Hudson et de la Susquehannah, comme si la civilisation ne pouvait, en effet, se dédoubler sans se dépayser.

de la civilisation chinoise parvenant, dès son enfance, à un essor extraordinaire, devançant l'Europe dans l'invention de l'imprimerie, de la lithographie, comme en bien d'autres découvertes, tirant de son seul fonds une littérature énorme; puis, s'arrêtant là tout d'un coup, n'avançant plus, s'immobilisant dans le culte de la tradition, ferman sur soi les portes de l'avenir, répudiant de parti pris la loi du progrès, les notions du droit, de l'union, de la coopération, et se refusant, par principe, à imprimer aucune impulsion nouvelle à la marche des premiers âges. Il en fut ainsi de la Chine, comme nous venons de le dire, pendant des séries de siècles, en effet. Cependant le moment est proche, s'il n'est pas arrivé, où ce lieu commun historique cessera d'être une vérité. Malgré l'obstination des résistances, les idées et les habitudes de l'Occident ont fini par déborder les frontières de l'empire chinois. Les sciences appliquées, la mécanique, la construction des machines, y accomplissent des progrès considérables. Sous la direction des maîtres anglais, français, allemands, l'enseignement lui-même se modifie, sans que les achoppements d'une routine séculaire puissent en empêcher la lente mais certaine métamorphose. Un mouvement se dessine, s'accentue à vue d'œil, qui porte invinciblement vers le progrès moderne cette immense population, durant tant de jours et tant de nuits emmaillotée dans les langes du passé. Il est facile d'escompter, dès maintenant, les résultats de la transformation morale, politique, intellectuelle, qu'elle est appelée à recevoir, lorsqu'elle aura définitivement secoué ses principes d'ordre faux, d'o-

béissance aveugle, de régularité mortuaire. Avec l'énormité de moyens dont elle dispose, la Chine occupera certainement une place considérable, sinon même envahissante, dans le travail de la civilisation universelle. Tout inférieurs qu'ils soient sous le rapport de l'esprit, ces quatre cents millions d'hommes occupant un territoire continu (à la différence de l'empire britannique, partagé entre l'Europe, l'Afrique et l'Australie) ne peuvent manquer de peser lourdement dans la division des forces et de l'équilibre. Enfin, à l'extrême Orient, une armée d'instituteurs venus d'Europe et d'Amérique, unis entre eux par la solidarité des intérêts, ont annexé une nation de quarante millions d'hommes à une civilisation nouvelle. Les Japonais, depuis qu'ils appliquent chez eux, avec les meilleurs résultats, les méthodes pédagogiques européennes, ne se croient pas loin d'atteindre au niveau de la science occidentale. L'université de Tokio ne se juge pas inférieure en importance à l'université de Paris. Une critique informée du mouvement général des intelligences ne doute point qu'elle ne puisse mettre sur une ligne de comparaison égale les écrivains les plus célèbres d'Europe ou d'Amérique et les poètes, les conteurs, les orateurs ou les essayistes les plus réputés[1] du Japon contemporain. Ce

1. Par exemple, trouvera-t-elle fort légitime de porter en parallèle, pour le seul groupe des essayistes, très abondant au Japon, l'illustre Fukuzawa avec l'Américain Emerson ; l'original Tagochii Ukichi, préconisateur de la renaissance du style chinois ou chinoisant, avec le « philosophe cosmopolite » allemand J.-J. Engel ; l'esthéticien moralisant Shiga avec l'Anglais Samuel Johnson; le spirituel Fukuchi avec le Français Alphonse Karr, et ainsi de suite.

Nous remarquons, pourtant, qu'il se trahit un peu d'exagération

peuple intelligent et lettré, que nous voyons maintenant aspirer à la suprématie commerciale et politique sur les mers de l'océan Pacifique, est de ceux qui publient, avons-nous dit, le plus grand nombre de livres. Il a quintuplé cette production de 1880 à 1900. De jour en jour, le monde officiel encourage les études, protège les talents, développe les ressources de l'instruction. Il n'est douteux pour personne que les Japonais ne représentent, dans leur sphère et au dehors, un centre d'action considérable.

*
* *

Quoiqu'on ait soutenu plus d'une fois que ni dans l'antiquité les conquêtes d'Alexandre, ni dans les temps modernes les efforts concurrents de la Russie et de l'Angleterre ne sont parvenus à modifier l'esprit oriental[1], cette modification se produit, lente ailleurs qu'au Japon, mais partout progressive et

dans ces appréciations comparées élogieuses, et qui tiennent à l'enthousiasme de la nouveauté. Si nous en croyons un bon juge de Yédo, que n'aveugle pas la complaisance nationale, le docteur Inoue Tetsujiro, la littérature japonaise contemporaine laisserait fort à désirer. Les prosateurs sont nombreux, mais, d'ordinaire, médiocres. Les grandes pensées font défaut aux poètes, malgré des élans d'inspiration plus hardis. L'art dramatique se confine, comme par le passé, dans une exposition de faits cruels et de scènes mélodramatiques. Le roman se traîne dans la vieille ornière, quoiqu'il se soit rendu plus populaire qu'autrefois. Et le critique japonais souhaite à ses compatriotes une culture générale plus étendue, et aux écrivains de son pays un plus grand fond d'émotivité humaine, une étude plus approfondie de la nature. (*Nichi Nichi Shimboum,* 1903, d'après une piquante analyse de la *Revue des Revues.*)

1. Par exemple dans un curieux article d'un publiciste anglais, Meredith Towsend, sur ce thème : *Si vraiment l'Europe a exercé une influence en Asie,* et concluant par la négative (*Contemporary,* février 1902).

certaine. L'Orient et l'Occident, si longtemps séparés, se rejoignent de toutes parts. L'antinomie séculaire va prendre fin.

Jusqu'à nos jours, l'humanité, disons-nous, fut perpétuellement divisée entre deux formes ennemies et parallèles : l'esprit européen et l'esprit asiatique. La lutte de l'Occident contre l'Orient a commencé avec la civilisation, dont les germes, tant de fois fécondés par l'influence du plus beau ciel dans les plaines de l'Asie, en furent tant de fois arrachés. Dès les épopées homériques, on voit se dessiner entre Grecs et Troyens les caractères de cet immortel combat. Depuis la chute d'Ilion, l'esprit européen n'a cessé d'agir contre l'esprit oriental, de l'envahir et de le dominer. Ce sont, dans la suite des âges, la Perse humiliée, l'Asie Mineure colonisée, les remparts du Taurus franchis comme une vaine muraille, l'Inde envahie, la Bactriane pliée à la discipline des Grecs, et les empires soumis à la puissance de Rome. On peut déclarer, dès lors, que l'Occident a tout à fait supplanté l'Orient, qu'il lui a ravi son droit d'aînesse, et qu'à son tour il portera les destinées du genre humain. L'Asie se relève et semble, un instant, prendre sa revanche avec Mithridate. Courte indécision de la fortune, qui se termine par le désastre suprême des guerres pontiques! Sous Héliogabale et Constantin, un mouvement passager fera rétrograder deux fois l'Europe vers l'Asie. C'est qu'en ces temps antiques les forces européennes s'emploient tout entières à l'élaboration des peuples nouveaux qui doivent sortir des ruines du monde ancien. L'invasion musulmane produisit un recul

sensible de l'Occident chrétien. Entre Charlemagne et les croisades, celui-ci se concentre de nouveau; enfin il sort de son immobilité pour ne plus interrompre la suite de ses efforts, expulsant les Arabes, émancipant la Provence et le Languedoc, rendant à l'Espagne son territoire, reprenant la Sicile, Malte, la Grèce, les côtes italiennes, et portant sans cesse ses armées, ses idées, ses mœurs, ses langues et la supériorité des sentiments modernes jusqu'aux derniers confins de l'Asie[1].

L'Orient, depuis cette longue victoire, a cédé de jour en jour à l'ascendant de l'Europe. A l'exception de quelques régions écartées dans les creux des montagnes, l'Asie orientale fait partie du monde ouvert. Nos habitudes entrent de force jusque dans les contrées les plus obstinément attachées leurs traditions immémoriales, à leurs antiques formules. Les deux groupes immenses se touchent; un courant continu se meut de peuple à peuple, sur toute la surface de la terre, à travers les continents et les mers. Ajoutons que les plus longs voyages sont devenus un jeu pour l'imagination; que la jonction de l'Asie orientale au monde européen est, ainsi que nous venons de le dire, définitive; que les événements ont donné à l'Angleterre quinze à seize cents lieues de frontières mêlées avec le Thibet et la Chine; que la France s'est nouvellement taillé un vaste empire dans le manteau de l'Asie; que la Russie pousse avec une persévérance inlassable sa marche en avant jusqu'aux bornes de l'Inde; et que le Japon et la

1. Philarète Chasles.

Chine, le Japon surtout, ont commencé d'eux-mêmes, avec une rapidité imprévue, leur annexion au mouvement général de l'histoire, et l'on aura une idée de ce qui se prépare.

« Les peuples de l'Europe et de l'Asie, a dit un géographe philosophe[1], vivaient autrefois comme des mondes séparés; maintenant les États-Unis d'Amérique se sont peuplés d'émigrants qui en ont fait une autre Europe, et c'est entre deux Europes, celles de l'ancien et du nouveau continent, que se trouve enserrée la nation chinoise : de l'est, de l'ouest, lui viennent les mêmes exemples et les mêmes idées... Le monde est devenu trop étroit pour que les civilisations puissent se développer isolément en des bassins distincts, sans se mêler à une civilisation supérieure. » Il y aura nécessairement conflit — conflit de travail et de passions — entre les deux masses gigantesques qui, de part et d'autre, s'opposeront des centaines de millions d'individus, poussés par des intérêts contraires et fort éloignés encore de comprendre les avantages de l'universelle solidarité. On a pu justement dire que la rencontre des civilisations inquiètes et mobiles des Européens et de la civilisation arriérée et stationnaire de Chine sera peut-être regardée par nos arrière-neveux comme le plus grand événement de l'histoire de la planète[2]. Une formidable crise économique, financière, peut-être même politique et sociale, résultera du heurt des deux mondes. Mais tôt ou tard prévaudra sur les continents pacifiés la loi des harmonies intellectuelles;

1. Élisée Reclus.

2. Voir Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Asie et l'Europe,* 1902.

et, sous leur influence progressive, s'étendra partout, sans exclusion de races ni de pays, la conception de cette morale scientifique inconnue encore, pressentie seulement, et qui doit apporter aux hommes la compensation la plus équitable possible de tout ce qui manque ici-bas à leur éphémère destinée.

XI

Le dernier mot de ces grandes compétitions intellectuelles.

Nous marchons vers l'unité. Tout l'annonce. Les peuples se voient entraînés, sans qu'ils puissent s'en défendre, dans un même cercle de vie. C'est le grand signe des temps. Une activité inouïe se dépense pour l'accomplissement de cette œuvre de resserrement et de concentration. Chaque jour, des voyageurs intrépides, obéissant à leur impulsion propre ou à celle de leur gouvernement, n'arrêtent point de parcourir des contrées et des mers inconnues pour les faire entrer dans le domaine de la géographie positive, ou pour ouvrir de nouveaux débouchés à cette quantité innombrable de produits dont l'industrie européenne surcharge les marchés de l'univers. Que dis-je? Bientôt Paris, Londres, Saint-Pétersbourg, Pékin, Melbourne, Yokohama, San-Francisco, New-York, ne formeront que les parties d'un même tout; et ce sera le marché mondial, comme l'appellent les économistes, où l'équilibre s'établira, à chaque instant, entre les offres et les demandes émanées des différents points du globe.

L'humanité, donc, par toutes les manifestations de la littérature, de l'art, de l'industrie et du commerce, tend de plus en plus à sortir du cercle des nationalités, dont on aura voulu, de nos jours, raviver le principe. Alors que l'homme augmente indéfiniment ses points de contact avec la nature, comment les influences de milieu subsisteraient-elles, fatales en quelque sorte et toujours pareilles? Que le rapprochement plus intime et la pénétration réciproque des peuples aient pour conséquence inévitable de porter atteinte à l'intégrité de leur génie individuel, cela ne paraît point douteux. C'est la loi évidente de l'évolution actuelle, la loi forcée qu'il leur faudra, pourtant, subir. Le cosmopolitisme intellectuel s'étendra, pour les niveler, sur les différences nationales. La civilisation poursuit sa voie, inexorablement destructive des variétés locales. Les types s'en vont, les particularités s'effacent, l'homme se rend partout semblable à l'homme, et les voyageurs parcourant le monde trouvent moins de singuliers contrastes et de piquants détails de mœurs que les érudits explorant les siècles écoulés. Dans les souvenirs des littératures indigènes résidera véritablement la seule originalité durable.

Le cosmopolitisme et l'internationalisme devenant, comme de force, la vie imminente de l'esprit moderne, la fonction sociale de la littérature changera nécessairement de nature. Comme l'a établi Brunetière, au lieu d'entretenir les traditions qui divisent, parce qu'elles ne sont nées que de la nécessité de « s'opposer pour se poser », elle n'emportera de chacune d'elles et n'en retiendra, pour

la confondre dans une vivante universalité, que le meilleur, le plus original et le plus pur.

Bien des nuances précieuses, des signes de races, des restes d'un passé pittoresque, s'effaceront dans cette mêlée pour n'appartenir plus qu'à l'histoire. Mais ce qui demeurera intangible, au milieu du mouvement des choses, des hommes et des idées, est ce privilège auquel se reconnaîtront toujours, en art, en littérature, les vrais génies : le sens impersonnel et général par où ils s'identifient — non sans accuser chez eux-mêmes un grand relief de personnalité — avec leur époque, avec leur pays, avec le genre humain tout entier.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

CONTENANT LES NOMS D'AUTEURS, DE PERSONNAGES, DE LIEUX ET DE PAYS MENTIONNÉS, ÉTUDIÉS OU CITÉS DANS CET APERÇU DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE DES LETTRES.

A

B

D

H

I

J

O

P

Q

R

S

T

U

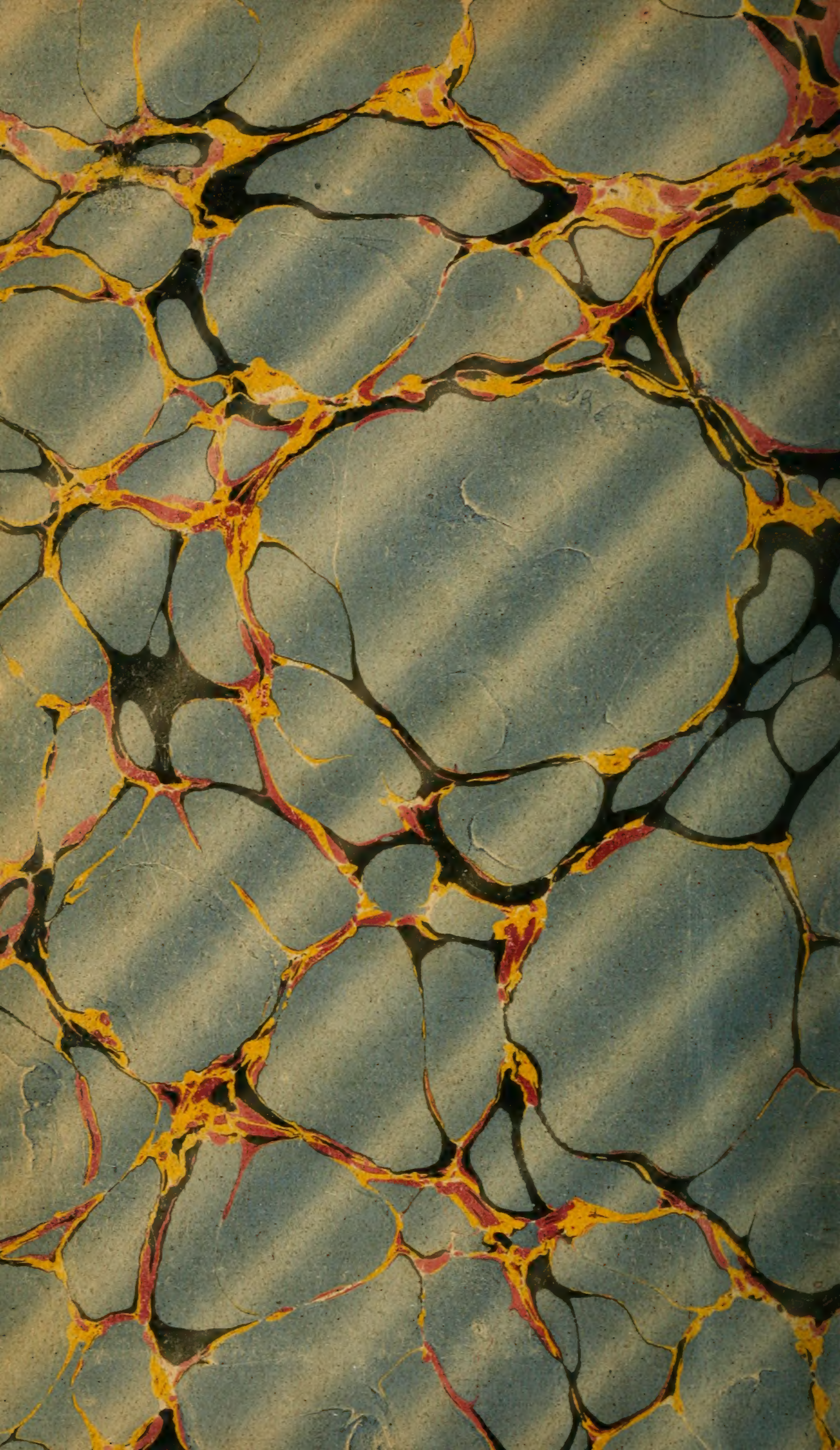
V

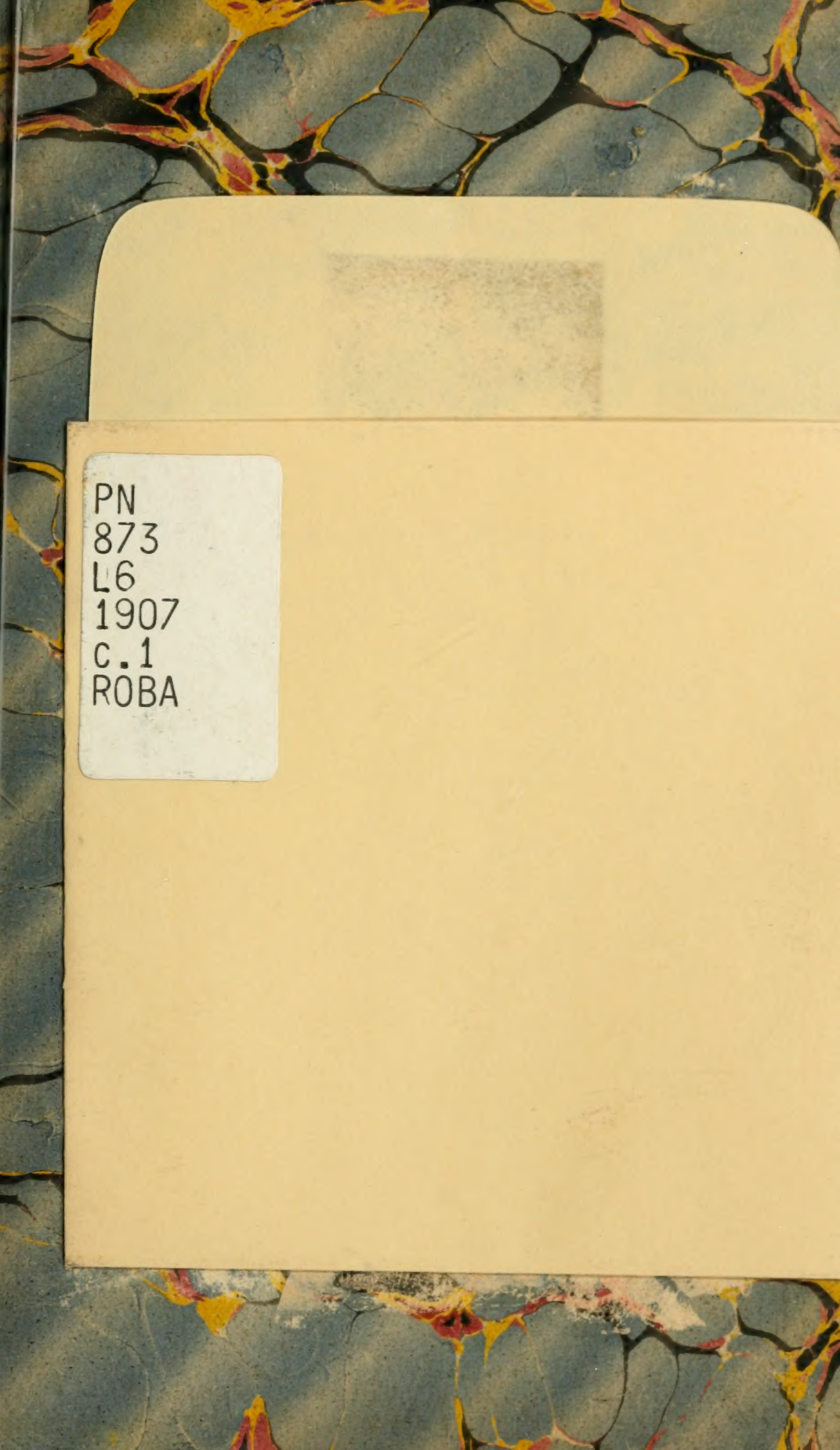
W

TABLE DES CHAPITRES

7606

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
JULES BARDOUX, DIRECTEUR




PN
873
L6
1907
c.1
ROBA

